CAMPAGNES

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

DANS LES PYRÉNÉES ORIENTALES.

PARIS. — Imprimerie de COSSE et J. DUMAINE, rue Christine, 2

CAMPAGNES

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

DANS LES PYRÉNÉES ORIENTALES

ET

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE

DE CETTE MOITIÉ DE LA CHAINE PYRÉNÉENNE;

Par J. Napoléon FERVEL,

Chef de bataillon du Génie.

PUBLIÉ AVEC AUTORISATION DU MINISTRE DE LA GUERRE.

DEUXIÈME ÉDITION, AUGMENTÉE D'UN ATLAS DE 15 PLANCHES.

TOME PREMIER.

PARIS,

LIBRAIRIE MILITAIRE.

J. DUMAINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR

Rue et Passage Dauphine, 30.

1861



DC
220
.1
F4

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

SUR LA SECONDE ÉDITION

DES CAMPAGNES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

DANS LES PYRÉNÉES ORIENTALES.

Nous croyons ne pouvoir mieux recommander cette seconde édition qu'en citant le jugement que portait sur la première un des hommes les mieux placés, à son double titre d'historien et de géographe, pour apprécier un livre d'histoire et de topographie militaires (1).

« Les événements de cette frontière, si incomplétement racontés jusqu'ici, étaient une lacune à combler dans l'histoire des guerres de la Révolution. Mais c'était un travail qui présentait les plus grandes difficultés, à cause du petit nombre des documents, de la multiplicité et de la confusion extrême des faits, avec ces armées qui s'improvisaient, ces généraux qui changeaient tous les jours, enfin avec des opérations faites dans un pays dont la géographie militaire est presque inconnue. »

« Ce travail a été néanmoins exécuté avec autant de bonheur que de talent. Le premier volume est le tableau vivant d'une guerre pleine des péripéties les plus étranges, où se heurtent, se pressent les faits les plus discordants : exploits héroïques, trahisons infâmes, victoires imprévues, désastres inouïs, dévouements, violences, enthousiasme, anar-

(1) Th. Lavallée, *Moniteur de l'armée* du 31 octobre 1851 et du 11 juillet 1853.

chie ; guerre qui donne peu d'enseignements pour l'art militaire, mais qui en donne de bien grands, de bien solennels en politique, quand on voit les calamités auxquelles sont voués les peuples qui ont, pour se sauver, non plus la discipline, l'ordre, l'unité du commandement, mais les instincts les plus passionnés, l'enthousiasme anarchique, le dévouement sauvage des masses populaires. C'est ce que démontre surtout la campagne de 1793. »

« Le deuxième volume présente un intérêt tout différent : c'est le récit d'opérations stratégiques, méditées, combinées, conduites avec un grand talent, exécutées avec ordre, précision, et cette ardeur qui n'exclut pas l'inspiration, mais que contient la loi du devoir et de l'obéissance. Ces opérations ont fait, de la seconde campagne des Pyrénées, un modèle de la guerre des montagnes, une grande école de science militaire où se sont formés la plupart des généraux de l'armée d'Italie : Augereau, Lannes, Pérignon, Victor, Sauret et tant d'autres qui ont si glorieusement figuré dans nos guerres de l'empire : Banel, Lagrange, Milhaud, Clausel, la Martillière, etc. »

Puis, à la suite de l'analyse de ces trois campagnes : « Nous n'avons pas voulu, par ce froid résumé, donner une idée, même imparfaite, du livre, mais par le sommaire des faits qu'il renferme, exciter l'intérêt et la curiosité de nos lecteurs pour un ouvrage fait avec autant de patriotisme et de chaleur que de netteté et de conscience, plein d'enseignements de tout genre, et qui fait le plus grand honneur à notre littérature militaire.

« Quant à la partie descriptive, elle est tellement complète, tellement claire, et pourtant pittoresque, qu'elle peut passer à bon droit pour un modèle de géographie militaire. Elle fait de cet ouvrage un livre à part qui sera, quand les Pyrénées Orientales redeviendront un théâtre de guerre, le *vade mecum*, le guide indispensable des généraux appelés à se mesurer sur ce terrain.

« Il ne nous reste plus qu'à exprimer le regret de ne pas

voir ce livre accompagné des cartes nécessaires à l'intelligence du texte. Nul ne connaît mieux que l'auteur les deux revers des Pyrénées Orientales; nul ne les a décrits avec plus de soin et d'exactitude. Il rendrait donc un vrai service au pays, s'il faisait sortir de son portefeuille les documents qu'il a recueillis pendant trois années d'excursions sur le théâtre de ces laborieuses campagnes. »

Ce dernier souhait vient d'être réalisé, car cette seconde édition est accompagnée d'un atlas de vingt cartes ou plans, entièrement rédigé par l'auteur, et extrait, pour les canevas, de tout ce qui a été publié de meilleur jusqu'ici, tant en France qu'en Espagne, depuis la carte de Roussel dédiée au petit-fils de Louis XIV, jusqu'aux minutes du grand travail que l'état-major termine en ce moment par les Pyrénées. Quant aux détails des plans, où sont figurés tous les ouvrages si compliqués de défense et d'attaque de cette guerre de position, ils ont été empruntés, pour la plupart, à un atlas manuscrit de nos champs de bataille pyrénéens, dressé par ordre de la Convention immédiatement après le traité de Bâle (1795). D'autres dessins non moins précieux ont été retrouvés çà et là dans le Roussillon, en Catalogne, dans des archives publiques et particulières. Enfin, des reconnaissances spéciales sur les points principaux du théâtre de la guerre, et générales sur les autres, ont permis à l'auteur de coordonner tous ces éléments divers, mais à travers des difficultés qui ont surpassé celles même de la rédaction du texte, et dont il faudrait tenir compte si, quand seront publiés les immenses travaux qui s'achèvent en France et commencent en Espagne, on les comparait au travail d'un seul.

AVANT-PROPOS.



La lutte que la Révolution francaise a soutenue, en 1793, 1794 et 1795, contre l'Europe coalisée est une des pages les plus glorieuses et pourtant une des moins connues de nos annales militaires. C'est qu'elle ne ressemblait ni à ce qui avait précédé, ni à ce qui a suivi, et qu'elle a été suivie des guerres de l'Empire. Nos historiens ont bien enregistré les principaux épisodes de cette gigantesque défense (1), mais ils ne se sont attachés qu'aux grands théâtres du Nord et de l'Est, où se jouait en première ligne le sort de la France, et ils n'ont jeté qu'un coup-d'œil rapide et distrait sur les belles scènes qui se déroulaient en même temps sur nos autres frontières; ils ont décrit les péripéties de l'assaut, mais c'est à peine s'ils ont fait mention de ces furieux et innombrables combats qu'il nous fallut soutenir

(1) Excepté le maréchal Gouvion Saint-Cyr, tous les historiens qui, depuis les succinctes analyses de Grimoard, Servan et Toulongeon, ont écrit sur les premières campagnes de la Révolution française, ont puisé à la même source, dans le *Traité des grandes opérations militaires* de M. le général Jomini, c'est-à-dire dans un ouvrage essentiellement didactique, et composé, de l'aveu même du célèbre critique, dans le seul but de définir, par un grand exemple, l'art de la stratégie moderne. L'histoire nationale des guerres de la Convention reste à écrire, et ses véritables documents sont encore enfouis et inexplorés dans les archives de nos dépôts.

pour défendre les derrières de la brèche, pour repousser l'escalade sur les cimes des Alpes et des Pyrénées.

Et cependant les efforts de ces lignes reculées et secondaires, ces efforts sans lesquels nous étions perdus, pour être moins éclatants que ceux du foyer de la lutte, en sont-ils moins glorieux? Peut-on dire même qu'il y avait alors des scènes secondaires dans le spectacle qui se déroulait de toutes parts avec tant d'ensemble et de grandeur? Non, ils brillaient tous du même éclat les groupes dispersés de cette foule héroïque, et ce qui était admirable, ce n'était ni le Nord, ni le Midi, mais l'ensemble, mais le génie de tous, éclatant partout à la fois, mais la France debout tout entière et déployée sur le cercle immense de ses frontières, mais l'ardeur, le dévouement, l'enthousiasme qui transportaient également nos quatorze armées.

Toutes néanmoins n'eurent point, du commun fardeau, une part égale à supporter, et la plus lourde échut aux armées des frontières lointaines, à ces armées qui, n'ayant pas à couvrir le cœur même de la République, étaient délaissées de son gouvernement en détresse. Une surtout subit l'épreuve complète, l'armée qui dut repousser le choc de l'Espagne aux Pyrénées orientales. Les Pyrénées étaient si loin, quand le canon grondait sur la frontière du Nord, à quelques marches de la Capitale! Cette frontière fut donc abandonnée aux efforts instinctifs des populations envahies, qui à ce déplorable abandon, opposèrent le courage du désespoir, des prodiges de dévouement, une abnégation de martyrs, enfin trois années de combats que l'on a appelés des combats de géants, sur ces cimes arides et nébuleuses, au milieu des angoisses de la misère et de la faim. Aussi, en retour, cette armée oubliée eut-elle le privilége de déployer, d'une manière plus éclatante encore que ses émules, ce caractère de grandeur antique qui est le cachet des armées de cette immortelle période de nos guerres nationales.

C'est l'histoire de l'armée des Pyrénées-Orientales que nous allons exposer. Nos historiens l'ont omise, du moins ceux qui l'ont esquissée l'ont fait à si grands traits, que tous les détails en sont à peu près complétement inconnus. On a bien publié, des campagnes de la Révolution dans les Pyrénées, une relation de quelque étendue, mais écrite par une main française qui servait alors l'étranger, et qui s'était proposé, dirait-on, d'ajouter le faux témoignage de la plume à la félonie de l'épée ; elle ne pouvait être et n'est en effet qu'une injurieuse mutilation. Son obscurité, du reste, nous épargne la peine de la dénoncer.

C'était donc une lacune de l'histoire de nos années révolutionnaires que nous avions à combler.

Nous avons naturellement commencé par des recherches de cabinet. Mais il fallait vivifier la poussière des bibliothèques par celle des champs de bataille. Nous avons donc, après les manuscrits compulsés, entrepris une seconde tâche, celle de parcourir, d'étudier en tous sens le théâtre de la guerre ; de telle sorte que, par des travaux qui n'étaient pas sans quelque analogie avec ceux dont nous allions écrire l'histoire, par des marches, des fatigues, auxquelles même, dans cette Catalogne toujours en feu, un retentissement de guerre (1) venait parfois ajouter d'étranges illusions, nous nous sommes fait, autant du moins que possible, le témoin des événements que nous avions à raconter.

Aussi bien, pour apprécier convenablement les opérations compliquées d'une guerre de positions et de détails, dans une région aussi accidentée ; pour comprendre, pour rendre leur juste valeur à ces bulletins modestes, écrits avec une simplicité et un laconisme faits pour tromper aujourd'hui ; en un mot, pour dominer notre sujet, il nous semblait in-

(1) A l'époque de nos excursions (1838-1839-1840) la Catalogne était le principal foyer de la guerre civile qui désolait alors l'Espagne.

dispensable de reprendre les traces des combattants, ces traces heureusement respectées par le temps, et encore empreintes sur le sol, dans ces vestiges de camps, de redoutes, que l'on rencontre à chaque pas (1). Il fallait gravir les *ports,* les rochers que ces rudes soldats avaient arrosés de leurs sueurs et de leur sang ; il fallait les suivre jusque dans les replis les plus solitaires des montagnes où les avaient égarés, en dehors des champs de bataille ordinaires, le désordre d'une lutte où l'acharnement tenait lieu de toute science. C'est ce qui a été fait. C'est sur le terrain même qu'on a étudié et souvent décrit les opérations de guerre, les marches, assauts de retranchement, siéges, batailles, luttes attestées encore çà et là par quelques fragiles monuments que nous retrouvions avec autant de bonheur que de surprise : comme cette redoute restée fameuse dans les Aspres, qui retient toujours le nom terrible de *Batterie du sang;* les embrasures encore béantes du canon qui foudroyait Bellegarde ; ou bien, plus loin, parmi les débris des célèbres lignes de Figuères, sur la Montagne-Noire, la place où trépassa si glorieusement, au milieu d'une victoire, l'heureux Dugommier ; place ignorée, couverte de ronces, bien que voisine du monument érigé par la reconnaissance des Espagnols à leur général en chef tué le surlendemain, à cet infortuné La Union, dont la fin tragique ne fut cependant que l'expiation tardive d'une longue suite de défaites.

A l'époque de nos excursions (1838-1841), la mort n'a-

(1) C'est une chose digne de remarque, et aussi d'étonnement, que l'état de conservation dans lequel se maintiennent les ouvrages en terre, pour peu qu'ils occupent des points élevés et incultes, où la végétation est d'une grande lenteur, et où la main de l'homme n'a aucun intérêt à détruire. Ainsi avons-nous retrouvé, dans les Pyrénées, la plupart des redoutes et batteries élevées par les Espagnols en 1793 et 1794. On retrouve bien, dans les Alpes (vers le col de l'Argentière), l'emplacement d'un camp d'Impériaux qui date de 1744. La pelouse garde encore une multitude de cercles dépourvus d'herbe, qui marquent l'emplacement des tentes.

vait pas encore emporté tous les débris des divisions de Dagobert et de Ricardos, et l'on retrouvait, parmi les robustes vieillards de ces montagnes, d'anciens soldats français et espagnols qui avaient fait la guerre des Pyrénées-Orientales. Combien de fois, animés par la vue des champs de bataille de leur jeunesse, ces précieux témoins ont payé avec usure, par l'intérêt, par le feu de leurs récits, les fatigues d'un pèlerinage qui a eu aussi ses pieuses émotions! Ainsi, un jour, c'était un ancien guide de Dugommier qui nous précédait sur l'âpre rampe par laquelle le vainqueur du Boulou avait escaladé les Albères; le lendemain, c'était un miquelet catalan qui nous détaillait, du haut de la Magdelaine, ces rochers des bords de la Muga, témoins de tant de combats acharnés, où le souvenir de la fureur des républicains aux prises avec les émigrés au désespoir, arrachait encore à ce vieil Espagnol des transports d'admiration.

Dans cette guerre désordonnée, où les passions jouaient un si grand rôle, où elles tyrannisaient si brutalement les règles ordinaires de l'art, il fallait, à moins de ne reproduire que le squelette du corps que l'on voulait ranimer, il fallait s'imprégner de l'esprit qui soufflait sur les combattants. C'était une tâche dont la difficulté n'avait d'égale que son importance. On l'a essayée néanmoins, et si quelque portion en a été remplie, on le doit encore à la fréquentation de ceux qui avaient vu les événements. Ici, toutefois, il fallait poursuivre la vérité parmi une foule d'erreurs enracinées dans les mémoires, l'arracher à l'intraitable entêtement des témoins dans leurs anciens préjugés, ou quelquefois même, la surprendre à leur naïve ignorance. C'est ainsi qu'à les entendre, nos volontaires républicains étaient toujours des héros, leurs chefs presque toujours des traîtres! Même on retrouvait encore, de l'autre côté des monts, les traces de cette impression mystérieuse qu'avait produite sur des imaginations ardentes, le déchaînement de cette *répu-*

publique infernale qui tuait les rois, insurgeait les peuples et reniait Dieu.

Parmi les témoins oculaires dont nous avons mis les souvenirs à profit, il en est un dont la rencontre a été pour nous une fortune inespérée, et que la reconnaissance nous impose la douce obligation de nommer : c'est Cassanyes, ancien représentant du peuple à l'armée des Pyrénées-Orientales. Il avait assisté à une partie de la guerre, partagé quelquefois le commandement avec nos généraux, et, un jour même, conduit avec un rare bonheur une de nos divisions à la victoire qui décida sans retour le mouvement rétrograde de l'invasion. Cassanyes conservait encore, il y a dix ans, et cette lucidité des souvenirs de jeunesse qu'une bonté providentielle accorde parfois aux vieillards comme un rayon de soleil pour réchauffer leurs derniers jours, et cette chaleur révolutionnaire qui a continué d'animer jusqu'à leur dernier soupir, la plupart des Conventionnels dont notre génération a fermé les yeux (1).

Ces pages, dont les premières ébauches sont passées dans ses mains, devaient lui être offertes en témoignage de reconnaissance et d'amitié. Aujourd'hui qu'elles ne peuvent plus s'adresser qu'à sa mémoire, puissent-elles du moins rappeler à ses compatriotes, qu'un vieillard qui s'éteignit naguère parmi eux, obscur et oublié dans un pauvre village de la côte, fut ce Représentant du peuple qui, il y a un demi-siècle, sauvait, au prix de son sang et au péril de sa tête, leurs foyers de l'envahissement et leurs pères de la proscription (2)!

(1) Cassanyes a écrit ses mémoires, mais pour sa famille seulement. Néanmoins il nous les a confiés et nous a permis d'y puiser à discrétion.

(2) Le 15 juin 1793, les notables de Perpignan s'assemblèrent dans l'église Saint-Jean et y signèrent une violente protestation contre le 31 mai. L'insurrection fédéraliste écrasée, la liste des signataires fut envoyée à Paris, et remise à Cassanyes pour être déférée au comité de Salut public. Cassanyes la jeta au feu.

INTRODUCTION.

§ I.

DES GUERRES ANCIENNES DANS LES PYRÉNÉES ORIENTALES.

Passage d'Annibal. — Invasion romaine. — Fondation de la Narbonnaise (633 de Rome). — Les Cimbres et les Teutons. — Pompée et César. — Invasions : des Barbares, — des Visigoths, — des Maures. — Narbonne devient la place d'armes de ces derniers. — Charles Martel. — Pépin-le-Bref. — Charlemagne. — Féodalité. — Moyen âge. — Descente des Normands. — Réunion du Roussillon au royaume d'Aragon. — Expédition de Philippe-le-Hardi. — Le Roussillon engagé à Louis XI. — Guerres de la Renaissance. — Henri IV. — Richelieu. — Guerre de 30 ans. — Conquête du Roussillon sous Louis XIII. — Guerres de Louis XIV. — Guerre de la succession d'Espagne. — Guerre de la Régence. — Pacte de famille.

Il y a peu de contrées, dans l'ouest de l'Europe, qui aient été, plus que les Pyrénées orientales, fécondes en événements de guerre, et il est facile d'expliquer pourquoi : l'Espagne ne communiquant avec le continent que par les deux extrémités de la chaîne pyrénéenne, ces deux débouchés ont dû être fréquemment assaillis, celui de l'est principalement, comme plus central par rapport aux pays voisins.

PASSAGE D'ANNIBAL. — Le premier qui fraya aux grandes invasions cette voie des Pyrénées orientales, fut Annibal. A la tête d'une armée (1) qui allait faire trembler Rome, ce puissant génie ne dédaigna pas de négocier son passage avec les Sardones, pauvres habitants, mais gardiens invincibles de leurs redoutables défilés. On

(1) Cette armée comptait 73,000 fantassins, 9,000 chevaux et 37 éléphants.

employa 10,000 travailleurs et 1,000 chevaux à ouvrir un chemin. L'armée carthaginoise vint alors camper autour d'Elne, l'antique Illiberis, où les Gaulois du midi accoururent unir au fils d'Hamilcar leurs ressentiments et leurs armes (1).

DOMINATION ROMAINE. — A peine l'Espagne était-elle, comme tout l'héritage des Carthaginois, passée aux Romains, que ces conquérants habiles, comprenant la nécessité d'un relai entre les Pyrénées et les Alpes, fondèrent, vers l'an 633 de leur ère, la Gaule narbonnaise. Ils n'y étaient point encore affermis, quand les Cimbres et les Teutons, ces avant-gardes de la grande invasion des Barbares, se précipitèrent comme un torrent sur la colonie naissante, et s'ouvrirent à travers les Pyrénées orientales une issue d'où ils inondèrent la Péninsule (an 649 de Rome). Trois ans après, l'Espagne repoussa ces hordes tumultueuses qui, insatiables de pillage et attirées par la belle Italie, osèrent reprendre les traces d'Annibal vers le Rhône et les Alpes. Mais là les attendait Marius. Délivrée par les mémorables victoires d'Orange et de Verceil, la Narbonnaise se releva, et sa capitale, *cette sentinelle du peuple romain*, comme l'appelait Cicéron, devint, contre l'impatiente Espagne, une vaste place d'armes d'où partirent bientôt deux grandes voies qui allèrent porter au-delà des Pyrénées les ordres des nouveaux maîtres du monde (2).

Pompée, vainqueur de Sertorius, et César après Pharsale, traversèrent les Pyrénées orientales, et y signalèrent leur passage : le premier, en faisant ériger à ses victoires, sur la montagne qui couronne aujourd'hui la forteresse de Bellegarde, un trophée qui portait 876 noms de villes conquises ; le second, en opposant à l'orgueilleux monument de son infortuné rival, un simple autel à la Fortune.

(1) Le point où Annibal franchit les Pyrénées orientales ne saurait être précisé. C'est ici comme dans les Alpes, chaque érudit a son opinion et son col. Toutefois, les passages qui tombent vers Fort-les-Bains sont les plus occidentaux de ceux qui ont été mis en discussion. Une tradition populaire a conservé le nom d'Annibal à une brèche que l'on montre dans les rochers, un peu au-dessus du village des Bains. Néanmoins, ce qu'il y a de plus probable, c'est que le général carthaginois a passé à l'est du Pertus.

(2) L'une de ces voies franchissait la dépression au centre de laquelle s'élève aujourd'hui Bellegarde, le col de Pertus, ou plutôt celui de Panissas ; l'autre remontait la vallée de Saint-Martin de Montbram. Cette dernière, quoique la plus raide, était la plus fréquentée, parce qu'elle établissait une communication directe entre les cités qui florissaient alors sur le littoral. Les Romains, dont les armées n'étaient pas, comme les nôtres, encombrées d'attelages, suivaient de préférence les lignes droites, sans trop s'inquiéter de la hauteur des chaînes à traverser, ni de la raideur des pentes, non plus que des ondulations du terrain, auxquelles ils pliaient toujours leurs voies.

INVASION DES BARBARES. — Vers la chute de l'empire, la solide barrière que les Romains avaient organisée aux Pyrénées orientales, résista longtemps aux flots des barbares qui, pour faire irruption en Espagne, suivaient le pied de la chaîne, jusqu'à ce qu'ils rencontrassent, vers l'ouest, des issues plus faciles, comme, par exemple, les débouchés de la Navarre, par où les monts étaient le plus ordinairement forcés. Ainsi vinrent successivement se présenter à l'est et se faire repousser vers les passages occidentaux : les Vandales, les Suèves, les Alins, puis enfin les Visigoths.

LES VISIGOTHS (473-713). — On sait que le puissant empire fondé par ces derniers, dans la Péninsule, comprenait, sous le nom de Septimanie, les deux revers des Pyrénées orientales. La Septimanie fut bientôt une de leurs plus riches provinces. Toutefois, les démarcations de la nature tendant sans cesse à disloquer ce que la force s'opiniâtrait à vouloir réuni, le revers septentrional se constitua en état permanent de révolte. Ces insurrections provoquèrent quelques expéditions intéressantes, une, entre autres, qui mérite d'être citée, celle du roi Vamba. Les ruines de Vulturaria (l'aire des Vautours) dans les Albères, et, sur les bords de la grande route actuelle, les restes des châteaux de la Haute et de la Basse-Ecluse, que Vamba démolit en passant, sont des témoins encore debout de cette antique expédition (1).

LES MAURES (713-800). — Ces ruines attestent aussi une habitude de guerre souvent reprochée aux Visigoths, celle de détruire, à mesure qu'ils tombaient dans leurs mains, tous les postes fortifiés. Cette manie insensée, qu'ils avaient étendue à toute l'Espagne, explique la rapidité de cette merveilleuse conquête des Arabes qui, en moins de trois ans, balayèrent de la Péninsule la domination énervée des Barbares du nord (713).

C'était la coutume des Arabes, au début de leurs invasions, de courir occuper les issues débouchant sur les pays voisins. Aussi ne firent-ils qu'un bond des côtes d'Afrique aux Pyrénées. Du haut de ces monts, l'aspect de la riche Septimanie devait allumer leur convoitise. A peine, en effet, eurent-ils entrevu ces plaines renommées, qu'ils les vouèrent à d'effroyables dévastations. Le pillage reçut une organisation savante et régulière ; des corps spéciaux furent équipés tout exprès (2), et ils débutèrent par le sac de Carcassonne (724).

(1) L'armée du roi Vamba, qui marchait contre un vassal révolté, passa la chaîne sur trois points : 1° par la voie romaine des Albères, sous le château de Vulturaria ; 2° par le col de Panissas dont la haute et la basse Ecluse gardaient la descente ; 3° par la vallée de la Sègre et le val de Carol.

(2) Ces corps se composaient : de fantassins en petit nombre, qui ne por-

Pour arrêter le torrent on releva à la hâte les murs de Narbonne; mais cette digue fut bientôt emportée et transformée par les vainqueurs, en un boulevart qui allait, pendant quarante ans, vomir sur les malheureux chrétiens du midi la désolation et la mort. Narbonne, voisine de la mer et favorable aux débarquements, entourée de marais et pouvant, du côté de la terre, opposer une longue résistance, Narbonne était pour les Maures une admirable place d'armes. Aussi devint-elle le cœur de leurs possessions de ce côté-ci des Pyrénées, le point de départ de leurs irruptions dévastatrices quand ils prenaient l'offensive, leur ancre de salut quand ils essuyaient des revers. En effet, ce fut grâce à cette puissante forteresse que la défaite, si complète pourtant, de ces audacieux envahisseurs, sous les murs de Toulouse, suspendit à peine leurs progrès. Ce fut de Narbonne également qu'ils débouchèrent pour se précipiter jusqu'à Poitiers; et quand là enfin ils rencontrèrent Charles Martel, Narbonne, cette fois encore, les préserva d'une entière destruction, en sorte qu'ils purent librement continuer leurs ravages. La population chrétienne, restée maîtresse des montagnes, luttait seule avec un courage constant : elle disputait aux infidèles tous les passages, les leur fermait quelquefois; ou bien, quand ils s'étaient témérairement engagés dans quelque gorge périlleuse, elle tombait sur leurs colonnes compromises et leur faisait subir de honteuses défaites. C'est ainsi que dans une gorge des Colbières, dans le val de la Berre, les chrétiens de ces montagnes réussirent à écraser la dernière armée envoyée par terre au secours de Narbonne, qui enfin était prise corps à corps par Pépin-le-Bref. Le siége dura dix ans; encore fallut-il une trahison des chrétiens de l'intérieur de la place pour consommer, 22 ans après la bataille de Poitiers, la chute définitive de cette fameuse citadelle de l'islamisme.

CHARLEMAGNE. — Pépin avait ouvert la route des Pyrénées à son glorieux fils. Cependant la toute-puissance de Charlemagne ne parvint pas à faire entièrement respecter la barrière des monts. Ainsi, chaque fois que ses armées victorieuses s'avançaient jusqu'à l'Ebre par les gorges de l'Aragon, aussitôt la Catalogne vomissait sur les terres de l'Empire les hordes de ces indomptables ennemis. Mais c'étaient les dernières convulsions d'une lutte désespérée, et à Charlemagne était définitivement réservée la gloire de sceller l'œuvre de

taient que leurs armes; d'une nombreuse cavalerie qui était chargée des vivres; de convois de mulets à vide, pour rapporter le butin. Les historiens arabes ont détaillé l'équipement de ces troupes dans ses plus minutieux détails. (Voir FAURIEL.)

Charles Martel, en refoulant jusqu'à l'Ebre la terrible invasion du Croissant qui avait failli engloutir l'Europe occidentale. Ces dernières victoires fermaient un abîme ; aussi leur éclat fut tel, que les gorges solitaires où furent donnés ces mémorables combats, retentissent encore, comme, à l'autre extrémité de la chaîne, les échos de la brèche de Rolland, du nom du grand empereur. C'est ainsi que le val de Carol se glorifie de porter ce nom immortel, et que la petite république d'Andorre, seule création encore debout du héros qui, il y a mille ans passés, changeaient la face du monde, vit toujours de ces magiques souvenirs (1).

MOYEN AGE. — Les héritiers de l'Empire, les comtes et barons de la féodalité, devaient transformer en champs de bataille chaque vallée, chaque gorge, chaque petite plaine, jusqu'aux moindres recoins de ces montagnes. Ce fut donc, pour ces orageuses contrées, un nouveau déluge de maux ; maux comparables seulement à ceux qui vinrent en changer le cours, aux affreux ravages des Normands, « *ravages tels*, disent les auteurs contemporains, *que n'en aurait pas* « *fait d'aussi horribles la mer*, *si elle eût inondé le pays*. » Non loin de Perpignan, l'antique tour de Ruscino, seul reste d'une opulente cité, témoigne encore la grandeur et marque la trace de ces désastres.

L'affreuse piraterie des hommes du nord enfin repoussée, la guerre de châteaux à châteaux reprit avec une nouvelle fureur. Elle agrandit son théâtre, lorsque, en 1173, le Roussillon fut réuni par testament au royaume d'Aragon qui comprenait déjà la Catalogne. Dès lors les Pyrénées orientales commencèrent à devenir l'arène de deux grandes monarchies rivales. Cette lutte débuta par un des plus désastreux épisodes de guerre dont le moyen âge nous ait légué le souvenir.

Philippe-le-Hardi s'était croisé contre Pèdre d'Aragon (1285). L'oriflamme était déployée, et une armée de 300,000 têtes, dit une chronique (2), s'entassait dans le Roussillon, pendant que, de Marseille aux rivières de Gênes, la côte fourmillait d'innombrables vaisseaux destinés à alimenter cette effroyable multitude qui allait inonder l'aride Catalogne. Il s'agissait de franchir les Pyrénées. Après quinze jours d'hésitation, Philippe se présenta au col de Panissas ; mais les terribles Almogavares le défendaient, et il ne put être forcé. Ce fut alors que des traîtres enseignèrent le passage de la Massané, par où, trois mille travailleurs aidant, la tumultueuse armée s'écoula en quatre jours. Quelques mois après, la flotte des croisés, détruite par Roger Lauria,

(1) Voir aux notes topographiques la description de la vallée d'Andorre.
(2) Sismondi réduit cette armée à 80,000 fantassins et à 20,000 chevaux.

couvrait de ces débris la baie de Roses, et, de l'Ampurdan à Girone, les campagnes étaient semées de cadavres ou de malheureux que la faim et une épidémie affreuse dévoraient. Le reste fut écrasé au retour, dans les gorges du Pertus, par les Almogavares qui ne laissèrent passer que la litière du roi mourant. Ce désastre fut, aux Pyrénées orientales, le pendant de Roncevaux.

Dans les deux siècles qui suivirent, la France, absorbée par sa lutte avec l'Angleterre, oublia les Pyrénées, jusqu'à ce que, débarrassée enfin de ses cruels ennemis, elle vit, au retour de la fortune, les tronçons de la féodalité se réunir sous une main puissante, pour constituer l'unité de la monarchie. Alors le mouvement qui absorbait la Bourgogne, la Provence, le Maine et l'Anjou, se propagea jusqu'aux provinces limitrophes de l'Espagne, et Louis XI ajouta le Roussillon à son heureuse couronne. Mais cette précieuse conquête de la politique et des armes d'un homme de génie fut bientôt sacrifiée à la folle ambition d'un fils extravagant qui, sans tirer l'épée, pour le vain fantôme de Naples, se hâta de la restituer à l'Espagne.

GUERRES DE LA RENAISSANCE. — Cette faute devait nous coûter cher, car cette frontière d'avant-garde, cette formidable ceinture des Corbières que l'Espagne venait de ressaisir, arrêta, pendant 150 ans, notre essor vers les Pyrénées. Là, vinrent successivement se mesurer la plupart des grandes célébrités militaires du seizième siècle : les généraux de Louis XII et de Ferdinand II, ceux de François 1er et de Charles-Quint, le duc d'Albe, la ligue, les protestants, les lieutenants d'Henri IV. Le champ de bataille de cette lutte sans fin ne dépassait guère, pourtant, l'étroite langue de terre resserrée entre la côte et la croupe des Corbières ; et sauf deux inutiles tentatives sur Perpignan, c'était sur le seuil d'une province qu'il eût été si facile de conserver tout entière à la France, que les successeurs de Charles VIII en étaient réduits à attaquer ou à défendre deux misérables bicoques qui gardaient le défilé : Salces, pour l'Espagne, et Leucate, pour la France ; Leucate, qui rappelle un noble souvenir, digne d'être conservé, l'héroïsme d'une femme.

Les ligueurs assiégeaient Leucate ; le gouverneur fut fait prisonnier dans une sortie, et sa femme, Cécelli de Barri, le remplaça. Les assiégeants amenèrent sous les remparts leur prisonnier la corde au cou, et mirent sa vie au prix de la place. Cécelli garda la place. Henri IV honora ce mâle courage en confirmant dans son commandement provisoire la veuve du martyr.

On connaît le célèbre plan que ce grand roi, arrivé aux dernières

années de son règne, et à l'apogée de son génie, conçut et prépara pour délivrer l'Occident de la domination de l'Espagne devenue si menaçante depuis un siècle. Les Pyrénées orientales devaient, dans cette belle combinaison, jouer un des principaux rôles. Mais la fureur homicide des guerres civiles suspendit ce vaste dessein; cependant elle ne le fit point avorter : Henri laissait derrière lui Richelieu.

GUERRE DE 30 ANS. — Alors éclata la guerre de trente ans. Elle n'eut pas d'abord aux Pyrénées un grand retentissement : Leucate, délivré par le maréchal de Schœmberg qui battit l'armée de siége; Salces emporté par nous et repris par les Espagnols, tels furent les événements notables de cette frontière, jusqu'au jour où la Catalogne, soulevée, chassa ses garnisons castillanes, et se déclara réunie à la France, en proclamant Louis XIII comte de Barcelone et du Roussillon.

Pour répondre à cet appel, Richelieu décida que tout l'effort de la campagne de 1642 se porterait sur les Pyrénées, et que Louis assisterait en personne à la conquête du Roussillon, d'où il passerait en Catalogne. Le continuateur de la politique de Louis XI acceptait bien le Roussillon, mais non la Catalogne, qu'il eût préféré voir se constituer en république indépendante. Aussi, quand plus tard il se décida à l'envahir, ce ne fut uniquement que pour menacer la route de Madrid et forcer l'Espagne à la paix.

Il s'agissait d'abord du Roussillon, conquête qui était dans Perpignan. Cette place fit longtemps bonne contenance. Cependant, après un blocus de neuf mois, elle ouvrit aux armes de France ses portes et la route de la Catalogne (1642). Mais celle-ci se dégoûta vite de ses nouveaux dominateurs. « *Si le roi mon maître*, disait un général de « Philippe IV qui luttait contre nous en Catalogne, *si le roi m'avait* « *envoyé trente millions, je n'aurais pu lui rendre d'aussi grands* « *services que l'ont fait cet hiver les officiers chargés de commander* « *les troupes de France.* » Ces troupes ne surent que lutter avec courage contre l'insurrection qu'elles avaient soulevée, et perdirent bientôt du terrain. En effet, malgré la prise de Roses, le maréchal d'Harcourt ne put réparer les fautes de son collègue Lamothe, et le vainqueur de Rocroi, qu'on voulait humilier en le reléguant dans le commandement d'une armée délaissée, échoua devant Lérida, comme son prédécesseur (1645). Cependant la lutte pouvait encore tourner à l'avantage de la France; mais nos prétentions exagérées, les dispositions de plus en plus hostiles des Catalans, les troubles de la Fronde, enfin la prise de Barcelone par D. Juan d'Autriche, assignèrent à l'Espagne la pré-

dominance définitive. En vain le maréchal d'Hocquincourt essaya-t-il de se rouvrir la route de la capitale de la province, il échoua en chemin devant Girone (1653). Il est vrai que cet échec fut un peu réparé, l'année suivante, par la délivrance de Roses et la prise de cinq autres petites places (1). Même les montagnes commençaient à se soumettre. Mais il fallut des événements bien autrement décisifs en faveur de nos armes, pour amener la paix dont le traité des Pyrénées fut la glorieuse conclusion.

LOUIS XIV. — Ce traité laissait entrevoir le moment où la maison de Bourbon allait relever cette couronne d'Espagne qui échappait aux mains énervées de la maison d'Autriche. Tel était, en effet, l'épuisement de ce colosse mourant, qu'il ne put donner signe de vie aux Pyrénées orientales, pendant toute la guerre de révolution. Madrid subit donc le traité d'Aix-la-Chapelle (1668), jusqu'au nouvel orage soulevé contre l'orgueil du grand roi, par l'invasion de la Hollande. Alors, voyant toutes nos frontières assaillies, l'Espagne crut pouvoir déployer son drapeau sur la crête des Pyrénées. Bellegarde fut emportée (1674), la vallée du Tech envahie, et le Roussillon un moment menacé. Mais un nouvel écroulement de ce grand empire, qui faisait ruines de toutes parts, la défection de la Sicile, força bientôt l'armée de Charles II à abandonner notre frontière. Dans les campagnes suivantes, la reprise de Bellegarde et l'invasion de la Haute-Catalogne (1675), la bataille d'Espolla (1677), et la prise de Puigcerda, relevèrent aux Pyrénées l'éclat de nos armes qui devaient encore imposer la paix de Nimègues (1678). Comme les autres, cette paix fut de courte durée, et la ligue d'Ausbourg ne tarda pas à rallumer l'incendie ; mais c'était principalement le nord qu'elle devait embrâser. En Catalogne, comme la guerre était toujours ruineuse, nos généraux s'y bornèrent à des siéges, et prirent méthodiquement huit places (2) en neuf campagnes, Cependant cette guerre obscure de places fortes finit par un coup d'éclat, par la chute de Barcelone, qui fut la cause déterminante de la paix de Riswick (1697).

Deux ans s'étaient à peine écoulés, qu'après tant de combats pour quelques lambeaux des frontières espagnoles, cette monarchie tombait tout entière, d'un trait de plume, dans la maison de France. Mais il fallut d'abord arracher à l'Europe conjurée l'héritage si étrangement aliéné de Charles-Quint.

(1) Villefranche, Puygarda, Urgel, Campredon, Berga.

(2) Campredon, Belver, Roses, Girone, Palamos, Hostalrich, Castellfullit, Barcelone.

La lutte fut universelle, mais l'Espagne en devint naturellement le foyer. Or, estimant avec raison que c'est par les pays de résistance qu'il faut débuter, quand on veut des conquêtes sérieuses et définitives, les coalisés choisirent pour théâtre la Catalogne, cette province qui, habituée à partager entre la France et la Castille ses haines nationales, était heureuse de les confondre sur la tête du roi français que lui imposaient les Castillans. Les Pyrénées de l'est allaient donc jouer le premier rôle dans la guerre de succession.

Le début fut brillant pour l'arrière-petit-fils de Louis XIV: presque immédiatement il réduisit son rival aux seuls murs de Barcelone. Cette place, bloquée, aux abois, allait succomber, quand le contre-coup des funestes journées de Ramillies et Turin vint inopinément opérer sa délivrance, et rejeter Philippe V dans le Roussillon.

La victoire d'Almanza arracha de nouveau l'Espagne aux Impériaux et les réduisit encore une fois à la Catalogne. Cette Catalogne etait un gouffre où, depuis un demi siècle, allaient s'engloutir tous les efforts de l'impétuosité française ; on prit le parti de tourner l'inextricable province par sa ceinture occidentale, en occupant le bassin de la Sègre qui fut assailli à ses deux extrémités à la fois: en aval, par le duc d'Orléans qui se rendit maître de Lérida; en amont, par le duc de Noailles qui s'empara de la Cerdagne.

La bataille de Saragosse, et un débarquement à Cette des Anglais qui, suivant leur coutume d'attiser nos discordes civiles, venaient de jeter des secours aux insurgés des Cévennes, arrêtèrent un moment le progrès de la cause française en Catalogne. Mais l'heureuse journée de Villaviciosa, immédiatement suivie de la chute de Girone, entraîna la soumission de la province. Cependant cette soumission ne fut pas complète. Une ville qui combattait, non pas pour la cause des dynasties, mais pour sa propre indépendance, resta debout sous les armes, et seule, osa protester contre la paix que l'Europe, rassasiée de guerres, était lasse de refuser. Pendant seize mois d'un des siéges les plus héroïques de l'histoire, l'indomptable Barcelone, bloquée, affamée, criblée de bombes, s'épuisa, mais en vain, à secouer aux yeux des rois fatigués, les derniers brandons d'un feu qui ne pouvait plus rien enflammer. Il fallut se soumettre, et la reddition de Barcelone marqua la fin de cette tempête que venait de soulever contre nous la réunion, dans une même famille, des couronnes de France et d'Espagne.

LOUIS XV.—Alors, pour un moment, il sembla que la frontière des Pyrénées allait perdre toute son importance. Il fut même question d'en démanteler toutes les places fortes, comme pour faire sentir à l'ennemi commun que l'alliance entre Versailles et Madrid allait être éternelle! Mais c'étaient de premiers élans, et, à cette confiance prématurée,

l'expérience devait donner bientôt un éclatant démenti. Cette guerre de la régence (1719) ne fut toutefois qu'une échauffourée, et elle dépassa à peine la frontière pyrénéenne. Néanmoins notre invasion dans l'Est annonçait un plan de campagne sérieux, quand s'apaisa cette querelle d'un moment.

L'union des deux couronnes sembla enfin réalisée par le pacte de famille, et l'Espagne donna alors à la politique internationale un grand et noble exemple, lorsqu'au milieu des revers qui nous accablaient elle vint d'elle-même jeter généreusement son épée, pesante encore, dans la balance de nos destinées, en signant ce traité mémorable *sur les tronçons de nos armes, sur les débris de notre marine, sur les ruines de notre crédit épuisé* (1). » Mais cette alliance était celle de quelques hommes, les Pyrénées séparaient toujours les deux peuples, et le feu qui couvait sous la cendre de ces champs de bataille devait encore se rallumer.

(1) Rapport de Mirabeau à l'Assemblée constituante.

§ II.

L'ESPAGNE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Menaces de l'Angleterre pour forcer l'Espagne à se déclarer. — Premiers symptômes de malveillance. — L'opinion publique en Espagne se prononce contre la révolution. — Efforts de Charles IV pour sauver Louis XVI. — Contre-coup du 21 janvier en Espagne.

La révolution française ne pouvait hériter des bénéfices du pacte de famille; toutefois ses premiers troubles ne parurent pas altérer irrévocablement nos relations avec l'Espagne, grâce aux lumières et à l'esprit français qui avaient pénétré des hautes classes péninsulaires jusque dans les conseils de la couronne, grâce aussi à la faiblesse et à l'irrésolution de cette dernière.

Cependant l'Angleterre, impatiente de l'apathie d'un Bourbon, alors que tous les rois du continent s'agitaient au souffle de sa haine, l'Angleterre, pour forcer Charles IV à prendre un parti qu'elle savait bien ne pouvoir être celui de la révolution, soulevait de misérables chicanes et parlait d'une rupture à propos d'une chétive possession en litige sur la côte occidentale de l'Amérique, la baie de Nooctka. L'Assemblée constituante, sur la proposition de Mirabeau, *se hâta d'aller au devant du peuple espagnol*, qu'elle appelait encore son allié; et, à la suite d'un rapport où le grand orateur rappela en langage magnifique la conduite généreuse de l'Espagne lors du funeste traité de 1763, on décréta un armement extraordinaire de quarante-cinq vaisseaux destinés à remplir, dans l'éventualité d'une guerre, les engagements du pacte de famille.

Mais tout conspirait ailleurs pour briser les fragiles et derniers liens qui retenaient Charles IV; l'Angleterre triompha, et le vertige qui tournait toutes les têtes couronnées de l'Europe gagna celle de Madrid.

Les premiers symptômes de malveillance se révélèrent par la prohibition des écrits français. Bientôt suivirent des actes plus sérieux: on prodigua à nos nationaux les mauvais traitements, aux émigrés les plus tendres caresses; on fomenta des révoltes parmi les noirs de

nos possessions de Saint-Domingue; enfin pour combler la mesure, le 20 mai 1791, l'empereur Léopold annonça au congrès de Mantoue que l'Espagne, protestant au nom de la maison de Bourbon, se mettait à la tête des puissances qui avaient juré notre perte, et qu'elle rassemblait une armée de 20,000 hommes.

Cependant les énergiques remontrances du gouvernement français arrêtèrent les manifestations hostiles du monarque espagnol : il désavoua la déclaration de Mantoue, et ôta le ministère au vieux Florida-Blanca qui fut remplacé par le comte d'Aranda. C'était un vieillard aussi, mais plein d'ardeur et de sympathie pour nos principes, sympathie trop vive peut-être ou trop hautement avouée pour être profitable à nos intérêts, et surtout pour paraître un gage de réconciliation sincère. Néanmoins Aranda prit au sérieux l'alliance française; il surveilla les émigrés et traversa leurs folles espérances de descente sur les côtes du Midi; mais il ne sut point profiter d'une excellente occasion qui lui était offerte pour mettre à couvert les intérêts des deux pays. Dans une circulaire autographe, par laquelle il déclarait aux puissances européennes que c'était de son plein gré qu'il acceptait la constitution nouvelle de la France, Louis XVI venait d'engager tout particulièrement le cabinet espagnol à la paix. C'était évidemment le cas de prendre l'initiative d'un traité de neutralité. Ce traité eût mis à couvert et les intérêts de l'Espagne et les scrupules de son roi; il eût rassuré la France inquiète des intrigues des émigrés; enfin il eût prévenu une demande faite plus tard avec une hauteur qui rebuta l'orgueil castillan.

Déjà, de l'autre côté des Pyrénées, l'opinion publique était fortement émue. Armée de la peine de mort, l'inquisition arrêtait à la frontière toutes les nouvelles de France, même la correspondance privée. Ce mystère laissait aux émigrés le champ libre. Ils en profitaient pour semer partout l'alarme, ici par des bruits vagues perfidement calculés, là par des révélations feintes qui volaient de bouche en bouche et produisaient sur ces imaginations ébranlées d'étranges impressions.

Aranda chancelait. Le 10 août, les provocations qui, du haut de la tribune, appelaient sans relâche les peuples à l'insurrection, le célèbre décret du 19 novembre, étaient de terribles secousses. Mais le courageux ministre se raidissait, opposant à son maître l'état de ses finances, les dangers d'une guerre pour laquelle rien n'était préparé, nos victoires sur les Prussiens, enfin l'intérêt même du roi prisonnier.

Charles IV se résigna encore à convertir en preuves de bon vouloir les témoignages de son impuissance, et il adopta provisoirement la neutralité.

Ce faible monarque ne fut sincère que dans son désir de sauver le chef de sa famille, et il faut reconnaître qu'il mit tout en œuvre pour prévenir l'issue tragique du procès qui allait commencer. Un crédit illimité fut ouvert à Londres et à Paris : à Londres, pour acheter à la politique anglaise son concours à un acte d'humanité ; à Paris, pour tenter quelques membres de la Convention. Quatre de ceux-ci, sourds aux vils conseils de l'intérêt, mais touchés du sort de Louis, ouvrirent l'oreille aux propositions d'Ocaritz, le chargé d'affaires de l'Espagne ; ce furent Lanjuinais, Boissy-d'Anglas, Salle et Henri de la Rivière. On convint d'attendre l'effet des premiers discours touchant le procès pour présenter ensemble, et le traité de neutralité que le ministre Bourgoing venait de négocier à Madrid, et une note confidentielle où Charles IV reconnaissait la république, offrait sa médiation près des autres puissances, et se portait garant de la conduite de Louis qu'il aurait recueilli dans le midi de la Péninsule.

Est-il besoin de dire que la remise de ces notes subit l'accueil de colère et de menaces qui attendait alors toute communication de l'étranger ?

L'Espagne, cependant, y mit une noble et touchante persistance ; mais c'était un souffle dans une tempête, et ces derniers efforts de la diplomatie, qui auraient plutôt aggravé la cause du malheureux monarque si quelque chose avait pu l'aggraver, ces efforts ne servirent qu'à adoucir les dernières heures de son agonie. On assure, en effet, qu'à la nouvelle de ces démarches, un rayon d'espoir pénétra dans la tour du Temple, et que l'infortuné prisonnier sembla un moment s'abandonner aux doux rêves d'une terre d'exil et de repos, dans quelque solitude de la Sierra-Morena, « *où du moins*, disait-il, *on ne lui aurait point disputé les droits du père de famille et du laboureur.* »

Dans la terrible nuit du 16 au 17 janvier, on venait de dépouiller le scrutin de vie et de mort, quand, au milieu du tumulte, le président annonce un message, une note pressante. Surprise, l'Assemblée s'apaise un moment ; elle écoute. C'était une dernière démarche de l'Espagne encore, une dernière supplication pour la vie du condamné ; mais aux premiers mots, la tempête suspendue se relève, et l'on n'entend plus que la voix tonnante de Danton, qui veut « *que sur-le-champ, pour punir l'Espagne de son insolence, on lui déclare la*

« *guerre, et qu'on enveloppe le tyran de Castille dans l'extermina-*
« *tion de tous les rois du continent.* »

Le contre-coup du 21 janvier en Espagne fut électrique. En un moment, comme l'éclair, le feu gagna toutes les classes. Conseils, chaires, places publiques, tout retentit d'imprécations contre la France, tout se leva pour la guerre. La noblesse s'exaltait aux fureurs des émigrés ; le clergé, les municipalités recrutaient, et, dans les rues de Barcelone et de Valence, la populace, traduisant ses colères à sa façon, pillait, incendiait les maisons de nos concitoyens dont quelques-uns même furent égorgés. C'était une véritable croisade : le général des franciscains levait 10,000 hommes, l'armée des moines entrait en campagne, et les évêques ouvraient aux dons volontaires toutes les églises du royaume, qui, à ce qu'on assure, rendirent bientôt l'énorme somme de 73 millions.

Aranda et l'inertie de son maître furent emportés par l'orage.

§ III.

DE L'ARMÉE ESPAGNOLE.

Causes de la grandeur et de la décadence des armées espagnoles. — Elles restent étrangères au progrès de la tactique moderne. — Tentatives de réforme dans l'armée sous Charles III. — Charles IV. — Situation de l'armée espagnole au début de la guerre. — Infanterie. — Cavalerie. — Réserve. — Artillerie. — Génie. — Recrutement. — Avancement. — Services accessoires. — Ensemble, esprit de l'armée.

L'Espagne, en renonçant tout à coup à ses prudentes hésitations, en se précipitant dans le parti de la guerre, cédait à ses instincts chevaleresques plutôt qu'elle ne consultait ses forces et ses ressources; car, descendue depuis longtemps du premier rang des grandes puissances militaires, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

L'histoire s'est plu à développer les causes de la grandeur et de la décadence de cette ancienne dominatrice des deux continents. Ces causes dérivent du même principe, de cet esprit de persévérance et d'obstination dont la nature et les événements ont concouru à imprégner ces rudes habitants d'une terre hérissée d'obstacles, où tous les éléments sévissent, d'une terre qu'il fallut successivement disputer, pendant plus de onze cents ans, aux Phéniciens, aux Carthaginois, aux Romains, aux Barbares, enfin arracher aux Maures, pied à pied, pendant huit siècles. Aussi, quand d'étranges faveurs de la fortune jetèrent tout à coup les Espagnols ainsi préparés sur le champ de bataille des deux hémisphères, n'avaient-ils plus, dans les arts de la guerre, de rivaux au monde. En effet, depuis les Romains, on n'avait pas vu de soldats mieux disciplinés, plus durs aux fatigues, plus fermes au combat. Fruit de traditions séculaires, leur tactique lente, méthodique, toute de prudence, qui leur prescrivait de n'avancer qu'avec tous leurs bagages, de ne combattre que derrière des retranchements, de ne rien donner au hasard, tant d'ordre à une époque où les autres armées couraient au combat à la débandade où, sans souci pour leurs moyens de subsistance, elles se laissaient moissonner par la misère plus encore que par le fer de l'ennemi, tant d'avantages devaient assigner tout d'abord le premier rang

et fixer longtemps la victoire à des drapeaux si sagement conduits.

Cependant les guerres civiles religieuses, Gustave-Adolphe, les généraux de Louis XIV, vinrent imprimer à l'art militaire une marche à la fois plus vive et plus régulière. L'Europe s'empressa de suivre ces progrès. L'Espagne, seule, resta immobile. Toute innovation venait se briser contre ses superbes dédains : on osait toucher à l'art où elle était passée maîtresse! Aussi, quelle rapide décadence! C'était avec les meilleures troupes qui fussent au monde que les deux premiers princes de la maison d'Autriche dominaient l'Europe et les Indes; et deux autres règnes s'étaient à peine écoulés, qu'il ne restait plus au pâle et dernier rejeton de cette race éteinte, pour disputer les lambeaux de l'empire de Charles-Quint, que vingt mille mercenaires!

Une dynastie nouvelle devait revivifier la nation; mais l'indolence maladive de Philippe V ajourna, jusqu'au règne suivant, l'action salutaire de l'esprit français. Ce ne fut toutefois que sous Charles III que cet esprit, l'esprit de réforme, éclata franchement au-delà des Pyrénées. Ce monarque, homme éclairé, donna le signal, et, comme chef d'une nation qui devait aux armes sa grandeur passée, ce fut à la réorganisation de sa force militaire qu'il crut devoir consacrer ses premiers et ses principaux soins.

Depuis le traité d'Aix-la-Chapelle (1748), l'armée espagnole languissait dans l'oisiveté et ne connaissait plus que la vie obscure et assoupissante des garnisons, plus propre encore en Espagne, que partout ailleurs, à engourdir les facultés; car la plupart des garnisons étaient de tristes bicoques d'où les régiments ne sortaient plus, ce qui éloignait du service l'élite de la jeunesse et décourageait ceux qui étaient obligés de servir.

Pour combattre cette funeste influence de l'inaction sur l'esprit militaire de son peuple, Charles III créa des écoles (1). Il appela de France des savants, des ingénieurs; il fonda d'excellentes institutions, un ordre de chevalerie, des établissements pour les officiers pauvres, pour les veuves et les orphelins. Des hommes éminents, que nous allons retrouver sur les champs de bataille, Ricardos, O-Reilly, O-Farril, furent investis des pouvoirs les plus étendus et nommés, à la fois, directeurs de ces écoles et inspecteurs de leurs armes respectives. Mais ces semences de réforme, qui tombaient prématurément sur une terre mal préparée, avortèrent; une tempête d'opposition

(1) L'école d'infanterie était au Port-Sainte-Marie, celle de cavalerie à Ocaña, celle d'artillerie à Ségovie.

renversa les novateurs; on ferma les écoles, et leurs directeurs furent relégués dans d'obscurs emplois dont la guerre, qui remet chacun à sa place, devait les tirer.

L'administration imprévoyante et déconsidérée de Charles IV, ses préjugés personnels, achevèrent de ruiner ce qui restait des bonnes institutions ébauchées par son père. Le craintif monarque avait une aversion singulière pour les réunions de troupes : « Ne m'en parlez pas, je ne veux point de ces nouveautés, » répondait-il à un officier général qui l'engageait un jour à réunir un simple camp de manœuvre.

Aussi allons-nous retrouver, en 1793, les Espagnols du seizième siècle. Rapprochement singulier ! Les bataillons de volontaires de la république auront aussi plus d'une ressemblance avec leurs ancêtres, ces bandes indisciplinées et pleines de fougue qui allaient, à Pavie, se briser contre les lourdes phalanges péninsulaires. Mais une campagne malheureuse suffira à nos jeunes soldats révolutionnaires pour éclairer leur rapide intelligence, pour discipliner leurs tumultueux élans; et alors on verra tomber, comme par enchantement, devant les légers essaims de nos mobiles tirailleurs, ces lourdes masses espagnoles, ces immobiles machines de guerre, qui n'auront rien changé à leur antique pesanteur.

ORGANISATION AU DÉBUT DE LA GUERRE. — Au début de la guerre, l'armée espagnole se composait de 44 régiments de ligne, de 10 bataillons légers et de 42 régiments de milice.

Les régiments de ligne (dont 9 étaient étrangers, flamands, italiens ou suisses) avaient chacun deux bataillons actifs et un de dépôt. Les deux bataillons actifs ne furent jamais portés simultanément au complet. Ceux qu'on envoyait à la frontière avaient cinq compagnies : quatre de fusiliers, de 160 hommes, et une de grenadiers, de 120; total 760.

Les régiments de milice, qui ne faisaient partie intégrante de l'armée qu'en temps de guerre, formaient le contingent de la couronne de Castille. C'étaient des espèces de colons militaires, habitant leurs villages, vaquant à leurs occupations, et obéissant à des chefs choisis par eux entre les hommes les plus distingués de leurs cantons. Leurs colonels les réunissaient une fois par mois. Ces régiments, appelés du nom des provinces qui les recrutaient, ne se composaient que d'un seul bataillon de 720 hommes, toujours au complet; ils avaient deux compagnies d'élite, grenadiers et chasseurs. Cette organisation remarquable donna les résultats les plus satisfaisants : au début des hostilités, les compagnies d'élite furent portées à la frontière et s'y firent une belle réputation.

La couronne d'Aragon fournissait les miquelets, véritable type de l'infanterie légère, infatigables montagnards, partisans agiles, toujours en mouvement pour éclairer l'armée. Leur service durait ordinairement autant que la guerre.

La Catalogne tenait en réserve ses *soumatens*, c'est-à-dire toute sa population virile, qui, à l'appel du tocsin, dont elle porte le nom, devait courir aux armes, mais seulement quand ses foyers étaient menacés. Les soumatens n'avaient point d'organisation régulière, et c'étaient, le plus souvent, des moines ou les curés des paroisses qui les commandaient.

La cavalerie comptait 12 régiments de 5 escadrons à 180 chevaux; total 10,800. C'était peu pour un pays qui avait fourni 80,000 chevaux à Philippe IV. La multiplication des mulets en Espagne y avait singulièrement appauvri la race chevaline. Du reste, les chevaux et l'équipement étaient parfaits.

Douze bataillons d'élite, la moitié suisses ou gardes vallones, et huit escadrons de carabiniers royaux, formaient, sous le nom de maison du roi, la réserve de l'armée.

Chez les puissances militaires à leur déclin, c'est la supériorité des armes spéciales qui est la dernière à se perdre. L'artillerie espagnole en fournissait la preuve : elle était restée l'honneur de l'armée. Son personnel, qui jouissait d'une protection toute spéciale, était instruit, exercé; on avait conservé l'ancienne organisation française, un seul régiment, dont le chef commandait, sous le titre de colonel-général, l'arme tout entière. Quant au matériel, il foisonnait : c'étaient le Mexique et le Pérou qui fournissaient les métaux ; et la fonderie, tout récemment introduite dans la Péninsule, était dirigée par un Français nommé Maritz, qui avait signalé son zèle d'importateur par la profusion de ses œuvres. Là, du reste, comme ailleurs, toujours peu soucieux des progrès de l'art, les Espagnols étaient restés en arrière, en négligeant surtout d'alléger leurs pièces. Aussi allaient-ils, comme dans la guerre de 30 ans, traîner en campagne du canon 24 et des mortiers de tous calibres. Cependant ils devaient bientôt faire connaissance avec l'artillerie volante des républicains, et l'adopter. Leurs obusiers, seuls, avaient déjà une supériorité qu'ils ont conservée jusque dans les dernières années de l'empire.

L'arme du génie se composait d'un régiment de sapeurs et mineurs et de 150 officiers d'état-major qu'on employait indistinctement aux travaux de fortifications et à l'architecture civile.

Le recrutement se faisait par l'embauchage d'abord, puis par les *quintas*, espèce de conscription qui consistait, comme son nom l'in-

dique, à prendre au sort un homme sur cinq. Pour la guerre qui s'ouvrait, on n'eut pas besoin de recourir à ce tirage; les volontaires, qui venaient s'offrir de toutes parts, suffirent; même on abusa de cette affluence, car on n'eut pas honte d'enrôler en bandes irrégulières, à la solde du clergé, des hordes de misérables, la lie des villes, qui, sous la conduite des plus effrontés d'entre eux, quelquefois même de criminels graciés, allaient se livrer à d'affreux brigandages, dont les vrais soldats eurent plus d'une fois à rougir.

Les bas-officiers avaient quelques droits à l'épaulette, mais celle-ci se donnait principalement aux cadets. La noblesse n'était de rigueur que dans les dragons.

Pour encourager les armes spéciales, où l'avancement est si lent, on donnait à leurs officiers des grades supérieurs dans le reste de l'armée, qui, de cette manière, se peuplait de sujets instruits. Cet usage est toujours en vigueur.

Les services accessoires se sentaient encore des beaux jours de la monarchie, celui de santé surtout, qui était traité avec un luxe vraiment royal.

Mais, à cette armée si complète dans ses détails, à ce corps dont les formes laissaient si peu à désirer, il manquait l'animation intérieure, c'est-à-dire, la science des manœuvres, l'ensemble, et cette foi réciproque des chefs et des soldats qui double la force des bataillons. L'esprit de l'armée était incertain. Le feu catholique qui avait éclaté au 21 janvier n'avait point d'aliments au fond des choses; c'était une explosion éphémère, déterminée par les excès de la révolution et surtout par les calomnies odieuses qui s'élevaient contre elle dans toute l'Europe, et que l'Espagne avait accueillies avec la vivacité et l'aveuglement des imaginations ardentes et sombres.

Le bon sens national et, par dessus tout, nos succès, amenèrent, dans la deuxième campagne, une réaction si complète, qu'elle prit bientôt sur les événements mêmes de la guerre la plus sérieuse influence. Ce fut aussi un effet du contact de la terre brûlante de France, de ce sol en fermentation, où devaient rapidement éclore les germes de l'esprit démocratique que recélait dans tous ses rangs l'armée espagnole; car c'était l'armée d'une nation dont l'histoire atteste, à toutes ses pages, l'indomptable acharnement à poursuivre, nonobstant les plus désespérantes entraves du despotisme, le fantôme insaisissable de ses libertés, cette idole à laquelle tout Espagnol un peu éclairé ne pouvait voir, sans une admiration sympathique, ses adversaires sacrifier avec tant de ferveur et d'héroïsme.

§ IV.

DÉCLARATION DE GUERRE.

Armées : du Midi,— des Pyrénées.— Apathie de part et d'autre des Pyrénées. —Notre ministre à Madrid demande ses passeports.—Déclaration de guerre (7 mars). — Comment elle est accueillie.

La France, depuis le fameux traité de Pilnitz, absorbée dans l'attente des événements qui grondaient vers le nord, songeait à peine à ses provinces méridionales. De ce côté, en effet, le gouvernement s'était borné à étendre, de Bordeaux au lac de Genève, sous le nom d'armée du Midi, un mince cordon chargé d'observer à la fois les Pyrénées et les Alpes. Cette armée, dont l'effectif légal, tout restreint et insuffisant qu'il était (50,000 h.), ne put être complété, était aux ordres du général Montesquiou qui avait à Ruy (Isère) son quartier-général, et à Jalès une réserve centrale de 10,000 combattants.

Cette organisation dura jusqu'au 10 août, qui entraîna la chute de Montesquiou, et bientôt même la dislocation de l'armée du Midi. L'élite de celle-ci fut portée vers les Alpes, au camp de Sessieux, sur l'Isère, et le reste, vers les Pyrénées pour lesquelles la Convention décréta, au commencement d'octobre, une armée de 100,000 hommes. Mais, trois mois après, cette armée n'existait encore que par le décret de sa formation, en sorte que les Pyrénées n'étaient plus même masquées comme auparavant.

Le général Servan, qui venait de se démettre de ses fonctions de ministre de la guerre, avait reçu le commandement de cette armée fictive, dont Toulouse était le quartier général. Sur ses instances, la Convention envoya, faute de mieux, six de ses membres (1) inspecter les places fortes de la frontière d'Espagne. Cette commission trouva les arsenaux vides, les armements à renouveler, les approvisionnements nuls ; mais, dépourvue de toute ressource matérielle, elle se

(1) C'étaient Carnot, Lamarque et Garreau, à l'ouest ; Isnard, Aubry et Despinassy, à l'est.

borna à donner quelques ordres, et crut prudent, à son retour, d'atténuer la vérité. Cependant Carnot, qui faisait partie de la commission, plus sincère que ses collègues, dénonça publiquement, sans restriction aucune, le déplorable état des choses; mais il n'y fut rien changé. Enfin, quelques membres des corps administratifs de la Haute-Garonne et des Pyrénées-Orientales étant allés renouveler, à la barre de la Convention, ces plaintes indiscrètes, le gouvernement s'en débarrassa en faisant tomber la tête du rapporteur.

Il n'en fallait pas tant pour accréditer une sécurité trompeuse, qui, du reste, était la même de l'autre côté des monts. Car là, de Barcelone à Saint-Sébastien, on se contentait d'entretenir un simple cordon, et, encore, moins comme noyau d'armée que comme mesure de police. On semblait donc, de part et d'autre, ne plus croire à la proximité de la guerre, quand, le 23 février, le ministre de France à Madrid, qui, depuis la mort de Louis XVI, était en quelque sorte consigné dans son hôtel, Bourgoing demanda ses passeports. Trois jours après, le gouvernement républicain fit mettre l'embargo sur les navires espagnols et distribua des lettres de marque. Enfin, le 7 mars, à la suite d'un long rapport de Barère, la Convention déclara solennellement la guerre à l'Espagne, aux universels applaudissements de l'Assemblée.

Etrange époque ! Ces applaudissements provocateurs furent répétés avec enthousiasme par les populations désarmées qui se trouvaient ainsi livrées sans défense à une invasion dont les suites étaient incalculables; et le jour où arriva à Perpignan la nouvelle de la déclaration de guerre fut un jour de fête et de danses publiques! Bientôt même il ne fut plus question que de prévenir les Espagnols, et chacun proposa son plan de campagne. Les uns voulaient faire irruption dans la Haute-Sègre, les autres pénétrer à la fois en Aragon, en Navarre et en Catalogne. Servan, qui avait été mandé à Paris, était, dit-on, l'auteur de ce dernier projet.

Il advint, toutefois, de ces propositions insensées, que les hostilités s'ouvrirent au centre de la Garonne, par l'invasion de la vallée d'Aran, dont une brigade française s'empara en moins de douze heures, le 31 mars (1).

(1) Voir aux notes topographiques, pour les détails de l'invasion et de l'occupation de la vallée d'Aran, la description de cette vallée.

Cette invasion n'eut, au reste, d'autre résultat que celui d'absorber en pure perte, pendant toute cette guerre, 3 ou 4,000 hommes qui auraient été bien mieux placés à une des extrémités de la chaîne.

§ V.

PROJETS DE L'ESPAGNE.

Position menaçante de l'Espagne dans l'attaque générale de nos frontières. — Ce qu'aurait pu faire cette puissance. — Motifs qui décident la cour de Madrid à envahir le Roussillon.

L'occupation isolée des sources de la Garonne par une brigade française ne changeait rien à l'état des choses, et nos adversaires étaient seuls en état de prendre sérieusement l'offensive.

Quoiqu'au second rang parmi les ennemis de la révolution, l'Espagne eût consommé notre perte, si, à Madrid, les courtisans inconsidérés qui s'étaient jetés si étourdiment à la tête du parti de la guerre, avaient compris les avantages de leur position.

D'abord, à la marche ascensionnelle et si rapide des violences révolutionnaires vers une crise d'explosion, aux dispositions chancelantes et déjà visiblement hostiles de nos provinces méridionales, il était facile de prévoir qu'il y avait, pour entrer en scène, un moment qui approchait et qu'il fallait épier. En effet, les yeux fixés vers le nord, réduite, ailleurs, à attendre, pour se mettre en garde, l'aiguillon du danger, la France était dans l'impuissance de profiter d'un répit. Si donc les Espagnols, différant jusqu'à l'insurrection de la Vendée, qui était si proche, se fussent alors, sans hésitations ni détours, avancés le long des côtes de l'Océan; ou, si, tardant jusqu'à la crise du 31 mai et bravant alors (la saison le permettait), bravant un de ces obstacles de terrain qu'ils sont si habitués à mépriser sur leur sol perpétuellement montueux, ils eussent brusqué une irruption directe sur Toulouse; si l'ancien drapeau de la France, qu'ils allaient arborer franchement sans même y mélanger leurs couleurs, si le drapeau blanc se fût tout à coup déployé au milieu du midi en feu, quel poids dans la balance de nos destinées, pour rompre un équilibre déjà si chancelant! Mais heureusement qu'aux vues étroites, communes à tous nos ennemis, ceux qui se levaient au-delà des Pyrénées joignaient la timidité et la myopie des faibles. Pour eux, en effet,

l'orage qui s'amoncelait sur les côtes de l'Océan était encore sous l'horizon, tandis qu'ils n'avaient qu'à lever les yeux pour lire, dans le ciel de la Méditerranée, des signes manifestes de révolte. Qui sait même si la trahison de Toulon n'entrait pas déjà dans leurs secrets?

Suivant les émigrés qui avaient trouvé asile en Espagne, Charles IV, leur protecteur, n'était guère séparé de la couronne de France que par la tête chancelante d'un enfant livré aux bourreaux de son père (1). Dès lors, le moins qu'un descendant de Louis XIV pouvait prétendre de l'héritage de son aïeul, d'un héritage que se partageait déjà l'étranger, c'était de ressaisir une province qui naguère encore était espagnole, le Roussillon. L'ancienne frontière des Corbières en garantissait la conquête en cas de succès ; en cas de revers, ces républicains si audacieux qui, à l'ouest, n'eussent rencontré, jusqu'à Madrid, que des plaines ouvertes et faciles, à l'est, au contraire, venaient se briser contre les rochers et les places fortes de la Catalogne. Pour tous ces motifs réunis, il fut arrêté qu'on envahirait le Roussillon.

L'armée expéditionnaire fut confiée au général don Antonio Ricardos Carillo. Deux autres corps, l'un de 15 à 18,000 hommes, commandé par don Caro Ventura, l'autre de 5,000 seulement aux ordres de Castel-Franco, devaient en même temps, le premier, couvrir la frontière de Guipuscoa et de la Navarre, le second, défendre les gorges de l'Aragon et servir au besoin de réserve à l'armée des Pyrénées orientales. Restait à arrêter un plan d'invasion approprié au théâtre de la guerre, théâtre sur lequel il est nécessaire de jeter un rapide coup d'œil.

(1) Les comtes de Provence et d'Artois étaient considérés par quelques royalistes comme déchus de leurs droits à la couronne, pour n'être pas rentrés sur le sol français après l'ordre formel de leur frère qu'ils abandonnaient.

§ VI.

THÉATRE DE L'INVASION.

Des Pyrénées en général. — Pyrénées orientales. — Plaines du Roussillon et de l'Ampurdan. — Diverses combinaisons pour passer d'une de ces plaines dans l'autre. — Le col de Banyuls. — La grande route. — Le col Portell. — Cols qui versent dans le Tech. — Le col Puigmoren. — Les émigrés conseillent un débarquement. — Ricardos se détermine pour le col Portell.

Les Pyrénées se présentent comme une immense muraille qui s'étend en ligne droite d'une mer à l'autre. C'est une chaîne haute, serrée, profonde, qui ne s'abaisse que vers ses deux extrémités, là où passent les chaussées de Bayonne et de Perpignan.

Des bords de l'Océan, la crête s'élève par degrés insensibles, jusqu'aux sources du gâve de Pau. A partir de là jusqu'aux sources de la Garonne, elle se soutient à d'énormes hauteurs, parmi les *Monts-Perdus*, les glaciers, les neiges éternelles; puis elle va en faiblissant jusqu'à l'Ariége. Elle se relève à son entrée dans le Roussillon. Enfin elle redescend, mais avec une extrême lenteur, vers la Méditerranée.

C'est aux sources de la Garonne que commencent les Pyrénées orientales.

Elles se divisent, au point de vue militaire, en deux parties :

La première, des sources de la Garonne au col de la Perche devant Mont-Louis, passe généralement pour impraticable aux armées. Ses crêtes sont tendues; ses vallées, escarpées, sans voies de communication, se présentent debout sur la ligne faîtière.

La seconde partie, de Mont-Louis à la Méditerranée, est le lieu des grandes dépressions, des passages fréquentés, des revers abordables, la partie militaire enfin. Ses vallées s'infléchissent graduellement vers l'est, de telle sorte que les dernières sont franchement latérales.

Celles-ci viennent déboucher dans le Roussillon d'une part, dans l'Ampurdan de l'autre, plaines qui bordent symétriquement la côte, au nord et au sud de la chaîne à son déclin.

Modernes conquêtes du temps sur la mer, comme le témoigne la constitution géologique d'un sol parsemé encore çà et là, dans les

bas-fonds voisins du rivage, de flaques d'eau salée, ces deux plaines ont chacune, pour encadrement, une bordure de montagnes, lesquelles, vers Mont-Louis, où la chaîne fait un crochet, se détachent des deux massifs qui jalonnent ce crochet, et vont, de part et d'autre, baigner leurs croupes dans la Méditerranée; en sorte que, prises dans leur ensemble, ces plaines figurent comme deux anses adjacentes, symétriques, qui seraient découpées de toutes parts dans de hautes falaises et séparées par un énorme promontoire.

Il résulte de cette disposition que toutes les fois que la guerre éclate aux Pyrénées orientales, ces deux plaines sont les places d'armes, les champs de bataille obligatoires des deux armées opposées.

Les Espagnols étaient rassemblés dans l'Ampurdan, et il s'agissait pour eux de pénétrer dans le Roussillon.

Or, ils pouvaient : ou forcer directement la chaîne de séparation des deux plaines, ou la tourner.

Dans le premier cas, ils avaient à choisir entre trois passages : les cols de Banyuls-sur-Mer, du Pertus et du Portell.

Le col de Banyuls, en dehors, du côté de l'Espagne, des communications fréquentées, présente, par surcroît, du côté de la France, des débouchés d'une âpreté extrême, lesquels, en outre, viennent tomber, non dans la plaine roussillonnaise, mais dans une saillie de la côte, espèce de cap tout encombré par les derniers soulèvements de la croupe pyrénéenne : d'où il suit que, pour gagner la plaine de Perpignan par cette extrémité, il faut, après avoir passé l'arète-frontière, franchir encore les différentes nervures de cette croupe déployée en éventail; après quoi on vient se heurter à trois postes militaires, Port-Vendres, Saint-Elme et Collioure.

Le Pertus, par où passe la grande route, était la seule voie immédiatement abordable, mais Bellegarde le défendait.

Le col Portell, au contraire, ce pas facile qui s'ouvre à 1,700 toises à l'ouest de Bellegarde, n'était point gardé.

Là s'arrêtait le champ d'un passage direct.

Pour un passage à revers, l'ennemi avait à remonter une des vallées tributaires de l'Ampurdan, pour gagner et redescendre l'une des deux gorges qui courent parallèlement à la chaîne et vont s'ouvrir dans le Roussillon : le Tech ou la Tet. Or, cette double opération présentait des difficultés énormes, surtout à une armée qui ne voulait rien risquer sans son matériel; car elle rencontrait, d'une part, sur son propre sol, des rampes d'une âpreté extrême, pour s'élever

jusqu'aux crêtes ; de l'autre, pour descendre dans la plaine roussillonnaise, soit l'étroite et profonde gorge du Tech que surveillaient Pratz de Mollo et Fort-les-Bains, soit le long défilé de la Tet, dont Mont-Louis et Villefranche barraient l'entrée et la sortie.

Le mauvais état de leurs communications intérieures, qui empêchait les Espagnols de se faire, dans les montagnes, une base convenable d'opération, cette difficulté écartait naturellement de leurs projets une combinaison qui eût été pour nous bien dangereuse : celle qui aurait consisté à tourner, par la Haute-Sègre et les sources de l'Ariége, tout le système de défense des Pyrénées orientales, c'est-à-dire, non-seulement nos places fortes, mais encore l'importante chaîne des Corbières, ce grand contre-fort qui, partant d'un massif situé au nord de Mont-Louis, sur la rive droite de l'Ariége, pour aller jusqu'à la mer envelopper le Roussillon, nous compose ainsi une seconde ligne de défense, plus solide peut-être que la ligne correspondante des Pyrénées.

Les émigrés conseillaient un débarquement à la croupe des Corbières. Cette croupe ne laisse entre elle et les étangs de la côte qu'un étroit défilé, qui était alors le seul passage pour communiquer du Roussillon dans l'intérieur. En débarquant à la pointe de Leucate, les Espagnols tournaient donc à la fois nos deux grandes lignes de défense, et, du même coup, bloquaient en quelque sorte la province. Mais l'état de la marine espagnole, la froideur personnelle du chef de ce département, enfin une répugnance prononcée pour les Anglais qui devenaient alors ou se seraient rendus nécessaires, firent écarter ces perfides conseils.

Ricardos avait sous les yeux la dernière invasion du Roussillon, celle du général espagnol comte de Saint-Germain, en 1674. Il résolut de l'imiter, c'est-à-dire, de surprendre le col Portell et de se retourner immédiatement contre Bellegarde, dont la chute ouvrait à son armée la grande route de France.

CAMPAGNE DE 1793

PREMIÈRE PARTIE

MARCHE PROGRESSIVE DE L'INVASION.

CHAPITRE I.

INVASION.

Projets et dispositions de l'attaque. — Déplorable situation de la défense. — Trahison des habitants de Saint-Laurent de Cerda.—Surprise de ce village. — Arles occupé et Fort-les-Bains tourné. — Combat de Céret. — Arrivée à Perpignan de quatre représentants du peuple ; leurs actes. — Le général La Houlière se brûle la cervelle. — Passage du col Portell. — Portrait du général en chef de l'armée espagnole.

PRÉPARATIFS. — Décidé à passer par le col Portell, Ricardos fit ses dispositions en conséquence. A l'abri d'un corps d'observation qui se porta en avant de La Jonquère, des travailleurs réparèrent à la hâte la rampe qui se détache de la route de France pour monter vers le Portell. Un parti de soumatens fut jeté dans les montagnes de l'est pour inquiéter le col de Banyuls, et plusieurs milliers d'hommes se rassemblèrent en Cerdagne pour faire diversion par les vallées de la Sègre et de la Tet.

Le quartier général était à Figuères, où stationnaient 4,000 grenadiers royaux; 15,000 hommes étaient cantonnés dans les environs, et l'on portait à 35,000 l'effectif des autres troupes répandues en arrière jusqu'à Barcelone. On avait distribué 40,000 fusils aux Catalans, qui s'organisaient. Des vivres et des fourrages à profusion, une artillerie nombreuse,

d'abondantes munitions de guerre, de riches approvisionnements en tout genre, enfin l'équipement complet d'une armée de 50,000 hommes, allaient tous les jours s'entasser dans le port de Roses. On n'attendait plus qu'un signal.

Cependant la défense était encore dans le plus déplorable dénûment. De retour à Toulouse, réduit à l'impuissance, le général Servan accablait de ses plaintes le ministre Bouchotte, qui, aux abois, mal renseigné d'ailleurs par les situations inexactes que lui fournissaient ses bureaux, restait sourd à toute demande. Vingt pièces de campagne expédiées de Paris et quelques bataillons de volontaires occupés à réparer les routes, faute d'armes pour apprendre l'exercice, telles étaient les ressources du dépôt central qui devait alimenter les armées de Bayonne et de Perpignan.

Cette dernière ne comptait guère, en tout, que 8,000 hommes, dont 6,000 renfermés dans nos douze places ou forts de la frontière; en sorte que, pour tenir la campagne, pour garder la frontière, de Mont-Louis à la Méditerranée, nous en étions réduits à : 17 à 1,800 fantassins, 200 gendarmes rassemblés à la hâte et mal montés formant la cavalerie, 40 canonniers, 3 officiers d'artillerie ou du génie, enfin 4 caissons et 60 mulets qui composaient le train des équipages. Encore, de ce triste contingent, c'est à peine si le gouvernement avait fourni le 7e de ligne (ci-devant Champagne) et deux bataillons de dépôt. Le reste avait été improvisé par nos départements méridionaux, par le Roussillon surtout, qui, à l'approche du danger, se ressouvenant de son antique constitution militaire (1), avait réorganisé ses miquelets, ses gardes-côtes, et jusque ses signaux de feux dans les monta-

(1) Cette constitution remontait au quinzième siècle. Au cri de guerre, tous les habitants devaient prendre les armes et marcher sous la conduite de leurs officiers municipaux. Les prêtres mêmes n'étaient pas exempts. On ne pouvait se séparer que sur un ordre du chef suprême.

La conquête modifia, sans la détruire, cette constitution privilégiée. Sous Louis XIV, on répartit la levée en masse en 35 compagnies qui furent affectées à la garde des places fortes. On créa, en outre, 4 bataillons de milice toujours sur pied. Vingt compagnies de 50 hommes, choisis parmi les bourgeois de Perpignan, formèrent, sous le nom de cette ville, un régiment aux ordres des consuls qui avaient, eux, la nomination des officiers. La province devait en

gnes, comme aux temps des Maures ou des rois d'Aragon (1).

En l'absence de Servan, qui était allé visiter Bayonne, c'était un vieillard qui commandait à Perpignan la division des Pyrénées-Orientales, le général de la Houlière. Il s'était borné à éparpiller sur la frontière quelques postes insignifiants, sans points de ralliement, sans réserve, sans instructions arrêtées. Il ne faisait pas même observer le col Portell, aux rampes méridionales duquel l'ennemi travaillait ostensiblement depuis les premiers jours de mars. Que faire, du reste, avec 2,000 hommes pour défendre une ligne de 25 lieues de montagnes? Le vieux général avait dû se contenter de surveiller les gorges du haut Tech, où les émigrés du pays avaient établi le foyer de leurs intrigues.

SURPRISE DE SAINT-LAURENT DE CERDA. — Ricardos entretenait des intelligences dans ces gorges reculées qui abhorraient la république et conservaient encore la physionomie et les inclinations catalanes. Le village de Saint-Laurent de Cerda, entre autres, se faisait remarquer par les dispositions les plus malveillantes, si bien que ce fut de là que partit le signal de l'invasion. Vers le 10 avril, en effet, trois des principaux habitants de cette commune, Noël, Costa et Garcias, s'en furent à Figuères offrir à l'ennemi de lui livrer l'entrée de leurs montagnes. Ricardos n'eut garde de repousser la proposition de ces traîtres et se détermina sur-le-champ.

Il choisit pour son point de départ le bourg de Massanet, guidé ici encore par les souvenirs historiques que rappelait ce lieu jadis célèbre de rassemblement (2). Massanet est d'ailleurs, des gros bourgs à l'ouest de la route, le plus avancé

temps de guerre, 12 compagnies de gardes-côtes, de 40 canonniers chacune; elle avait, de plus, à fournir en tous temps, au gouverneur, 68 fantassins, 72 cavaliers et 260 sauve-gardes. Ce gouverneur était assisté d'un lieutenant général.

(1) Les montagnes où devaient être allumés ces signaux de feu étaient : La croix de la Soulane, près Saint-Laurent de Cerda ; la tour de Cos ; le château de Montferrer; la montagne de Sarrazis; celle de la Garcie, au-dessus de Céret; le Saint-Christophe; les hauteurs de Llauro, de Castellnou, de la Roque ; enfin la Massane.

(2) Le bourg de Massanet est signalé, dans la guerre de Louis XIV, comme un point habituel de rassemblement. L'invasion de 1674 était partie de là.

sur la rampe des montagnes, celui d'où partent, pour gagner la vallée du Tech, le plus grand nombre de sentiers.

Quatre bataillons, de 700 hommes chacun, et quatre compagnies d'élite furent désignés pour cette expédition. Partagés en trois colonnes, ces 3,500 hommes devaient monter aux cols de Créu, de Faitg et de Las Illas, d'où, tomber à la fois sur Saint-Laurent, Arles et Céret, de manière à surprendre, à la même heure, tout le haut Tech, appelé Vallspire (*Vallis aspera*). De nouvelles troupes, qui allaient suivre, étaient destinées, les unes à masquer Pratz de Mollo et Fort-les-Bains, les autres à aller recevoir le gros de l'armée à son débouché du Portell.

Prévenu par les menaces indiscrètes et bruyantes des émigrés, La Houlière avait établi à Arles, pour surveiller le Vallspire, un millier de volontaires, qui entretenaient à Saint-Laurent deux compagnies d'un bataillon du Tarn. Ce détachement était faible, mal commandé, et en querelle avec les habitants. Aussi, le danger pressant, on avait résolu de remplacer ces deux compagnies par cinq autres plus solides et aux ordres d'un homme énergique, le lieutenant-colonel Laterrade, ex-constituant, chef du 2e bataillon du Gers. Ce changement devait s'effectuer dans la matinée du 17 avril.

Le maréchal de camp Escoffet, qui commandait les Espagnols, ayant été prévenu, sortit de Massanet le 16 au soir, et ses trois colonnes se mirent à escalader la chaîne dans les directions convenues (1).

Le 17, à la pointe du jour, la garde descendante de Saint-Laurent attendait tranquillement, sur la place du village, les troupes qui devaient la relever, quand tout à coup la montagne se couvrit de baïonnettes. C'était l'avant-garde des Espagnols, le 1er bataillon de Catalogne, qui débouchait.

Saint-Laurent est dans un fond, et les hauteurs n'étaient plus gardées.

(1) La colonne de Saint-Laurent défila par Tapis, le col Créu et Constouge, celle d'Arles prenait par la Soulane d'en Vinyes, le col del Faitg, le Bouach, la Lentelle et le mont Capelle. On va voir qu'elle ne s'engagea qu'à demi. Enfin la colonne de Céret, qui s'égara tout-à-fait, devait passer par le col de las Illas et la Selva.

Nos volontaires, surpris, appellent les habitants à leur secours; mais voyant ceux-ci disparaître, ils sortent précipitamment du village et prennent le chemin d'Arles. Ils avaient à peine dépassé les dernières maisons, qu'une grêle de balles fond sur eux des hauteurs et renverse plusieurs hommes. Alors une terreur panique s'empare des autres; ils se débandent, jettent armes et bagages et s'enfuient vers Arles, poursuivis par les Espagnols qui égorgent quelques traînards. Ils croisent bientôt Laterrade, mais rien ne peut les arrêter. Leur chef, le lieutenant-colonel Bourdès, ne s'arrêta qu'à Perpignan.

Néanmoins, Laterrade continue bravement son chemin. Deux compagnies de Nantais, accourues d'Arles, se joignent à lui.

Vers les dix heures du matin, le brave colonel arrive en présence et prend position sur une hauteur qui plonge le village au nord-est. Mais déjà les Espagnols, au nombre de plus de mille, garnissaient les rochers d'alentour. Les habitants de Saint-Laurent, conduits par les trois traîtres de Figuères, étaient en tête.

Après une tentative inutile pour ramener à leur devoir ces Français égarés, et quelques coups de fusil perdus, Laterrade, reconnaissant qu'il n'y avait point de retour offensif possible, ordonna la retraite, qui se fit avec tout l'ordre possible dans un défilé où trois hommes ne sauraient marcher de front. Il fut recueilli par ceux d'Arles qui se portèrent à sa rencontre.

Ces derniers devaient leur salut à la mauvaise direction donnée aux deux autres colonnes espagnoles qui, chargées de surprendre Arles et Céret, n'avaient pu se frayer passage. En effet, la première, immédiatement rebutée par l'âpreté des lieux, s'était, depuis la veille, rabattue sur le général Escoffet; et la seconde, moins heureuse encore, égarée la nuit dans une affreuse montagne, avait rebroussé chemin et n'était parvenue à se rallier aux deux autres qu'après l'affaire de Saint-Laurent.

Ces trois colonnes réunies, puis d'autres troupes expédiées

de Massanet, permirent au maréchal de camp espagnol de se présenter, dès le lendemain 18, avec 4,000 baïonnettes et 200 chevaux, mais sans artillerie toutefois, devant Arles, où venait d'accourir le général Gautier-Kervegen, chef d'état-major de La Houlière, que celui-ci avait immédiatement expédié sur le théâtre de l'invasion.

A l'approche de l'ennemi, Gautier se replia sur Céret, après avoir complété, en passant, la garnison de Fort-les-Bains.

Il y eut à Perpignan un moment d'émotion, quand les feux des montagnes et le canon d'alarme de la citadelle annoncèrent l'entrée des Espagnols; mais la réaction fut prompte, et cette ville, qui avait pris une part ardente aux premiers transports révolutionnaires, montra de la fermeté. On courut aux armes, la garde nationale vint s'offrir, et le 19, un millier d'hommes, moitié volontaires, moitié soldats de ligne, conduits par le général de brigade Willot, partaient pour la frontière, pleins d'enthousiasme, aux cris mille fois répétés de : *Vive la république!*

COMBAT DE CÉRET. — Le 20, les généraux Willot et Gautier, réunis à Céret, se disposaient à quitter la place pour tenter sur Arles un retour offensif, quand parurent les Espagnols. Ils venaient de tourner Fort-les-Bains sans coup férir, en laissant Montboulou à droite, et ils débouchaient par le chemin de la vallée, au nombre de 3,000 environ, sous les ordres du major-général de Ricardos, le comte de La Union.

Céret est un point important. Au débouché du Vallspire dans l'avant-plaine qui précède la campagne du Roussillon, il possède le seul pont que souffrait alors le Tech. La ville, plongée par les hauteurs, n'est pas défendable, mais on pouvait, en s'appuyant aux montagnes, tirer de la position un bon parti.

Quoi qu'il en soit, de tous les partis que l'on pouvait prendre, Willot adopta le plus mauvais. En effet, la ville est séparée du pont par un ravin en avant duquel s'étend une petite plaine, la seule parcelle de terrain uni des environs, la seule, par conséquent, que 1,500 hommes, en présence de 3,000, devaient éviter à tout prix. Or, ce fut précisément ce

terrain que choisit le général français, là qu'il rangea sa petite troupe, perpendiculairement au chemin, sa droite au Tech, sa gauche au pied des hauteurs et appuyée à un petit bois d'oliviers.

Cette gauche fut rapidement tournée, et notre ligne, prise à dos et mise en déroute, eût été tout entière précipitée dans le torrent, qui ce jour-là n'était pas guéable, si l'énergie d'un bataillon de Champagne, commandé par le brave lieutenant-colonel Sauret, n'avait donné aux fuyards le temps de s'écouler par le pont et la route du Boulou.

Nous laissions sur place nos quatre pièces de canon, dont une avait éclaté à la première décharge, et 200 hommes tant tués que blessés. Plusieurs se noyèrent dans le Tech.

SUITES. — Les fuyards allèrent porter l'alarme dans Perpignan; mais d'autre part, heureusement, accouraient dans cette place consternée quatre représentants du peuple qui prirent sur-le-champ les mesures les plus vigoureuses. Ils décrétèrent l'état de siége; mirent en réquisition, jusqu'à concurrence du strict nécessaire, tous les grains, approvisionnements de bouche et de fourrages des communes environnantes; adressèrent aux départements voisins d'énergiques appels aux armes; ordonnèrent à Willot d'aller à Toulouse rendre compte de sa conduite; enfin, suspendirent La Houlière à cause de son grand âge. Cet infortuné vieillard, ne pouvant supporter l'affront fait à ses cheveux blancs, se brûla la cervelle.

On reprit courage; mais ce qui, dans ces premiers jours de trouble, devait le plus efficacement contribuer à nous sauver, ce fut la timidité des Espagnols qui ne surent point profiter de la hardiesse de leur début. Et en effet, ils ne se préoccupèrent plus que du passage de leurs convois, de leur artillerie, du gros de leur armée, par le col Portell d'où allait partir leur ligne d'opération.

Ils employèrent la journée du 21 à reconnaître le débouché de ce col et à se répandre sur la rive droite du Tech jusqu'à Palau.

Le lendemain, l'arrivée de dix compagnies de grenadiers et

de deux escadrons d'élite, leur permit de se renforcer le long de la rivière et de battre la campagne jusqu'en vue de la citadelle de Perpignan.

Le 23 et les jours suivants, 2,000 hommes travaillèrent sans relâche aux deux rampes du Portell.

Cette nouvelle route partait de la grande chaussée de France, à un quart de lieue au sud de La Jonquère, et montait, en se développant sur le versant des contre-forts, jusqu'au col. Elle descendait le long de l'arête qui sépare les gorges de las Illas du hameau de Riunoguès, et aboutissait à Maureillas, d'où un embranchement allait, à travers les coteaux, gagner Céret qui était destiné à servir de place d'armes, comme dans l'invasion de 1674.

Le 26, une première pièce de siége passa : elle était attelée de 40 mules. Immédiatement, l'armée espagnole commença à défiler, et bientôt elle se trouva en mesure de pénétrer jusqu'au centre du Roussillon. Mais nos adversaires n'étaient pas si entreprenants, et comme s'ils eussent été effrayés de leur audace, de cette grave infraction à leurs lentes et timides habitudes de guerre, ils allaient revenir sur leurs pas pour ne s'occuper plus que des forts qu'ils avaient eu d'abord l'heureuse inspiration de tourner.

Cette circonspection du général espagnol ne faisait, d'ailleurs, que remplir scrupuleusement les vœux de sa cour sur le Roussillon. Car c'était pied à pied, sans rien hasarder, en gagnant du temps, que l'Espagne voulait *réoccuper*, disait-elle, *une de ses anciennes provinces*. On eût dit même qu'elle se montrait jalouse de reconquérir tout d'abord l'affection de *ses sujets d'autrefois*, tant, dans ses premiers pas sur notre sol, la modération était à l'ordre du jour. Aussi, l'invasion aux Pyrénées, loin de commencer comme au nord, par de sauvages menaces, s'efforça-t-elle, pendant quelques semaines du moins, de se concilier la population, de faire des prosélytes. C'était l'ancien drapeau de la France qui, seul, flottait sur nos clochers envahis; c'était le vainqueur qui, au lieu de frapper des contributions de guerre, soulageait les vaincus et

distribuant, gratis ou à vil prix, du pain aux habitants pauvres de la campagne.

Ces dispositions conciliatrices du gouvernement espagnol ne pouvaient évidemment résister à l'épreuve de la lutte acharnée qui commençait; mais s'il eût été dans la nature des choses qu'elles continuassent, Ricardos était bien l'homme de sa nation le plus propre à les seconder. Il appartenait à cette partie de la haute classe, peu nombreuse alors en Espagne, mais distinguée par le mérite, qui, depuis longtemps, suivait avec chaleur le mouvement intellectuel que la France du dix-huitième siècle imprimait à l'Europe, mouvement qui préparait si bien l'ascendant de nos armes. D'un caractère naturellement doux et humain, timide même et irrésolu, d'ailleurs un peu affaibli par l'âge, il était, en outre, vivement préoccupé de la faute que commettait l'Espagne en tournant ses armes contre la France; et il persistait à ne voir, dans cette rupture, qu'un accident passager.

Tel était l'homme privé et l'homme politique. Quant au général, il était sage, mais ordinaire et sans grande expérience : car c'est à peine s'il avait entrevu un champ de bataille, lorsque, tout jeune encore, il servait en Italie comme cadet, dans le régiment de son père. Toutefois, pendant le demi-siècle qui s'était écoulé depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, les hauts emplois dont il avait été investi, et vingt-trois ans de grade de lieutenant-général, avaient développé en lui quelques-unes des qualités du commandant en chef, celle d'administrateur principalement (1). Du reste, nous allons le juger à l'œuvre.

(1) Chargé successivement d'organiser le système militaire de la Nouvelle-Espagne et de régler, avec des commissaires français, les points litigieux de la frontière des Pyrénées, Ricardos avait puisé dans ces travaux et la science de l'administration, et l'esprit d'ordre qui se fit toujours remarquer dans son armée, enfin une connaissance exacte du terrain où il allait porter la guerre. Nommé ensuite inspecteur général de la cavalerie (ce qu'on se rappellera à l'abus qu'on lui verra faire de cette arme), les réformes qu'il voulut introduire lui attirèrent une disgrâce à la suite de laquelle il fut relégué dans le commandement de Guipuzcoa. Godoy, qui l'aimait, lui confia l'armée des Pyrénées orientales, au grand désappointement du duc d'Ossuna qui se vengea en suscitant à son rival mille difficultés.

CHAPITRE II.

DÉROUTE DU MAS DEU.

Attitude des représentants du peuple. — Effrayante infériorité de la défense. — Arrivée du général de Flers. — La société populaire de Perpignan organise un comité militaire et prétend diriger le nouveau général. — Arrivée du général Dagobert. — Sa popularité. — Son plan de défense par les Aspres. — Ce plan est discuté au comité de la société populaire. — Il est trouvé téméraire. — On se décide à occuper la presqu'île du Rear. — Vices de cette position. — Camp du mas Deu. — Dagobert en reçoit le commandement. — Les Espagnols viennent nous attaquer. — Combat et déroute du mas Deu. — Situation désespérée.

SITUATION. — Les quatre représentants du peuple accourus à Perpignan le 20 avril, le jour même de la déroute de Céret, étaient : Leyris, spécialement désigné pour les Pyrénées-Orientales, et trois députés dont la mission, plus étendue, embrassait tous les départements limitrophes de l'Espagne, Rouyer, Brunel et Le Tourneur. Ce dernier était un officier du génie distingué, ami de Carnot, dont il fut plus tard le collègue au comité de salut public et au Directoire. Il devint l'âme de la défense. Leyris, auquel s'adjoignirent deux autres conventionnels, Gaston (de l'Aude) et Fayan, parcoururent les départements voisins, recrutèrent partout des soldats, organisèrent des bataillons et suppléèrent, par l'activité révolutionnaire, à l'expérience qui leur manquait nécessairement dans une tâche si nouvelle pour eux et si difficile. Ils furent, du reste, ardemment secondés : car si la cause de la liberté était celle de la France entière, c'était avec toute la véhémence du climat que l'on se passionnait pour elle au pied des Pyrénées. « De toutes parts, des défenseurs de la patrie sont accourus et accourent à notre voix, » écrivait, le 4 mai, à l'Assemblée souveraine, le représentant Gaston. Et en effet, Perpignan compta bientôt sous ses murs 12 à 13,000 hommes. Mais 9,000 seulement étaient armés tant bien que mal, et

1,500, en état de combattre; encore plus de la moitié de ces derniers ne figuraient-ils parmi les vieilles troupes que parce qu'ils étaient sous les drapeaux depuis six mois! Nos douze places ou forts de la frontière avaient, contre la règle, mais forcément, absorbé nos meilleures troupes, nos têtes de colonnes. Pour faire face à 15,000 fantassins parfaitement équipés que les Espagnols pouvaient déjà mettre en ligne, outre ceux qui bloquaient nos postes fortifiés, nous en étions donc réduits à 700 soldats de ligne et 8,300 volontaires armés de fusils de tous calibres, la plupart sans baïonnettes. Quant au reste, la disproportion était plus effrayante encore : ainsi, à 4,000 cavaliers d'élite, à une artillerie de 60 pièces de campagne, dont le personnel non plus que le matériel ne laissaient rien à désirer, qu'avions-nous à opposer? 50 dragons sans sabres, 300 gendarmes ou gardes nationaux à cheval, sans organisation ni discipline, et, pour servir une vingtaine de bouches à feu fondues à la hâte et non éprouvées, une quarantaine d'artilleurs sans instruction! Par surcroît, il y avait profusion de généraux, sans que les rênes du commandement eussent été saisies par une main ferme et respectée. Car le divisionnaire qui remplaçait provisoirement La Houlière (auquel on avait même, un moment, donné pour successeur un général de brigade nommé Champron), le général Grandpré, n'étant qu'intérimaire, n'exerçait aucune influence. (Voir l'état de situation au 1er mai.)

Cependant un chef était attendu. Jugeant avec raison que la défense d'une ligne de 90 lieues, quand surtout l'on ne pouvait agir qu'aux deux points extrêmes, était beaucoup trop étendue pour un seul homme, le comité de salut public venait, par arrêté du 30 avril, de partager le commandement des Pyrénées entre Servan qui était encore et resta à Bayonne, et le général de Flers qui arriva le 14 mai à Perpignan.

Jeune homme de 36 ans, plein d'énergie et de courage, de Flers (1), qui avait un instant commandé en chef l'armée du

(1) De Flers était né en 1756, d'une famille noble. Entré fort jeune au service, comme il avait montré quelque penchant pour la révolution, il fut nommé maréchal de camp en 1791, et placé sous les ordres de Dumourier, au

Nord, venait de rendre un éminent service à la république, en lui conservant, par sa belle capitulation de Bréda, 18,000 défenseurs qui semblaient perdus pour elle. Mais il arrivait d'une armée suspecte, et il était précédé par les soupçons qui planaient alors sur tout l'ancien état-major de Dumourier. Flers, d'ailleurs, était trop calme, trop froid, dans une crise où l'entraînement était une arme si puissante. Aussi, ne tarda-t-il pas à être débordé.

La société populaire de Perpignan, dont faisaient partie toutes les autorités administratives du département, avait organisé dans son sein un comité militaire. Là s'était rué tout ce qu'avaient de plus ardent les Jacobins du pays. Aussi ce comité afficha-t-il immédiatement la prétention de diriger le nouveau général. Et cependant il ne savait pas même, cet étrange conseil, défendre sa porte à la trahison la plus effrontée. Car il faut le rappeler à la confusion de ceux qui, dans ces temps d'orage, prostituent leur confiance au premier déclamateur venu, l'homme qui dominait ce club était un impudent aventurier, un vil espion, un moine espagnol, qui cumulait le grade de chef de bataillon avec la cure de Pollestres. *Ce nouveau Simon*, comme on l'appelait, faillit, le croirait-on, supplanter le général en chef! Plus tard, quand notre perte lui parut consommée, le misérable alla rejoindre les Espagnols (1).

Malheureusement, de honteuses défections avaient rendu suspects tous les gens de l'art : on ne les écoutait plus, l'esprit révolutionnaire repoussant, presque à l'égal des autres, les privilégiés du savoir et de l'expérience. Il y eut, toutefois, une sorte d'exception en faveur d'un homme de guerre.

Cet homme était cependant, non-seulement, comme de Flers, un suspect d'origine, un patricien dédaigneux de la foule, d'humeur impérieuse, mais, chose surprenante, un

camp de Maulde, où il fut grièvement blessé. Promu général de division, il servit comme tel en Belgique, puis en Hollande où, un moment, il commanda en chef, en l'absence de Dumourier qui était allé se faire battre à Nerwinden. Il fut condamné à mort en juillet 1794.

(1) Cet aventurier se nommait Pépé Taqui. Il disparut le 30 août, après le passage de la Tet par les Espagnols.

royaliste de conviction, qui ne prenait guère, que dans ses rapports officiels, le soin de dissimuler son antipathie pour la cause qu'il servait. C'était Dagobert de Fontenille. Il était arrivé à Perpignan un jour avant le général de Flers, le 13 mai.

Un de ces contrastes saisissants qui subjuguent la foule, valut immédiatement à Dagobert son étrange privilége : dans un corps affaissé en apparence sous le poids de la vieillesse (1), il portait l'âme fougueuse d'un jeune homme. Passionné, entraînant, il avait quarante années de beaux services pour garantir une réputation de bravoure et d'habileté qui ne s'était jamais démentie, et à laquelle il venait d'ajouter un nouveau lustre par sa conduite brillante à l'armée du Var qui l'envoyait à celle des Pyrénées.

Le *vieux* général (c'est ainsi qu'il se laissait appeler, bien qu'il n'eût que 57 ans), proposa, dit-on, dès son arrivée (il connaissait depuis longtemps cette frontière) un plan hardi, le seul parti qu'il y avait à prendre si l'on voulait tenir la campagne, l'occupation des Aspres.

Les Aspres sont les racines du Canigou : c'est le soubassement étagé de ce pic énorme qui, en surgissant brusquement au milieu de la plaine roussillonnaise, y a propagé au loin les ondulations de son soulèvement; c'est la région montagneuse qui, adossée à la croupe orientale de ce grand contre-fort des Pyrénées, descend en amphithéâtre entre le Tech et la Tet, jusque vers la route d'Espagne. Considérées comme position stratégique, les Aspres occupent le centre des trois lignes d'invasion du pays et touchent aux débouchés de la grande chaîne. Comme champ de bataille, comme réduit de la défense surtout, elles offrent, dans un court intervalle et disposée à souhait, toute la série des positions imaginables, depuis les cimes granitiques qu'on ne peut plus franchir, jusqu'aux dernières rides qui vont mourir dans une plage de

(1) Dagobert de Fontenille (Luc Auguste Siméon) était né le 8 mars 1736, à la Chapelle en Juger, diocèse de Coutances, baillage de Saint-Lo. Il paraissait fort âgé et on lui donnait 75 ans, comme si l'on eût interverti les chiffres de son âge réel (57). Tous les historiens qui ont parlé de ce général l'ont représenté comme un vieillard.

sable. C'est le vrai lieu de la défense du Roussillon ; c'est de là que Dagobert promettait, assurait-on, d'*enchaîner l'ennemi aux rives du Tech.*

Apocryphe ou non, un plan de défense attribué à Dagobert et au surplus digne de lui, fut discuté dans le club militaire. On y exposa : « comment, des Aspres, en menaçant le col « Portell, unique issue de l'ennemi, on pourrait arrêter celui-« ci, dès ses premiers pas, ou s'attacher à ses flancs s'il osait « avancer ; comment on contrarierait le siége de Bellegarde « et l'on ferait valoir trois postes inertes, Fort-les-Bains, Pratz « de Mollo et Villefranche ; comment, par des marches auda-« cieuses, *dont les Espagnols ne pouvaient pas même soupçon-« ner la possibilité, on irait semer l'alarme sur leurs derrières « et l'on rentrerait par la brèche du Portell;* comment, sur un « terrain tout bouleversé, on paralyserait une artillerie formi-« dable, une cavalerie à laquelle on n'avait rien à opposer ; « comment enfin l'élan, l'intelligence, l'enthousiasme de nos « jeunes volontaires, suppléeraient à leur inexpérience, quand « ils n'auraient plus devant eux que la lourde infanterie de « leurs pesants adversaires. »

Rien n'allait, en effet, au génie révolutionnaire comme une guerre de montagnes, au milieu et avec l'appui d'une population soulevée qui avait à défendre ses propres foyers.

Ces idées, d'ailleurs fort sensées, qu'on mettait sous le patronage d'un vieil officier de la guerre *de Sept ans*, étaient neuves, hardies ; cependant, chose étrange, elles parurent téméraires aux fougueux clubistes de 1793, et peu s'en fallut qu'ils ne criassent à la trahison : on découvrait Perpignan ! Alors on proposa de se retrancher sous les remparts de la citadelle. C'était, après le projet des Aspres, ce qu'il y avait de mieux à faire. Mais cette autre proposition fut trouvée pusillanime, et l'on s'arrêta au parti moyen, c'est-à-dire au plus mauvais : il fut décidé que l'on prendrait position entre les Aspres et Perpignan, dans la presqu'île du Rear, qui a tous les défauts de la plaine, sans être assez rapprochée de Perpignan pour en tirer une protection efficace.

On appelle *presqu'île du Rear* la langue de terre comprise

entre les deux torrents qui sont les déversoirs intérieurs des Aspres, le Rèar (*rivus Arduus*), et la Cantarana. Ces torrents, après avoir coulé dans une direction à peu près parallèle, se réunissent un peu au-delà de la route d'Espagne qu'ils traversent à un myriamètre environ de Perpignan. Ils ne sauraient passer pour des lignes de défense; leurs lits sont, il est vrai, profondément encaissés, mais sans eau ordinairement. Quant à la presqu'île, elle est formée par une série de petits plateaux découverts qui dominent à peine le terrain environnant.

A la hauteur de cette position, mais à une distance de deux à trois petites lieues à droite et à gauche, s'élèvent deux gros bourgs, Thuir et Elne, qui présentent deux bonnes positions pour garder les communications de Perpignan avec les places de la montagne d'une part, et de la côte de l'autre. Nous y avions établi, dès les premiers jours de mai, deux détachements. Celui de Thuir venait d'être menacé, le 11, par une forte reconnaissance partie de Céret, laquelle, heureusement, avait été arrêtée en route par une de ces pluies si fréquentes au printemps dans ces contrées, pluies dont quelques heures suffisent pour changer les moindres cours d'eau en des torrents infranchissables.

De Flers n'était nullement d'humeur à plier sous l'informe autorité d'un club; il pouvait, d'ailleurs, compter sur l'énergique appui du représentant Le Tourneur qui, par son exemple et son caractère, était homme à faire respecter l'indépendance du commandement. Néanmoins, la décision du club fut celle du général en chef, qui résolut de s'établir dans la presqu'île. « Cette position, écrivait-il au ministre, protége « nos cantonnements, favorise nos encadrements et place « les troupes loin des délices de Perpignan. » Ces raisons furent du moins les seules que de Flers fit officiellement connaître pour justifier sa grave détermination.

Il chargea Dagobert de tenir la campagne avec 5,000 hommes d'infanterie, nos 300 gendarmes à cheval et 15 pièces de canon : petit corps qui fut appelé avant-garde, bien qu'en réalité il constituât la presque totalité de nos forces.

Le général commandant l'avant-garde alla donc, le 17, s'é-

tablir dans la presqu'île. Il prit position entre le mas Deu (prononcez Déou) (1), ancien couvent de Templiers, assis sur un plateau près de la grande route, et le mas Conte qui couronne, à 1,500 mètres à l'ouest, une autre éminence du terrain. Dagobert fit en outre occuper, sur son extrême gauche, les collines qui bordent à l'est la route d'Espagne, et qui sont connues sous le nom de hauteurs du Rear. Il appuya ce détachement à une ruine appelée encore *château du Rear,* qui s'élève sur ces hauteurs, un peu en arrière du mas Deu. Malheureusement, il négligea deux précautions dont son alarmante infériorité lui faisait une loi impérieuse : il omit de se retrancher et de rallier à son camp les deux détachements d'Elne et de Thuir; double faute dont les conséquences ne se firent point attendre.

COMBAT DU MAS DEU. — En effet, Ricardos n'attendit que le temps strictement nécessaire pour donner aux eaux, qui interceptaient les communications, le temps de se retirer, et quarante-huit heures après notre installation dans la pres-

(1) L'orthographe des noms de lieux est une difficulté particulière aux contrées dont nous nous occupons, contrées où le français et le catalan se confondent. Nous avons suivi l'orthographe que l'usage a fait prévaloir, sorte de moyenne entre les deux langues, mais qui, pour cette raison, n'est guère, que dans la moitié des cas, en harmonie avec notre manière de prononcer. Il est donc nécessaire d'indiquer sommairement les règles générales de la prononciation catalane :

L'*a* et l'*e* se confondent quelquefois au commencement et à la fin des mots. Ainsi on prononce indifféremment : *Espolla* ou *Aspolla*, *Ribas* ou *Ribes.*

L'*e* dans le corps d'un mot, est toujours fermé, comme dans *mas Deu* qui se prononce comme si l'*e* était accentué.

L'*o* a très-souvent, surtout à la fin des mots, le son de l'*u* qui se prononce *ou*. Exemple : *Boló* prononcez *Boulou*; on a même fini par écrire comme on prononce, *Boulou.* L'accent sur l'*ó* indique à coup sûr le son de l'*ou.*

Le *b* et le *v* se confondent, comme dans toutes les langues méridionales.

Le *gu* se prononce comme s'il y avait un *i : Figuères*, prononcez *Figuières.*

Ll se prononce *il* ou *li* : *Portell*, prononcez *Porteil*; *Llers*, prononcez *Liers.*

L'*ny* correspond au *gni* français : *Banyuls* , prononcez *Bagniuls.*

Le *j* se rapproche du *g* dans la prononciation : *Costoja* prononcez *Coustouge.*

Le *qu*, suivi d'une voyelle, se prononce comme s'il y avait un *i* : La *Jonquère*, prononcez la *Jonquière.*

L'*r* et l'*s* se doublent rarement et se prononcent rudement, l'*s* à peu près comme le *z.*

L'*x* se prononce comme le *ch* : *Taxou*, *Baxas*, prononcez : *Tachou*, *Bachas.*

qu'île, le 19, il portait de Céret sur le Boulou toutes ses forces disponibles : 12,000 fantassins, 3,000 chevaux et 24 pièces de canon.

Le 20, à la pointe du jour, ces troupes débouchaient en vue du mas Deu. Elles étaient disposées sur trois colonnes qui suivaient la route de Perpignan d'une part, les chemins de Tressères et de Villemolaque de l'autre.

La droite, commandée par le duc d'Ossuna, devait prendre en flanc le mas Deu; le centre, rester en observation; la gauche, général Curten, porter le coup décisif.

Dagobert avait sa gauche passablement appuyée au sommet du talus assez rapide, et alors boisé, qui raccorde la presqu'île avec la grande route, mais sa droite restait en l'air. Inquiet pour cette aile, que menaçait la marche oblique de Curten, et renonçant, ce qui était une faute, à disputer le passage du torrent, il se hâta de refuser sa droite en arrière du mas Conte et la fit serrer à un petit vallon qui coupe transversalement la presqu'île, à la hauteur de Trouillas.

A cinq heures du matin, la canonnade engagea l'action. Les Espagnols étaient parvenus à amener 14 pièces en face du vallon, ce qui obligea Dagobert à concentrer de ce côté la presque totalité de son artillerie. Celle-ci, bien postée, bien servie, prit bientôt le dessus et imposa plusieurs fois silence au canon de l'ennemi.

Ce combat d'artillerie se prolongeait depuis trois heures, et à l'avantage des Français, quand Ricardos, impatient, débouche de Villemolaque avec quatre régiments de cavalerie et s'élance dans le vallon pour charger nos pièces. Mais à peine a-t-il atteint l'entrée du rétrécissement, qu'il est criblé de mitraille et forcé de battre en retraite.

Trop pressé de poursuivre cet avantage, Dagobert, qui ne s'était point ménagé de réserve, dégarnit sa gauche pour sa droite. Ossuna s'en aperçoit, se précipite sur le mas Deu et l'enlève. Les défenseurs s'enfuient par le bois de Caseneuve vers le château du Rear.

Cet échec était décisif, mais le *vieux* général était opiniâtre; sa gauche est perdue : il se maintiendra à droite jus-

qu'à sa dernière gargousse. Le feu continue donc, mais il cesse enfin, faute de munitions. Alors les colonnes ennemies s'élancent dans le vallon et en escaladent les berges. En vain, pour empêcher leur formation sur le plateau, Dagobert se jette à la tête de ses 300 gendarmes et fait sonner la charge, il est lâchement abandonné par ces cavaliers indisciplinables qui, au moment où leur général a un cheval tué sous lui et se voit enlever son aide de camp, tournent bride sans même croiser le fer, et s'enfuient aux cris de : *Sauve qui peut!* en culbutant l'infanterie, dont ils entraînent une partie dans leur déroute.

Dagobert supporte encore vaillamment ce dernier coup. Chargé par la cavalerie, il forme en carré le reste de sa troupe, se retire lentement de la presqu'île, et va s'appuyer au mas Forcade. Tant de fermeté finit par lasser les Espagnols : bientôt ils ne tentent plus qu'une poursuite molle et décousue. Leurs escadrons essayent bien, un moment, de passer sous le feu des hauteurs du Rear, dans le but de nous couper la route de Perpignan, mais la bonne contenance de l'artillerie du *château* les force à reculer. Alors, rebutée, harassée de fatigue, l'armée espagnole commence (par la droite) sa retraite sur le Boulou, emmenant, pour tout trophée, 2 pièces de 4.

Cependant cette étrange mollesse permettait aux Français de se reconnaître. Flers s'était porté, avec 1,200 hommes, en avant de Perpignan, au Serrat-d'en-Vaqué ; il y ralliait les fuyards et s'ébranlait déjà pour marcher au secours de Dagobert. Celui-ci, de son côté, se disposait à reprendre le mas Deu qu'on lui abandonnait, quand un nouvel ennemi, contre lequel tous les efforts de la vaillance sont impuissants, vint l'accabler sans retour. Comme le jour tombait, le bruit se répand parmi nos soldats que les Espagnols reviennent en force, et soudain les rangs sont rompus ; on se précipite à la débandade vers les troupes de Flers, qui sont entraînées ; et toute cette foule va, dans le plus affreux désordre, se ruer sous les murs de Perpignan. La place, à son tour, prend l'alarme, ferme ses portes et couvre de mitraille les fuyards, croyant, dans son trouble, tirer sur des Espagnols.

Mais la fortune perdait ses avances avec Ricardos; ce ne fut que le lendemain, en effet, qu'il apprit notre déroute, lui qui, au milieu de cette nuit de confusion, pouvait forcer les portes de Perpignan. Du reste, il eut comme honte de son inconcevable mollesse, car il donna les ordres les plus sévères pour empêcher la divulgation en Espagne des détails de cette journée.

Nous n'avions que 20 hommes tués et 64 blessés; toute l'artillerie, sauf deux pièces, et tous les effets de campement furent retrouvés le lendemain sur le champ de bataille. Mais si la perte matérielle était insignifiante, il n'en fut pas de même de l'effet moral; il fut immense; nous n'avions plus d'armée, et la démoralisation en vint au point qu'un bataillon de volontaires, le 4e du Gard, déclarait publiquement « *qu'il ne voulait plus servir contre les Espagnols* (1). »

Elne et Thuir furent immédiatement évacués; nous étions chassés de la campagne.

La crise paraissait sans remède. C'était l'époque des grands revers sur la frontière du nord, de la mort de Dampierre, de la perte du camp de Famars. Aussi, que répondaient les chefs de l'État aux cris de détresse que leur renvoyaient les Pyrénées? « Vous demandez du lait à une mère épuisée! N'at-
« tendez rien que de vous-mêmes. Votre courage nous pa-
« raît une barrière suffisante; montrez-vous fiers de cet
« abandon, et que cette fierté soit votre salut! »

(1) Ce bataillon, de 800 hommes, ayant reçu, du général de Flers, l'ordre de se rendre au camp du mas Ros, resta sourd à trois sommations. A la quatrième, une partie obéit, l'autre résista. Flers dut se contenter de désarmer ces lâches et de les renvoyer ignominieusement dans l'intérieur. (Documents officiels.)

CHAPITRE III.

PRISE DES FORTS DE LA FRONTIÈRE.

Faute de Ricardos qui revient sur ses pas. — Sa ligne de circonvallation sur le Tech. — Il fait enlever Argelès et installe un camp près de ce bourg. — Description de Pratz de Mollo. — Les habitants royalistes. — Trahison du gouverneur. — La garnison se retire au fort Lagarde. — La ville ouvre ses portes. — Tentative de ravitaillement par le pla Guillem. — Elle échoue. — Description du Fort-les-Bains. — Blocus. — Batteries dressées pour hâter la reddition. — Le fort ne peut riposter. — Capitulation. — Le fort Lagarde se rend le lendemain. — Description de Bellegarde. — Sa forte position. — Investissement. — Blocus. — Bombardement. — Bonne contenance de la garnison assiégée ; sa composition. — Désertion du capitaine de génie de La Tour, qui va diriger les travaux de l'attaque. — Commencement de siége régulier. — Batterie de brèche. — La place est accablée et son feu éteint. — Délibération du conseil de défense, dont une partie veut s'ensevelir sous les ruines de la forteresse. — Capitulation. — Noble conduite de Ricardos. — Scène attendrissante à Perpignan. — Courage exemplaire des prisonniers de Bellegarde pendant leur captivité.

Heureusement, les lenteurs de nos adversaires allaient nous laisser quelque répit, et nos forts de la frontière, qui avaient été si impuissants à fermer l'entrée du territoire, devaient au moins servir, après coup, à retarder les progrès de l'invasion. Ce retard, toutefois, tint à une faute sur laquelle nous n'avions pas le droit de compter. En effet, au lieu de profiter de sa victoire du mas Deu, qui le rendait maître de la campagne, pour investir Perpignan, seule place qui désormais pouvait l'arrêter, Ricardos allait perdre autour des trois forts qu'il avait habilement dépassés et qu'il eût pu paralyser sans peine comme sans risque, allait perdre tout le fruit de son audacieux début. Il se crut même obligé de prendre, pour couvrir l'attaque de ces forts, les précautions qui eussent à peine été nécessaires, s'il avait eu à observer et à combattre l'armée de secours qu'il venait de dissoudre.

Il avait une ligne de circonvallation naturelle, le Tech. Il se porta en avant, sur la rive gauche. Au centre de cette ligne se présente la belle position du Boulou, précédée d'une petite plaine qui est comme le palier inférieur de la rampe qui monte à Bellegarde. Le général espagnol établit dans cette plaine son camp principal, et, dans le village, son quartier général. La plaine est terminée au nord par un rameau des Aspres, qui court parallèlement au Tech et va se rattacher au pont de Céret. Ricardos déploya son avant-garde sur ce rameau et relia ainsi le Boulou à Céret, c'est-à-dire son centre à sa gauche.

La mer était l'appui naturel de sa droite; de plus, en s'étendant jusque-là, il trouvait l'avantage d'isoler de Perpignan Collioure et Port-Vendres, sur lesquels il avait des vues prochaines; et il comprenait ainsi toutes nos places de la frontière dans une ligne générale de circonvallation.

Restait à choisir un point d'appui sur la côte. Or, il n'y avait pas à hésiter : ce point était évidemment Argelès, gros bourg à cheval sur la route de Perpignan à Collioure, à l'embranchement du chemin qui suit, jusqu'au Boulou, le pied des Albères. Argelès était encore, alors, entouré d'une portion de vieille enceinte continuée par un fossé. Du reste, il n'avait pour défenseurs que 500 volontaires.

Le 23 mai, 3,000 hommes d'infanterie, 240 chevaux et 10 pièces de canon, aux ordres du maréchal-de-camp Crespo, vinrent attaquer cette petite garnison. Elle était trop faible pour résister. Toutefois, elle soutint le feu pendant plusieurs heures et se retira sur Collioure en bon ordre, sans se laisser entamer par la cavalerie ennemie qui la poursuivit jusqu'à moitié chemin.

Les Espagnols occupèrent Argelès, s'y retranchèrent et en firent le réduit et le magasin d'un camp de 4,000 hommes et de 500 chevaux, qui fut établi sur la plage, entre le bourg et la mer, vers le mas Leclerc. Le lendemain, ils s'emparèrent d'Elne, puis de Cornelia où ils surprirent des approvisionnements considérables destinés au ravitaillement de Bellegarde. Ils eurent ainsi deux bons avant-postes échelonnés sur la route

de Perpignan. Enfin, ils parcoururent la côte et firent la reconnaissance de nos batteries, qu'ils trouvèrent évacuées.

Sa ligne d'observation ainsi établie, Ricardos ne s'occupa plus que des trois places qu'il tenait bloquées depuis le commencement de la campagne.

PRISE DE PRATZ DE MOLLO.

En tête du Haut-Vallspire, Pratz de Mollo est destiné à garder la descente des passages assez faciles qui mettent la vallée espagnole du Ter en communication avec notre vallée du Tech. C'est une petite ville simplement entourée d'une vieille enceinte qui n'a, pour défendre ses approches, qu'un fortin situé au nord-est, sur le penchant de la montagne. Encore cet unique ouvrage extérieur, appelé fort Lagarde, n'est-il qu'un entassement mesquin de maçonneries accolées sans art et sans suite au noyau d'une de ces tours antiques que l'on rencontre à chaque pas dans les Pyrénées (1).

Pratz de Mollo avait fait ses preuves dans les anciennes guerres, et il jouissait d'une certaine réputation qu'il devait, il est vrai, bien moins à ses faibles remparts qu'à l'humeur belliqueuse des habitants du pays, intrépides montagnards qu'on vantait jadis à Louis XIV comme les seules troupes bonnes pour opérer dans ces rudes contrées (2). Mais le Vallspire, Pratz de Mollo surtout, haïssait la révolution et servait les émigrés. La garnison était composée d'un détachement du brave régiment de Champagne; mais que pouvaient 250 hommes contre une population hostile, contre un gouverneur qui trahissait?

(1) Ces tours datent du moyen âge. Perchées, la plupart, sur des pics isolés, mais à portée des passages principaux, elles servaient à la fois, et de vigies pour avertir la plaine, et de postes défensifs pour intercepter les détroits des montagnes. Ce système de fortification était imité des Maures qui en avaient fait, en Espagne, une heureuse application.

(2) Le duc de Noailles écrivait à Louis XIV : « Cet exemple prouve combien « il est important d'avoir, sur la frontière d'un État, une population qui croit « avoir spécialement le droit de défendre ses foyers, et qui tient à honneur « cette espèce de privilége exclusif. »

Cet homme, nommé Lefèvre, était l'ancien gouverneur, qu'on avait eu l'imprudence de laisser en place, malgré ses opinions monarchiques hautement avouées. Profitant du fâcheux effet produit par la désertion du capitaine du génie Sainte-Croix qui avait passé aux Espagnols dès les premiers jours du blocus, aidé ensuite par les royalistes qui l'entouraient, il parvint à persuader à la garnison qu'elle ne pouvait tenir dans la ville et qu'elle devait se retirer au fort Lagarde.

Cette retraite fut exécutée le 25 mai.

Alors l'indigne gouverneur se rendit clandestinement près de D. J. de Calva qui commandait le blocus. Il commença par déclarer que, malgré ses efforts, les troupes sous ses ordres refusaient de se rendre; mais, en revanche, il apportait les plans et les états de situation du fort Lagarde, du Fort-les-Bains, de Bellegarde même; enfin, il offrait au général espagnol de l'introduire dans la ville.

Ceci se passait dans la nuit du 25 au 26 mai. Profitant des ténèbres, les Espagnols partirent du Tech (village voisin), suivirent le bord du thalweg jusqu'à portée du canon de la ville, dépassèrent celle-ci en tournant par la droite le fort Lagarde, et redescendant ensuite dans la vallée, en amont de la place, ils se glissèrent le long de la rive gauche jusqu'à la porte d'Espagne qu'ils trouvèrent ouverte par les soins des royalistes de l'intérieur.

On savait que le fort Lagarde avait encore des vivres pour un mois et que sa garnison n'était point disposée à se rendre avant de les avoir consommés. On prit donc patience jusqu'à la reddition de Fort-les-Bains dont on connaissait la détresse, et dont la chute entraînait fatalement celle du fort Lagarde.

Cependant, le jour même où Pratz de Mollo se livrait aux Espagnols, le général de Flers commençait une expédition qui avait pour but de ravitailler cette place. En effet, le 25, à minuit, un convoi partait de Perpignan et allait s'organiser à Villefranche d'où il devait se porter sur Pratz de Mollo. Car, de Villefranche, on peut gagner directement la vallée du Tech en remontant la gorge de Vernet et en franchissant la croupe occidentale du Canigou, au pla Guillem, qui est un des

passages les plus élevés, les plus sauvages, de ces âpres régions.

Le convoi, commandé par un nommé Viennet, se composait de 8 compagnies de miquelets ou chasseurs des Pyrénées-Orientales, du bataillon de l'Aude dont Viennet était le chef, et de quelques détachements de troupes de ligne. Ils escortaient 350 paysans qui portaient chacun 25 livres de farine et une bouteille d'eau-de-vie. Les miquelets formaient l'avant-garde et devaient diriger le convoi par les gorges de Sahor.

A l'entrée de la nuit du 27 au 28, Viennet quitta Villefranche et alla bivouaquer dans la montagne, afin de traverser les neiges le plus matin possible, avant leur ramollissement par le soleil. L'avant-garde marcha avec résolution et promptitude, de telle sorte qu'au point du jour elle abordait le plateau. Malheureusement, le convoi n'avait pu suivre; même il avait commencé un mouvement rétrograde ; car l'indiscipline des troupes, l'ineptie du chef, la trahison enfin ou la peur, y avaient jeté une confusion extrême. Cependant l'avant-garde ayant donné l'éveil, les Espagnols, au reste déjà prévenus, s'étaient emparés des principales hauteurs qui dominent la descente vers le Tech, et depuis longtemps ils tiraillaient avec les nôtres, quand, vers quatre heures du soir enfin, le convoi, ramené en avant par le capitaine Pontet, déboucha sur le plateau en trois colonnes. Mais, à la vue de l'ennemi, la droite et la gauche, saisies d'une panique soulevée, il paraît, par les cris d'alarme de quelques traîtres, se débandèrent; les uns s'enfuirent, les autres allèrent se pelotonner en désordre derrière le centre. Néanmoins, le gros de la troupe poursuivit son chemin; déjà même il était parvenu à forcer le pla des Moulins, quand une vive fusillade, partie des hauteurs de Granols, vint jeter une seconde fois le désordre parmi ces timides soldats. Ils n'eurent pas honte de reculer, après une perte de 12 hommes seulement, devant un ennemi inférieur en nombre, et ils allèrent bivouaquer dans la neige, sur le revers nord du plateau.

Pendant l'engagement du pla Guillem, la garnison du fort

Lagarde avait tenté une sortie; mais les Espagnols l'avaient repoussée sans peine, malgré la franche ardeur de ces malheureux soldats, si odieusement trahis.

Le lendemain 29, 300 paysans français des villages d'alentour, qui avaient une connaissance parfaite des lieux, s'étant réunis aux Espagnols, ceux-ci, mieux guidés, revinrent à la charge contre notre colonne de ravitaillement et la poursuivirent jusqu'à Py, d'où elle se réfugia à Prades.

Cette malheureuse affaire allait hâter la reddition du Fort-les-Bains qui, désormais, n'avait plus aucun espoir d'être secouru.

PRISE DE FORT-LES-BAINS.

Le Fort-les-Bains est destiné à couper, au-dessous de la trouée de Saint-Laurent, le chemin de la vallée du Tech. On a vu déjà comment il remplissait cette destination. Il jouit d'une autre propriété, plus sûre, celle d'appuyer la droite d'une armée défensive qui prendrait position dans les Aspres. C'est le rôle essentiel qu'il doit jouer sur cette frontière, celui que Dagobert voulait faire ressortir.

Ce fort consiste en un petit quadrilataire bastionné, assis sur la croupe du Montalba, à 120 mètres au-dessus du chemin dont il découvre, en amont et en aval, d'assez longs développements. Il est pris à dos et à revers par les hauteurs d'alentour. Néanmoins, il avait fait, dans l'invasion de 1674, une défense qui était de bon augure et que, s'il eût été approvisionné, il eût renouvelée, sans doute; car sa garnison, de 320 bons soldats de ligne, suffisait; son gouverneur, le capitaine Michel Daudiès, était un officier brave et sûr, qui, placé sous les yeux de ses compatriotes, brûlait de mériter leur estime; mais tout le reste manquait à la fois, vivres et munitions.

Depuis le lendemain de l'invasion jusqu'à la fin d'avril, les Espagnols s'étaient contentés d'empêcher l'arrivée des grands convois, en établissant simplement quelques postes de sur-

veillance sur le Montalba et à Montboulou; mais le 1er mai, ils occupèrent Palauda, jetèrent en face de ce village un pont sur le Tech; en un mot, ils commencèrent un véritable blocus, contre lequel vinrent bientôt échouer deux tentatives de ravitaillement.

Un mois se passa ainsi, pendant lequel Daudiès eut à repousser quatre sommations. Il en reçut une cinquième à la suite de notre échec du pla Guillem. On lui offrait encore les honneurs de la guerre. Il répondit qu'il voulait les mériter, et les Espagnols se mirent immédiatement en devoir de lui en fournir l'occasion. En effet, le lendemain, 29 mai, ils enlevèrent le hameau assis au pied du fort, et le livrèrent aux flammes, en punition de la courageuse assistance que ses habitants n'avaient cessé de prêter à la garnison.

En même temps ils dressèrent deux batteries, non pour battre en brèche, ce n'était guère la peine, mais pour tourmenter et désarmer la défense, ou plutôt pour la décider à avancer de quelques jours une capitulation désormais inévitable.

L'une de ces batteries, située du côté d'Arles, n'était armée que de 4 pièces de 4. L'autre, au nord-est, était plus sérieuse : elle comptait 4 pièces de 12 et 2 obusiers; mais, placée dans le coude que forme le Tech, au lieu dit pla des Moulins, c'est-à-dire, à 600 mètres de distance horizontale et à 90 au-dessous des remparts, elle n'avait encore rien de bien menaçant pour ceux-ci.

Les Espagnols ouvrirent le feu le 3 juin, dès l'aube du jour, et ils le continuèrent deux heures sans interruption. Les assiégés voulurent répondre, mais tout concourait à les décourager : ils n'avaient que 7 pièces, savoir, 6 de 4 dont 2 hors de service, et une de 16 sans boulets de calibre et qu'un seul homme de la garnison savait manœuvrer; les gargousses étaient épuisées et les poudres avariées; les pointes de rochers, qui hérissaient le sol en avant des glacis, leur masquaient les batteries de l'attaque, tandis qu'ils étaient vus, eux, jusqu'aux pieds; enfin, les parois imparfaites de leurs embrasures s'écroulaient sous l'explosion de leurs

propres bouches à feu. Aussi, après quelques coups rendus, coups dont ils furent les seuls à souffrir, cessèrent-ils de répondre. Ils reçurent alors une sixième sommation.

Daudiès assembla, en conseil de défense, tous les officiers, les sous-officiers et deux hommes par compagnie. On constata qu'il n'y avait plus que 15 onces de pain par homme, que l'ennemi commençait à lancer des boulets de 16 et des bombes, qu'une troisième batterie était construite sur la montagne de l'est, et l'on conclut à capituler.

La capitulation fut signée le 4, à midi, et exécutée sur-le-champ. Elle accordait à la garnison prisonnière les honneurs accoutumés, stipulait la liberté des habitants des Bains et recommandait à la loyauté espagnole ces braves gens qui, pendant 43 jours de blocus, avaient partagé tous les périls et les misères des assiégés.

L'ennemi, en franchissant le seuil de la porte d'entrée, put constater tout d'abord que nous ne cédions qu'à la famine: les premiers hommes de la garnison qui s'offrirent à ses regards étaient évanouis sur les pièces qu'ils servaient; ils se mouraient d'inanition.

Le lendemain 5 juin, le capitaine Lafraise, qui commandait le fort Lagarde, reçut une dernière sommation. Une partie de la garnison voulait tenir encore. Cependant, après une vive altercation, le conseil de défense consentit à accepter les conditions qu'avait subies le Fort-les-Bains, et, le 6 au matin, la garnison mit bas les armes.

Alors les troupes du Vallspire allèrent se réunir à l'armée qui assiégeait Bellegarde.

ATTAQUE ET PRISE DE BELLEGARDE.

De tous nos postes fortifiés de l'extrême frontière, le plus avancé, car il touche la ligne de démarcation, le plus important aussi, c'est Bellegarde.

A une demi-lieue à l'ouest du col Portell, au centre de la grande dépression des Pyrénées orientales, entre le col du

Pertus que traverse la grande route, et le col de Panissas qui était le passage des anciens, se dresse, à 140 mètres au-dessus du Pertus, un cône à large base, isolé, aux flancs abrupts et tout hérissé de rocs. C'est ce cône, tronqué de mains d'hommes, que couronne la forteresse. Elle a deux enceintes successives. L'enceinte intérieure est une muraille à cinq pans, flanquée d'un mélange de tours et de bastionnets; l'extérieure, également pentagonale mais d'un tracé bastionné plus large, serre immédiatement la première et suit les bords du plateau supérieur. En dessous, sur un étroit ressaut qui s'allonge vers l'Espagne, un petit ouvrage à cornes, appelé le Fortin, occupe le seul emplacement des flancs de la montagne où pourrait se développer une attaque régulière. Enfin, trois réduits en maçonnerie, espèces de tours carrées qui éclairent, une le col de Panissas, les deux autres chaque revers du Pertus, complètent la fortification.

Un tel poste est presque à l'abri d'un siége en règle. Il est dominé, il est vrai; car cette montagne couronnée de bastions, qui, de la route, apparaît si menaçante, ne semble plus, quand on s'élève sur les crêtes de la grande dépression du Pertus, qu'un point noyé au fond d'un immense entonnoir. Mais ces crêtes qui commandent Bellegarde, c'est-à-dire, les revers orientaux du Portell d'une part et la tête des Albères de l'autre, sont à une distance rassurante; en sorte que, pour faire brèche aux escarpes, c'est sur le cône même qui les porte, par ses âpres revers, et à une hauteur de 130 mètres au moins, qu'il faudrait hisser du canon de siége, opération bien difficile, sinon impraticable. Aussi, avec un millier d'hommes d'élite pour garnison, 44 pièces en batterie, et un gouverneur comme était le lieutenant-colonel du 7e régiment, le brave Dubois-Brulé, cette forteresse aurait pu défier les Espagnols, si elle eût été suffisamment approvisionnée en vivres.

Elle avait été vivement resserrée dès le lendemain du combat de Céret, le 21 avril, par les troupes de La Jonquère, du Boulou et du Portell. Cependant, comme le côté de l'est restait encore ouvert, la garnison de Collioure avait profité de cette lacune, et, le 24, elle était parvenue à introduire un

convoi dans la place, par le chemin de la crête des Albères. Mais le lendemain, la tête de ces montagnes, le pic Saint-Christophe était occupé, et l'investissement de Bellegarde complet.

Pendant plus d'un mois, l'assiégeant se contenta de ce simple blocus; seulement, il travaillait sans relâche à des rampes qu'il développait à partir du col Portell, sur les revers opposés à Bellegarde. Cette route à canons n'allait encore qu'à 2,500 mètres des remparts menacés, quand la journée du mas Deu décida le général espagnol à convertir son blocus en attaque.

Soit erreur dans l'appréciation des distances, soit impatience ou plutôt présomption, il fit dresser, au point où s'arrêtaient les travaux de la route, au col Taxou (Tachou), une batterie de 18 pièces de 24, de 4 obusiers de 8po et de 2 mortiers de 12. Douze autres pièces de 24 et 4 mortiers de 8po furent en même temps établis, à l'adresse du Fortin, en avant de La Jonquère, au bord de la route de France, en face d'une masure appelée Four des Vitres, dont cette seconde batterie prit le nom.

Le feu de ces deux batteries s'ouvrit le 22 mai. Celle du Four, bien qu'éloignée du Fortin de 1,300 mètres et plongée par lui de 130, endommagea cet ouvrage, qui, en revanche, lui démonta plusieurs pièces. Quant à la batterie du col Taxou, il ne fallut pas longtemps pour s'apercevoir que son effet était complétement nul, et l'on s'occupa de l'avancer. Elle fut, en conséquence, transportée au pla de la Paraguère et rapprochée ainsi de 700 mètres. On la renforça de 2 mortiers de 12po, et elle reprit son feu le 26. Elle ne produisit encore que des éclats de maçonnerie.

Le feu de ces deux batteries ne devait plus discontinuer.

Le 3 juin, la place est sommée : Dubois-Brulé répond qu'il se défendra à outrance. La garnison, en effet, était dans les meilleures dispositions et se plaisait même à braver l'ennemi, en venant tous les jours fourrager impunément sous ses yeux. Elle se composait de 4 compagnies de ligne du 7e régiment, de 2 bataillons de volontaires, le 7e nantais et le 1er du Gers,

enfin de 10 canonniers du 4e régiment. Total, 1,046 hommes bien dispos.

Cependant un malheureux concours d'incidents fâcheux allait changer l'état des choses. Ce fut d'abord la surprise, à Sainte-Colombe, d'un grand convoi, dernier espoir des assiégés; ensuite l'arrivée des troupes du Wallspire, qui porta à 12,000 hommes l'armée de siége et resserra le blocus; enfin la trahison qui vint en aide à nos ennemis. En effet, le capitaine du génie Cotte de la Tour, depuis longtemps suspect à la garnison qui le tenait prisonnier, étant parvenu à s'échapper par une issue secrète, alla offrir ses services à Ricardos, et celui-ci confia au déserteur la direction des attaques, sous la surveillance du général d'artillerie Manuel de Gagigal qui commandait les troupes du siége.

Cette nouvelle direction donnée aux attaques se fit immédiatement sentir : la batterie de la Paraguère fut encore avancée de 300 mètres; le fortin eut à subir une tentative d'escalade qui cependant fut repoussée; enfin, on commença une sorte de batterie de brêche.

Sur le revers septentrional de la montagne, un peu au-dessus du Pertus, à 800 mètres des remparts et à 85 mètres au-dessous, s'étend un petit plateau dit Pla-de-l'Aiguillière. Ce palier fut choisi pour l'emplacement d'une espèce de parallèle qui devait avoir 350 mètres de développement, communiquer par sa gauche avec le Pertus et porter à son autre extrémité une grande batterie destinée, prétendait-on, à faire brêche à la face droite du bastion de France.

La tranchée fut ouverte le 15 juin, à neuf heures du soir. Distrait par les batteries de l'ouest et du sud, qui redoublaient leurs feux, l'assiégé ne soupçonna rien de ce qui se passait du côté du Pertus, et ce ne fut que le lendemain matin, lorsqu'il envoya ses fourrageurs exécuter leur sortie habituelle, qu'il découvrit les travaux nocturnes de l'attaque. Celle-ci avait cette fois tendu à nos fourrageurs une embuscade qui les surprit, mais dont, néanmoins, ils parvinrent à se tirer, et même avec une grande vigueur et sans pertes sensibles, tandis que le canon des remparts tua aux Espagnols une

trentaine d'hommes (1). Mais ce canon ne put rien contre la tranchée commencée.

La nuit suivante, les travaux furent repris et mis en état de recevoir les travailleurs de jour.

Ceux-ci commencèrent l'épaulement de la batterie de brêche qui fut terminée dans la nuit du 17 au 18.

Le 18, alerte générale dans l'armée espagnole, causée par un événement lointain, une sortie de la garnison de Collioure qui venait de s'aventurer jusqu'à Argelès.

Les pièces qui devaient armer la batterie du Pertus tardaient à arriver, parce qu'elles avaient un long détour à faire : elles venaient du Boulou. Le 21, cependant, quelques mortiers commencèrent à tirer. Enfin, le 22, la batterie armée au complet, de 10 pièces de 16 et de 4 mortiers de 9po, entra en action. Les deux autres batteries redoublèrent.

La place fut accablée. Les crêtes des parapets qui, pour la plupart, étaient maçonnés, volaient en éclats; nos pièces étaient successivement démontées; les bombes de l'Aiguillère, tirées de moins bas et de plus près que les autres, écrasaient tout ce que celles-ci n'avaient point encore abîmé, soulevaient, dispersaient en mitraille le pavé de la grande cour; les bâtiments croulaient, l'intérieur du fortin n'offrait plus qu'un monceau de ruines.

Vers huit heures du soir, il ne restait plus, sur ces remparts bouleversés, que huit pièces en batterie (2), et pas un affût de

(1) Cette perte fut d'abord portée à 600 hommes; c'est le chiffre du premier rapport. Cet exemple prouve quelle confiance méritent la plupart de ces évaluations.

(2) Voici, d'après le rapport du capitaine d'artillerie Cassan, chef de son arme à Bellegarde, l'état de l'armement de la forteresse au moment de la capitulation :

Au fort. — 12 pièces hors d'état.
15 pièces démontées.
8 pièces de 4 et de 8 en bon état.
Tous les mortiers démontés.
Au fortin. — 3 pièces hors d'état.
1 pouvant encore servir, mais en mauvais état.
2 hors de service.
1 mortier démonté.

Nos bouches à feu avaient lancé 9,642 boulets et 1,324 bombes ou grenades

rechange, point de matériel en magasin. Le feu des assiégés tomba donc peu à peu, et, vers onze heures, il était complétement éteint. Alors les signaux de détresse commencèrent, et furent répétés dans la montagne. Par suite, l'armée espagnole passa la nuit sous les armes.

Le lendemain, six nouvelles pièces de 12 furent ajoutées à la parallèle. La place continuant à recevoir en silence cette pluie de feu, Ricardos comprit que l'honorable résistance des assiégés était à bout, et il leur envoya une dernière sommation.

Le colonel Dubois-Brulé assembla le conseil de défense. Les remparts n'étaient qu'écrêtés (1), et 30 hommes seulement avaient péri ; mais, depuis deux jours, chaque défenseur n'avait reçu que quatre onces de pain, et les dernières ressources étaient épuisées. Il fut décidé que l'on capitulerait.

Néanmoins, sur 21 votants, 7 opinèrent pour qu'on s'ensevelît sous les ruines de la forteresse. Voici les noms de ces hommes héroïques que, plus tard, la Convention voulut connaître et qu'elle couvrit d'applaudissements : le lieutenant-colonel Pradelle et les capitaines Legrand, Chevallier, Enrenaudan, Lallier, Masson, Landeliner, tous volontaires du bataillon de Nantais. Les autres signèrent la capitulation. Sur l'avis du conseil de défense, le gouverneur alla lui-

(1) Etat de la fortification de Bellegarde, au moment de la capitulation, d'après le rapport du capitaine, chef du génie, Bernès-Levaux :

Au fort. — Demi-brèche à la face droite du bastion de France. Cette face, construite depuis 3 ou 4 ans seulement, et attaquée depuis 32 heures, eût été bientôt ouverte avec du 24. Elle n'avait point de fossé.

La courtine du front d'Espagne, délabrée.

Les deux-ponts levis de la porte de France, brisés.

Les trois portes de la poterne, également brisées.

Les murs et la voûte du magasin à poudre de la porte d'Espagne, fortement ébranlés.

Les bâtiments détruits ; le magasin aux vivres ouvert ; la grande casemate en dessous prête à s'ouvrir ; un seul four encore en état ; les palissades et la communication au fortin, en grande partie détruites.

Au Fortin. — La brèche de la demi-lune eût été praticable au bout de 4 jours. Tous les bâtiments détruits.

(On avait lancé contre Bellegarde, dans 31 jours de bombardement : 23,073 boulets, 4,021 bombes et 3,251 grenades.)

même en régler les articles au quartier-général de Boulou.

Ricardos se montra noble et digne. Il s'était déjà cependant bien départi du système de modération qu'il semblait s'être tracé en mettant le pied sur notre territoire ; mais il retrouva, dans le succès, ses dispositions premières. Il combla de témoignages d'estime ce courageux vaincu qui, *rasé comme un ponton par* 30,000 *boulets et bombes,* se désolait *de n'avoir pu donner à la patrie sa dernière soirée.* « Cette « guerre, dit-il à Dubois-Brulé, est une querelle d'amants, qui « cessera aussitôt que les Français seront devenus plus raison- « nables. » Puis, dans une sévère et touchante proclamation, il rappela à ses soldats, pour leur conduite du lendemain, les chances incertaines de la guerre et le respect dû au courage malheureux.

Le lendemain, au coucher du soleil, la garnison de Bellegarde descendit la montagne tambours battants, enseignes déployées, mèches fumantes. Elle alla déposer les armes au Pertus et partit prisonnière pour la Catalogne.

Ricardos permit à plusieurs officiers d'aller, sur parole, passer quelques heures à Perpignan. Ce fut une scène attendrissante que l'arrivée de ces braves prisonniers au milieu des corps administratifs délibérant sur les dangers de la situation. Les applaudissements, les larmes, les embrassements de leurs frères, leurs serments de les venger, durent bien adoucir l'amertume d'une séparation qui, pour la plupart, devait être éternelle, car beaucoup de ces infortunés allaient périr de misère, et même, quelques-uns, tomber sous les poignards d'une population fanatique qui devait violer leurs cachots (1).

L'histoire doit une mention honorable à ces prisonniers de Bellegarde, pour leur fière et patriotique conduite sur la terre de captivité. En butte aux obsessions de leurs gardiens, et surtout aux lâches provocations des émigrés et des

(1) Un prisonnier de Bellegarde, détenu à Barcelone, s'étant avisé de charbonner, sur les murs de sa prison, le roi d'Espagne montant à l'échafaud, la populace, furieuse, força la prison et égorgea plusieurs de nos malheureux compatriotes.

prêtres français, on les vit, pendant deux longues années, fidèles à leur foi républicaine, préférer au parjure les supplices de la misère et de la faim, et souvent faire monter la rougeur au front des malheureux qui voulaient les envelopper dans leur ignominie. Ce mâle spectacle des souffrances, des outrages, des horreurs de la mort même, aux prises avec l'amour de la patrie et l'enthousiasme de la liberté, saisit les Espagnols : ils sympathisèrent avec les martyrs d'une religion qui inspirait de tels dévouements (elle était alors dans toute la ferveur de ses premiers beaux jours), et, peu à peu, ils se laissèrent aller, pour notre cause, à une sorte d'admiration qui contribua, autant peut-être que nos succès, à la paix glorieuse qui termina cette déplorable guerre.

CHAPITRE IV.

CAMP DE L'UNION SOUS PERPIGNAN.

L'idée d'un camp retranché sous Perpignan devient populaire; elle est mise à exécution. — Camp de l'Union; commencement des travaux. — Description de ce camp derrière lequel l'armée se reforme. — Admirable fermeté du général de Flers. — Dévouement des généraux de cette époque.

Cependant, quel usage faisait-on à Perpignan d'un répit qui nous coûtait si cher?

Nous avons laissé les débris de nos troupes battues au mas Deu, se ruant pêle-mêle sous les murs de Perpignan qui les recevait à coups de canon. Ce noyau d'armée dissous, il n'y avait plus d'espoir que dans la résistance de Bellegarde qui, heureusement, devait, nous venons de le voir, durer assez pour donner à la défense le temps de se reconnaître.

Un instinct général avait mis, alors, dans toutes les têtes, l'idée des camps retranchés appuyés aux places fortes. Il fut décidé que Perpignan aurait le sien, et, pour la première fois, de Flers eut à exécuter ce que tous demandaient. C'était, du reste, ce qu'il y avait de mieux à faire pour réorganiser nos bataillons, les habituer impunément au bruit des armes, dissiper ces terreurs de trahison, funestes effets de l'indiscipline et de l'ignorance, qui glaçaient les courages et enfantaient les paniques; enfin, c'était le seul moyen de retarder les approches et l'investissement d'une place dont l'attaque allait infailliblement suivre la chute des forts de la frontière, d'une place sur laquelle reposait désormais le salut de nos provinces méridionales.

A un kilomètre au sud de la citadelle qui domine Perpignan, s'étend, perpendiculairement à la route d'Espagne, un

petit enchaînement de collines qui s'effacent bientôt dans la plaine, à droite, vers le moulin d'Orles, à gauche, près du village de Cabestany (*caput stagni*).

C'est ce rideau que l'on choisit pour le front de bandière du nouveau camp. La plaine en arrière devait servir au développement des tentes. L'ensemble, appelé d'abord camp du mas Ros ou du mas Conte, reçut bientôt et conserva le nom de camp de l'Union.

Les travaux commencèrent, en même temps que l'installation des troupes dans la plaine, le 24 mai, trois jours après la déroute du mas Deu. Ils furent poussés avec la plus grande activité jusqu'à la prise de Bellegarde, sous la conduite immédiate du capitaine Andréossy et la direction de Vialis, chef du génie à Perpignan. (Voir l'état de situation de l'armée au 1er juin.)

Des retranchements irréguliers, suivant la conformation des coteaux, s'étendaient en travers de la route, depuis Cabestany jusqu'au moulin d'Orles, sur un développement d'un peu plus de 2,000 mètres. Trois redoutes isolées, sans flanquements, sans capacité intérieure, étaient censées couvrir Cabestany, c'est-à-dire la gauche. La droite s'appuyait à la batterie du moulin d'Orles, sur la petite rivière de la Basse. Le centre était la partie forte de la position : il battait et barrait bien la route, et présentait, à droite de celle-ci, un mamelon culminant, le Sorrat d'en Vaqué, qui avait été retranché avec un soin tout particulier. Ce mamelon formait le point de résistance et comme le *cavalier* de la première ligne.

Cette ligne, n'avait de consistant que son front : elle était sans appuis sérieux à ses extrémités, et trop éloignée de Perpignan. Toutefois, ce dernier défaut était en partie racheté par quelques ouvrages élevés, en arrière, sur les hauteurs de la Justice, qui forment, entre le Serrat et la ville, un rideau à peu près parallèle, mais inférieur au premier. Enfin, deux lunettes d'Arçon, encore inachevées, mais déjà respectables, auraient, au besoin, servi de pièces d'attente pour une troi sième ligne qu'on eût établie sous le canon de la citadelle.

Déjà même on avait formé, sur ce point, un noyau de rassemblement, qui avait pris le nom de *camp de la porte de Canet*.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il fallait, c'était moins un camp solide, en état de braver une attaque vigoureuse, qu'un vaste emplacement pour exercer des recrues et en faire des soldats. Or, six semaines s'étaient à peine écoulées, que ce but était atteint. A la fin de juin, en effet, 12,000 hommes étaient armés et exercés; 400 cavaliers, qui avaient déjà de la consistance, cantonnaient sur les bords de la Basse; 50 bouches à feu, assez bien servies, garnissaient les retranchements; enfin, tous les jours de nouvelles recrues arrivaient de Narbonne et grossissaient nos cadres.

Ce résultat inespéré était dû à la fermeté admirable du général en chef. De Flers se trouvait dans une de ces positions qui demandent un courage bien supérieur à celui des batailles. Il avait derrière lui une ville ardente, des clubs incendiaires, où les dangers du moment déchaînaient toutes les passions. Au camp, les bandes indisciplinées qui l'entouraient, les nouveaux représentants du peuple (1) (qui venaient de remplacer les premiers), tout, jusqu'à son propre état-major, était contre lui. Enfin, le bruit du canon qui écrasait Bellegarde, les signaux de détresse répétés en vue du camp, sur la crête des Albères, venaient jour et nuit se mêler aux murmures de lâcheté et de trahison qui ne cessaient de bourdonner autour de l'ancien lieutenant de Dumourier. Mais lui, toujours impassible et calme, continuait, sans s'émouvoir, l'œuvre de reconstruction de l'armée.

De Flers était un de ces hommes comme la France en comptait alors plusieurs sur ses brèches, hommes froidement dévoués jusqu'à la mort, hommes au front grave et soucieux, dont l'âme était abreuvée de tristesse, le langage plein d'amertume, qui n'aimaient pas la cause à laquelle ils sacri-

(1) Ces nouveaux représentants, nommés par décret de la Convention, du 5 juin, étaient : Fabre, Bonnet, Projean, Leyris et Espert. Ils s'étaient partagé leur tâche ; Fabre et Bonnet avaient, pour attributions, les côtes, ports et fortifications; Projean, Espert et Leyris, les camps et cantonnements.

fiaient leur honneur et leur vie ; car ils n'ignoraient point, ces nobles martyrs, que le dieu qu'ils servaient était un dieu impitoyable, qu'il dévorait ses enfants ; mais un merveilleux instinct leur disait que sa religion était sainte, que c'était celle de la patrie et de la liberté.

CHAPITRE V.

SUITES DE LA PRISE DE BELLEGARDE.

Le midi en feu. — Le gouvernement cache l'état des choses aux Pyrénées orientales. — Scène au comité de salut public entre Danton et le représentant Cassanyes. — La nouvelle de la prise de Bellegarde annoncée à la Convention. — Envoi de quelques secours. — Manière alors en usage de secourir nos frontières. — Celle des Pyrénées est la plus maltraitée. — Ricardos songe à s'emparer de nos places de la côte. — Groupe de Collioure, Saint-Elme et Port-Vendres. — Combat du puig Oriol. — Dévouement du capitaine Serre. — Le gouverneur Valette jeté à la mer.

La chute de Bellegarde ouvrait à l'invasion la grande route de France. Elle causa une sensation profonde. Le moment était critique : le 31 mai venait de retentir comme un coup de tonnerre dans toutes les provinces ; le Midi était en feu ; les montagnes de la Lozère se levaient comme une seconde Vendée ; une armée fédéraliste s'assemblait sur le Rhône ; Toulouse insultait les représentants en mission ; Perpignan même, au milieu du fracas des armes, osait protester.

Réduit à cacher ses plaies, le gouvernement avait, jusque-là, réussi à détourner l'attention publique des dangers de la frontière d'Espagne, en faisant lire chaque jour, à la tribune, des rapports infidèles. Et malheur au député d'une province méridionale qui aurait osé élever la voix pour venger la vérité ! l'anathème du fédéralisme était sur sa tête.

A la fin cependant, il y eut explosion. Le représentant Cassanyes (des Pyrénées-Orientales) venait d'apprendre, par une lettre particulière, la nouvelle de la prise de Bellegarde. Il se rend à la Convention ; on y lisait le *Moniteur* du jour (1er juillet). Le journal officiel annonçait que la forteresse de Bellegarde venait d'être ravitaillée pour 3 mois ! Jeter un démenti à la tribune eût été une imprudence ; Cassa-

nyes vole au comité de salut public, et y donne un libre cours à son indignation. Danton était là, qui écoutait froidement. Quand le député eut fini. « Qui t'a donc si bien informé? — Eh! c'est mon pays. — Ah! c'est ton pays, reprend le fougueux tribun, et tu es ici! Tes foyers sont la proie de l'ennemi, et tu n'es pas parti encore! » Puis l'entraînant par le bras : « Viens, viens, tu vas remplir tes poches d'assignats et courir nous sauver. »

Ils coururent à la Convention, y dévoilèrent toute la vérité et soulevèrent un orage. Sur-le-champ, les propositions les plus étranges se croisent. Danton veut qu'on fasse partir un membre du comité; Le Tourneur, qu'on rassemble une armée dans la plaine de Saint-Gaudens « *pour percer la chaîne par son centre et faire replier l'invasion aux deux extrémités.* » Enfin, Barère, pour clore la discussion, vient lire un rapport et dicte un décret (1).

Le lendemain, Cassanyes partait pour Perpignan avec un crédit de 14 millions et des pouvoirs illimités. Il avait pour mission d'organiser une armée, en requérant, en entraînant sur sa route, tout ce qui lui tomberait sous la main.

Telle était, dans cette tempête de 93, la manière de secourir une frontière aux abois : la Convention y dépêchait des commissaires tirés de son sein, avec droit de tout enlever sur leur route. Les assignats payaient, les tribunaux révolutionnaires et l'échafaud brisaient les résistances.

En vain, pour répartir le poids de cette épouvantable guerre, avait-on essayé de grouper les départements en circonscriptions affectées à chaque armée (2). Comme, suivant

(1) La convention décréta la formation, dans la plaine de Saint-Gaudens, d'une armée qui prit le nom *d'armée du centre*. Son effectif ne dépassa pas 12,000 hommes. Plus tard, ce noyau d'armée se rapprocha du théâtre de la guerre et vint camper entre Pamiers et Saverdun (Ariége), d'où quelques bataillons se détachèrent, dans les premiers jours de septembre, pour courir au secours de Perpignan. En octobre, *l'armée du centre* fut envoyée dans la Lozère et l'Aveyron, sous les ordres du général Marbot.

(2) La circonscription des Pyrénées orientales comprenait les douze départements suivants : Haute-Garonne, Ariége, Aude, Tarn, Hérault, Ardèche, Lozère, Aveyron, Pyrénées-Orientales, Lot et Cantal; ces deux derniers, pour l'habillement seulement.

les ressources locales, chaque district devait des fournitures à plusieurs armées à la fois, la confusion était partout. Chaque contrée soulevée, chaque frontière envahie, accaparait pour son propre compte, et il ne revenait aux provinces éloignées que ce qui échappait aux autres. Aussi, la frontière d'Espagne était-elle la plus maltraitée. En effet, de six bataillons qu'on venait d'envoyer à Perpignan, Dubois-Crancé en arrêta trois à Lyon, et les trois autres furent, un peu plus loin, saisis au passage par Jean-Bon Saint-André qui recrutait pour l'armée d'Italie. Il n'arriva à destination que 6 pièces de campagne expédiées en poste de la capitale, de cet infatigable atelier d'où partaient, nuit et jour, pour nos 14 armées. « *ces missionnaires de bronze qui allaient prêcher la liberté à tous les points de l'horizon.* »

La perte de Bellegarde avait été, pour le général de Flers, un nouvel et sanglant affront ; mais sa mission était remplie : il avait créé une armée, que la timidité et les hésitations de son adversaire allaient bientôt initier à la victoire.

Maître de la crête des Pyrénées, Ricardos fit descendre au Boulou les troupes qui avaient bloqué Bellegarde. Son armée se trouvait ainsi échelonnée le long du Tech sur trois points principaux, Céret, le Boulou, Argelès. Ce morcellement n'annonçait rien d'arrêté. C'est qu'aussi le général espagnol allait commencer cette longue série de mouvements décousus et de fautes, qui devaient finir par l'enchaîner aux rives du Tech.

COMBAT DU PUIG ORIOL. — Il tourna d'abord ses regards vers les derniers postes qui nous restaient sur l'extrême frontière, Collioure, Saint-Elme et Port-Vendres. Ces places l'avaient inquiété pendant le siége de Bellegarde, par des menaces lointaines, il est vrai, plutôt que par des agressions sérieuses ; car les sorties de la garnison de Collioure, celles du 27 mai et du 20 juin entre autres, n'avaient abouti qu'à compromettre les troupes sans consistance et mal conduites qui les avaient tentées. Cependant, si, jusque-là, Ricardos n'avait eu rien de bien grave à redouter de nos places de la côte, elles le préoccupaient pour l'avenir : et il connaissait

rop bien les moindres détails des différentes campagnes dont ces contrées avaient été le théâtre, pour ne pas se rappeler qu'en 1642, c'est parce qu'on avait négligé d'occuper ces points du littoral, avant d'entreprendre le siége de Perpignan, que la conquête de la capitale du Roussillon avait été retardée de six mois (1). Ensuite Collioure et Port-Vendres prenaient à revers la base d'opération qu'il allait asseoir sur le Tech. Enfin, ces deux ports lui ouvraient entre Roses, son grand dépôt, et le Boulou, son quartier-général, une voie infiniment plus commode et plus courte que celle dont la possession de Bellegarde venait de lui donner le libre parcours. Avant donc d'aller plus loin, le général espagnol résolut de tâter nos places du littoral, et, dans ce but, il envoya immédiatement quatre bataillons renforcer le camp d'Argelès.

Port-Vendres, Collioure et Saint-Elme, ne forment, en quelque sorte, qu'un seul et même groupe de fortifications. Le fort Saint-Elme est la clef de la position; car, assis sur la croupe de l'arête qui sépare Collioure de Port-Vendres, il plonge ces deux places et leurs ports, à une distance de 11 à 1,200 mètres seulement. Port-Vendres, station remarquable, est entièrement ouvert du côté de la campagne. Collioure, médiocre mouillage, est entouré de remparts. Cette place, comme Port-Vendres du reste, occupe le fond d'un amphithéâtre demi-circulaire de montagnes, dont l'enlèvement doit précéder toute attaque régulière. Parmi ces hauteurs plongeantes, il en est une sur laquelle les Espagnols avaient plus spécialement fixé leur attention, le puig Oriol, qui commande l'arête de séparation entre le bassin de Collioure et la plaine. Ricardos espérait qu'en enlevant ce point il maîtriserait Collioure, et sans doute aussi qu'il en imposerait à Saint-

(1) Le 21 décembre 1641, le maréchal de Brézé essaya de surprendre Collioure. Une fausse manœuvre, d'un détachement de Catalans auxiliaires, fit échouer cette tentative. La côte resta libre, faute que l'armée française ne tarda pas à expier. En effet, le 29 janvier 1642, les Espagnols débarquèrent à Port-Vendres, allèrent se former dans la montagne, sur le penchant des Albères, et parvinrent, le 2 février, à jeter dans Perpignan, bloqué et affamé, un grand convoi de vivres et un renfort de 2,500 hommes; ce qui prolongea jusqu'au 9 septembre la résistance de la place.

Elme ; ou bien peut-être, la trahison qui devait, plus tard, lui ouvrir les portes de ce fort veillait-elle déjà pour lui (1) ?

La garnison de Collioure entretenait au puig Oriol un petit poste, abrité derrière un mince retranchement en pierres sèches. Des espions ayant donné avis que ce poste serait attaqué, dans la nuit du 29 au 30 juin, par les troupes d'Argelès, un brave officier des volontaires du Médoc, le capitaine Serre, s'offrit pour le défendre avec 120 hommes du 3e bataillon de l'Ariége et 2 pièces de 4. Il convînt avec la place, qu'au moment de l'attaque, on enverrait à son secours autant de centaines d'hommes de renfort qu'il tirerait de fusées d'alarme.

Au jour dit, le 29, vers l'entrée de la nuit, les Espagnols d'Argelès, partagés en deux colonnes de 2,000 et de 1,600 hommes, se mirent en marche et se dirigèrent : les premiers, sur le puig Oriol ; les seconds, plus à droite, vers les montagnes, afin de tourner, par le mas Gally et la gorge du Ravaner (Ravenel), la position menacée. Ils laissaient en plaine 400 hommes qui se déployèrent et se tinrent en observation.

La colonne d'attaque atteignit bientôt le pied du puig Oriol et l'escalada sur-le-champ. Serre, que couvraient trois petits postes avancés, veillait dans l'ombre ; mais l'obscurité était si profonde, qu'il ne s'aperçut point de l'approche des Espagnols, et qu'aux premiers cris d'alarme de ses avant-postes, qui eurent à peine le temps de se replier, les flancs de la montagne lui apparurent tout hérissés de baïonnettes. Surpris, son premier mouvement fut d'appeler du renfort, mais le commandant de Collioure, craignant pour sa place, refusa de se dégarnir et tint ses portes fermées.

Cependant la colonne d'assaut montait. Elle touchait aux retranchements, quand Serre, au désespoir, sentant que ses faibles parapets ne peuvent le sauver, les renverse sur les assaillants, écrase ainsi les premiers et reçoit les autres à la baïonnette, à mesure qu'ils se présentent sur les ruines de la

(1) On avait déjà essayé de corrompre le gouverneur de Collioure et de Saint-Elme, le commandant Valette.

batterie. On lutte corps à corps. L'intrépide capitaine est à tous les points d'attaque, prodiguant sa personne et ses exhortations : « *Courage, mes amis,* leur crie-t-il, *voici* 3,000 *des nôtres qui accourent ; les Espagnols sont... perdus.* » En effet, au moment où, débordés de toutes parts, nos soldats semblaient n'avoir plus à attendre qu'une mort glorieuse, soudain des coups de fusil se font entendre sur les derrières des Espagnols. C'étaient, non 3,000, mais une centaine seulement de Français qui, bravant les ordres de la place, venaient de s'échapper par-dessus les remparts et accouraient au secours de leurs frères. L'ennemi, se croyant coupé, s'arrête, tourbillonne, perd la tête, et s'enfuit bientôt dans le plus grand désordre, laissant sur la montagne 400 morts ou mourants.

La colonne tournante s'était égarée, et cela, par suite d'une faute que l'on verra se reproduire cent fois dans le cours de ces campagnes, la faute d'opérer par détachements, sur un terrain où le moindre intervalle entre deux colonnes destinées à agir simultanément, les met bientôt dans l'impossibilité de se rejoindre.

Le lendemain, l'escadre ennemie parut dans les eaux de Collioure ; mais ce fut en vain qu'elle chercha des yeux, sur les montagnes, le drapeau dont son pavillon venait saluer la victoire. En revanche, elle put, de ses batteries muettes, contempler à loisir un spectacle qu'elle n'attendait pas : la populace de Collioure traînant sur la plage, et jetant à la mer le cadavre de son gouverneur, l'infortuné Valette, dont la conduite, la veille, avait laissé prise à de vagues soupçons, et qui venait de se donner ou de recevoir la mort.

CHAPITRE VI.

ATTAQUE DU CAMP DE L'UNION.

Thuir occupé par les Espagnols. — Les deux armées en présence. — Les Espagnols s'établissent entre Thuir et le mas Deu. — Hésitations de Ricardos. —Ce qu'il avait à faire.—Il menace, à la fois, d'attaquer le camp de l'Union, et de passer la Tet à Millas.—Il perd son temps en chicanes puériles. —Son manifeste brutal. — Belle réponse du général de Flers. — Conseil de guerre du 5 juillet. — Les Espagnols s'avancent jusqu'à Ponteilla et s'y établissent définitivement. — Escarmouches. — Ils abandonnent le projet de passer la Tet à Millas et remontent jusqu'à Ille-Troubles à Perpignan. — On met en question si l'on abandonnera la place.—Ricardos se rapproche encore du camp de l'Union. — Fête du 14 juillet. — Mouvements préparatoires de l'attaque. — Plan bizarre et mauvaises dispositions de Ricardos. — Sages dispositions de son adversaire. — Bataille de Perpignan. — Admirable sang-froid du général de Flers. — Le colonel Lamartillière commande seul les 50 bouches à feu de notre camp. — Succès de cette artillerie. — Incident à l'avant-garde. — Retraite des Espagnols. — Poursuite imprudente. — Le général Poinçot repoussé. — Dagobert reprend le terrain perdu. — Il court les plus grands dangers. — Un canal le sauve. — Résultat de cette journée. — Admirable attitude de nos blessés. — Physionomie de nos ambulances.

Pendant que sa division d'Argelès échouait devant Collioure, dans la nuit même du 29 au 30 juin, Ricardos poussait la division La Union en avant du Boulou, et l'envoyait occuper Thuir avec 6 bataillons, 9 escadrons et 30 bouches à feu. Ce mouvement n'était pas spontané: le général espagnol ne faisait que prévenir Flers sur un point dont celui-ci avait le projet de s'emparer, projet qui, comme les autres, à peine sorti de la bouche du chef français, avait volé à l'ennemi.

A l'approche des Espagnols, Flers, prévenu, sortit du camp de l'Union avec 6,000 hommes, et alla prendre position sur un rideau qui couvrait son front de bandière. De son côté, Ricardos fit avancer jusqu'au mas Deu presque tout le reste de ses troupes du Boulou, en sorte qu'à six heures du soir, les deux armées étaient en présence.

Elles passèrent la journée du lendemain, 1er juillet, à s'observer. Il y eut quelques escarmouches. Dagobert, qui continuait à commander notre avant-garde, brûlait d'en venir aux mains; mais le sage de Flers se garda bien d'engager une affaire générale; à la nuit tombante, il se retira en bon ordre dans son camp.

Aussitôt, Ricardos transporta à Thuir son quartier-général, et ordonna à ses troupes du mas Deu de prendre définitivement position sur ce dernier point. Le camp de Céret dut venir combler l'intervalle.

Ainsi, l'armée espagnole se trouvait déployée sur la ligne de Thuir au mas Deu. C'était, pour son chef, le moment de prendre une résolution vigoureuse. Il n'y avait pas à hésiter. Il s'agissait d'investir Perpignan, par conséquent, de faire, avant tout, replier derrière ses remparts le camp qui en défendait les approches. Or, ce n'était pas en tentant les hasards d'une attaque directe, que la défense appelait de tous ses vœux, ce n'était pas en heurtant de front ce camp, mais en le tournant, qu'on pouvait le faire tomber. Il fallait donc courir occuper les défilés des Corbières. Telle était même, pour les Espagnols, l'heureuse disposition des lieux, qu'ils pouvaient ainsi, d'un seul coup, bloquer tout le Roussillon. Et cependant Ricardos ne pouvait se décider! et il allait perdre quinze jours à flotter entre deux partis : s'il aborderait notre camp, s'il le tournerait?

Tourner le camp de l'Union en passant la Tet en amont de Perpignan, était évidemment, vu la situation des deux armées, la seule manœuvre admissible. Aussi, ce mouvement sembla-t-il d'abord obtenir la préférence, et ce qui l'indiquait, c'était. premièrement, le choix de Thuir pour l'emplacement du quartier-général, Thuir, qui était le meilleur pivot pour tourner; en second lieu, l'occupation de Millas, où le général espagnol faisait remplacer le pont de service ordinaire qui venait d'être coupé par les nôtres.

Presque en face de Millas, à Cornelia, nous avions un détachement de troupes, noyau d'une division qui commençait à se former pour garder la rive gauche de la Tet. Ces troupes

détruisirent le pont à peine ébauché. Cependant l'ennemi n'en resta pas moins à Millas; même il tenta, le lendemain 2 juillet, un passage à gué; mais, surpris au moment où il traversait l'eau, il fut rejeté sur la rive droite.

Le 3, les Espagnols, suivant leur coutume, reparurent en force sur le point où ils avaient échoué la veille; toutefois, déconcertés par la bonne attitude des nôtres, ils n'osèrent avancer. Alors, ils s'en furent soumettre Ille, Corbère et les villages environnants, dont ils désarmèrent les habitants, brûlèrent (après leur avoir fait un procès en règle) les arbres de la liberté et purifièrent les églises.

Ces puériles et inoffensives manifestations ne se terminèrent point, toutefois, sans quelques actes de violence contre les familles réputées patriotes, ce qui ne manqua pas d'attirer les représailles de nos paysans roussillonnais, toujours si prompts à venger leurs injures.

Pour arrêter ces réactions meurtrières, qui menaçaient de se propager, Ricardos eut recours à l'intimidation; il publia et écrivit au général en chef de l'armée française, ce même jour 3 juillet : « Q'attendu que les règles de la guerre ne per-
« mettaient pas que les paysans ou bourgeois prissent part
« aux hostilités, *tout habitant du pays qui, sans être soldat, en*
« *porterait l'uniforme ou aurait chez lui des armes, serait*
« *arrêté et pendu sur-le-champ.* »

De Flers fit cette belle réponse :

« Général, celui à qui la nation a confié le commandement
« de son armée républicaine ne peut s'écarter de la loi. Voici
« le décret : *La force générale de la république se compose du*
« *peuple entier. Tous les Français sont soldats. Le seul uni-*
« *forme de la liberté et de l'égalité, c'est la cocarde tricolore.*
« Dans un moment où les rois, par une coalition impolitique
« et monstrueuse, réunissent leurs efforts pour renverser la
« liberté d'un peuple énergique et loyal, ce peuple ne re-
« noncera pas au pouvoir de faire sortir de terre, aux pre-
« miers coups de tocsin, le jour qu'il l'aura décidé, des mil-
« lions de bras pour écraser ses ennemis. »

Le général espagnol parut impressionné par ce fier langage,

du moins il ne donna aucune suite à ses sauvages menaces. Toutefois, il continua, le lendemain, à forcer la soumission des villages en avant de sa gauche, entre Thuir et la Tet.

Cette attitude, ces progrès de l'invasion, émurent les représentants qui, le 5, adressèrent au général en chef une série de huit questions sur ses moyens de résistance, sur sa position. « Je ne puis répondre des événements, leur écrivit « de Flers. Mon opinion est que nous avons pris une bonne « position; il ne s'agit pas de la quitter, mais d'y mourir. Si « l'armée pense comme moi, tout est sauvé. Mais Perpignan « n'est pas dans un état de défense convenable. Une dé« marche timide ferait perdre infailliblement Perpignan, « Collioure, le Roussillon, et mettrait le Languedoc en dan« ger. Il faut donc tout tenter pour contenir l'ennemi. »

Ce même jour 5, l'armée espagnole, conversant autour de Thuir, porta sa droite face au camp de l'Union, en avant de Ponteilla, où elle s'établit. Les avant-postes des deux partis n'étaient plus qu'à une demi-lieue les uns des autres; les nôtres occupaient Canohes.

L'ennemi renonçait-il à nous tourner par Millas, et venait-il décidément nous attaquer en face? Sa nouvelle manœuvre semblait l'indiquer, mais, en réalité, elle n'était qu'un tâtonnement nouveau, et, avant de se décider, le général espagnol allait perdre encore un temps précieux à de misérables chicanes : il allait faire démolir des aqueducs et saigner quelques-uns des canaux qui abreuvaient le camp de l'Union et la ville de Perpignan.

Le 7, une de nos reconnaissances tombe dans une embuscade, et sur 400 hommes nous en perdons 170, quelques-uns tués, la plupart prisonniers. Par suite, Canohes est évacué et l'ennemi s'en empare. Cet échec répand la consternation chez nous.

Le 8, de Flers reprend Canohes, et, à son tour, il tend une embuscade aux Espagnols; mais ceux-ci, toujours prévenus à temps, évitent le piége.

Le 9 et le 10, Ricardos s'occupe à installer son centre à Trouillas, entre Thuir et Ponteilla.

Le 11, il semble revenir à son projet de passer la Tet, et comme il trouve que, pour cette opération délicate, Millas est trop rapproché de Perpignan, il fait occuper Ille, gros bourg en amont de Millas. Ce dernier point, ainsi abandonné, est réoccupé le lendemain par nos miquelets.

Au centre, cette journée du 12 se passe dans l'attente. On apprend avec douleur et indignation, au camp français, la désertion de deux officiers de la légion des Pyrénées; ces misérables sont allés porter à l'ennemi les détails les plus précis sur le trouble de nos conseils, sur le découragement général qui, à Perpignan surtout, est extrême.

En effet, chaque pas de Ricardos, retentissant dans cette malheureuse cité, y répercutait l'anarchie, la démoralisation, et de nouvelles accusations contre le général en chef. On finit même par agiter la question d'abandonner Perpignan au sort des armes, et de se retirer derrière les Corbières. Flers combattit de toutes ses forces ce dessein funeste: « Tout est sauvé si l'on sait se battre, proclamait-il; point de surprise à craindre de nulle part, si les troupes veulent bien servir et se retrancher. »

Mais cette voix suspecte se perdait au milieu des clameurs. Cependant la résolution de tenir l'emporta à la fin, grâce à l'influence d'un vieil officier du génie, le brigadier d'Auvare qui, ayant su gagner la confiance de la municipalité, l'assistait de son expérience depuis le commencement de la campagne, et avait déjà été assez heureux pour faire quelquefois pénétrer la raison dans les conseils insensés des clubistes. A force de mettre en évidence la lenteur si connue des Espagnols, leurs hésitations continuelles, leur éternelle circonspection, il fit ajourner la honteuse retraite que l'on osait proposer.

Parfaitement informé, par ses nombreux espions, de tout ce qui se passait chez nous, Ricardos parut cependant se décider, et, le 13, il porta toute son armée en avant: sa droite, à la hauteur de Nils, son centre et sa gauche, laissant entre eux le village de Canohes; puis il se déploya. Sa ligne embrassait une étendue immense. On y voyait briller 123 bouches

à feu. Evidemment, cette démonstration avait pour but de nous effrayer ou de nous provoquer. Mais l'armée française se contenta de prendre les armes et de garnir ses retranchements. Il y eut quelques escarmouches, à la suite desquelles Canohes, quelque temps disputé, retomba au pouvoir des Espagnols. Le canon ne cessa de gronder toute la journée.

Le lendemain, c'était le 14 juillet. Depuis longtemps on annonçait, pour ce jour-là, une grande fête militaire qui devait être célébrée avec pompe au milieu du camp de l'Union. Les représentants y attachaient une extrême importance ; c'était, selon eux, une précieuse occasion de réchauffer l'enthousiasme. Mais Flers, qui comptait peu sur de tels moyens, qui ne voulait que du calme et de la discipline, Flers apporta quelque retard à la publication du programme des représentants, en sorte qu'il ne fut donné au cérémonial révolutionnaire que les dernières heures de la soirée. Au soleil couchant, une salve de toutes les pièces en batterie annonça la fin des harangues, des chants patriotiques ; tout rentra dans l'ordre, et le général ordonna la garde la plus sévère.

S'il est vrai que Ricardos comptait nous surprendre dans la nuit qui commençait, il dut renoncer à son dessein.

Il avait transporté son quartier-général à Trouillas, village à droite duquel il faisait, depuis quelque temps, travailler à un vaste camp retranché.

La journée du 15 se passa, comme celle de la veille, à s'observer.

Enfin, le 16 au soir, l'armée espagnole, qui était restée déployée depuis deux jours, se reforma en colonnes, se remit en marche, repoussa nos avant-postes, et, à une heure du matin, elle se trouvait de nouveau déployée en face du camp de l'Union, sur un rideau parallèle à son front de bandière.

Ce rideau, plongé par le Serrat d'en Vaqué, mais à une distance de 1,600 mètres, n'est pas continu : il est formé, d'un côté par la butte de Canohes, de l'autre par deux plateaux jointifs qui s'allongent, de l'ouest à l'est, le premier devant le mas Serre, le second entre le mas Gros et le mas Petit, jusqu'au bord de la grande route. Le canal de Perpignan tra-

verse cette ligne entre Canohes et le mas Serre, puis il se retourne à angle droit, pour arroser le vallon qui séparait les deux armées.

Ricardos avait sous la main 16,000 baïonnettes, 6,000 chevaux et 100 pièces d'artillerie de tous calibres, canons de 16, obusiers de 8 pouces, mortiers du plus gros échantillon.

Son projet était (1) de traiter le camp de l'Union comme une place assiégée. « Si mon artillerie parvient à faire taire la « leur et à y jeter la confusion, écrivait-il la veille de la ba- « taille, je les attaquerai en colonnes. L'affaire sera rude ; mais « il y a plus à parier pour que contre, et, à la guerre, cela suf- « fit. Si je les bats dans leur camp, ils sont perdus (2). »

(1) Lettre de Ricardos à la comtesse sa femme (éloge funèbre de Ricardos, par d'Hervas).

(2) Ordre du jour de Ricardos, du 16 juillet :

« Le 16, à sept heures du soir, 300 hommes de troupes légères et 4 bataillons, aux ordres du lieutenant-général La Union, se mettront en marche avec 12 pièces de 4, et suivis de 400 travailleurs, pour s'emparer de la butte qui est en face de l'avant-garde du camp ennemi. Toute l'avant-garde de l'armée sera prête à la même heure pour les soutenir.

Il sera formé 5 colonnes d'attaque : 3 d'infanterie et 2 de cavalerie. Chaque colonne d'infanterie sera précédée de 666 volontaires et sera suivie ainsi :

1° Celle de droite (duc d'Ossuna), de deux bataillons de gardes espagnoles.

2° Celle du centre (marquis de las Amarillas), de deux bataillons de grenadiers.

3° Celle de gauche (D. de Curten), de deux bataillons de gardes vallones.

La colonne de cavalerie de droite (maréchal de camp Tadeo Hermosa) sera composée de deux escadrons de carabiniers royaux et de toutes les troupes légères.

Celle de gauche (D. Calatayut), composée de tous les carabiniers des divers régiments et des grenadiers, et des dragons.

A minuit, partiront 8 obusiers de 8po, 6 de 6po, 1 pièce de 16 et 12 de 12 ; qui devront être placés, au jour naissant, à la batterie que les travailleurs auront construite sur la butte que le comte La Union est chargé de défendre. A la même heure, les cinq colonnes d'attaque se mettront en marche et se placeront sur les revers de la montagne, de manière à être le moins exposées qu'il sera possible, au feu de l'ennemi. Les colonnes se formeront, avant leur départ, sur le front de la droite de la 1re ligne.

A la pointe du jour, l'avant-garde ira remplacer les bataillons et les régiments de cavalerie qui devront être partis la veille pour s'emparer de la butte et construire les batteries. Ladite avant-garde servira aussi à remplacer les vides qu'auront laissés dans la ligne les colonnes d'attaque. Sur la butte et à côté de la batterie, sera placé un tas de paille à laquelle le général Gagigal, commandant toute l'attaque, ordonnera de mettre le feu, lorsqu'il apercevra que l'ennemi est en désordre dans son camp.

A ce signal, les 5 colonnes d'attaque (dont le front devra être de 40 hommes

En conséquence de ce plan singulier, il fit dresser au centre de sa ligne, sur le plateau du mas Serre, une véritable batterie de siége, de 27 pièces de gros calibre, qu'il appuya à droite et à gauche par son artillerie de campagne. Puis il fit ses dispositions dans le double but, et de profiter du succès éventuel de cette canonnade, et d'exécuter, par sa gauche, un mouvement tournant qui devait le porter sur la Tet.

Sa droite devant rester inactive, il se contenta de placer de ce côté, au *cap* (à la pointe) de la Fuste, un millier d'hommes et une batterie de position, pour tenir en respect Cabestany. Les troupes légères et deux escadrons de carabiniers royaux furent chargés de tenir la route. Puis entre celle-ci et la grande batterie, vint se masser la colonne d'attaque, qui se composait de 6 bataillons disposés par divisions de 40 files, à demi-distance, et tout prêts à déboucher sur les retranchements.

La cavalerie formait la gauche et devait naturellement exécuter le mouvement tournant. Groupée au pied de la butte de Canohes et appuyée à deux bataillons de gardes vallones, elle attendait le succès de l'attaque principale, pour tomber sur Orles, se précipiter vers la Tet, et courir occuper le défilé de Salces, sous la protection du détachement d'Ille qui devait descendre jusqu'à Saint-Estève, afin de masquer Perpignan. La réserve stationnait en avant de Saint-Nicolas.

Ainsi, non-seulement c'était le côté fort qu'on choisissait pour point d'attaque, mais, par surcroît, on commettait la

au moins) avec 4 pièces de 4, attaqueront brusquement le camp ennemi. Il ne sera permis qu'aux troupes légères d'attaquer à la débandade.

Si l'on parvient à chasser l'ennemi, les colonnes se formeront en bataille dans le camp abandonné, jusqu'à nouvel ordre. L'avant-garde, durant l'attaque, devra rester en bataille sur la crête de la hauteur. S'il arrivait que l'ennemi se mît en déroute au même instant que les 5 colonnes l'attaqueront, les deux régiments de cavalerie, aux ordres du colonel Breton, chargeront la droite du côté du chemin de Perpignan, et les deux régiments du brigadier Velardé poursuivront la gauche.

Le reste de l'armée prendra les armes à 2 heures du matin et attendra les ordres ultérieurs qui pourront lui être donnés. »

La grande batterie fut composée ainsi que l'ordre le prescrivait. Un de ses boulets perdus alla tomber à 60 toises des remparts de Perpignan.

faute de distraire du vrai champ de bataille une partie des forces assaillantes, pour les envoyer exploiter les conséquences d'un succès qui n'était rien moins qu'assuré.

A ce plan vicieux, Flers opposa des dispositions sages et bien entendues. Ses ailes étaient faibles, il y plaça la masse de ses forces : à gauche, vers Cabestany, 4,000 fantassins et la cavalerie de la légion des Pyrénées-Orientales; à droite, vers Orles, le même nombre de baïonnettes appuyées par les 300 gendarmes du colonel Dugua. Le front du camp, précédé d'un long et rapide talus, en était le point de résistance : là, 1,450 hommes furent jugés suffisants. Cinquante bouches à feu, servies par 325 canonniers et commandées par l'habile colonel Lamartillère, garnissaient les retranchements. Enfin, dans le vallon, au pied du *Serrat,* était répandue l'avant-garde, forte de 1,650 combattants et commandée par Dagobert. Elle appuyait sa gauche à un petit ouvrage avancé qu'on appelait le *Pain de sucre,* à cause de la forme du mamelon qu'il couronnait.

BATAILLE DE PERPIGNAN. — Le 17 juillet, vers trois heures du matin, les Espagnols démasquèrent leur grande batterie; mais, comme, à l'énorme distance de 1,600 mètres, tous les coups étaient incertains et leurs effets presque nuls, de Flers, sans répondre, sans s'émouvoir, attendit tranquillement, au mas Ros, la décision que prendrait l'ennemi, après cette inutile consommation de poudre.

Ainsi, pendant que, d'un côté, 50 bouches à feu ébranlaient l'atmosphère, de l'autre, tout était silencieux et immobile. Cependant ce calme ne pouvait durer; l'impatience gagnait les soldats; les officiers éclataient en murmures, les représentants en menaces. De toutes parts on venait presser Flers de donner des ordres, d'accepter la bataille. Mais aux prières, aux menaces, aux soupçons injurieux, aux cris de trahison, le général républicain, toujours impassible, opposait un silence absolu.

Qu'on songe à ce qu'il fallait, dans un tel moment, à un chef victime d'odieux soupçons et seul contre tous, ce qu'il fallait d'énergie, de conviction, de vigueur d'âme, pour se

roidir froidement contre une armée frémissante! pour la sauver en dépit d'elle-même! pour arracher à son aveugle emportement, un succès que la flétrissure des traîtres et l'échafaud devaient récompenser!

A la fin pourtant, la turbulence de nos artilleurs l'emporta : vers neuf heures, un coup de canon, tiré sans ordre, mit à l'instant toutes nos batteries en feu (1). La canonnade alors devint générale. Nos pièces étaient servies, en grande partie, par des gens du pays, tirés des anciennes compagnies roussillonnaises de gardes-côtes, et nous n'avions par un seul véritable officier d'artillerie de ligne! Néanmoins, sous la seule impulsion de l'énergique colonel Lamartillère, qui devait se multiplier et suffire à tout, nous prîmes bientôt sur les batteries ennemies un ascendant qui allait fonder le succès de la journée.

Sur ces entrefaites, le général Dagobert, pour soustraire son avant-garde à la pluie de feu concentrée sur le camp dont il couvrait les abords, avait démasqué le front de bandière, et, sa troupe ainsi pelotonnée à droite et à gauche, il l'avait rapprochée, pour mieux l'abriter encore, du pied du long rideau qui courait devant elle; après quoi, accompagné de son second, le général Poinçot, et laissant son commandement au lieutenant-colonel Pérignon, il s'était rendu près du général en chef.

(1) Cette première partie de l'action n'est point détaillée ainsi dans les documents officiels. Flers se contente de dire qu'il laissa l'ennemi consommer inutilement ses munitions.

Voici le récit de Cassanyes, non-seulement conforme à celui que j'ai bien souvent ouï de sa bouche, mais tel qu'il l'a consigné dans ses Mémoires ; je cite textuellement :

« Dagobert ne pouvait concevoir pourquoi Ricardos faisait canonner et « bombarder notre camp comme une place forte. Nous restions les bras croi- « sés, sans faire la moindre défense. Dagobert attendait des ordres de Flers et « m'engageait à me rendre près de lui. Flers se tenait tout bonnement à la « Maison-Blanche (le mas Ros ou Conte.) Je lui témoignai ma surprise. Il « me répondit qu'il avait besoin de garder les munitions de guerre pour se dé- « fendre dans Perpignan, s'il était cerné. Je lui fis observer que la poudre « abondait dans Perpignan. Il voulut rester immobile, ou du moins, ne donner « aucun ordre. Indigné, j'allai visiter les batteries qui étaient servies par des « habitants du département, ci-devant canonniers gardes-côtes. Eux-mêmes ils « étaient indignés. Bientôt, par un mouvement spontané, un coup de canon part, « et à l'instant toutes les batteries sont en feu. L'infanterie prend les armes, la « cavalerie monte à cheval. Deux bataillons s'avancent, je les accompagne...»

Un demi-bataillon de la légion des Pyrénées-Orientales était placé en avant de la redoute du *Pain de sucre*. Pérignon, qui était le chef de cette légion, voyant ce demi-bataillon assailli par une nuée de tirailleurs suisses et vivement pressé, envoie à son secours 150 chasseurs. Ce renfort est insuffisant. Alors, payant de sa personne, le brave colonel court, le fusil d'un blessé à la main, prendre rang parmi les grenadiers de Champagne qui, seuls, tenaient encore. Il ramène ainsi ses légionnaires. Néanmoins, il allait succomber sous le nombre, quand, heureusement, survint le général Poinçot avec 300 hommes et 2 pièces de canon. Ces deux canons rétablirent immédiatement le combat; tel fut même leur effet inattendu sur les lignes espagnoles, que Poinçot n'hésita pas à retourner au camp pour en tirer 4 nouvelles bouches à feu.

Mais ce n'était point un combat d'avant-garde qui devait nous donner gain de cause, c'était la bonne attitude de notre artillerie de position, et surtout le désappointement des Espagnols qui avaient trop présumé de la leur.

En effet, vers midi, comprenant enfin l'inutilité des efforts de sa vaine canonnade, et déconcerté par quelques coups heureux de nos pièces de 24 qui plongeaient les siennes, Ricardos fit désarmer à bras sa grande batterie, et ordonna la retraite, qui s'exécuta sur-le-champ. Elle commença par la droite. La gauche devait former l'arrière-garde, en s'appuyant au village de Canohes.

Ainsi, pour la première fois, l'armée espagnole reculait devant nous. C'est tout ce qu'il nous était raisonnablement permis d'espérer; car il était de la dernière imprudence de songer à poursuivre sérieusement une armée qui n'avait pas été entamée, et à laquelle une belle et nombreuse cavalerie donnait un avantage immense, sur un terrain entièrement découvert. Néanmoins, l'ardeur extrême des deux généraux de notre avant-garde faillit remettre en question le succès que l'admirable sang-froid de leur chef venait de remporter.

Le général Poinçot avait reparu à l'avant-garde avec 4 nouvelles pièces de canon, celles qu'il était allé chercher au

camp pour repousser l'aile droite de l'ennemi. Cependant, depuis son départ, la scène avait changé : cette aile droite était en complète retraite, et les Espagnols achevaient d'évacuer le plateau du mas de Serre. Poinçot court les y remplacer, et, entraîné par sa fougue ordinaire, il se lance vers Canohes, sur leurs colonnes qui se retiraient dans un ordre parfait. Mais, de Canohes, aussitôt se précipite à sa rencontre une nombreuse cavalerie qui va envelopper le téméraire agresseur. Flers alors expédie sur le mas de Serre le général Barbantane avec 1,000 hommes et 3 bouches à feu. Poinçot se replie sur Barbantane, et les escadrons ennemis se retirent.

Ce fut sur ces entrefaites que Dagobert vint reprendre le commandement de l'avant-garde, et, ce qui ne pouvait guère manquer, l'offensive.

En effet, appuyé à gauche par Barbantane, il range, pour la couvrir, derrière les hauteurs du mas Serre, la troupe de Poinçot; puis, avec 3 bouches à feu et une compagnie de grenadiers, il se porte en avant, ressaisit le terrain où son lieutenant vient d'être forcé et se met à canonner Canohes. Canohes, qui est hérissé d'artillerie, riposte par une épouvantable canonnade; et Dagobert disparaît, lui et sa faible escorte, dans un immense tourbillon de fumée; et quand le nuage s'éclaircit, c'est pour découvrir à l'imprudent général la cavalerie espagnole qui s'avance en masse pour lui couper la retraite.

La position n'était plus tenable; mais sans se déconcerter l'intrépide Dagobert dirige son feu sur cette cavalerie. Vains efforts, elle continue. Il persiste et ordonne à ses grenadiers de charger à la baïonnette. Ceux-ci se disposent à obéir, mais leur premier pas en avant devient, pour nos trois pièces découvertes, le signal d'un mouvement en arrière. Alors, artilleurs, grenadiers, tous reculent; et bientôt, avec une précipitation qui ressemblait plus à une déroute qu'à une retraite, abandonnant une pièce de 8, entraînant avec eux et nos gendarmes qui se portaient à leur secours et les troupes mêmes de Poinçot qui étaient restées à l'abri derrière le mas

Serre, ils courent se réfugier sous la protection de Barbantane.

Cependant les escadrons espagnols étaient arrêtés par un faible obtacle : arrivés au bord du canal qui les séparait de nous, et en butte, sur ce point, à l'artillerie de notre camp, ils éprouvaient quelque difficulté à passer. Ce répit sauva tout. Par un élan spontané, Barbantane, Poinçot, Dugua, raniment leurs soldats, se groupent autour de Dagobert, et, ensemble, ils se jettent sur une centaine de cavaliers qui venaient de franchir le canal et cherchaient à se reformer.

Alors s'engage une mêlée furieuse où chacun rivalise d'ardeur; nos gendarmes *semblent n'avoir reculé que pour prendre carrière;* l'artillerie de la réserve, celle du camp, font merveille; nos grenadiers chargent, et bientôt tous les cavaliers qui ont passé le canal sont tués, pris ou dispersés. Témoins de cet échec, ceux de l'autre rive ne tardent pas à reculer, et l'armée espagnole achève paisiblement sa retraite.

Il était 7 heures et demie.

La perte de nos adversaires, quoique supérieure à la nôtre, était peu considérable, une centaine de morts et une trentaine de prisonniers. Ce n'était donc point une défaite pour eux, mais c'était une victoire pour nos jeunes volontaires; car ils avaient vu reculer enfin ces vieilles et fameuses bandes vallones, cette brillante cavalerie d'Espagne, qui, la veille encore, leur inspiraient tant de respect (1).

Les représentants du peuple, Projean et Cassanyes, avaient dignement soutenu, par leur exemple, l'enthousiasme de nos soldats. Ils signalèrent de nombreux traits de courage, mais par dessus tout l'admirable attitude de nos blessés qui exhalaient leurs douleurs en chants patriotiques, en énergiques encouragements à leurs frères d'armes. Ainsi Cassanyes rap-

(1) Les Espagnols attribuèrent leur insuccès à la rivalité du duc d'Ossuna qui avait été le concurrent de Ricardos pour le commandement en chef, et qui n'avait pas abandonné ses prétentions. Ossuna était puissamment secondé, près de la reine, par la duchesse sa femme qui avait, dit-on, un favori à faire avancer, et qui aurait voulu que son époux fût en meilleure position pour seconder ses désirs. (Archives du dépôt.)

porte l'effet inénarrable produit par le passage dans les rangs de six canonniers brûlés par l'explosion d'un caisson. Debout sur le char qui les portait, car leurs pieds seuls avaient été épargnés, étalant avec orgueil leurs horribles plaies, ils n'avaient de cris que pour exciter ceux qui restaient les armes à la main. Dans les ambulances, pendant les amputations, le cri qui couvrait tous les autres, c'était le cri de : *vive la République !*

C'est l'épreuve décisive de la force morale des armées, que cette épreuve des ambulances, et jamais armée française ne la soutint plus glorieusement que celle dont nous racontons l'histoire.

Cette journée du 17 juillet fut, aux Pyrénées, le pendant de la canonnade de Valmi.

CHAPITRE VII.

PRISE DE VILLEFRANCHE.

Le camp de Ponteilla opposé au camp de l'Union. — Cours de la Tet ; le Conflans. — Motif qui décide Ricardos à attaquer Villefranche. — Difficulté des approches de cette place. — Division de secours établie entre les Corbières et la Tet. — Sa dispersion. — Bonnes dispositions de l'attaque. — Tentative de Flers sur Ille, pour dégager Villefranche. — Surprise de Vinça. — Combat du col Ternère. — Occupation définitive de Millas par les Espagnols. — Description de Villefranche ; étrange situation de cette place. — Elle est attaquée. — Trahison du gouverneur. — Reddition.

Rebuté par une résistance à laquelle il semblait, du reste, s'être attendu, Ricardos ne songea plus qu'à tourner ce camp qui venait de braver ses efforts ; mais il voulut auparavant le masquer, et, dans ce but, il fit reprendre et activer les travaux commencés autour de Ponteilla. Il eut ainsi bientôt un vaste camp retranché à opposer au camp de l'Union. Alors il ne s'occupa plus que du passage de la Tet.

La Tet se précipite d'un massif de montagnes groupées au nord-ouest de Mont-Louis, et, jusqu'à l'étranglement connu sous le nom de col Ternère, l'espace de 8 lieues environ, elle roule au fond d'une gorge profonde, toute retentissante du murmure des eaux qui en sillonnent les revers et qui lui ont valu le nom de Conflans (*confluens*). C'est un perpétuel défilé, qui ne laisse guère de place qu'au torrent et au chemin, ou pour mieux dire, à l'étroite corniche suspendue à la berge gauche, au-dessus des précipices (1). Ce long défilé est barré par Villefranche, à 5 lieues au-dessous de Mont-Louis ; il s'entrouvre un instant dans le riant petit bassin de Prades, puis il se resserre de nouveau jusqu'au col Ternère où commence la

(1) Une route carrossable achèvera bientôt de remplacer cette corniche.

plaine. Celle-ci, toutefois, ne se déploie d'abord que sur la rive droite; car, sur la gauche, les hauteurs persistent, ou plutôt se changent en une série de pics détachés, encore puissants, mais déjà franchissables pour des troupes expéditionnaires. De bons postes militaires, Montalba en face du col, Belestat, Caladroit, puis Force-Réale au-dessus de Cornelia, jalonnent cette bande découpée. Elle se termine par les éminences de Peyrestortes passé lesquelles la plaine s'étend sur les deux rives, unie comme une nappe d'eau.

Décidé à passer la Tet en plaine, Ricardos ne pouvait laisser, béante sur son flanc gauche, la gorge d'où s'échappe ce torrent. Or, pour se mettre à l'abri de ce côté, il avait à choisir entre deux partis : s'emparer de Villefranche qui barre le défilé, ou occuper le col Ternère qui le termine en aval. Ce dernier parti était le plus simple; mais telle était, même parmi nous, la mauvaise réputation de Villefranche, que les administrateurs du département avaient supplié l'autorité militaire d'en retirer, *pour les mettre en lieu sûr,* les 20 bouches à feu qui en garnissaient les remparts. Ce n'était donc point la peine de marchander une conquête si facile. Villefranche, d'ailleurs, ouvrait la seule voie par laquelle on pouvait traîner du canon de siége devant Mont-Louis, forteresse sur laquelle l'ennemi avait des vues prochaines et que menaçait déjà, par la Sègre, une division de 8,000 hommes. Il fut donc arrêté, dans les conseils de Ricardos, qu'avant de passer la Tet, on s'emparerait de Villefranche.

APPROCHES DE VILLEFRANCHE.—Le plus difficile était d'aborder la place. Les Espagnols l'avaient prouvé jadis, en disputant pied à pied les défilés qui entourent Villefranche, et en retardant ainsi de plusieurs années la conquête définitive du Roussillon. Mais pour imiter cette belle défense, il aurait fallu aux Français des forces, sinon plus nombreuses, du moins plus habilement disposées que celles qu'ils avaient opposées à l'invasion sur ce point de leur territoire.

Ces forces s'élevaient, au plus, à 4,000 hommes, qui, sous le commandement immédiat des généraux de brigade Nucé et Lemoine, formaient la division Mondredon. Cette division,

campée d'abord à Baxas, avec détachements sur les hauteurs de Tautavel et d'Estagel, s'était conformée aux progrès des Espagnols et, comme eux, successivement rapprochée de la Tet, le long de laquelle elle n'occupait pas moins de 7 lieues d'étendue. En effet, elle avait sa droite à Saint-Estève, aux portes de Perpignan; et sa gauche, occupée en ce moment à convertir en route à canons le chemin d'Estagel à Montalba, allait s'appuyer à ce dernier point, d'où elle veillait sur le col Ternère. Ajoutons qu'elle n'avait pas cessé de garder, sur ses derrières, les passages des Corbières qui conduisent en Languedoc. Ainsi, cette division se trouvait fractionnée en petits groupes, qui, isolés au milieu d'arides montagnes, manquaient de tout. En outre, la plupart des bataillons dont elle s'était recrutée se composaient de pères de famille des départements voisins, presque tous cultivateurs, dont les moissons étaient mûres et sur pied. Aussi désertaient-ils par bandes de deux et trois cents à la fois. Un chef un peu intelligent eût pris au moins la précaution de les concentrer au col Ternère, en les appuyant à la place menacée.

Les dispositions de l'attaque, sans être irréprochables, furent mieux entendues. Chargé, avec une division de huit mille hommes, de l'expédition contre Villefranche, le général Crespo choisit la bourgade d'Ille pour son point de rassemblement; il y établit ses dépôts, et, après avoir assuré, par l'occupation de Corbère, ses communications avec Thuir et le camp de Ponteilla, il s'échelonna, par le col Ternère et Vinça, sur Prades où il installa son quartier-général.

Voyant une division espagnole s'engager ainsi dans un défilé sans issue, le général de Flers conçut le dessein de lui faire expier cette hardiesse, en tombant sur ses derrières et en surprenant Ille, sa place de dépôt. Il y avait là l'élément d'un beau succès, mais les moyens d'exécution furent loin de répondre à la vigueur de la pensée.

Ille n'était gardée que par un bataillon de 700 hommes. Le chef de brigade Deville, qui commandait le camp de Saint-Estève, fut chargé de surprendre ce poste. On mit à sa disposition 2,000 hommes d'infanterie et 50 chevaux; en outre,

la garnison de Villefranche devait lui envoyer 2 pièces de canon dès qu'il serait arrivé à portée d'Ille.

Du secret, de la promptitude d'une marche de nuit, dépendait le succès de cette expédition; mais elle fut dénoncée et mal conduite. Parti de Saint-Estève dans la nuit du 21 au 22, Deville fut égaré dans les montagnes par des guides perfides, en sorte que le soleil était levé et l'ennemi prévenu, quand il arriva en présence. Ille, d'ailleurs, ainsi que la plupart des gros bourgs du Roussillon, conservait encore d'anciennes murailles qui avaient été mises à l'abri d'un coup de main; et comme le canon de Villefranche manquait au rendez-vous, Deville, après avoir inutilement brûlé quelques cartouches, dut se retirer.

Après huit jours encore perdus, le 31, un second essai fut tenté et dirigé cette fois sur Vinça. Ce village fut enlevé après une action assez vive, au milieu de laquelle les habitants, qui s'étaient d'abord prononcés pour les Espagnols, revinrent brusquement à nous. Nous restâmes maîtres de grands approvisionnements destinés à la division du Conflans; mais ce fut tout, et, au bout de quelques heures, il fallut encore vider la place.

Néanmoins, ce commencement de succès servit d'encouragement à une attaque plus sérieuse, qui enfin aborda le point vulnérable, le point critique, le col Ternère, mais toujours, malheureusement, avec des forces insuffisantes.

L'expédition se composait de 1,500 braconniers, d'une compagnie du 7e régiment et de 2 pièces de canon. Le 1er août, l'adjudant-général Solbeauclair, qui commandait la colonne, après avoir dérobé, la nuit, sa marche dans les montagnes, parut à l'improviste sur les crêtes, en face du poste qui gardait le col. Il fit immédiatement pratiquer dans les rochers une rampe pour descendre ses pièces, et il les eut bientôt établies sur les revers de la Tet, dans une position si heureuse, que, malgré les efforts d'une contre-batterie de 4 bouches à feu qu'opposèrent les Espagnols, le passage fut et demeura interrompu. Trois fois, dans la journée, à 8, à 11 et à 3 heures un convoi se présenta, trois fois il fut repoussé.

Voyant l'embarras de l'ennemi, Solbeauclair crut le moment favorable pour l'aborder corps à corps et enlever l col. Il forma sa troupe en trois colonnes : sa droite devait faire face à Vinça, qui était rempli de miquelets; sa gauche tourner la batterie, son centre l'attaquer en face.

Le signal fut donné : la droite et la gauche traversent la Tet, la première sur une passerelle, la seconde à un gué. Aussitôt 1,500 miquelets sortent de Vinça mais ils sont tenus en respect par les braves soldats du 7e régiment, qui composent notre aile droite. Notre centre, formé de la masse des braconniers, s'avance alors au bord du torrent avec ordre de le franchir. L'instant était propice : l'explosion d'un caisson venait de mettre en fuite les canonniers espagnols. Aussi le général et le représentant s'empressent-ils de donner l'exemple, en se jetant au milieu de l'eau. Mais les braconniers, effrayés de la rapidité du courant, sourds aux exhortations comme aux menaces de leurs chefs, restent immobiles. Cependant les miquelets courent à leur batterie abandonnée, ramènent les canonniers et obligent nos deux ailes isolées à repasser la Tet.

Solbeauclair alors se retira sous sa batterie.

Il fut inquiété dans la nuit : trois bataillons espagnols firent des dispositions qui présageaient une attaque imminente; mais, vers la pointe du jour, le bruit du canon, qui se faisait entendre dans le bas de la vallée, les attira vers Millas. Ce poste était attaqué par des forces déjà supérieures; il fut accablé par l'arrivée de ces 3 bataillons, et retomba, dans la matinée même, au pouvoir de l'ennemi.

La perte de Millas compromettait le col Ternère; cependant, contre toute attente, l'Espagnol ne fit aucun nouvel effort pour se rouvrir ce passage important. Mais c'est que Villefranche succombait.

REDDITION DE VILLEFRANCHE. — Cette place est encaissée dans une gorge si étroite, si profonde, que le soleil ne peut l'atteindre pendant plusieurs mois de l'année, et qu'il a fallu couvrir d'une épaisse toiture ses malheureux remparts, pour les mettre un peu à l'abri des effrayantes plon-

gées qui les écrasent. La ville barre le fond de la gorge et oppose ainsi un obstacle matériel qui n'est pas sans valeur (1). Son enceinte, qui a la forme d'un rectangle, consiste en deux têtes bastionnées faisant face, l'une à l'amont, l'autre à l'aval, et reliées entre elles par deux longues murailles flanquées de tours et de bastionnets. Un petit fort, appelé le Château, protége la rive gauche; il est élevé à 180 mètres au-dessus du thalweg, sur un palier de la montagne de Belloc. La rive droite, que la ville occupe, n'a rien pour défendre ses abords, si ce n'est l'escarpement de la montagne Saint-Jacques, qui surgit de ses fossés mêmes, comme une gigantesque contrescarpe.

Sur cette même rive, tout contre les remparts, débouche le vallon du Vernet dont la berge droite, par sa rencontre avec la berge correspondante de la Tet, forme la montagne d'en Bulla, qui se termine, du côté de la ville, par un rocher à pic. Du côté opposé, au contraire, du côté de Prades, cette montagne allonge sa croupe en pente assez douce pour permettre à l'artillerie du plus gros calibre de se traîner par là jusqu'au bord de l'escarpement qui regarde la place.

Les Espagnols profitèrent de cette disposition des lieux pour traîner à bras, par cette croupe, jusqu'aux crêtes qui plongent la ville, 4 pièces de 12 et 2 obusiers.

Le feu commença le 3 août, à la pointe du jour. Quelques obus tombèrent dans la ville. Quant au fort, comme la batterie espagnole en était éloignée de 900 mètres, ses murailles furent à peine écrêtées. La position des assiégés n'avait réellement d'effrayant que l'apparence; mais encore fallait-il, pour résister à un effet moral dont, par malheur et par ignorance, le soldat ne sait pas toujours se défendre, fallait-il une garnison un peu vigoureuse. Or, cette garnison se composait de 230 vétérans, commandés par deux vieillards ennemis secrets de la cause révolutionnaire, les capitaines de Mazy et de Paluze, qui étaient gouverneurs, l'un de la ville, l'autre du

(1) Vauban, dans deux mémoires, l'un intitulé *Recueil sur la trop grande quantité de places fortes en France*, l'autre portant la date du 4 août 1693, propose *de raser Mont-Louis, attendu que Villefranche ferme bien cette frontière.*

château. Un bataillon de volontaires, campé dans les environs, sur la montagne de Belloc, s'était rapproché de la place depuis qu'elle était menacée, mais sans oser s'y renfermer, ni quitter l'esplanade où il était venu se ranger en bataille.

Quelques éclats d'obus mirent ces volontaires en déroute et fournirent à de Mazy un prétexte pour se retirer au fort avec la garnison de la ville.

Les habitants, abandonnés, montrèrent seuls du cœur. Ces braves gens hissèrent à bras, sur les rochers de Saint-Jacques, deux petites pièces de campagne avec lesquelles ils espéraient sans doute contre-battre la batterie d'en BuLa. Mais cette faible artillerie fut bientôt démontée et au pouvoir de l'ennemi qui, des hauteurs au-dessus de Cornelia, où il se tenait concentré, la fit enlever par un détachement de troupes légères.

Le feu de l'assiégeant continua toute la journée.

La nuit tombée, le capitaine de Mazy livra le fort à l'ennemi, et vint ensuite, vers une heure du matin, se faire reconnaître à la porte de Cornelia, qu'on lui ouvrit sans défiance. Aussitôt, trois bataillons espagnols, cachés derrière le réduit, firent irruption dans la ville. La garnison eut la liberté de se retirer.

On s'afflige de voir encore un vieux soldat se déshonorer par une odieuse trahison. Les Espagnols vantaient la puissance de leur or, mais ils calomniaient leurs complices : aucun d'eux, jusque-là, n'était encore descendu à ce dernier degré de l'infamie. Ces malheureux ne se laissaient pas acheter, ils cédaient au crime sous l'entraînement de la déplorable erreur qui pervertissait la conscience des émigrés.

Pour maîtriser Villefranche, le général Crespo fit élever deux redoutes sur les crêtes d'en Bulla; et, afin d'intercepter le passage par lequel on pouvait tourner la place, il établit un petit camp près du village de Fillols, à la chapelle de Saint-Pierre; enfin, après avoir balayé le camp de Saint-Estève de Belloc, il rallia sa division autour de Prades.

CHAPITRE VIII.

LE GÉNÉRAL DE FLERS REMPLACÉ PAR PUGET DE BARBANTANE.

Détresse des Français. —Récriminations contre le général de Flers. —Il provoque un conseil de guerre pour justifier sa conduite militaire. — Il est suspendu. — Acharnement de ses ennemis. — Il est envoyé au tribunal révolutionnaire et remplacé par Puget de Barbantane. —Fête du 10 août célébrée au camp de l'Union. — Effets de ces solennités militaires. — Enthousiasme général. — Esprit public dans le Roussillon. —Soulèvement des Corbières.

Succès, revers, tout aggravait notre position. Le succès du 17 juillet était devenu, pour le gouvernement, une raison de faire cesser l'envoi des légers secours qu'il s'était laissé arracher à grand'peine après la chute de Bellegarde. Après celle de Villefranche, on avait perdu jusqu'au droit de réclamer, car l'époque la plus critique de la révolution était venue : au dehors, une suite effrayante de revers; au dedans, 67 départements soulevés; la vallée du Rhône en feu, qui interceptait tous les arrivages du nord au midi; la Lozère, pour la seconde fois en pleine insurrection, contre laquelle il fallait chaque jour détacher de nouvelles troupes que l'on continuait à enlever aux Pyrénées orientales, où l'on ne comptait pas moins de 30,000 malades, où la désertion organisée, impunie, s'opérait en masse. Enfin, par surcroît, l'anarchie qui, depuis longtemps, minait le commandement dans cette malheureuse armée, avait fait explosion; et, depuis le 17 juillet, c'en était fait du général en chef : il était le seul que l'on n'avait pas vu, dans cette journée mémorable, s'élancer sur l'ennemi en retraite, et dès lors, il avait trahi! et ceux qui, ce jour-là, croyaient s'être montrés au premier rang, n'en voulaient plus descendre. (Voir l'état de situation de l'année, au 5 août.)

La calomnie avait débuté contre de Flers, comme toujours, par des reproches vagues; c'était sa faiblesse, son inertie, son peu d'ascendant sur les troupes qu'on signalait d'abord. « *Il est incapable, versatile, sans maintien devant le soldat.* » écrivaient, le 10 juillet, à la Convention, les représentants Espert et Projean. Gaston prononça bientôt le mot de trahison. Puis vinrent trois généraux, dont un de division, qui, se prenant tout à coup d'alarme pour le salut de l'armée, communiquèrent leurs scrupules aux dépositaires du pouvoir souverain.

A ces accusations insensées, à ces lâches dénonciations, l'impassible général n'avait opposé, jusque-là, que le silence et le dédain; mais la perte de Villefranche vint donner aux clameurs un caractère d'emportement tel, qu'il fallut, de toute nécessité, parler et réagir.

De Flers eut recours à un moyen qui semblait d'un effet sûr, au témoignage public d'un tribunal irrécusable, qu'il allait mettre en demeure de déclarer officiellement, que son système de temporisation, prétexte de tant d'odieuses calomnies, était le seul applicable à la crise que l'on traversait. Ayant donc, le 5 août, réuni à Perpignan, en conseil de guerre, tout ce que l'armée comptait d'officiers capables ou réputés tels, le vieux et sage d'Auvare, Barbantane, Dagobert, d'Aoust qui était depuis deux mois le chef de l'état-major général, le colonel Lamartillère, le chef de brigade du génie Vialis, l'ingénieur du camp de l'Union Andréossy, et d'autres encore, le général en chef posa les questions suivantes :

« 1° Etes-vous d'avis d'attaquer le grand camp de Ponteilla? — 2° D'attaquer Argelès avec le secours de la garnison de Collioure? — 3° De faire des attaques particulières sur Millas, Ille, Vinça, Prades et Thuir? — 4° Dans le cas d'attaque ci-dessus, quelle est la marche qu'il faudrait suivre? »

Les réponses devaient être écrites, motivées et remises le lendemain. Elles furent unanimes à reconnaître la nécessité de rester sur la défensive, d'attendre des renforts pour agir, de persévérer enfin dans la voie tant décriée qu'on avait sui-

vie jusque-là. Que tenter, en effet, avec 20,000 recrues au plus, sans instruction, sans aucune habitude des manœuvres, contre 36,000 soldats anciens, aguerris et partout retranchés? avec 800 chevaux qui, jusque-là, n'avaient guère servi qu'à rompre, dans le désordre de leur fuite, les rangs de notre propre infanterie, contre 6,000 cavaliers d'élite supérieurement montés et habitués à rester presque toujours maîtres du terrain?

Mais l'heure de l'infortuné général était venue, et cette explosion d'aveugles colères qui précipitait sa chute, l'eût-elle épargné, qu'il devait succomber encore, succomber sous cette impatience de changement qui éclate dans les situations désespérées, où tout changement prend les apparences d'un rayon d'espoir. On n'attendit même pas les réponses du conseil de guerre · à l'issue de la conférence, les représentants confièrent à Barbantane, le plus ancien des généraux de division, leur dessein de faire de lui le successeur de l'homme qu'ils avaient d'avance condamné. Barbantane répondit, avec cette modestie commode, qui se confesse si volontiers inférieure à une position conquise sur des compétiteurs définitivement écartés : « que les borgnes étaient rois dans le royaume des aveugles; « qu'il essayerait de prendre ce terrible fardeau, pourvu que « le général Giacomoni, officier précieux par son activité et « son intelligence, consentît à se mettre à la tête de l'état-« major, et à condition qu'on voulût bien se rappeler, qu'en « essayant ses forces, il se réservait de reprendre son poste, « si le fardeau était au-dessus de ses facultés physiques et « morales. » Assurés ainsi du consentement de leur élu, Espert, Fabre et Bonnet, par arrêté du 7 août, suspendirent de ses fonctions le général en chef, « *pour avoir perdu la confiance des citoyens soldats composant l'armée.* »

Cette brutale destitution aurait dû désarmer les haines les plus rebelles ; tel ne fut point, cependant, son effet sur les intraitables et lâches rancunes des plus ardents ennemis du général, de ces hommes étrangers à l'armée, qui, possédés de la fureur d'intervenir dans la conduite de la guerre, voilaient, sous le masque d'un zèle patriotique, la vengeance de leur

amour-propre blessé du froid accueil fait à leur présomptueuse ignorance. *Ces donneurs de conseils,* comme on les appelait, n'eurent pas même la triste générosité de respecter, après sa chute, celui qui était tombé sous leurs coups, et leur acharnement poursuivit jusqu'à la fin l'intrépide soldat qui avait marché droit à son but, sans daigner s'apercevoir des écueils de la route. En effet, le jour même de la destitution de Flers, les conseils du département, présidés par Sérane (de Perpignan), et ardemment assistés par le procureur-général syndic Lucia, eurent la cruauté de libeller, pour le comité de salut public, en considérant de l'arrêté des représentants, un réquisitoire qui était alors un passeport pour l'échafaud.

Honteuse démoralisation des temps de discordes civiles, que l'histoire doit flétrir pour la tardive justice du passé, et, à tout hasard, pour l'ingrat enseignement de l'avenir!

Cette noble victime, que nous quittons à regret s'acheminant vers Paris où l'appelaient le tribunal révolutionnaire et le bourreau, fut, comme nous venons de le dire, remplacée par un jeune général de l'ancienne armée, le ci-devant marquis Puget de Barbantane, qu'avaient depuis longtemps rendu célèbre l'exagération de ses opinions révolutionnaires, et l'éclat des actes par lesquels il s'était efforcé, suivant son expression, *de laver son péché originel* (1).

C'était naturellement un tel homme qui devait remplacer un chef proscrit pour sa tiédeur, sa réserve et sa courageuse temporisation.

(1) Puget de Barbantane, né à Paris en 1754, d'une famille ancienne et riche, avait reçu une éducation soignée, et principalement dirigée vers les sciences militaires. Avant 89, il était colonel du régiment d'Aunis. Il devint ensuite colonel en second de Royal-Marine; puis en 91, il fut nommé maréchal de camp à l'ancienneté, et bientôt, commandant de la 8[e] division militaire. Il avait embrassé les idées nouvelles avec une exaltation qui entacha plusieurs actes de sa vie militaire. C'est ainsi que, dans un conflit qui s'était élevé, le 26 février 92, à Aix, entre une colonne de fédérés marseillais et un régiment suisse, le général servit de parlementaire aux deux partis, et fit désarmer et expulser les Suisses. Suspendu pour ce fait et envoyé devant un conseil de guerre, il parvint à se justifier, fut réintégré le 3 avril, puis chargé, successivement, d'organiser l'armée du Var, et de rétablir l'ordre dans le comtat vénaissin dont faisait partie le marquisat de Barbantane, qui touche à Avignon. Enfin, nommé lieutenant-général dans les derniers mois de 92, il ne tarda pas à être, sur sa demande, envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il arriva le 20 mai.

Un des *crimes* que la multitude reprochait avec le plus d'amertume au général de Flers, c'était la mauvaise grâce qu'il avait apportée, prétendait-on (1), à la célébration du 14 juillet. L'installation de son successeur avait été fixée au 10 août. Cet anniversaire ne pouvait donc manquer d'être convenablement célébré.

ENTHOUSIASME GÉNÉRAL. — Aujourd'hui, ces fêtes étranges nous apparaissent, comme à un malade rendu à la santé, les vains rêves qui berçaient ses douleurs, qui ranimaient son espoir, et dont, après, il dédaigne l'importun et frivole souvenir. Mais le dédain serait-il juste ici? et dans ces bizarres manifestations de la fièvre révolutionnaire, faut-il ne voir que des crises de délire, que de stériles extravagances?

On se rappelle le grand et sombre tableau que l'histoire nous a retracé de ce 10 août 1793, célébré, au milieu des plus terribles angoisses, dans la capitale, et, à la même heure, dans toutes les communes de la république. Le lendemain de cette lugubre fête, la France, qui venait d'appeler aux armes toutes ses générations, voyait ses routes couvertes de combattants courant aux frontières.

Transportées au milieu des camps, ces pompes guerrières produisaient des émotions non moins fécondes. Ainsi, dans ce camp de l'Union si plein de misères, sur cette digue chancelante qu'ébranlaient les boulets de l'ennemi, sous les pieds de ceux-là mêmes dont les foyers allaient être emportés, qu'on se figure un réveil au bruit du canon d'allégresse, sous le ciel splendide de cette belle patrie menacée d'esclavage, en vue de cette imposante barrière des Pyrénées, qui semblait accuser ses défenseurs! Comme l'appareil saisissant d'une fête, au milieu de la situation la plus affreuse, devait grandir la foi des moins confiants dans le succès de leur sainte cause! Quels foyers d'enthousiasme que ces exhortations des chefs, inaugurant, au milieu de chants patriotiques que les *cohortes étrangères* pouvaient entendre, inaugurant les drapeaux envoyés par la nation, ces gages éloquents de sa dette et de sa détresse! Quel

(1) Lettre officielle du représentant Projean.

mépris de la mort à puiser dans ces serments renouvelés sur des autels qui s'élevaient à la place où, la veille, pour de simples infractions à la discipline, pour les têtes les plus respectées, se dressait l'échafaud !

Cette journée du 10 août, par l'effet moral qu'elle produisit, fit époque dans l'histoire de cette campagne. Comme par analogie avec les terribles souvenirs qu'elle rappelait, on venait de briser un commandement et de confier à des mains nouvelles, ardentes, le gouvernail du navire en perdition. Les imaginations, étourdies, s'élançaient dans le champ des vagues espérances ; elles s'exaltaient sous l'aiguillon du danger. Aussi l'élan surgissait de toutes parts : de l'armée, il se propageait à la population. Les Corbières s'étaient levées en masse et fourmillaient d'intrépides montagnards en armes. Ici, au pied du col Saint-Louis, c'étaient les femmes de Saint-Paul qui, emportées par l'ardeur du sang catalan, déployaient la violence pour hâter des sacrifices de tendresse trop lents au gré de leur mâle patriotisme, pour presser le départ de leurs époux, de leurs frères, appelés sous les drapeaux. Là, dans les gorges de la Tet, un misérable hameau, fidèle à une glorieuse tradition, se faisait écraser pour retarder d'une heure le passage de l'ennemi. Les habitants d'Eus s'étaient rappelés que, lors d'une autre invasion, leur hameau avait péri dans les flammes en punition de la courageuse résistance de leurs pères : ils avaient imité ce noble exemple, et en ce moment, chassés de leurs chaumières par le fer et l'incendie, ils parcouraient les montagnes pour y soulever la pitié et l'insurrection (1).

C'était un retour de l'esprit public, car cette manifestation belliqueuse avait déjà éclaté au début de la campagne, ou plutôt au moment de la déclaration de guerre. Mais la brusque invasion de l'armée espagnole dans les campagnes ou-

(1) La Convention décréta que les habitants d'Eus avaient bien mérité de la patrie. Les habitants de Cornelia méritèrent également plusieurs mentions honorables, celle-ci entre autres : Les femmes, les enfants travaillent gaiement aux retranchements, quoique couverts de bombes et de boulets ; et quoique pauvres, ils consacrent tout leur temps à la défense de la patrie.» (Lettre d'Espert à la Convention.)

vertes du Roussillon, l'incurie du gouvernement républicain qui abandonnait si complétement cette malheureuse province, enfin, nos revers avaient bientôt paralysé ce premier élan. La population roussillonnaise était, d'ailleurs, profondément divisée d'opinion. Les uns, les habitants des villes principalement, avaient embrassé avec chaleur la cause révolutionnaire. D'autres, dans les campagnes surtout, regrettaient leurs anciens usages. Ceux des montagnes, enfin, se préoccupaient, avant tout, de leurs foyers menacés, et, pour les sauver d'un danger présent, ils étaient quelquefois, sans distinction de partis, les auxiliaires des plus forts (1).

Une vigoureuse réaction suivit immédiatement nos premiers succès. Elle fut brusque, et le sentiment du devoir, longtemps comprimé, avait une telle hâte de reparaître, qu'il faisait explosion parfois même au milieu du feu d'un combat. C'est ainsi que, le 31 juillet, au plus fort d'une lutte où l'on se disputait leur village, nous avons vu les habitants de Vinça retourner inopinément contre les Espagnols les armes qu'ils venaient de prendre pour les aider contre nous.

Le signal de cette réaction patriotique partit des Corbières où l'attachement à la France avait des racines plus profondes que dans le reste de la contrée, qui gardait encore quelques souvenirs de la domination espagnole. Les Corbières, cette ancienne frontière témoin jadis de tant de combats acharnés, cette solide barrière, plus facile peut-être à défendre que la ligne correspondante des Pyrénées, inspira aux braves habitants de ces montagnes une confiance telle, qu'il n'y eut pas un moment d'incertitude sur l'énergie et l'acharnement avec lesquels serait disputé, au besoin, ce dernier rempart de nos provinces méridionales (2).

(1) De ces dispositions hostiles ou douteuses, le plus funeste effet peut-être était de procurer à l'ennemi, sur nos moindres démarches, des renseignements si instantanés, si détaillés, si précis, qu'il nous était réellement impossible, non-seulement d'exécuter, mais de projeter un mouvement quelconque, sans qu'aussitôt nous ne fussions dénoncés. Par suite, point d'espions officieux, et comme il n'y avait rien dans nos caisses pour attirer les autres, nous vivions dans la plus complète ignorance sur ce qui se passait chez nos adversaires.

(2) M. Arago d'Estagel prit une part active à l'insurrection des Corbières.

CHAPITRE IX.

DÉFENSE ET PASSAGE DE LA TET.

Le camp de Cornelia-la-Rivière défend le passage de la Tet. — Première et vaine tentative des Espagnols pour enlever ce camp. — Ils essayent de déboucher sur nos derrières par les montagnes du Conflans. — Ils s'emparent de Mosset. — Ils reviennent sur leurs pas. — Aveuglement et inaction de Barbantane. — Sa tentative malheureuse sur Corbère. — Dernières dispositions des Espagnols pour le passage de la Tet. — Ce passage s'effectue enfin ; le camp de Cornelia est enlevé. — La rive gauche de la Tet envahie.

On se rappelle que c'est à Millas que Ricardos avait d'abord voulu traverser la Tet, mais que, rebuté par ses tentatives des 2 et 3 juillet, et trouvant ce point trop rapproché de Perpignan, il l'avait abandonné pour remonter jusqu'à Ille; qu'enfin, il avait réoccupé Millas le jour même où la trahison lui ouvrait les portes de Villefranche. Ce mouvement, qui semblait annoncer qu'on en revenait à Millas pour le passage projeté, avait déterminé l'officier chargé de le défendre, le général Mondredon, à resserrer à son camp de Cornelia le cordon qu'il avait eu d'abord la malheureuse idée d'étendre, sur un développement de 7 à 8 lieues, de Montalba, vis-à-vis du col Ternère, à Saint-Estève, village aux portes de Perpignan. Mondredon avait donc levé le camp de Saint-Estève pour se concentrer à Cornelia. Ce bourg, qui n'est guère qu'à une demi-lieue au-dessous de Millas, est situé au pied d'un piton isolé, au sommet duquel les restes d'un ancien château, appelé Force-Réale (ou Fort-Serral), présentent un excellent poste militaire qui fait face à Saint-Féliu-d'Aval, point où le passage de la Tet est plus facile encore qu'à Millas.

Ricardos ne manqua pas de profiter de la solennité du 10 août pour essayer de nous surprendre; mais cette fois, re

nonçant au camp de l'Union, qui s'était si bien gardé le 14 juillet, il se jeta sur celui de Cornelia.

Les deux frères Adorno, Petro et Raphaël, furent chargés de cette attaque, avec 1,500 hommes chacun. Petro descendit la Tet et vint se placer en observation devant notre camp. Raphaël remonta la rivière jusqu'à Néfiac, la traversa vers minuit, refoula nos avant-postes, et, prenant à gauche, chercha à tourner les batteries que nous avions établies contre Millas, en amont de notre camp; mais s'étant aperçu que nous gardions les hauteurs qu'il voulait surprendre, il lança brusquement un bataillon de grenadiers sur celle de ces batteries qui était le plus à sa portée, l'enleva sans coup férir, et la fit tourner aussitôt contre nos autres établissements.

Les défenseurs, encore sous l'excitation de la solennité de la veille, étaient tous debout. Ils transportèrent au combat l'ardeur de la fête. Telle fut même l'impétuosité avec laquelle les chasseurs des Pyrénées-Orientales et le 7e bataillon de l'Aude, commandé par Dejean, se précipitèrent sur l'ennemi, que ce dernier eût laissé sur la rive gauche la plus grande partie de son monde, sans la colonne de Petro qui protégea la retraite, laquelle, du reste, nos troupes restées au camp de Cornelia, surprises par la rapidité même du succès des leurs, ne songèrent point à inquiéter.

Ricardos était déconcerté; cette vigueur inattendue le remplissait d'incertitude et d'étonnement. Aussi les émigrés de son entourage, qui ne cessaient de l'obséder de leurs turbulents conseils, l'entraînèrent-ils sans peine à essayer d'une de leurs nouvelles élucubrations. Les émigrés, sur cette frontière comme ailleurs, avaient prodigué des promesses qui essuyaient des démentis cruels; mais leur haine infatigable ne se décourageait point.

Ils conseillèrent au général espagnol d'éviter la plaine pour le passage de la Tet, et de profiter de la possession de Villefranche pour déboucher du Conflans sur la Gly, en forçant la première bande des Corbières, dans la direction de Mosset à Montfort. De ce dernier point, en descendant le torrent de la Boulesane, l'invasion eût gagné les deux principales issues

des Corbières, et coupé ainsi, au col Saint-Louis et au défilé de Salces, les communications entre le Languedoc et le Roussillon.

Ricardos ordonna une reconnaissance pour examiner le passage de Mosset. Mosset était commandé par un certain capitaine du 79e, nommé Chalvason, lequel avait sous ses ordres 800 volontaires (les mêmes qui s'étaient enfuis de Villefranche), quelques compagnies de miquelets, les habitants qui avaient pris les armes, et 4 pièces de canon. Le bourg renferme un ancien château, et il est dominé par un plateau qui commande la position. Chalvason avait abandonné la garde du plateau aux volontaires de Villefranche, et il tenait renfermé dans le château tout ce qui était susceptible de quelque résistance.

Le 16 août, 1,800 Espagnols sortirent de Prades en trois colonnes : celle de gauche était chargée de disperser deux avant-postes qui gardaient les crêtes de ce côté; celle de droite devait entamer l'attaque du plateau; enfin le centre suivait le fond de la gorge avec 5 pièces de campagne destinées à renverser les murailles qui feraient obstacle.

Cette artillerie fut arrêtée par les difficultés du terrain, mais la lâcheté et la trahison se réunirent pour la rendre inutile. La colonne de droite, qui avait trouvé son chemin libre, arriva la première, enleva le plateau après une faible résistance, et se saisit de 2 pièces de 4 qu'elle tourna aussitôt contre le bourg. La colonne de gauche parut sur ces entrefaites. Alors on vit un drapeau blanc s'élever sur les murs du château. L'indigne commandant, par ses menaces et ses prières, avait entraîné la reddition du poste. Cette nouvelle trahison coûta la vie à 15 des nôtres, et la liberté à 137. Quant aux Espagnols, ils perdirent une quarantaine d'hommes, tués ou blessés par l'explosion d'un magasin à poudre qui sauta pendant le pillage du bourg.

Ils s'avancèrent alors en reconnaissance du côté de Montfort; mais, rebutés par les difficultés du col de Farréra, ils renoncèrent bientôt à se frayer, à travers ces âpres monta-

gnes, un chemin vers la Gly et les Corbières; et ils s'en revinrent à la plaine pour effectuer le passage de la Tet.

Ils en revinrent à Millas encore, et, le 19, ils concentraient sur ce point la moitié des 8,000 hommes qu'ils avaient échelonnés le long de la Tet. Cependant, jugeant à la disposition des rives (ils avaient mis 50 jours à faire cette découverte!) que le passage serait plus facile à Saint-Féliu, ils assaillirent ce poste le 25. Nous dûmes l'abandonner et nous y perdîmes 30 hommes tués ou prisonniers.

Cependant, que faisait le nouveau général en chef de l'armée française, pour profiter du retour de la confiance publique qui était venue inaugurer si heureusement son entrée en fonctions? Il avait commencé, comme ses prédécesseurs, du reste, par reprendre cette correspondance lamentable, jamais interrompue, qui fut, pendant trois ans, comme la protestation quotidienne des Pyrénées contre l'impitoyable abandon du gouvernement, long cri de détresse, qui serait l'histoire la plus saisissante des malheurs de cette frontière sacrifiée. Après de bien stériles déclamations *sur le vil intérêt, l'égoïsme, ces maux qui,* à l'entendre, *entravaient toutes les opérations,* Barbantane, trompé par quelques démonstrations de la marine espagnole, parlait uniquement de ses craintes pour Collioure : « *Il ne croyait pas,* écrivait-il encore le 19, *que Ricardos fît passer la Tet à son armée, pour la porter sur les derrières de Perpignan!* » Et cependant, chaque pas de son adversaire était un acheminement manifeste vers ce but qu'il ne savait pas même soupçonner! Et il perdait son temps à essayer sur Elne et sur Thuir d'insignifiants coups de main, destinés, disait-il, à aguerrir ses troupes.

Pourtant, après l'enlèvement de Saint-Féliu, l'aveugle général, concevant enfin quelques doutes, tenta, dans la nuit même qui suivit cet échec, celle du 25 au 26, une entreprise qui, si elle eût été bien conduite, était de nature à compromettre sérieusement le projet de Ricardos.

Corbère, belle position qui domine le pays aux environs de Thuir, était un des points les plus importants de la ligne d'opération que les Espagnols poussaient vers la Tet. L'occu-

pation de ce point pouvait entraîner l'évacuation de Thuir, pivot du mouvement tournant que méditait Ricardos. Mais il eût fallu jeter sur Corbère une masse imposante, et c'est à peine si l'on y envoya 1,800 hommes. Encore, les deux tiers de cette petite troupe, qui étaient fournis par le camp de l'Union et commandés par le général de Frégeville, devaient-ils, conformément à des ordres qu'on n'avait pas l'habitude de donner si précis, se borner à intercepter les secours que le camp de Ponteilla aurait pu expédier à Corbère, et, par suite, rester en observation, déployés entre Corbère et Thuir, leur gauche appuyée à un petit bois voisin, leur droite à une hauteur qui touchait au point menacé. Six cents hommes seulement, qui venaient de sortir du camp de Cornelia, sous les ordres du général Lemoine, devaient attaquer le village.

Néanmoins Corbère, surpris au milieu des ténèbres, fut enlevé. Les défenseurs se retirèrent dans le château. Ce mouvement échappa sans doute à Lemoine, qui se croyait entièrement maître de la position, quand la fusillade recommença tout à coup. Nos soldats, dans la confusion d'une attaque de nuit, s'imaginent qu'ils sont coupés, et prenant les troupes de Frégeville pour une colonne ennemie de secours, font feu sur elles. Celles-ci ripostent. D'un autre côté, les Espagnols du château, qui avaient causé cette alarme en reprenant l'offensive, redoublent d'efforts. Alors nos soldats évacuent précipitamment Corbère et refluent vers Cornelia dans un désordre que les Espagnols, campés sur la Tet, auraient pu changer en déroute, s'ils ne s'étaient laissé distraire par l'artillerie de notre camp, qui, de la butte Saint-Martin où nous avions une redoute, tonnait sur Millas depuis l'entrée de la nuit, pour faire diversion.

Frégeville, qui s'en était tenu à la lettre de ses instructions, se retira en bon ordre sur le camp de l'Union.

Barbantane arriva à Cornelia pour voir rentrer les fuyards. Il fit de nouveau jeter quelques bombes et obus dans Millas, puis il se retira pour annoncer au ministre (car il avait bien fallu qu'il ouvrît enfin les yeux!) que, si on ne le secourait

promptement, il n'était pas en état de défendre la rive gauche de la Tet. Il eût mieux fait d'avouer de suite ce qu'il devait confesser quelques jours plus tard, et après de nouveaux affronts, qu'il succombait à sa tâche.

Évidemment, Ricardos allait profiter du succès de Corbère pour déboucher des environs de Millas où il continuait à se concentrer, et se jeter sur le camp de Cornelia, dont la chute pouvait, seule, lui assurer la possession de la rive qu'il convoitait. La prudence la plus vulgaire prescrivait alors à la défense de replier dans le camp menacé les 4,000 hommes de la division Mondredon, dont 1,500 étaient dispersés de Force-Réale à Montalba. Mais Barbantane, non-seulement ne donna aucun ordre de concentration à ces détachements épars que le premier souffle allait emporter, mais il ne sut pas même fixer à son poste le général Mondredon qu'il retint près de lui à Perpignan. C'était Lemoine qui commandait à sa place à Cornelia où il avait à peine, sous la main, 2,500 combattants.

Ricardos ne pouvait plus hésiter. Aussi employa-t-il la journée du 27 à rassembler 5,000 hommes au col Ternère et 7,500 autour de Millas : les 5,000, division Crespo, pour aborder préalablement la rive gauche en face du col, balayer Montalba, Belestat, Caladroit et tourner Force-Réale ; les 7,500 autres, division las Amarillas, pour assaillir de front le camp de Cornelia. L'attaque fut fixée au lendemain.

Le 28 donc, Crespo passa la Tet à la hauteur de Montalba et dispersa nos postes, qu'il poursuivit jusqu'à Caramany ; mais comme il allait se rabattre sur Force-Réale, survint un violent orage qui emporta les ponts de la Tet et rendit ce torrent momentanément infranchissable. Il fallut encore attendre au jour suivant.

Enfin le 29, à 4 heures du soir, ce passage tant différé s'effectua. La division espagnole était partagée en trois colonnes : 6,000 hommes à droite, qui débouchaient par le pont jeté entre Saint-Féliu-d'Aval et le Soler ; la cavalerie au centre, en face de Cornelia ; 1,500 combattants à gauche, qui passaient au pont de Millas. Ces trois colonnes conver-

gèrent immédiatement sur le camp français, pendant que Crespo venait, par derrière, assaillir Force-Réale.

Ce mouvement, bien combiné, eut un succès aussi rapide que complet. Nos batteries, chargées en flanc, furent enlevées par la cavalerie, et nos troupes soutinrent à peine le premier choc. Elles se retirèrent en bon ordre toutefois; même elles ramenaient quelques pièces, mais une charge furieuse de cavalerie les leur fit bientôt abandonner.

A la nouvelle du passage de la Tet par les Espagnols, Barbantane, qui cette fois encore était absent, expédia à Cornelia le général Mondredon. Celui-ci arriva pour assister à la retraite de sa division et fit aussitôt prévenir le général en chef qui, enfin, se transporta sur les lieux. Mais que pouvait, pour changer la face des choses, la présence d'un tel chef? La retraite n'en continua pas moins, et si elle s'exécuta avec fermeté et intelligence, ce fut grâce seulement à la fermeté et au sang-froid d'un officier en sous-ordre, du général Ramel, qui, dès les premiers moments, était parvenu à rétablir l'ordre dans nos rangs disloqués. On ne céda le terrain que pied à pied, non cependant sans éprouver des pertes cruelles qui montèrent à plusieurs centaines d'hommes. Nous laissions, en outre, sur place 10 bouches à feu, un mortier de 9 po, des munitions de toute sorte, 25 caissons ou chariots, enfin tous les effets de campement.

Cette journée du 29 août était une journée malheureuse pour la république : c'était celle de l'entrée des Anglais à Toulon.

Mondredon, qui avait fini par reprendre son commandement, se retira sur Salces. Il fit occuper, en passant, Peyrestortes, Baxas, Rivesaltes, Estagel, et donna ordre à ses postes de se replier sur lui, s'il fallait encore perdre du terrain.

Les Espagnols n'avaient pas l'habitude de profiter de leurs succès, et ils en donnèrent ici une nouvelle preuve; car, en lançant, par un léger détour en plaine, leur cavalerie sur Peyrestortes, ils eussent devancé Mondredon sur ces hauteurs importantes et refoulé dans Perpignan une division battue, qui aurait été pour cette place, médiocrement appro-

visionnée, une surcharge funeste; enfin, ils nous auraient prévenus au défilé de Salces. Cette pensée ne leur vint pas, et las Amarillas se contenta d'envoyer jusqu'à Saint-Estève, une reconnaissance qui avait principalement pour but de couvrir la pointe que poussaient deux autres colonnes dans la direction d'Estagel et de la Tour. Péniblement engagées au milieu d'arides montagnes, par des chemins affreux, et trouvant partout la population en armes, ces deux colonnes revinrent bientôt sur leurs pas. Alors la reconnaissance de Saint-Estève rétrograda jusqu'à Villanova et devint l'avant-garde de las Amarillas, qui s'établit à Pezilla. Le 31, il commença à se retrancher sur ce point.

Tout annonçait que Perpignan allait être investi.

CHAPITRE X.

MONT-LOUIS SAUVÉ ET LA CERDAGNE CONQUISE.

Position stratégique de Mont-Louis. — Description des deux Cerdagnes. — Première invasion de la Cerdagne française (avril). — Nos dispositions pour défendre la trouée de l'Ariége. — Les Espagnols, arrêtés par les neiges, se retirent. — Seconde invasion (juillet). — Mont-Louis fortement compromis par la prise de Villefranche. — Les Espagnols se disposent à investir la place. — Assiette et fortifications de Mont-Louis. — Préparatifs de défense. — Dagobert envoyé avec une division de 3,000 hommes au secours de la forteresse. — Perplexité du général. — Il se décide à attaquer le camp de la Perche. — Préparatifs de l'attaque. — Position de l'ennemi. — Combat de la Perche. — Prise de Puigcerda et invasion de la Cerdagne espagnole. — Progrès des Espagnols en avant d'Olette. — Dagobert se retourne sur eux. — Combat d'Olette.

Cependant, d'autres dangers nous menaçaient dans les montagnes : depuis la prise de Villefranche, Mont-Louis était fortement compromis.

On connaît l'importance de cette place. Création de Vauban, dans une des positions les plus remarquables des Pyrénées, à 1,500 mètres au-dessus de la mer, elle maîtrise les sources de quatre grands cours d'eau : de la Tet, qui va traverser la plaine du Roussillon ; de l'Ariége et de l'Aude, qui descendent dans le grand bassin du Midi ; de la Sègre, enfin, qui tourne le massif de la Catalogne et s'enfonce en long couloir jusqu'au cœur de la Péninsule.

Mont-Louis défend immédiatement l'entrée supérieure de la gorge de la Tet ; car son canon bat à 1,000 mètres le débouché du col de la Perche, par lequel on passe de la Sègre dans la Tet.

Il masque simplement les sources de l'Aude ; mais pour atteindre ces sources en tournant la place, il faudrait se jeter dans des constructions ou des réparations de chemins, qui équivaudraient aux travaux d'un siége.

L'Ariége échappe à l'action directe de la forteresse, cependant elle est soumise à sa sphère d'activité.

Enfin, Mont-Louis nous assure la prédominance dans la vallée supérieure de la Sègre qui, jusqu'à la Seu-d'Urgel, n'a aucun obstacle sérieux à nous opposer.

C'est cette portion supérieure du bassin de la Sègre qu'on appelle Cerdagne.

La Cerdagne se présente sous l'aspect d'une petite plaine qui commence à la descente du col de la Perche, vers Saillagouse, et finit à cinq lieues de là, « *plaine,* dit Vauban, *qu'il* « *ne faut pas comparer à la plaine Saint-Denis, mais qui n'est* « *plaine que parce qu'elle est entourée de si hautes montagnes.* » Elle n'a guère, en effet, qu'une petite lieue dans sa plus grande largeur.

La Cerdagne est renommée par sa fertilité, ses nombreux troupeaux et 114 villages riches et populeux. Si on la compare aux arides montagnes qui l'environnent, ses ressources sont considérables; mais pour une armée en campagne elles sont assez insignifiantes.

Les habitants se font remarquer par leur intelligence et la beauté de leur sang. Ils ont une physionomie à part qu'ils doivent à leur isolement, d'autres disent à leur origine phénicienne, dont on prétend retrouver des traces jusque dans les noms monosyllabiques d'un grand nombre de ses villages.

Par une anomalie dont on rencontre plusieurs exemples dans les Pyrénées, la Haute-Cerdagne appartient à la France, sans qu'aucune limite naturelle marque la frontière qui, ailleurs, suit généralement la ligne de partage des eaux. On rencontre même un gros bourg d'origine romaine, Livia, bizarrement enclavé dans notre territoire.

Topographiquement, la Cerdagne est divisée en deux bassins séparés par un étranglement. Au centre du premier, s'élève, sur un mamelon isolé, la petite ville de Puigcerda, place forte autrefois, mais réduite, depuis Louis XIV, à une méchante muraille. Un gros bourg également fermé, Belver, occupe dans le second bassin une position analogue, mais

plus forte, à cause des escarpements qui rendent inattaquable une partie de son enceinte.

L'occupation de ces deux petits postes assure celle du pays. C'est même pour nous la meilleure manière de couvrir notre trouée de l'Ariége et tout l'ancien comté de Foix. Cette opinion, du reste, était tellement accréditée parmi ceux de nos officiers qui avaient étudié cette frontière, qu'avant l'ouverture des hostilités, malgré notre extrême faiblesse, les généraux Servan et La Houlière voulaient s'emparer de Puigcerda. Mais en Cerdagne comme ailleurs, nous devions être prévenus.

Le 25 avril, en effet, 3,000 Espagnols, sortis de Puigcerda sous la conduite du général Lancaster, étaient venus prendre position à deux lieues de Mont-Louis, entre Err et Sainte-Léocadie. Quatre cents miquelets pénétraient en même temps, par le val de Carol, jusqu'à l'Hospitalet, premier village de l'Ariége à la descente du Puigmoren.

Ce fut alors seulement que nous songeâmes à garder les gorges de l'Ariége où de récents travaux venaient d'aplanir les principaux obstacles du terrain, obstacles qui étaient, à cette époque, la seule défense de cette ligne d'invasion. Un camp de 1,000 hommes, aux ordres de l'adjudant-général Marbot, fut d'abord établi à une demi-lieue au-dessus d'Ax, dans la position appelée la *troisième Baserque;* puis bientôt transporté en amont des Baserques, au-dessus de Mérens.

Cette première tentative d'invasion échoua; les neiges du col de la Perche ne purent être franchies, bien que 1,300 hommes eussent été, pendant plusieurs jours, employés à les déblayer. Vinrent ensuite les maladies occasionnées par les rigueurs de la saison. L'ennemi rentra à Puigcerda et y resta deux mois dans l'inaction la plus complète.

Dans les premiers jours de juillet, la prise de Bellegarde ayant amené les Espagnols sur la Tet, l'invasion de la Cerdagne fut reprise, et la division La Pena, qui comptait 4,000 fantassins, 600 cavaliers et 8 bouches à feu, vint s'installer au col de la Perche.

La Pena débuta par entreprendre quelques redoutes en

vue de la place, mais on ne lui donna pas le temps de les achever. Le 15 juillet, en effet, 80 grenadiers du Gard, qui campaient à Bolcaire, enlevèrent ces redoutes à la baïonnette, et poussèrent, dans leur élan, jusqu'aux villages d'Eyne, de Via et d'Odello, qui furent également emportés. Cette vigoureuse sortie contint les Espagnols jusqu'à la prise de Villefranche.

Ils avaient traîné en Cerdagne, comme nous venons de le dire, 8 pièces de canon. Ces pièces ne dépassaient pas le calibre de 12, et cependant on n'avait pas employé moins de trois mois à les faire passer de l'intérieur de la Catalogne, par la vallée du Ter, dans celle de la Haute-Sègre. Cette difficulté de transporter du canon en Cerdagne eût été rassurante pour Mont-Louis, si la conquête de Villefranche n'était venue ouvrir tout à coup aux Espagnols, pour aborder la place qu'ils menaçaient, une voie beaucoup plus commode que les âpres sentiers des montagnes du Ter, la rampe qui remontait la gorge inférieure de la Tet. Cette rampe cessait, il est vrai, d'être praticable au-dessus d'Olette, d'où, jusqu'à Mont-Louis, elle dégénérait en une étroite et scabreuse corniche à peine accessible aux mulets. Mais un plateau facile, appelé les Llançades, s'étend le long des crêtes de la rive gauche, et d'Olette on pouvait le gagner et le parcourir, jusqu'à Mont-Louis, avec du canon de gros calibre.

Voulant mettre à profit cette disposition des lieux, Ricardos ordonna à Crespo, dont la division occupait toujours le Conflans, de rassembler, en avant d'Olette, un matériel complet de siége, et de le transporter, par les Llançades, devant Mont-Louis. Crespo devait, en même temps, s'entendre avec la Pena pour investir la place, qu'ensemble ils tenaient déjà à demi embrassée. Ils différèrent cet investissement, et ce fut une faute qu'ils allaient reconnaître bientôt et à leurs dépens.

Mont-Louis, qui n'était plus alors désigné que sous le nom de Mont-Libre, est bâti sur un étroit plateau qui penche légèrement vers le sud-est. Ce plateau se termine : au midi, par des talus rapides; à l'est, par un précipice de 60 mètres de

profondeur au fond duquel roule la Tet ; à l'ouest et au nord, par des pans unis de terrain qui s'inclinent en longs glacis. Ceux de l'ouest se raccordent avec le col de la Perche.

La fortification, ouvrage complet de Vauban, consiste en un quadrilataire bastionné et une double couronne adjacente. Le quadrilataire, qui est la citadelle, occupe le sommet du plateau, et ferme la gorge de la couronne, dont les deux longues branches achèvent d'envelopper le bourg.

L'armement de Mont-Louis était encore incomplet ou délabré, quand les Espagnols parurent sur la Tet. Dès-lors, pour communiquer de l'intérieur avec la forteresse menacée, il ne restait plus que le mauvais chemin qui remonte le cours de l'Aude. Il fallut le réparer à la hâte. Pour cela, on établit à Quillan, au pied des Corbières, un camp de travailleurs, grâce à l'activité desquels on put bientôt armer les remparts, pourvoir l'arsenal, approvisionner les magasins pour quatre mois, et porter la garnison au complet, c'est-à-dire à 2,000 hommes. Cette garnison avait à sa tête le chef de brigade Voulland, vieil officier sans connaissance des lieux et d'une intelligence fort ordinaire, mais brave et sûr. Son premier acte avait été de faire pendre un agent des Espagnols qui était venu sonder sa fidélité.

La résistance probable de la place était évaluée à 35 jours.

Cependant la Pena et Crespo continuant à resserrer la forteresse, une attaque semblait imminente, et, malgré les dangers de la plaine, on attachait avec raison trop d'importance à Mont-Louis, cette clef des montagnes, pour l'abandonner à lui-même. Il fut donc arrêté à Perpignan qu'on enverrait une division de 3,000 hommes au secours de la Cerdagne. Dagobert, récemment nommé général de division, s'offrit pour remplir cette mission délicate. Les représentants l'acceptèrent et lui confièrent, par le même arrêté du 7 août qui destituait de Flers, le commandement de la frontière depuis Olette jusqu'à la Garonne.

Dagobert aimait la guerre de montagne où il excellait, mais c'était l'indépendance qu'il aimait par-dessus tout, et qu'il recherchait ici. Toutefois, pour se conformer aux ins-

tructions de l'assemblée souveraine, et à la règle qu'on s'était imposée sur cette frontière, après la chute de Bellegarde, d'enfermer un représentant dans chaque place menacée d'un siége, on adjoignit au nouveau général en chef un représentant du peuple, le député Cassanyes. Heureusement, Cassanyes était un homme droit et sensé, qui contraria peu Dagobert, qui même eut le courage, alors bien rare parmi ses collègues, de faire à la chose publique le sacrifice de son amour-propre, en supportant sans se plaindre les sorties toujours amères, souvent blessantes, d'un esprit railleur et aigri. Bien plus, en dépit de tout, Cassanyes voua *à son général* un respectueux attachement qui ne se démentit jamais, et qui formait un singulier contraste avec l'antipathie que tous les autres conventionnels manifestaient en toute circonstance *à cet officier de l'ancien régime.*

Cassanyes devança Dagobert et donna aux préparatifs de défense une nouvelle activité. Il fit occuper par une batterie la *serre* (le rideau) de Bolcaire qui avait des commandements sur la citadelle et empêchait cette dernière de surveiller un mouvement qu'on aurait pu tenter pour gagner, par le Capsir, la vallée de l'Aude, en tournant la forteresse. Sur la rive gauche de la Tet, vers le village de la Llagonne, on barra directement le chemin du Capsir par une nouvelle batterie de 2 pièces de 8, dont la garde fut confiée à une centaine d'hommes. Cette seconde batterie prenait des revers sur la première, et était elle-même vue de la place. Cent vingt miquelets furent chargés de patrouiller dans la montagne. Enfin, au sud-ouest de la Llagonne, à la lisière d'un fourré, et non loin de la Tet, un bataillon de 800 hommes fut installé autour d'une petite redoute, pour servir de centre à la défense extérieure.

Déjà les batteries espagnoles du col de la Perche insultaient les remparts, quand Dagobert arriva, suivi de 3,000 hommes embrigadés sous les ordres des généraux Poinçot et d'Arbonneau. Son premier soin fut de faire relever, par 300 hommes de troupes de ligne, aux Llançades, le poste de volontaires qui, depuis la prise de Villefranche, gardait, avec 2 pièces de 8 enfermées dans deux petites redoutes, la croupe du plateau au-

dessus d'Olette. Déjà les avant-postes espagnols remplissaient le village ; il n'y avait plus un moment à perdre : en une marche, les deux divisions pouvaient se réunir.

Cependant, on apprend en Cerdagne la situation critique du Roussillon ; d'heure en heure, les nouvelles les plus alarmantes se succèdent. Perpignan va succomber ! qu'importe alors Mont-Louis ? Dagobert passe quelques jours dans une anxiété cruelle. Il avait mis en réquisition, ainsi qu'il y était autorisé par le décret du 7 août, les départements de l'Ariége, de la Haute-Garonne, et le district de Quillan ; rien n'arrivait. Alors, c'était le 27 au matin, il alla proposer à Cassanyes de laisser Mont-Louis à sa garnison qui suivrait le sort des armes, et de se retirer sous Perpignan où devait, d'un jour à l'autre, se décider le sort de la campagne. « Cette proposition « me parut si étrange, dit Cassanyes dans ses Mémoires, « que je ne pus m'empêcher de témoigner mon mécontentement au général, et de lui dire qu'on ne parlait que de « battre en retraite. Dagobert parut contrarié de ma réplique. Il se lève et me quitte brusquement...... Vers midi, « on l'annonce chez moi. Je m'empresse d'aller au-devant de « lui ; il me prend par la main, me fait asseoir avec lui et « me présente un papier, en me recommandant de le lire « attentivement. C'était un plan d'attaque du camp de la « Perche. Je lui serrai la main en lui disant que le plan était « bon. Nous fîmes venir le général Poinçot pour le lui communiquer, et nous convînmes de garder le secret. »

Aussitôt des ordres sont expédiés de tous côtés : à Marbot, qui est dans les gorges de l'Ariége, ordre de marcher en avant ; aux postes de la Llagonne, des Llançades, ordre de rentrer ; à la garnison, ordre de tenir les portes fermées, d'interdire sévèrement l'accès des remparts, pour que rien ne transpire au-dehors.

Le soir, Dagobert, Poinçot et Cassanyes se transportent sans escorte, sur les hauteurs de Bolcaire, examinent le camp de la Perche et arrêtent leurs dernières dispositions.

A 7 heures, Dagobert détache, en enfants perdus, deux compagnies de miquelets ; il les charge de se porter, à tra-

vers le massif du Cambredasse, sur Eyne, *pour y couper ou inquiéter la retraite de l'ennemi, et même s'emparer, si c'est possible, de la personne du commandant de la division espagnole.*

Vers 10 heures, toutes les troupes disséminées dans les environs étaient rentrées dans la place, et l'on y comptait, outre la garnison, 3,000 hommes prêts à marcher.

A minuit, on commence à faire sortir, sans bruit, l'artillerie d'abord, puis successivement les 3,000 combattants, auxquels on prescrit le plus profond silence. Enfin, à 4 heures du matin, les portes de Mont-Louis se referment : toutes nos troupes étaient en marche.

COMBAT DE LA PERCHE.—Le col de la Perche, où campaient les Espagnols, commence à un kilomètre de Mont-Louis et s'étend, sur une longueur de cinq quarts de lieue, jusqu'à la descente de Saillagouse. Large, plat, uni, il est, passé la saison des neiges, praticable à toutes les armes.

La division de la Pena était établie sur deux lignes en travers du chemin, sa gauche au village de Bolcaire, et sa droite un peu en arrière du hameau de Saint-Pierre. Bolcaire était fortement retranché et encombré de miquelets; l'aile opposée, au contraire, était sans appui.

C'est sur cette aile droite que Dagobert avait résolu de frapper, et il avait confié cette attaque principale au chef de brigade Poinçot, le plus ardent de ses lieutenants, qui marchait en tête de colonne avec 1,200 hommes d'élite et 4 pièces de canon. Le centre, de même force, suivait le grand chemin, sous les ordres du général en chef. Le général d'Arbonneau s'avançait sur Bolcaire qu'il devait forcer à coups de canon; il conduisait 500 hommes, trois pièces de 4, deux de 8 et une de 12, le tout monté sur affûts de siége, faute d'autres.

Poinçot, par une marche de flanc rapide, tourne Saint-Pierre, arrive au point du jour sur les hauteurs qui dominaient la droite du camp et engage immédiatement la canonnade.

Notre centre, exposé aux batteries qui enfilaient le chemin, s'avançait lentement; les braconniers montagnards s'étaient

débandés, et c'est à peine si Dagobert suffisait à maintenir l'ordre dans le reste de sa colonne.

Quant à d'Arbonneau, qui avait à traîner par un chemin affreux une pesante artillerie, indispensable cependant pour forcer Bolcaire, il était tout-à-fait en retard.

Poinçot restait donc seul aux prises. Néanmoins, il se porte en avant. Son centre est rompu par la mitraille ; un bataillon tout entier prend la fuite : il fait serrer les rangs et continue. Deux fois, pour l'arrêter, l'infanterie espagnole se présente en colonne, deux fois il la fait reculer par la vivacité, par la précision de son feu. La cavalerie se présente à son tour ; Poinçot la repousse également. Mais il s'est aperçu que c'est à son artillerie que celle-ci en voulait. Alors, usant de stratagème, il feint d'abandonner son canon sur sa droite et ordonne une marche oblique à gauche. Aussitôt 200 cavaliers se précipitent sur les pièces découvertes. Alors, la droite de la ligne française, exécutant au pas de course un changement de front en arrière, enveloppe ces cavaliers, en tue la moitié et prend une partie du reste. Poinçot avait mis à ce mouvement tant d'impétuosité, qu'un instant il se trouve cerné lui-même et obligé de disputer sa vie aux cavaliers que les siens entouraient et taillaient en pièces.

En ce moment même, notre centre, remis d'une première émotion, culbutait l'avant-poste des maisons de la Perche, et d'Arbonneau, parvenu enfin à portée de Bolcaire, couvrait le village de boulets et jetait le désordre parmi ses défenseurs, déconcertés par l'apparition inattendue de l'artillerie sur des crêtes réputées inaccessibles au canon.

Mais Dagobert ne voit que Poinçot dont l'audace l'a transporté. Sans s'inquiéter de sa droite, laissant là son centre qui continue à gagner du terrain, il s'élance vers son intrépide lieutenant. Son arrivée achève d'enlever nos soldats victorieux. Ils se forment en colonne, entonnent le *Ça ira !* et franchissent au pas de charge, sous une affreuse mitraille, les quatre cents toises qui les séparaient de l'ennemi. Le choc fut irrésistible. Les Espagnols, rompus, culbutés, s'enfuient vers Puigcerda ou se dispersent dans les montagnes. Malheu-

reusement, nous ne pûmes compléter notre victoire : nous n'avions pas un seul cavalier; les compagnies franches, égarées, étaient restées lâchement couchées ventre à terre dans un bois; enfin d'Arbonneau, arrêté à Bolcaire, n'avait pas eu le temps d'intercepter le pont d'Eyne, ainsi qu'il avait été convenu; en sorte que l'ennemi en fut quitte pour 300 hommes tués ou blessés, 60 prisonniers et la perte de tout son matériel. Nous n'avions que 150 des nôtres hors de combat.

La poursuite avait à peine duré une demi-heure, que Dagobert, dans la crainte d'un retour de fortune, fit sonner la retraite et rallia ses troupes sur le champ de bataille. Après deux heures de repos dans ce camp si glorieusement conquis, il reprit les traces des fuyards par Palau, Osséga et Sainte-Léocadie, en convergeant vers Puigcerda. Mais les dangers d'une attaque de nuit l'engagèrent à différer jusqu'au lendemain l'attaque de cette petite ville. On bivouaqua autour de Sainte-Léocadie, en-deçà de la frontière.

INVASION DE LA CERDAGNE ESPAGNOLE. — Au point du jour, nos soldats foulèrent pour la première fois le sol ennemi. Ils saluèrent leur entrée en Espagne par des transports de joie; et comme Puigcerda avait été évacué la nuit par les troupes espagnoles, ce fut dans une sorte d'appareil de fête que les vainqueurs de la veille firent leur entrée dans cette ville, escortés par les habitants qui étaient accourus à leur rencontre en demandant à changer leurs clefs contre le titre de citoyens français.

Pour reconnaître ce bon accueil, pour discréditer, autant que possible, les calomnies que les moines espagnols ne cessaient d'exhaler contre nous, et donner en même temps aux Catalans un gage de notre respect pour le culte catholique, le premier soin du représentant fut d'aller, accompagné du général d'Arbonneau, à l'église principale, rendre grâce à Dieu du succès de nos armes.

Dagobert, après avoir masqué sur sa gauche le col de Tosas, par lequel une partie des fuyards s'était écoulée dans la vallée du Ter, et repris sur sa droite possession du val de Carol, marcha sur Belver, s'en saisit et poursuivit le gros de

la division espagnole jusqu'à trois lieues de la Seu d'Urgel. Mais, comme il n'était pas en mesure d'attaquer cette dernière place, il revint sur ses pas, laissa 200 hommes à Belver, 1,000 à Puigcerda, et poussa une reconnaissance vers les passages par lesquels il avait l'intention de déboucher dans le Ter, afin de tenter un coup de main sur la riche manufacture d'armes de Ripoll. Il allait donner suite à ce dernier projet, et il rentrait à Puigcerda pour prendre ses dernières mesures, quand des nouvelles alarmantes de Mont-Louis vinrent tout à coup donner à son activité une nouvelle direction.

COMBAT D'OLETTE. — Chargé, en l'absence de Dagobert, de veiller sur les Llançades, le gouverneur de Mont-Louis y avait renvoyé des volontaires à la place des troupes de ligne, qui en avaient été rappelées pour le combat du 28. Ce nouveau poste, composé en grande partie de jeunes bergers des environs, n'avaient pas tardé à disparaître. Ces étranges volontaires avaient été remplacés par d'autres qui ne valaient pas mieux.

De son côté, Ricardos, à la nouvelle des événements de Cerdagne, avait dépêché du camp de Ponteilla 5 bataillons de ses meilleures troupes, 50 chevaux et quelques nouvelles pièces de canon, pour renforcer à Olette la division du général Crespo. Celui-ci recevait en même temps l'ordre de forcer immédiatement les Llançades et d'aller couper la retraite à Dagobert, que l'on croyait enfoncé vers la Seu d'Urgel.

Le 2 septembre, les Espagnols avaient réuni à Olette 5,000 hommes, 600 chevaux, 4 pièces de 16, 6 pièces de 8, 4 mortiers, des munitions en abondance, en un mot, tout le matériel d'un siége. Comme, du reste, ils n'avaient eu qu'à se montrer pour disperser le poste des Llançades, qui s'était réfugié sur les hauteurs de Sauto, à l'est de Mont-Louis, ils avaient avancé leur parc au pied de la montagne; ils venaient de mettre en réquisition, sous peine de mort, tous les habitants du pays pour travailler à la rampe des Llançades; enfin, ils allaient escalader ce plateau, quand Dagobert apprit ce qui se passait.

Sans hésiter, l'infatigable général prend 1,400 hommes

d'élite, court à Mont-Louis, traverse la place au coucher du soleil, recueille en passant les troupes de Sauto et arrive sans bruit, à la faveur des ténèbres, jusqu'à l'extrémité des Llançades, au-dessus et un peu en avant de Canavell. Là, il forme sa troupe, 1,600 hommes, en trois colonnes, et il lui donne, pour se reposer, le reste de la nuit.

Au point du jour, au milieu d'un épais brouillard qui pesait sur la montagne depuis la veille, nos trois colonnes se précipitent ensemble dans le bassin d'Olette. « *Jamais surprise ne fut plus complète ; nous arrivâmes sur eux comme des éperviers,* » dit le rapport de Cassanyes. Les grenadiers royaux, qui gardaient le parc, se firent hacher sur leurs pièces ; ce fut la seule résistance. Le reste s'enfuit à la débandade, abandonnant tout. Villefranche les recueillit et arrêta la poursuite des vainqueurs, qui ramassèrent sur le champ de bataille : 14 bouches à feu, 300 prisonniers (dont 30 officiers et 3 colonels), 300 morts ou blessés, enfin un riche butin qui les indemnisa de leurs fatigues. Ils n'avaient à regretter qu'une trentaine des leurs.

Mont-Libre était sauvé. Cassanyes, qui avait partout suivi Dagobert au milieu du feu, courut porter à Perpignan l'heureuse nouvelle de ces deux rapides et brillantes victoires, nouvelle qui arriva bien à propos, car au dedans et au dehors la situation de cette place était affreuse.

CHAPITRE XI.

PERPIGNAN MENACÉ.

Description des fortifications de Perpignan. — Etat de la place. — Barbantane se décide à quitter Perpignan. — Effet de cette détermination. — Le camp de l'Union fort mal gardé. — Surprise d'Orles et de Cabestany. — Belle résistance du général de Fregeville. — Effroi dans Perpignan. — Lettre lamentable de Barbantane au ministre de la guerre. — Il se retire à Salces, puis à Narbonne. — Situation de Perpignan après cette retraite. — Conduite énergique du représentant Fabre. — Sa belle proclamation. — Terreur. — Lettre vigoureuse de d'Aoust à la Convention. — L'esprit public se relève. — Préparatifs de défense à Perpignan. — Triste situation de la division de Salces. — Tâtonnement des Espagnols sur la rive gauche de la Tet. — Ils s'emparent de Rivesaltes. — Ils s'établissent sur les hauteurs de Peyrestortes. — Rivalité de nos divisionnaires. — Belle occasion perdue. — Barbantane donne sa démission; ce qu'il devient. — Mondredon remplacé à Salces par le général Goguet. — Dagobert nommé général en chef par intérim. — En attendant son arrivée, d'Aoust commande en chef. — Il essaye de surprendre le camp de Ponteilla.

Perpignan s'élève au centre de la plaine du Roussillon, sur le penchant d'un coteau que couronne une vaste et forte citadelle. La ville est entourée d'anciens remparts que Vauban a transformés en fronts modernes. La citadelle a deux enceintes et un réduit. Ce réduit, qui occupe le point culminant de la colline, est l'antique palais des rois d'Aragon. La première enceinte, celle de l'intérieur, commencée par Louis XI, est d'un faible profil; la seconde, ouvrage de Philippe II, est monumentale comme toutes les constructions de ces beaux temps de l'Espagne.

L'ennemi débordait déjà dans les plaines du Roussillon, que Perpignan, ce boulevard des Pyrénées orientales, avait encore ses parapets délabrés, ses arsenaux dégarnis, ses magasins vides. Il fallut donc improviser en quelques semaines,

et avec l'ennemi aux portes, des préparatifs qui exigent ordi nairement un long travail et les loisirs de la paix. On y parvint, mais au prix de quels douloureux sacrifices! Ici, c'était le commandant de l'artillerie qui échappait par le suicide aux colères des proconsuls, à des ordres insensés qui prescrivaient, sous peine de mort, de compléter en quelques jours l'armement des remparts, comme s'il se fût agi de relever un lambeau de terrassement ou de palissades. Là, c'étaient les habitants de la campagne qui, sommés, toujours sous peine capitale, de transporter dans la place les grains nécessaires à leur subsistance, allaient en redemander à Ricardos, en échange de leur soumission.

Ces terribles exigences, toujours inexécutables dans les délais prescrits, aboutirent néanmoins, après trois mois d'efforts désespérés, à mettre en assez bon état les fortifications et l'armement de la place. A la fin d'août, on comptait en magasin des vivres pour 35 jours et pour une garnison de 4,500 hommes, qui, à la rigueur, auraient suffi à la défense, avec l'aide des habitants que l'on supposait approvisionnés. Du reste, cette garnison, d'un effectif très-variable, à cause de la proximité du camp, pouvait toujours être, en quelques heures, portée au grand complet. (Voir l'état de situation au 1er septembre.) Mais ce qui manquait irrémédiablement, c'étaient des bâtiments voûtés, des bois de blindage, enfin des abris, contre un bombardement que le matériel de l'ennemi, ses précédents, ses menaces, semblaient rendre imminent.

Telle était la situation critique de Perpignan, quand le passage de la Tet par les Espagnols vint encore l'aggraver. C'était le 29 août. Barbantane, que nous avons laissé à Cornelià, assistant, dans l'attitude la plus inerte, à l'envahissement de la rive gauche de la Tet, avait placé toute sa confiance dans son chef d'état-major Giacomoni, officier aussi éclairé que brave et d'un dévouement éprouvé, mais qui, dans cette conjoncture où il fallait s'affranchir des règles ordinaires, déployer de l'audace, ne sut que montrer une prudence vulgaire.

Il était prudent, indispensable même, dans la prévision d'un investissement prochain, « d'évacuer sur la division

« Mondredon la cavalerie, les malades, les bouches inutiles ; « d'organiser sur nos derrières des magasins, des dépôts de « recrues, pour recevoir et former cette multitude d'hommes « que la levée en masse allait amonceler dans les Cor- « bières ; » et Giacomoni, dans une lettre à Barbantane, en date de ce même jour, 29 août, eut raison de conseiller ces sages mesures ; mais pourquoi ajoutait-il « que l'état-major « général aussi devait quitter Perpignan ? » Bien plus, comme on semblait hésiter à suivre ses conseils, il revint à la charge le 1er septembre, et dans une nouvelle lettre, plus pressante encore que la première, il alla jusqu'à proposer de retirer la grosse artillerie du camp de l'Union.

A tant d'instances, un chef incapable de prendre l'initiative d'une résolution qui mettait en jeu le salut de son armée, n'avait rien à répondre, et Barbantane adopta, à peu de chose près, les mesures proposées par son lieutenant. Il fut arrêté : « que le quartier-général serait transporté à Salces ; qu'on « maintiendrait l'effectif d'une division au camp de l'Union ; « que le général d'Aoust en prendrait le commandement ; qu'on « en retirerait la cavalerie ; enfin, qu'on s'efforcerait de con- « server les communications entre Salces et Perpignan. »

Cette détermination fut accueillie, comme un acte d'insigne faiblesse, par d'universelles et violentes clameurs, qui retentirent aussitôt dans notre malheureux camp, où fermentaient déjà tant d'éléments de dissolution. A ce rassemblement d'hommes attroupés à la hâte, un seul lien donnait l'apparence d'un faisceau, d'une armée. Cet unique lien, ce n'était point encore la discipline, qui n'avait été, jusque-là, pour nos volontaires, qu'un mot abhorré, et, comme ils le proclamaient eux-mêmes, *une chaîne bonne tout au plus pour les esclaves du tyran de Castille :* c'était l'enthousiasme révolutionnaire seulement, l'enthousiasme qui a des réactions si subites, si fatales, qui pâlit si inopinément au moindre souffle contraire ! Aussi, qu'on se figure le relâchement, la démoralisation, que la nouvelle inattendue d'un mouvement de retraite vint jeter tout à coup au milieu de ce camp qui passait déjà pour sacrifié !

Déjà même il semblait abandonné, tant était grande la négligence de ses défenseurs qui dormait aux avant-postes, à la lueur, en quelque sorte, des grand'gardes espagnoles!

Ce déplorable état de choses inspira à Ricardos la résolution d'essayer une seconde fois de rejeter, dans la place qu'il voulait investir, ce camp si fortement ébranlé; mais, heureusement pour nous, le trop prudent général ne crut devoir hasarder qu'une timide surprise et des forces manifestement insuffisantes.

COMBAT D'ORLES. — Dans la nuit du 2 au 3 septembre, il fit sortir en silence, de son camp de Ponteilla, trois petites colonnes qui se dirigèrent: celle de droite, de 400 baïonnettes et 400 chevaux, sur Cabestany; celle du centre, de 2,000 hommes, sur le centre de notre position; la troisième, sur le moulin d'Orles. Cette dernière, composée d'un millier de gardes vallones, était la véritable colonne d'attaque. Profitant, pour se dérober, des oliviers qui ombragent comme une forêt les bords de la Basse, elle se glissa sans être aperçue le long de cette rivière, et enleva d'emblée la batterie qui couvrait le moulin. La surprise fut si complète que bon nombre de nos soldats périrent égorgés dans leurs tentes.

La colonne qui marchait sur Cabestany alla moins vite; cependant elle ne tarda pas à compromettre les redoutes qui défendaient les abords du village. Quant à la colonne du centre, destinée seulement à diviser notre attention, elle se bornait à observer.

Cette irruption si brusque, si imprévue, déconcerta le camp de l'Union. Débordées à droite, menacées à gauche, tenues en échec au centre, nos troupes, immobiles dans leurs retranchements, attendant des ordres qui n'arrivaient pas, étaient dans un de ces moments d'hésitation où un grain fait pencher la balance. Un de nos chefs y jeta bravement son épée.

Le général de Fregeville était campé un peu en arrière d'Orles. S'arrachant du lit de douleur où le retenait une fièvre ardente, il accourt au moulin et y soutient, pendant cinq quarts d'heure, une lutte désespérée, jusqu'à ce que, succombant à la violence du mal qui le consumait, il tombe évanoui

dans les bras de son aide-de-camp, où il est fait prisonnier.

Cette belle résistance donna aux nôtres le temps de se reconnaître : le bataillon de grenadiers du commandant Banel, ayant à sa tête le général Giacomoni, fondit sur Orles, reprit notre batterie, tua ou blessa 150 gardes et rejeta le reste sur Canohes.

Cependant, la démonstration sur Cabestany se terminait par une scène de carnage : le village avait été forcé, saccagé, incendié, et une centaine de cadavres, parmi lesquels des femmes, des vieillards, des enfants, gisaient au milieu des décombres et des flammes.

On fit au général Ramel, qui commandait notre cavalerie, un reproche, et plus tard, un crime (qui lui coûta la tête), de n'avoir point inquiété la retraite de l'ennemi, et d'être resté dans l'inaction, quand il pouvait, tout au moins, en se lançant sur la route de Toulouse, reprendre aux Espagnols une centaine de prisonniers qu'ils emmenèrent tranquillement.

RETRAITE DU GÉNÉRAL EN CHEF. — Perpignan fut dans l'effroi, et, pour achever la situation, dans la nuit suivante, l'état-major général, le trésor public et 4,000 hommes, y compris la cavalerie, quittèrent la place et se retirèrent à Salces (1).

Quand, le 4 au matin, le bruit de cette déplorable retraite fut répandu, un concert de malédictions s'éleva de toutes parts contre celui qui l'avait ordonnée. Barbantane, encore présent sur les lieux, eut beau répondre *qu'il était général en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales et non de Perpignan, qu'il était de son devoir de ne pas compromettre les troupes de la république ;* il eut beau aller même jusqu'à offrir de rester à Perpignan comme simple divisionnaire, si on voulait lui donner un successeur qui irai tà Salces commander à sa place : personne ne voulut comprendre que le poste du général en chef était ailleurs qu'au foyer même du danger. Le malheureux général persista néanmoins à quitter la place; seulement, il retarda son départ de quelques heures pour expédier au ministre de la guerre le bulletin de son échec de la veille,

(1) Mémoires de Barbantane imprimés en 1820 (1 vol.)

et lui faire, sous l'étreinte d'une sorte de délire, ces cruels aveux d'impuissance :

« Je vais à Narbonne voir si les troupes nous arrivent et « leur donner une direction..... J'occupe le poste du plus cou- « rageux républicain..... Je ne manquerai ni de zèle, ni d'ac- « tivité, ni de courage..... Je vais réunir tous mes efforts, « toutes mes facultés, pour former cette nouvelle armée. « Puissé-je y réussir, et mes foibles talents et mes facultés « physiques, suffire à ce terrible fardeau ! Des craintes très- « fondées me font souhaiter que vous puissiez envoyer à « cette armée un général expérimenté et bon patriote, sous « les ordres duquel je puisse combattre un ennemi qu'il est « cruel de voir sur le territoire de la république. » Puis il partit pour Salces, accompagné de son chef d'état-major Giacomoni et du représentant Bonnet.

Il laissa Perpignan de plus en plus consterné. Dès-lors, les conseils administratifs, si prompts à incriminer les généraux, à les accuser de trahison, de lâcheté, tous ces fameux clubistes ne dissimulèrent plus leur profond abattement. Les plus compromis demandaient déjà à être compris dans la capitulation ; car, au sein de cette foule éperdue, il n'était plus question que de capituler. Une épidémie cruelle sévissait, et les officiers de santé avaient déserté leurs postes. Enfin, au milieu de la désolation générale, vinrent tomber, par surcroît, les accablantes nouvelles de l'insurrection lyonnaise et de la prise de Toulon.

A une telle crise, il fallait des remèdes prompts et violents. Ils furent apportés sur l'heure par le représentant Fabre qui, de Collioure où il s'était jusqu'alors renfermé, était accouru à Perpignan, sitôt que cette place était devenue le point de mire des Espagnols. Il débuta par la proclamation suivante :

« Seront punis de mort tous ceux qui murmureront le mot « *capitulation*, ou qui auront des rapports quelconques avec « l'ennemi. On dressera la liste des suspects, ils seront ren- « fermés ; la liste des faibles, ils quitteront la place ; la liste « des forts, ceux-là jureront de s'ensevelir sous les ruines de « la citadelle. Les habitants des campagnes viendront s'en-

« fermer dans la place avec leurs grains, et de là, à l'appel du « tocsin, ils voleront au secours de leurs communes incen-« diées. Ceux qui mourront les armes à la main seront ho-« norés : on publiera leurs noms. La république adopte d'a-« vance les veuves et les orphelins. »

Puis s'épanchant dans un rapport confidentiel au comité : « Ces Catalans du Roussillon sont plus Espagnols que Fran-« çais. C'est une vaste famille de prêtres et d'émigrés. Mais « l'instrument de mort est en permanence, et les émigrés et « les prêtres y passent tour à tour. Tous les jours nous nous « pénétrons de l'idée de faire guillotiner la moitié des sus-« pects et de déporter le reste sur les côtes d'Afrique. »

Les actes suivirent les paroles : tous les suspects furent arrêtés; l'instrument de mort resta en permanence, et la hache, levée sur toutes les têtes, s'abaissa sur plusieurs.

D'Aoust, de son côté, ne resta pas en arrière du représentant, et le jour même du départ de Barbantane, le 4 septembre, il écrivait au ministre de la guerre : « Je réponds que « les remparts de Perpignan ne seront jamais souillés par « l'infâme drapeau du tyran espagnol. Si les circonstances « faisaient que la place ne fût pas tenable, j'ai juré de ne ja-« mais signer de capitulation, de faire sauter les fortifications « de la ville et de la citadelle, et de me faire jour avec mes « braves camarades, ne laissant aux vils satellites du despo-« tisme qu'un monceau de ruines et de cendres, digne spec-« tacle de leurs regards féroces. Tous les bons patriotes me « suivront, car l'homme libre ne peut vivre sur un sol es-« clave. » Signé : le commandant *de l'armée* de Perpignan.

Cette attitude des autorités opérait déjà sur l'esprit public une réaction salutaire, quand la nouvelle des succès de Dagobert vint le relever tout à coup. Les retours sont prompts dans les imaginations méridionales : on se crut sauvé, et tout prit subitement une face nouvelle. L'épidémie même cédait. « Les médecins, en fuyant, vous ont débarrassés d'un premier fléau, s'écriait gaiement le terrible dictateur, moi, je vous guérirai des autres. »

Pour achever de dissiper les terreurs d'un bombardement,

et surtout pour distraire les troupes campées sous Perpignan de la funeste pensée de se retirer derrière les remparts, on ébaucha à la hâte, tout autour de la place, des ouvrages de campagne : une tête de pont sur la Tet, des retranchements autour du moulin des Quatre-Casals, une redoute enveloppant la chapelle du Vernet. On se rappelait que c'était de la plaine du Vernet que Perpignan avait été bombardé sous Richelieu, et, pour se mettre en garde de ce côté, on retrancha l'importante position de Pélicier et le mas d'Astros. On éleva encore une redoute entre les mas Vermeil et Anglade, puis une autre entre ce dernier point et le camp de l'Union. Les hauteurs Saint-Jacques menaçaient la place : on y commença quelques terrassements, une petite étoile et un ouvrage à cornes avec réduit; on palissada les chemins couverts correspondants à ces hauteurs. L'armée, réunie, n'aurait pas suffi à garder tous ces postes, mais il ne s'agissait que de la rassurer, de la tenir en haleine, et ce but fut atteint.

Cependant, la division de Salces, encore sous le coup de sa défaite de Cornelia, loin de participer au mouvement qui ranimait Perpignan et le camp de l'Union, voyait son quartier-général reculer jusqu'à Sijean et son chef jusqu'à Narbonne, son chef, qui ne s'était pas même arrêté 24 heures au milieu de ses propres soldats! Aussi, cette malheureuse division semblait-elle destinée et toute prête à suivre le honteux exemple de son général, à se réfugier à l'intérieur. Elle couvrait de ses bivouacs désorganisés la croupe des Corbières, en arrière du château. Quelques détachements gardaient les autres défilés dans les montagnes : 200 hommes, les crêtes au-dessus d'Opouls, 100 autres, les gorges de la Berre, à Carcastell. Enfin, le général Lemoine continuait à occuper les hauteurs de Peyrestortes avec 1,500 hommes et quelques pelotons de cavalerie qui n'avaient pas encore suivi le reste de nos escadrons qu'on venait, faute de fourrages, d'interner au-delà des Corbières. Cette troupe, aux ordres de Lemoine, formait l'avant-garde de la division de Salces, qui méritait à peine le nom de division de secours, et qui avait déjà pris le nom d'armée.

Heureusement que sur la rive gauche de la Tet, comme naguère sur la droite, les Espagnols montraient une timidité inconcevable; car, après avoir perdu les quatre premiers jours de septembre à se retrancher à Pezilla, ce fut le 5 seulement que, hasardant un pas en avant, ils poussèrent une pointe sur les hauteurs de Peyrestortes. Ce n'était qu'une simple reconnaissance; néanmoins, sitôt qu'elle se présenta, Lemoine, lâchement abandonné par sa cavalerie, fut contraint de rétrograder sur Rivesaltes, et c'est à peine si nos miquelets eurent le temps de décharger leurs armes. Mais l'ennemi n'abusa pas de sa facile victoire : après s'être déployé sur les hauteurs que nous venions d'évacuer si précipitamment, il resta quelque temps en observation, puis il se retira sans brûler une amorce.

Mondredon vint prendre la place du général Lemoine, qui retourna à Perpignan. Il établit à Rivesaltes un bataillon, une compagnie de miquelets, un peloton de cavalerie et trois pièces de canon, le tout sous les ordres du chef de bataillon Devaux, puis il replia sur Salces le reste de l'avant-garde.

Le lendemain 6, les Espagnols reparurent un instant sur les hauteurs de Peyrestortes; mais ils se contentèrent de faire descendre dans le village quelques troupes destinées à observer celles que nous avions laissées à Rivesaltes, et, ce contre-poste établi, ils se retirèrent de nouveau.

Le 7, même démonstration. Mondredon s'avance sur Rivesaltes; il est attaqué en route et forcé de reculer.

Ce faux mouvement décida enfin Ricardos à s'emparer définitivement des hauteurs de Peyrestortes. Le lendemain donc, 8 septembre, vers 5 heures du soir, le général Las Amarillas nous attaquait à Rivesaltes avec des forces supérieures. Toute résistance sérieuse était impossible. Aussi, après quelques coups de canon, notre petit poste prit-il le parti de se retirer sur Salces. La retraite s'exécutait en bon ordre, quand, brusquement chargée par les houlands-flanqueurs espagnols, et donnant une fois de plus le signal de la déroute, notre cavalerie se débanda, sans même attendre le choc, et s'enfuit à travers l'infanterie qui fut entraînée. Les houlands égor-

gèrent les prisonniers. Nous perdîmes 200 hommes et une bouche à feu.

Au bruit du canon, d'Aoust s'était avancé sur la route de Narbonne jusqu'au Vernet; mais, à la vue de l'artillerie espagnole qui se dirigeait sur lui, il s'était retiré comme il était venu.

Ce nouveau succès enhardit tout à coup Ricardos jusqu'à l'imprudence et lui fit, en un moment, entasser fautes sur fautes. Ainsi, au lieu de pousser à outrance la division de Salces, déjà si ébranlée, il s'arrêta pour se retrancher dans la position isolée de Peyrestortes et y porta 12,000 hommes. Encore, si, en aventurant ces 12,000 hommes entre nos deux divisions, il les eût définitivement séparées; ou simplement, si, dans cette plaine unie comme une glace, il avait répandu quelques pelotons de cavalerie, qui auraient suffi pour intercepter les communications. Mais loin de là, non-seulement il laissa libre tout le terrain, appelé *la Salanque,* entre la mer et la grande route, mais cette route, qu'il eût été si facile de couper, c'est à peine s'il la fit battre par ses patrouilles. Enfin, il affaiblit encore le camp de Ponteilla pour envoyer dans le Conflans, où il redoutait toujours Dagobert, quatre nouveaux bataillons, plusieurs escadrons et de l'artillerie.

Ainsi, l'armée espagnole se trouvait disséminée sur quatre points qui n'avaient entre eux aucune liaison : Argelès, Ponteilla, Olette et Peyrestortes. Au centre de cette circonférence, Perpignan pouvait, en une nuit, concentrer 20,000 hommes et en accabler successivement ces tronçons épars. En commençant par Ponteilla, on eût coupé en deux la ligne d'opération de l'ennemi, et, du même coup probablement, terminé la campagne. Le cri public indiquait cette combinaison si facile à saisir. Mais l'anarchie divisait nos généraux. Jaloux les uns des autres, ils voulaient tous être indépendants. Chaque divisionnaire se considérant comme chef d'une armée à part, armée de Salces, armée de Perpignan (car, comme pour légitimer en droit l'usurpation de fait, on prodiguait à chaque division le nom d'armée), ils répugnaient à toute entreprise dont ils n'avaient pas personnellement l'initiative, et

ne voulaient correspondre directement qu'avec le comité de salut public. A de légers sacrifices d'amour-propre, ils préféraient une responsabilité qui conduisait à l'échafaud!

Barbantane ne donnait plus signe de vie, si ce n'est toutefois pour récriminer contre les généraux qui se battaient à sa place. Ce n'était même plus lui, c'était Giacomoni qui continuait la correspondance officielle. A la fin pourtant, rougissant de sa nullité, il déposa le commandement. « Cette situation est au-dessus de mes forces; je n'y résiste plus, » écrivait-il, le 12, au ministre de la guerre, en lui envoyant sa démission que suivit immédiatement sa destitution officielle. Il se retira à Toulouse où il fut arrêté; mais relâché bientôt, il profita de sa liberté pour se rendre à Paris. Là, rencontré un jour par Robespierre, il fut arrêté de nouveau. Ses fautes ne pouvaient laisser aucun doute sur le sort qui lui était réservé, et, en effet, il était porté sur la liste des malheureux qu'on devait exécuter le 7 thermidor, quand l'intervention de quelques représentants du Midi et la révolution du surlendemain le sauvèrent.

Le faible Mondredon fut remplacé par Goguet, qui, par une des plus étonnantes métamorphoses dont on vit alors tant d'exemples bizarres, de médecin était devenu, en quelques mois, général de division.

Le peuple appelait à grands cris, à la tête de notre malheureuse armée, le seul homme véritablement digne de la commander, le vainqueur de la Cerdagne. Fabre ne l'aimait pas; mais Cassanyes, le fidèle compagnon du glorieux général, surmonta la répugnance de son collègue, et Dagobert fut nommé. On lui expédia sur-le-champ l'ordre de redescendre dans la plaine avec l'élite de sa division.

D'Aoust fut chargé de l'intérim.

Jeune, brave, fils d'un conventionnel qui avait demandé *la mort de Louis ou de la république,* lui-même ardent révolutionnaire, quoique d'origine aristocratique, d'Aoust, n'était encore, un an auparavant, qu'un officier subalterne, remplissant auprès de Rochambeau d'abord, de Biron ensuite, les fonctions d'aide-de-camp. C'étaient autant de titres de re-

commandation aux yeux des représentants; aussi en devint-il bientôt l'intime favori.

Naturellement impatient de profiter de son commandement temporaire pour ajouter à sa réputation naissante, d'Aoust voulut agir, et il débuta par une heureuse inspiration, celle d'attaquer le camp de Ponteilla. C'était bien là, en effet, qu'il fallait frapper; seulement, il fallait frapper avec des forces supérieures, et non, comme on allait le faire, avec une division réduite, par la désertion et les maladies, à6,000 combattants. Mais pour réunir ces forces supérieures, il eût fallu recourir aux troupes de Salces et de Collioure, et l'on ne paraissait pas se soucier, en même temps que l'on pouvait craindre, à cause du danger des communications, d'en réclamer l'appui

Prévenu, par les habitants mêmes de la maison que Ricardos occupait à Trouillas, de la négligence avec laquelle se faisait la garde du quartier général, d'Aoust avait conçu l'espoir d'enlever le chef de l'armée espagnole, et il réduisit ainsi, aux mesquines proportions d'une surprise accidentelle, un projet qui, convenablement exécuté, aurait pu avoir, sur l'issue même de la campagne, d'incalculables conséquences.

Il sortit de ses retranchements dans la nuit du 15 au 16, et, après avoir formé ses troupes en trois colonnes, il dirigea : la gauche sur les hauteurs du Rear, le centre sur le mas Deu, et la droite, composée de l'élite de la division, sur Trouillas.

Cette droite, qui était la colonne d'attaque, marchait avec promptitude et résolution, quand l'explosion fortuite d'une arme à feu donna l'éveil au camp ennemi. D'Aoust, déconcerté, ordonna aussitôt la retraite.

Cependant Ricardos, qui depuis quinze jours tâtonnait l'investissement de Perpignan, tout en s'occupant de réunir un matériel de siége, faisait jeter sur la Tet, à Saint-Féliu-d'Aval, un deuxième pont, et il continuait à diriger par là sa grosse artillerie qu'on évaluait déjà à 80 bouches à feu. Toutes les nuits, sa cavalerie rôdait autour de nos avant-postes. Enfin, le 17, il parut se décider.

CHAPITRE XII.

JOURNÉE DE PEYRESTORTES.

Combat du Vernet. — Prise et reprise de ce poste. — Les habitants de Perpignan accourent sur le champ de bataille.—Comment, d'une scène populaire, surgit la pensée d'attaquer le camp de Peyrestortes. — Description de ce camp.— Les deux divisions de Perpignan et de Salces doivent, à une heure donnée, se trouver réunies sous ce camp pour l'attaquer. —Marche de d'Aoust; son plan d'attaque. — Il est repoussé. — Marche de la division de Salces. —Son attaque nocturne réussit. — La division de Perpignan revient à la charge. — Le camp est enlevé; fuite des Espagnols. — Beaux résultats de cette journée. — Reprise de Villefranche. — Le Conflans évacué. —Le mouvement progressif de l'invasion est arrêté.

COMBAT DU VERNET. — Le 17 septembre, jour de sainte Victoire (les Espagnols aimaient ces rapprochements), 6,000 hommes d'infanterie, 400 carabiniers royaux et 15 bouches à feu de tout calibre sortirent, à 2 heures du matin, du camp de Peyrestortes, sous les ordres du général Curten, et se dirigèrent sur le Vernet.

Le Vernet est un groupe de quelques maisons, situé à deux kilomètres de Perpignan, à l'intersection de la route de Narbonne avec un canal d'arrosage, et à l'embranchement de deux chemins qui conduisent, l'un à Peyrestortes, l'autre à Saint-Estève. Ce poste était gardé par une centaine de volontaires retranchés, avec 3 pièces de canon, autour d'une petite chapelle, et commandés par le général Soulheirac. A une portée de fusil de là, du côté de l'est, s'élevait un moulin à poudre où était également retranchée une poignée de miquelets.

A quatre heures du matin, les Espagnols, arrivés à petite portée de canon du Vernet, ouvrirent le feu. Pendant une heure et demie, nos 3 pièces ripostèrent avec vivacité; mais

une d'elles ayant éclaté et l'affût d'une autre s'étant brisé, toute résistance devint impossible, et Soulheirac se retira en bon ordre sur Perpignan. L'ennemi alors s'empara du Vernet, se forma en bataille le long du canal et fit avancer son artillerie, qui, à 6 heures, tonnait contre la place comme une véritable batterie de siége, car elle comptait des pièces de gros calibre et deux mortiers (1).

Déjà les boulets espagnols sillonnaient les rues de la ville et venaient ébranler les murs mêmes de la salle où les conseils administratifs délibéraient sur les dangers du moment, quand le représentant Cassanyes, sentant qu'il fallait agir, s'élance à la porte du Castillet; et pendant que la garnison et les habitants couraient aux armes, qu'ils garnissaient les remparts, il se précipite au devant des troupes qui s'échappaient du Vernet, les harangue, les ranime, les entraîne vers la poudrière; puis, à la faveur des murs et des haies qui coupaient le terrain entre le moulin et le Vernet, il s'avance vers ce dernier poste jusqu'à bonne portée de fusil et parvient à rétablir le combat. Les Espagnols se contentent de former leur gauche en potence, pour faire face à cette attaque imprévue.

Jusque-là, le camp de l'Union était resté immobile, car il s'attendait, naturellement, à voir une colonne d'attaque venir de Ponteilla. Il semblait impossible, en effet, d'admettre que la marche sur le Vernet fût une pointe isolée, ne se rattachant à aucune combinaison d'ensemble. A la fin, pourtant, après s'être bien assuré que rien ne bougeait devant lui, d'Aoust tire de son camp 2,000 hommes d'élite, et se porte sur le Vernet en deux colonnes : celle de gauche, qu'il commande, s'avance par la grande route malgré les boulets qui

(1) Le projet des Espagnols (qui fut trouvé à Céret l'année suivante) était de s'avancer du Vernet jusqu'aux bords de la Tet, à la faveur des maisons du faubourg, puis de profiter de la digue Orri, qui longe la rive gauche, pour épauler 24 bouches à feu. Cette grande batterie devait être soutenue, en arrière, par 3,600 hommes répandus dans deux sortes de parallèles successives. Ils espéraient ainsi ruiner une partie du front qui s'étend à droite de la porte du Castillet. Le texte espagnol dit : « deux lignes à intervalles (que nous avons traduit par deux parallèles); » et il désigne pour l'emplacement de la brèche à ouvrir : « la face droite du bastion de gauche de la porte du Castillet. »

la sillonnent; celle de droite, que conduit le général Lemoine, tourne vers la poudrière et va renforcer la troupe qui venait de reprendre l'offensive de ce côté. Ces derniers, alors, s'étendent par leur droite, débordent les Espagnols, et, soutenus par quelques pièces qu'ils étaient déjà parvenus à établir en avant du moulin, ils prennent sur l'artillerie ennemie des revers meurtriers.

L'extrême droite de cette aile tournante était formée par les volontaires du 4e bataillon de l'Aude, et appuyée par 120 dragons. La cavalerie espagnole s'élance pour les charger; mais nos volontaires, avec un sang-froid admirable, attendent cette cavalerie jusqu'à demi-portée et, d'un feu de bataillon, en fauchent la moitié; puis, secondés par nos dragons, ils se précipitent sur le reste de ces brillants cavaliers royaux, qui, embarrassés dans les vignes, traqués, culbutés, sont la plupart taillés en pièces ou faits prisonniers. Leur chef, le général Ordono, trouve au milieu des siens une mort glorieuse.

Transportée à la vue de tant d'audace, toute la ligne française se rue à la baïonnette sur le Vernet et le reprend d'emblée. L'ennemi, refoulé sur la route de Peyrestortes, menacé d'ailleurs sur sa droite et ses derrières par de nouvelles troupes qui descendaient du camp de l'Union, se retire en désordre, laissant sur le terrain 400 morts ou blessés, 150 prisonniers et 4 pièces de canon, sans compter celles qu'il nous avait enlevées quelques heures auparavant.

Cependant, une partie de la population de Perpignan, dans l'enthousiasme, était accourue sur le champ de bataille. On entourait, on embrassait les libérateurs, quand tout à coup, du sein de cette foule émue, s'élève un cri : « à Peyrestortes! » C'était un cri de salut; il est répété par tous. D'Aoust seul ne partage point l'entraînement général. Il ne peut admettre l'inconcevable inaction du camp de Ponteilla et, par suite, se résoudre à compromettre ses dernières ressources, à affronter les chances d'un désastre qui le perd sans retour s'il échoue, et qui, dans le cas le plus favorable, quoi que fasse pour lui la fortune, n'entraînera nullement la ruine de ses

adversaires. Mais pendant qu'il hésite, le représentant Cassanyes emporte la délibération populaire sur la route de Salces où il court enlever la division Goguet. Il était dix heures et demie; à cinq, nos deux divisions doivent se trouver, chacune de son côté, en face du camp espagnol.

BATAILLE DE PEYRESTORTES.—Ce camp était assis sur un étroit plateau qui, à la hauteur du village de Peyrestortes et à une petite distance à l'ouest de la route de Narbonne, termine la chaîne de séparation des bassins de la Tet et de la Gly.

Du côté de Perpignan, des talus assez doux raccordent ce plateau avec la campagne qui s'incline vers la Tet par une pente insensible. Le versant opposé, au contraire, tombe brusquement dans le petit vallon dont le village de Peyrestortes occupe l'entrée. Le penchant de la croupe qui regarde l'est tombe de même.

Rassurés par ces escarpements, les Espagnols n'avaient mis aucun soin à se retrancher à l'est et au nord. Au sud, comme la plaine se présente à découvert jusqu'au Vernet, ils s'étaient contentés de quelques batteries disposées de manière à balayer les abords de la position. Mais du côté de la montagne, où les accidents du terrain pouvaient favoriser une surprise, aucune précaution de l'art n'avait été négligée. Là, en effet, profitant de deux ravins adossés qui étranglent le plateau, ils en avaient réuni les têtes par une large tranchée et s'étaient d'abord ainsi formé une sorte d'avant-fossé qui couvrait leurs premiers postes; puis, en arrière, ils avaient élevé des retranchements et les avaient armés d'une formidable artillerie qui battait de ses feux le double ravin.

Deux mille chevaux et leur parc stationnaient à l'entrée du vallon de Peyrestortes.

Cependant d'Aoust, après avoir fait venir du camp de l'Union des renforts qui portaient ses forces à 4,000 hommes, quitta enfin le Vernet, et, remontant le canal qui dessine le pied du long glacis dont les hauteurs de Peyrestortes forment comme la crête, il défila ainsi jusqu'à l'embranchement du chemin de Saint-Estève et de Baxas, à deux kilomètres de la position des Espagnols. Alors, faisant halte, il forma tranquil-

lement sa division en trois colonnes d'attaque et une d'observation : à gauche, Lemoine, avec l'artillerie de position dirigée par Lamartillère; au centre, le général Pérignon; à droite, le chef de bataillon Banel flanqué par 2 escadrons de chasseurs des Pyrénées aux ordres de Ramel; enfin, à l'extrême droite, Soulheirac qui, avec 2 bataillons et 1 peloton de 60 gendarmes à cheval, devait, selon les circonstances, ou couvrir la retraite sur le Vernet, ou tenter, sur la position ennemie, une fausse attaque.

L'attaque véritable, que ce mouvement préparatoire indiquait, devait se porter, par les hauteurs, sur la face occidentale du camp, c'est-à-dire sur la partie la plus solide, la mieux armée de son pourtour. Il est vrai qu'alors, en cas de revers, d'Aoust, appuyé aux montagnes, échappait à la redoutable cavalerie de ses adversaires; mais n'allait-il pas amortir dans les lenteurs d'un engagement d'artillerie et briser contre des obstacles matériels, l'admirable ardeur de ses troupes qui demandaient à grands cris une brusque attaque à la baïonnette? précieux élan qui constituait sa force et aurait dû relever sa confiance.

Quoi qu'il en soit, vers 2 heures, nos colonnes étaient formées et prêtes à déboucher en plaine. Mais il fallait donner à Goguet et à ses 3,500 hommes, le temps d'arriver. Cette division devait s'annoncer par trois coups de canon tirés à des intervalles déterminés d'avance.

Cependant les heures s'écoulent; des ordres, des contre-ordres se succèdent. Enfin, vers 5 heures, d'Aoust, se disant sûr de l'approche de son collègue, donne le signal du départ. Lemoine décrit, à gauche, un grand arc de cercle qui doit le porter sur les crêtes par le col de Baxas, seule voie praticable à l'artillerie pour escalader les hauteurs; par suite de ce détour, le centre et la droite s'avancent avec une lenteur extrême; enfin, le corps d'observation s'échelonne en arrière de la droite.

La cavalerie espagnole ne pouvait manquer de profiter de l'avantage que lui donnait contre nous la plaine entièrement

découverte que nous traversions. Aussi, à peine avions-nous fait 7 à 800 pas, au bruit de quelques coups de canon tirés du camp à toute volée, que, débouchant à la fois à droite et à gauche, du val de Peyrestortes d'une part, du col de Baxas de l'autre, cette cavalerie menace nos deux ailes, suivant sa manœuvre favorite. Mais reçue à bonne portée de mitraille par notre artillerie légère, puis abordée par les 2 escadrons de Ramel, sur les traces desquels se précipitent 2 bataillons de tirailleurs, elle se retire aussitôt, sans même donner à notre infanterie, qui s'était rapidement formée en grand carré, la satisfaction de brûler une amorce.

Nos colonnes purent donc continuer librement. Elles atteignirent bientôt le pied des hauteurs, et vinrent se développer un peu en arrière et sur la droite du double ravin qui formait, de ce côté, la tête du camp.

L'ennemi, adossé à ses retranchements dans l'intervalle de ses batteries, nous présentait la bataille. Mais il fallait attendre Goguet qui n'arrivait pas; on attendait aussi le signal que devait donner Lemoine, dès que son artillerie serait arrivée en position. Or, cette artillerie, retardée par l'âpreté du terrain, mettait à parcourir son circuit une lenteur désespérante.

Cependant les 40 pièces du camp tonnaient. Nos soldats, abrités par les plis du terrain, avaient peu à souffrir, il est vrai, mais leur patience était à bout. Aussi, sans plus songer à la division de Salces, à peine ont-ils vu, sur les crêtes, la fumée des premières pièces de Lemoine, qu'ils se précipitent en avant et s'élancent dans le ravin qui les séparait des Espagnols. Ce ravin était profond, escarpé, couvert de feux; les assaillants reculent. Ils reviennent à la charge, vains efforts! Une troisième fois ils se jettent dans ce gouffre : impossible de le franchir.

La nuit allait tomber; Goguet ne paraissait pas; d'Aoust voyait une partie de ses prévisions réalisées. Il y eut alors un mouvement d'hésitation. On laissa quelques hommes dans le ravin pour y pratiquer des rampes à canon, et nos troupes

reprirent, en arrière, les positions qu'elles venaient de quitter (1).

Cependant, qu'était devenue la division de Salces?

Parti du Vernet à 10 heures et demie, Cassanyes avait librement parcouru la route de Narbonne avec une frêle escorte de 8 cavaliers, (car, comme il l'avait prévu, les patrouilles espagnoles s'étaient retirées à son approche); et, vers midi il était à Salces. Son arrivée, les cris de victoire avaient enlevé la division : elle s'était mise en route sur-le-champ.

Elle marchait depuis un quart d'heure à peine, déjà devancée par Cassanyes qui courait l'annoncer, quand tout à coup elle s'arrête. Cassanyes se retourne, et, abordant Goguet : « Que fais-tu, malheureux? lui crie-t-il. » Goguet lui montre un contre-ordre signé Fabre et d'Aoust. Le représentant, indigné, ne peut en croire ses yeux, et voulant avoir raison de cet inconcevable changement, il vole au Vernet. Il

(1) Cassanyes affirme qu'il y eut un ordre de retraite donné et un commencement d'exécution, et que l'arrière-garde de d'Aoust prit seule part à l'action, mais lorsque déjà la division de Salces était maîtresse du camp.

Il va sans dire que le rapport de d'Aoust infirme celui de Cassanyes.

Quand je lus ce dernier rapport à Cassanyes, il se récria avec une vivacité extrême, et me fit le récit suivant :

« A 11 heures du soir, j'entrai dans une tente pour y dicter mon rapport « que je ne pouvais écrire moi-même, blessé que j'étais à la main. Ce rapport « commençait par ces mots : *Le sang de la représentation nationale a coulé,* « *mais il est vengé...* »

Puis il ajouta (et ceci est consigné dans ses Mémoires) :

« J'expédiai ce bulletin à Narbonne, dans un pli cacheté qui devait être en- « voyé à Paris par les soins de mon collègue Bonnet. Bonnet se permit de rom- « pre mon cachet et enleva mon rapport, ce que j'appris par la suite. D'Aoust « arrangea les choses à sa manière. Fabre avait si bien quitté la partie, que, « loin de réclamer jamais la moindre part dans les succès de Peyrestortes, il « ne cessait de me repéter : *Quand donc aurai-je, moi aussi, ma victoire?* »

Ni mes doutes, ni mes objections ne purent faire varier Cassanyes. On trouve, aux archives de la guerre, une pièce signée Cassanyes, qui annonce la victoire sans aucun détail. Une note jointe à cette pièce, apprend que le pli a été ouvert en route, ce qui confirme bien le récit du représentant. Néanmoins, celui-ci a pu se tromper de très-bonne foi sur la participation de d'Aoust à l'attaque nocturne. Plusieurs témoins oculaires, et notamment M. Méric de Perpignan, se sont rappelé qu'il y avait eu hésitation, mais non retraite. Du reste, nous avons longuement examiné et mûrement pesé les pièces du procès entre les deux divisions, avant d'arrêter notre relation, qui diffère également de celle de d'Aoust et de celle de Cassanyes.

Cassanyes était désigné pour porter les drapeaux à la Convention, mais il ne voulut pas abandonnner Dagobert; le frère de d'Aoust le remplaça.

n'y trouve plus personne, s'élance dans la direction des troupes en marche, arrive à d'Aoust et le somme de s'expliquer. D'Aoust déclare qu'il y a méprise, et, sur-le-champ, il expédie un nouvel ordre, l'ordre formel d'avancer. Cassanyes se précipite sur les traces de l'ordonnance qui emporte la dépêche, bien décidé, quoi qu'il survienne, à user de ses pleins pouvoirs sans plus consulter personne. Mais il trouve, en arrivant, la division Goguet qui se remettait en marche.

Elle s'avançait au pas redoublé, pleine d'émotion, au bruit intermittent du canon de Peyrestortes, et elle venait de dépasser Rivesaltes, d'où elle pouvait déjà, car la nuit tombait, apercevoir les éclairs de la fusillade, quand le combat, qui deux fois suspendu s'était relevé deux fois, cesse brusquement. Nul doute, c'est une troisième attaque repoussée ; que faire? *Avancer,* s'écrie le représentant, inspiré par son patriotisme, *c'est moi, homme du pays, qui connais les lieux, moi qui vous conduirai !* Et aussitôt, il prend la tête de la colonne, pénètre dans le vallon de Peyrestortes, tourne et dépasse le village, arrive sous le camp, au pied d'un revers escarpé, dans un bas-fond que l'artillerie ennemie ne peut découvrir, et à peine y a-t-il réuni 500 hommes, qu'il fait tirer les trois coups d'avertissement, signal convenu avec d'Aoust.

Il était 7 heures un quart.

Aussitôt, les Espagnols, surpris, accourent au point où cette étrange explosion vient de se faire entendre et le couvrent de feux. Mais Cassanyes, qui avait abandonné ses pièces, se glissait le long du revers et gagnait, à la pointe orientale des hauteurs, un des paliers du penchant de la croupe, où la division allait, sur les traces du représentant, se masser successivement et dans le plus grand silence.

Cependant les Espagnols continuent à couvrir de leurs feux le point qu'ils croient toujours menacé. Un instant même, leur erreur semble justifiée par l'imprudente précipitation d'une compagnie de grenadiers qui, arrivée dans le bas-fond, au lieu de suivre le mouvement oblique des autres, monte droit aux retranchements, aborde en face une des batteries qui avaient pris l'alarme, et s'y fait écraser.

Mais comme ce faible avantage commençait à rassurer les défenseurs, soudain, sur leur droite, un long et formidable cri s'élève (1). Ils se retournent : *c'étaient les Français qui s'élançaient comme des lions,* dit Cassanyes, par la pointe orientale du plateau; le camp était envahi. Stupéfaits, nos adversaires essayent quelque formation, mais c'est en vain, l'attaque est irrésistible, et ils n'ont plus bientôt à lui opposer que leur bravoure individuelle. Alors commence une affreuse mêlée, une lutte corps à corps, où les vainqueurs égorgent à coup sûr, car un beau clair de lune venait d'illuminer la scène.

Tout à coup, à l'autre extrémité du camp, jusque-là silencieuse, et par laquelle les Espagnols semblaient s'être enfuis, éclate une vive fusillade. Est-ce une résistance inattendue, un retour offensif? Ce retour, au milieu de la confusion, peut tout perdre. Mais l'infatigable Cassanyes est encore là pour se dévouer. Il accourt, et, poussé par un secret pressentiment, il se jette, sans hésiter, entre les deux feux, pour reconnaître d'où vient cette brusque attaque. Il reconnaît l'uniforme français et fait aussitôt cesser une fatale méprise. C'était la petite troupe de Soulheirac qui, au signal si longtemps attendu de Goguet, avait gravi les revers méridionaux de la position, et, ne rencontrant devant elle aucun obstacle, s'était jetée dans le camp, presque en même temps que la division de Salces. Les colonnes de d'Aoust, ayant alors repris leur élan, avaient passé le ravin, et à 9 heures, elles pénétraient de toutes parts dans l'enceinte des retranchements.

Les deux divisions, réunies, achevèrent de balayer le camp où, à 10 heures, il ne restait plus un Espagnol libre ou debout.

Alors, s'abandonnant à l'ivresse du succès, les vainqueurs se débandent, se dispersent, et ne présentent plus bientôt qu'une foule confuse, tout entière au pillage. On avait en-

(1) Cassanyes, pour tromper l'ennemi sur la force de sa colonne, avait donné à tous ceux qui en faisaient partie l'ordre de répéter le commandement de *charge.*

tassé, sur le plateau de Peyrestortes, pour le siége de Perpignan, des approvisionnements de toutes sortes, des vivres, des liquides, même des valeurs considérables monnoyées et en lingots : tout fut la proie de nos soldats.

Ce désordre et la nuit empêchèrent la poursuite. La cavalerie, dans une débandade complète, s'était dispersée en tous sens. Mais comme l'infanterie paraissait se retirer en bon ordre et en deux colonnes qui se dirigeaient, pour repasser la Tet, vers le pont de Saint-Féliu, d'Aoust, toujours vivement inquiet pour le camp de l'Union que l'on disait attaqué, dépêcha à Perpignan un renfort considérable, sans plus s'occuper des fuyards de Peyrestortes.

Ceux-ci purent donc regagner tranquillement Ponteilla par le pont de Saint-Féliu. Il eût été si facile, cependant, de les prévenir sur ce point qui était à peine gardé!

Cette belle victoire ne nous coûtait que 300 hommes tués ou grièvement blessés, dont, encore, 120 venaient de périr victimes, soit du faux mouvement, soit de la déplorable méprise dont nous avons parlé. Plusieurs braves officiers étaient du nombre des morts : l'adjudant-général Goui-d'Arcis tué au pied des retranchements, le chef de brigade Voisel, les commandants Trogues et Durand. Le général Pérignon et le héros de cette journée, l'intrépide Cassanyes, étaient blessés (1).

Nous recueillîmes les trophées ordinaires des batailles heureuses : 7 drapeaux, 43 bouches à feu de tous calibres, 600 morts, et 500 prisonniers dont un maréchal de camp, six colonels et trente officiers.

Il faut ranger aussi parmi les trophées de cette belle journée la reprise de Villefranche qui fut enlevée le surlendemain, par un de ces coups d'audace si fréquents à la guerre, après une victoire décisive.

(1) Pendant toute l'action, Cassanyes avait été suivi, à son insu, par un canonnier qui s'était donné pour mission de le défendre à outrance, dans le cas où il aurait couru quelque danger, ou, si, malgré ses efforts, il avait vu le représentant tomber aux mains des Espagnols, de lui brûler la cervelle.

REPRISE DE VILLEFRANCHE. — Gilly, commandant le 2e bataillon des grenadiers du Gard, qui ne comptait que 450 hommes, avait été chargé d'observer les gorges de la Tet en amont d'Olette, et il campait sur les montagnes au-dessus de ce village, quand arriva à Villefranche la nouvelle de la déroute de Peyrestortes. Cette nouvelle était accompagnée d'un ordre de Ricardos qui prescrivait l'évacuation de tout le Conflans et même de Villefranche, dont le château seulement devait être remis à une faible garnison qu'on abandonnait au sort des armes. Ces ordres, la situation qu'ils révélaient, répandirent la consternation parmi la garnison espagnole. Les habitants en prévinrent Gilly qui aussitôt s'avança sur Villefranche (19 septembre).

Arrivé en vue des remparts, Gilly laisse dans la gorge, en avant de Sardinia, le gros de son monde disposé de manière à simuler la troupe la plus nombreuse possible, et, prenant avec lui soixante grenadiers seulement, il s'avance en parlementaire jusqu'aux avant-postes espagnols. Là, il mande le commandant de la place qui s'empresse de se rendre à son injonction. « Vois, lui dit-il, sur ces hauteurs, l'avant-garde « de Dagobert. Je viens te sommer en son nom ; rends-lui la « place et tu es libre ; autrement, point de quartier. » Une heure après, la garnison de Villefranche défilait entre deux haies de 30 grenadiers républicains et allait, par le pla Guillem, regagner la vallée du Tech. Elle laissait Villefranche approvisionnée pour trois mois.

Un adjoint aux adjudants généraux, David, eut moins à faire encore pour reprendre le chef-lieu et achever l'évacuation du Conflans. Il gardait, avec quelques centaines d'hommes, qui n'avaient d'autres armes que des piques, les hauteurs au-dessus de Prades. Il n'eut qu'à s'avancer avec cette faible troupe : les Espagnols évacuèrent immédiatement la ville, laissant entre nos mains deux pièces de canon, des effets de campement pour 4,000 hommes, et un assez grand nombre des leurs.

Ainsi fut décidé sans retour le mouvement rétrograde de l'invasion, mouvement décisif, qui rangea la mémorable jour-

née du 17 septembre au nombre des plus glorieuses qui signalèrent une année où s'accomplit la plus gigantesque défense des temps modernes.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

MARCHE RÉTROGRADE DE L'INVASION.

CHAPITRE XIII.

DAGOBERT GÉNÉRAL EN CHEF.

Suites de la bataille de Peyrestortes. — Arrivée du général Dagobert. — Accueil qui lui est fait. — Débats qui s'élèvent entre lui et les représentants au sujet de l'attaque du camp de Ponteilla. — Son obstination. — L'attaque en discussion est enfin résolue.

Le lendemain de la bataille de Peyrestortes, vingt mille combattants, dans l'élan de la victoire, qu'il suffisait de quelques heures pour réunir sous les murs de Perpignan, pouvaient aller ensevelir l'invasion dans le camp de Ponteilla où nos adversaires, abattus, consternés, comptaient à peine 16,000 hommes, débris, la plupart, des fuyards de la rive gauche de la Tet.

Il ne fallait pas un grand effort de génie pour imaginer cette combinaison si naturelle et si simple; aussi l'idée en vint-elle à la fois à nos représentants et à nos généraux. Ils se décidèrent sur-le-champ, fixèrent à la nuit du 19 l'attaque de Ponteilla, et arrêtèrent en principe qu'une masse de 12,000 baïonnettes, l'élite de l'armée, tomberait sur la gauche du camp espagnol, tandis que le reste de nos troupes se bornerait à contenir son centre et sa droite. La répartition des commandements souleva seule quelques difficultés : Goguet et Cassanyes prétendaient avoir conquis à Peyrestortes le droit de diriger la colonne assaillante ; et de la même raison

tirant une conclusion opposée, d'Aoust et Fabre réclamaient leur tour, *voulaient avoir aussi leur victoire.* Ceux-ci, cependant, finirent par l'emporter, et, dans la matinée du 19, il ne restait plus qu'à donner les derniers ordres pour commencer, à la chute du jour, la marche sur Ponteilla, quand la nouvelle d'un événement qui, en tout autre occurrence, eût été une faveur de la fortune, changea brusquement l'état des choses : on venait d'apprendre que le général Dagobert, devançant sa division, était, depuis la veille au soir, arrivé à quelques lieues de Perpignan, à Estagel.

Aussitôt la foule des officieux d'accourir à la rencontre du nouveau chef, qui, sans avoir le temps de se reconnaître, est soudain circonvenu, étourdi d'amplifications ridicules sur le triomphe de la veille. La Perche, Olette, Mont-Louis sauvé, la Cerdagne conquise, tous les succès du glorieux général sont oubliés, et il n'est plus question que de Peyrestortes, de cette victoire *que l'enthousiasme des sans-culottes de Perpignan, les cris des femmes de son faubourg, une inspiration populaire, en un mot, ont arrachée à nos généraux !* Enfin, on tient tout prêt, tout arrêté pour le lendemain, un plan d'attaque sur lequel il n'y a plus à revenir, et dont l'exécution va, par une heureuse coïncidence, être commise au plus ancien divisionnaire de l'armée.

A ces obsessions désordonnées et inconvenantes, à ces étranges discours, Dagobert se sent blessé. Une teinte de jalousie, qui faisait surtout le tourment intime de cette grande âme, en altérait parfois les généreux instincts. Cette faiblesse, l'ardent amour du vieux guerrier pour sa noble profession l'expliquait sans peine, et ici, du reste, elle n'était que trop justifiée par les intolérables envahissements qui venaient assaillir le début d'un premier commandement en chef. Dagobert cède donc à un naturel mouvement de dépit, et il se demande si, dans cette armée tant vantée, si, dans ce triomphe que l'on porte aux nues, il doit voir autre chose qu'une soldatesque en proie à l'anarchie, qu'un succès dû au hasard; et pour tout ce qu'il voit, pour tout ce qu'il entend, il affecte l'indifférence la plus profonde.

C'est avec ces dispositions qu'il arriva, vers six heures du soir, aux portes de Perpignan où l'attendait un nouveau sujet d'humeur : la populace voulut le porter en triomphe à l'hôtel-de-ville, et le rude gentilhomme ne prit pas même la peine de dissimuler la répugnance que lui inspirait cette tumultueuse et tardive ovation.

Il se rend aussitôt chez les représentants. Là, on lui déclare qu'en effet tout est prêt pour attaquer dans la nuit même qui tombe, que les bataillons sont déjà en marche, que l'artillerie s'ébranle pour les suivre; et on le presse, on le conjure de courir se jeter à la tête de l'armée et de diriger le mouvement sur Ponteilla. Dagobert répond « qu'il ne connaît point les troupes qu'il vient commander, et qu'il attend l'élite de sa division qui n'est plus qu'à une marche de Perpignan; que, des deux divisionnaires qui doivent éclairer ses premiers pas, tout ce qu'il sait, c'est qu'ils étaient, il y a moins d'un an, l'un simple aide-de-camp du général Biron, l'autre médecin; qu'il lui faut, avant tout, étudier le terrain sur lequel il va s'engager, mais qu'il peut toutefois affirmer déjà que les lignes ennemies *équivalent à sept camps retranchés échelonnés de Ponteilla jusqu'au pied des Pyrénées*; que ce n'est point en se ruant sur de tels retranchements, élaborés de longue main et surchargés d'artillerie, que l'on parviendra à refouler l'invasion, mais bien en manœuvrant sur ses derrières. » Finalement, il refuse de marcher et envoie contre-ordre aux deux divisions qui partaient.

Cependant, chaque nouvelle du dehors annonçait, de la part des Espagnols, un mouvement général de concentration. On apprenait coup sur coup et la levée d'une partie du camp d'Argelès, et l'évacuation de l'Ille, du col Ternère, de Prades, de Villefranche, de tout le Conflans. Jamais, en effet, Ricardos ne s'était montré si actif, si résolu, si habile. Rien ne lui coûtait : artillerie, camps, places fortes, il sacrifiait tout, pour réparer la faute que la sévère leçon de Peyrestortes venait de lui révéler.

Le lendemain 20, la division de Cerdagne arrive. Nouvelles adjurations, nouveaux refus. Le général déclare aux repré

sentants qu'il est chef et qu'il prétend commander. On le menace, on agite la question de le déposer : il offre de servir comme simple soldat, mais « *comme général, jamais il ne « consentira à livrer ses troupes aux sabres de la cavalerie es- « pagnole.* » Cependant il expose son plan : il manœuvrera, par les montagnes, sur les derrières de l'ennemi, se rabattra sur Céret, en fera sauter le pont, et coupera ainsi la retraite au camp de Ponteilla. Mais ce fut alors le tour des représentants : les idées de celui qui repoussait les leurs, ils les trouvent détestables, extravagantes. L'un d'eux va même jusqu'à se récrier contre le vandalisme qui veut sacrifier le beau pont de Céret.

La matinée du 21 se passa encore tout entière dans une inaction fatale. Toute instance nouvelle venait se briser contre le silence obstiné de l'inflexible général. Enfin, dans la soirée, Dagobert envoie aux représentants un plan nouveau qu'ils approuvent, quoique avec une répugnance manifeste, et il est irrévocablement décidé que, sans plus différer, le lendemain 22, à la pointe du jour, on attaquera Ponteilla.

CHAPITRE XIV.

BATAILLE DE TROUILLAS.

Description du camp de Ponteilla — Dispositions de Dagobert pour l'attaquer. — Ses fautes. — Inaction de Goguet devant Thuir, à notre aile droite. — Ricardos porte momentanément sur Thuir la masse de ses forces. — Goguet se retire du champ de bataille. — Apathie de d'Aoust à notre aile gauche. — Dagobert attaque seul au centre. — Ricardos ramène ses ailes sur son centre et accable Dagobert. — Beau désespoir de ce général. — Il se replie sur les hauteurs de Sainte-Colombe. — Retraite de l'armée française sous Perpignan. — Récriminations de Dagobert contre ses deux lieutenants.

Depuis les premiers jours de juillet, les Espagnols n'avaient cessé de travailler au camp de Ponteilla.

Les retranchements suivaient l'enceinte demi-circulaire de collines qui, du hameau de Nils, va au nord envelopper Ponteilla, et se replie à Trouillas sur le Rear. Ce torrent fermait l'hémicycle.

La branche droite, qui partait de Nils, se composait d'abord d'une ligne à redans, ensuite d'une série de redoutes couronnant les mamelons détachés qui forment, vers le sommet de la demi-circonférence, la continuation de la ligne d'enceinte.

Au centre il y avait lacune : là, un petit vallon qui descend vers le Rear, suivant un rayon du demi-cercle, interrompait l'enchaînement des hauteurs; mais on avait, en compensation, accumulé sur cette brèche toutes les ressources de l'art : une forte redoute sur la droite, un abattis épais en travers de la trouée, enfin, à gauche, une formidable batterie de 12 pièces de 24 qui découvrait au loin la campagne et formait la tête de la position, son front de résistance. Les émigrés, profanant un des noms les plus purs de notre histoire, avaient appelé *Vauban* cette batterie espagnole.

La branche gauche du camp, qui se retournait vers Trouillas, tracée sur un terrain uni, était faible par elle-même, mais, en revanche, bien flanquée par une grande batterie qui s'élevait en arrière de ce village où, depuis deux mois, Ricardos avait fixé son quartier-général.

A une demi-lieue de là, Thuir, converti en place d'armes, couvrait Trouillas et toute la gauche de la position.

Enfin, la gorge était gardée par la réserve retranchée dans la presqu'île, au mas Deu.

Ce camp n'était guère attaquable de front; il fallait le tourner, et par sa gauche évidemment: car alors on paralysait, en l'appelant sur un terrain tourmenté, une cavalerie redoutable à laquelle on n'avait que quelques centaines de chevaux à opposer; on menaçait le chemin de Céret, ligne essentielle de retraite pour l'ennemi; enfin, on s'appuyait aux Aspres qui étaient, en cas d'échec, le meilleur refuge pour une défensive obstinée. Dagobert le comprit ainsi et ordonna ses dispositions en conséquence.

Son centre et sa gauche devaient rester sur la défensive; sa droite, seule, avait mission d'attaquer.

Cette droite, c'était la division Goguet. Elle comprenait l'élite des troupes de Salces, quelques détachements d'anciennes levées, les uns empruntés au camp de l'Union, les autres qui arrivaient de la Haute-Garonne; toute la cavalerie disponible; enfin, l'artillerie à pied; total, 5,000 hommes et 400 chevaux. Goguet devait partir de Peyrestortes; s'avancer jusqu'à un quart de lieue de Thuir; puis, laissant à gauche, de manière à éviter les batteries ennemies, ce poste retranché qu'un détachement venant d'Ille était spécialement chargé de contenir, tourner par Lupia et Terrats, pour tomber sur Trouillas.

Au centre, avec ses bonnes troupes de Cerdagne et quelques bataillons de renfort, en tout, 6,000 combattants, le général en chef se réservait d'attaquer la tête des retranchements en avant de Ponteilla, sitôt que Goguet aurait pris à revers la position de Trouillas.

Enfin, la gauche, qui se composait de 3 à 4,000 hommes

que l'on faisait suivre de l'artillerie à cheval, et, pour faire nombre, de 3,000 piquiers, la gauche, aux ordres de d'Aoust, avait pour instruction d'aller occuper les hauteurs du Rear qui n'étaient point gardées, et de tenir de là en échec la droite et la réserve du camp ennemi, jusqu'au moment favorable de se jeter, par le bois et la tuilerie de Caseneuve, sur le mas Deu. Alors, cette aile eût achevé de couper la grande route du Boulou et donné la main au centre.

Ces dispositions, bonnes en général, n'étaient pas irréprochables dans les détails : la colonne d'attaque n'était point assez forte ; elle était sans liaison avec le centre ; la gauche, également, était beaucoup trop isolée. Mais la grande faute que commettait en ce moment Dagobert, c'était d'oublier que ses deux lieutenants, *ce jeune aide-de-camp, ce médecin-général,* comme il les appelait, n'eussent-ils pas été, depuis trois jours, abreuvés de ses dédains, n'avaient pu voir, sans un dépit cruel, le commandement en chef leur échapper le lendemain d'une victoire qu'ils revendiquaient, et la veille d'une bataille du succès de laquelle ils avaient répondu et dont ils s'étaient déjà couronnés. Et Dagobert confiait le destin de cette bataille, l'honneur de son nom, à celui de ces deux hommes dont il était le moins sûr, au plus maltraité par lui, sans compter qu'il était le plus incapable !

Goguet partit de Peyrestortes le 21, à l'entrée de la nuit. Avant le jour, il avait atteint le pied des hauteurs de Sainte-Colombe dont la cavalerie, qui formait l'avant-garde sous les ordres de Ramel, bordait déjà les crêtes ; mais au lieu de continuer son mouvement, il s'arrêta, sous prétexte qu'il venait d'être abandonné par ses guides, qu'il ne connaissait pas le terrain, qu'il n'avait point d'ordre écrit. Seulement il fit avancer son canon et tirer sur Thuir.

Cette petite ville avait été retranchée avec soin, et ses anciennes murailles, en grande partie réparées, étaient défendues par une forte et nombreuse artillerie. Que pouvaient donc, contre ces murs, les décharges lointaines de quelques pièces de campagne ? Néanmoins, Goguet s'obstina, malgré tout, à continuer, pendant une partie de la matinée, cette

malencontreuse canonnade, qui allait concentrer sur Thuir l'attention de l'ennemi, que nous avions, au contraire, si grand intérêt à en détourner.

A l'autre extrémité, d'Aoust s'avançait par la grande route avec une lenteur désespérante, pendant qu'au centre, tout-à-fait immobile devant le mas Vesian, Dagobert attendait.

Saisissant d'un coup-d'œil rapide le point critique, Ricardos, avec une résolution qui ne lui était point habituelle, commence par se débarrasser de toute inquiétude pour sa droite, en envoyant le général Curten couronner, avec 3,000 hommes, les hauteurs du Rear. Alors, n'ayant plus à s'occuper que de Thuir, où il avait déjà expédié des renforts, il y dépêche l'élite de son infanterie avec son chef d'état-major La Union, que lui-même, à la tête de sa cavalerie, il devance bientôt sur ce point capital.

Dès lors, Goguet, qui avait devant lui la masse des forces espagnoles, ne pouvait plus songer à une attaque de front. Il ne lui restait donc plus qu'une seule chose raisonnable à faire, celle qui lui était prescrite : menacer les communications entre Thuir et Trouillas. Une démonstration quelconque, en effet, eût encore atteint, en partie du moins, le but qui lui était assigné. Mais le malheureux général ne vit, dans cette concentration de l'ennemi sur Thuir, qu'un prétexte pour se retirer du champ de bataille. Il se retira donc, avec son artillerie, sur les éminences de Sainte-Colombe où était restée, depuis le commencement de l'action, à plus d'une lieue de Thuir, toute notre cavalerie, timidement dérobée dans un bois d'oliviers.

Du côté de d'Aoust, toujours même torpeur. A la fin, cependant, après deux irréparables heures de retard, il se présente devant les hauteurs du Rear, au pied du Moulin ruiné; mais, à l'aspect de l'ennemi qui venait de le devancer dans cette position, sa troupe, énervée par l'amalgame des bandes indisciplinées et sans armes qui lui avaient été adjointes, recule en désordre; et il ne sait pas même lui imposer, en arrière, une contenance assez ferme pour la faire juger digne d'être observée.

A cette déplorable attitude de ces deux ailes, Dagobert ne peut se faire illusion : sur lui seul retombe tout le poids de la journée, s'il prend l'offensive. Cependant l'impatient général n'hésite point. Les Espagnols ont, en ce moment, beaucoup de monde engagé aux extrémités de leur ligne de bataille; que faut-il de plus à Dagobert? Il profitera de cette diversion, il forcera leur centre, il se hâtera. Il s'apprête donc et forme sa troupe en trois colonnes : la première, ayant en tête l'intrépide régiment de Champagne, pour enlever à la baïonnette la grande batterie; la seconde, pour forcer l'abattis et pénétrer dans le camp par le ravin de Ponteilla; la troisième, pour servir de réserve.

La première colonne s'avance, le canon se tait; elle arrive à demi-portée, même silence. Elle continuait et touchait au but, quand soudain, foudroyés par une affreuse mitraille, les premiers rangs tombent, puis, coup sur coup, presque tout le reste de ces braves qui, en un clin d'œil, viennent couvrir de leurs cadavres les glacis du large fossé ouvert au pied de la terrible batterie.

Mais tandis que la première colonne absorbait l'orage, la seconde se précipitait dans le vallon, traversait l'abattis, se jetait à gauche, enlevait la redoute d'entrée et culbutait tout ce qui faisait obstacle à sa marche impétueuse. Dagobert était là, au milieu de la mêlée, remplissant ses soldats du feu de son âme héroïque. Encore quelques instants, et le camp était à lui; réfugiés sur une éminence voisine, les défenseurs allaient être forcés dans leurs derniers retranchements.

Cependant la droite et la gauche des Espagnols, n'ayant en face que des adversaires qu'elles pouvaient impunément dédaigner, se replient sur le centre, Curten d'abord d'un côté, puis la Union de l'autre, enfin Ricardos avec toute sa réserve. Cette triple masse tombe ensemble sur la colonne assaillante; l'infanterie l'enveloppe d'un cercle de feu, les tourbillons de la cavalerie en emportent les ailes. Dagobert, entouré de cadavres, résiste en désespéré. Enfin, accablé, après quelques pas en arrière pour se tirer de ce gouffre et se rallier à sa réserve, il ose tenter une marche de flanc, sous la pression

d'une armée victorieuse, et il se lance intrépidement dans la direction de Sainte-Colombe *pour aller chercher ce Goguet,* qu'il accuse de son malheur.

Tant de témérité ne pouvait rester impunie, et l'audace, ce jour-là, fut impuissante contre la fortune. Le 61e régiment, ci-devant Vermandois, qui formait la gauche de la colonne en retraite, est enveloppé. Sommé de se rendre, le chef de cette troupe demande vingt minutes pour consulter Dagobert. Dagobert accourt, et à l'aspect de ce nouveau désastre, de ces lâches apprêts de capitulation, ivre de douleur, le fougueux général, pour réponse à ces indignes Français qui voulaient le rendre complice de leur déshonneur, les couvre de mitraille. Sa mitraille à ses propres soldats! A cette sanglante leçon, les plus braves se font jour; le capitaine Bresson, qui commandait un bataillon du Gard, sauve le drapeau; mais tout le reste, 600 hommes environ, met bas les armes.

Le vieux guerrier rallie autour de lui quelques centaines de braves restés fidèles; il les forme en carré, et poursuit sa retraite vers les hauteurs de Sainte-Colombe, où la foule des fuyards avait déjà rejoint Goguet. Il arrive sur ces hauteurs vers midi, et il est reçu par le représentant Cassanyes. A la vue de son compagnon de la Perche et d'Olette, l'infortuné général se précipite dans ses bras et s'y répand en amères récriminations « *contre ces lâches médecins, improvisés géné-* « *raux, dont la honteuse inaction a tout perdu.* » L'arrivée de six bataillons espagnols, qui l'avaient suivi de loin, le tire de sa douleur : il s'avance sur eux avec son artillerie et les refoule à coups de canon. Cependant Curten survenait avec des forces supérieures, et il fallut enfin céder. Alors le glorieux vaincu fait sauter ses caissons, précipiter dans les ravins tout ce qui l'embarrasse, moins son artillerie, toutefois, qu'il sauve, et il s'enfonce dans les Aspres.

Les Espagnols, n'osant pousser à bout un tel adversaire, rentrent dans leur camp vers 11 heures du soir.

La colonne de gauche et une partie du centre s'étaient déjà réfugiées au camp de l'Union. La division Goguet n'y arriva

qu'après un long détour dans les Aspres et une marche accablante de douze heures.

Cette journée nous coûtait près de 3,000 hommes tués, mutilés ou prisonniers.

Dagobert avait chèrement payé sa fatale obstination et ses imprudents dédains, car il est excessivement probable que, livrée trois jours plus tôt, la bataille de Trouillas eût couronné la victoire de Peyrestortes, et il est malheureusement certain que d'odieuses rancunes, surexcitées par une raideur intempestive, avaient prévalu contre les intérêts sacrés de la chose publique. Les deux divisionnaires s'étaient odieusement vengés du mépris que l'on avait fait d'eux. Goguet, le plus compromis, fut ouvertement dénoncé par son chef, bien qu'il prouvât qu'il avait été laissé sans ordre écrit. Dagobert, en effet, n'ayant jamais d'avance de plan bien arrêté, ne s'inspirait d'ordinaire qu'à l'odeur de la poudre et donnait habituellement ses ordres de vive voix. Dans cette dernière circonstance, toutefois, il avait, par exception, formulé un ordre écrit (1); mais

(1) Voici l'ordre de Dagobert, tel qu'il existe, écrit de sa main, dans les archives du dépôt de la guerre.

Dispositif de l'attaque du 22 septembre 1793.

L'ordre de bataille sera oblique, c'est-à-dire qu'il n'y aura que la droite qui se portera en avant et qui attaquera. La colonne de droite sera composée des corps aux ordres du général Goguet; du corps d'anciennes levées du camp de l'Union et des corps qui sont venus de l'armée centrale.

Ces corps se porteront sur le quartier-général de l'ennemi, à Trouillas, en évitant de s'approcher des batteries ennemies, et passant par Loupia et Terrats.

L'artillerie passera par Orles, Toulouges, et s'approchera à un quart de lieue de Thuir, où elle prendra le chemin de Trouillas et Terrats.

La gauche, à la tête de laquelle sera le citoyen Pérignon avec sa légion, sera composée des corps des différents camps et de ceux de réquisition qui suivront (en colonne serrée et faisant montre de leurs piques) la route de Boulou, jusqu'au point où ils pourront gagner la hauteur du Rear. Le général Lemoine, qui sera à la tête de cette colonne avec le général Mathias, jugeront des circonstances où il serait nécessaire qu'elle s'approchât brusquement et chargeât l'ennemi. Autrement, il se contentera d'en imposer en faisant montre sur la hauteur.

Une colonne de droite, venant d'Ille, se tiendra sur la hauteur devant Thuir, masquera et contiendra la troupe que l'ennemi pourrait y laisser. Conséquemment et suivant les dispositions ci-dessus, la colonne de droite partira à deux heures; et celle de gauche ne partira qu'à six. L'artillerie volante fera partie de la colonne de gauche. Signé : DAGOBERT.

il paraît que cet ordre ne fut point communiqué à temps (1).

On fit planer publiquement sur d'Aoust aussi de graves soupçons.

L'éclat de ces débats scandaleux, les accusations, les haines qu'ils enfantèrent, furent plus tard la cause de bien des maux. Mais ces malheurs ne devaient point éclater immédiatement, et, chose étrange, la défaite de Trouillas eut d'abord pour nous les conséquences d'une victoire.

(1) C'est ce qui paraît résulter de la justification écrite de Goguet et de l'affirmation de Mathias, commissaire chargé de la surveillance des arsenaux de l'artillerie, dans une lettre du 23 septembre, au ministre de la guerre, où il a écrit textuellement : « Le plan ne fut pas communiqué aux généraux. » (Archives du dépôt de la guerre.)

Voici maintenant l'opinion de Cassanyes, extraite de ses Mémoires :

« En rentrant à Perpignan, d'Aoust et Goguet, ainsi que le commandant de « la cavalerie, prétendirent qu'ils étaient restés dans l'inaction, parce que « Dagobert ne leur avait donné aucun ordre, et ils le défièrent de prouver « qu'il en eût donnés. Ainsi, je fus convaincu que le caprice des hommes avait « prévalu sur les intérêts de la patrie. L'obstination de Dagobert, en refusant « d'attaquer le 20, fut un grand tort; mais, à leur tour, Goguet et d'Aoust sa-« crifièrent la chose publique à leur vengeance et à leur amour-propre, en « abandonnant Dagobert, sous prétexte qu'ils n'avaient reçu aucun ordre. »

CHAPITRE XV.

LES ESPAGNOLS SE RETIRENT AU BOULOU.

Dagobert reporte le général Goguet sur le flanc gauche de l'ennemi. — Effet de ce mouvement audacieux. — Ricardos commence sa retraite sur le Boulou. — Reprise de Thuir. — Beau projet de Dagobert pour couper la retraite aux Espagnols. — Il est arrêté dans l'exécution par les représentants et retourne en Cerdagne. — Il est remplacé par d'Aoust. — Reprise d'Elne, de Saint-Ferréol. — Occupation tardive de Banyuls-les-Aspres par l'armée française. — Position et rapprochement singulier des deux armées. — Evacuation d'Argelès par les Espagnols. — Causes de leur retraite après une victoire.

Le lendemain de sa défaite, Dagobert ordonna à Goguet d'aller s'établir, avec 12,000 hommes et 15 pièces de canon, sur les hauteurs de Corbère, de pousser de là une pointe sur le flanc gauche de l'ennemi, et de menacer le pont de Céret.

Goguet, dont les troupes étaient harassées de fatigues. crut pouvoir différer l'exécution de cet ordre; mais sommé par Dagobert d'obéir sur-le-champ ou d'accepter toute la responsabilité d'un nouveau retard, il se mit en marche dans la nuit du 24 au 25, et alla s'établir sur les hauteurs désignées. Le lendemain, son avant-garde, attaquée par 2,400 Espagnols dont 600 cavaliers, perdit 2 pièces de canon et 25 hommes. Néanmoins, il exécuta la démonstration qui lui avait été prescrite.

Cette démonstration fut insignifiante par elle-même, car elle se borna à faire parader 300 hommes en vue de Céret: mais elle révélait, dans celui qui l'avait ordonnée, tant d'audace, et par suite, elle frappa si vivement les Espagnols, qu'elle eut des conséquences tout-à-fait imprévues, et bien supérieures à celles mêmes que s'en était promis Dagobert. En effet, Ricardos en conçut une alarme telle, que non-seulement il détacha en toute hâte 6,000 hommes pour voler au

secours de Céret, mais qu'après même s'être aperçu que ce point n'était pas sérieusement menacé, il se décida brusquement à replier son armée tout entière sur le Boulou.

Cette retraite commença dans la matinée du 26, par le reploiement de la grosse artillerie. Elle s'exécuta dans un ordre parfait, de la gauche à la droite.

Thuir fut ainsi bientôt désarmé et abandonné à une arrière-garde de 600 hommes. Goguet s'en étant aperçu, attaqua cette arrière-garde, mais il fut rudement repoussé. Le lendemain cependant, il eut plus de succès; car étant revenu à la charge avec beaucoup d'obstination, les Espagnols finirent par se décider à avancer de quelques heures une évacuation qui n'était plus pour eux qu'une question de temps.

Il semble que devant une division commandée par un chef habile, 600 hommes, se retirant ainsi d'un poste entièrement isolé, eussent mis bas les armes : Goguet fit 8 prisonniers.

Alors il regagna le camp de l'Union, où l'armée française, immobile depuis le 23, devait rester quatre jours encore, l'arme au bras, comme pour donner aux Espagnols le temps de s'installer à leur aise dans leurs nouvelles positions.

L'armée, qui montrait une si déplorable insouciance, avait cependant à sa tête un homme d'une habileté incontestable, d'une grande activité, d'une rare audace, qui, en voyant l'artillerie de Ponteilla défiler par la grande route, sous la seule protection d'un faible poste établi sur les hauteurs du Rear, comprenait parfaitement qu'une belle occasion lui était offerte de laver l'affront immérité qui faisait son désespoir. Enlever ce poste d'arrière-garde; s'ouvrir ainsi le chemin de Banyuls-les-Aspres; porter l'armée en masse sur ce dernier point, et, de là, couper la route du Boulou d'abord, ensuite la rampe de Bellegarde, en détachant 3 ou 4,000 hommes dans les Albères : c'était un coup de maître dont le moindre résultat devait être de forcer l'ennemi à nous abandonner son artillerie, et dont la réussite complète entraînait, pour l'invasion, d'incalculables désastres. Cette conception vint effectivement enflammer le génie de Dagobert, dès qu'il se vit, après le retour de Goguet, à la tête de 22,000 hommes; et

comme il ne perdait point son temps à délibérer, il se hâta de donner des ordres pour l'exécution de ce beau dessein.

Tout était prêt dans la matinée du 29, et déjà le mouvement commençait, quand l'ombrageuse défiance des représentants vint l'arrêter tout à coup. Enchaîné au moment où il allait s'élancer sur sa proie, l'impatient général, exaspéré, déposa sur-le-champ le commandement en chef; et, le lendemain matin, à la tête de ses fidèles soldats de Mont-Louis, il quittait ces douloureuses plaines du Roussillon où une fatalité cruelle semblait le poursuivre. Il allait redemander aux montagnes de la Cerdagne son indépendance et sa fortune.

Dans des circonstances analogues, de Flers s'était montré plus grand : il n'avait quitté son poste que pour prendre la route de l'échafaud. Mais hâtons-nous d'ajouter que Dagobert n'avait point encore épuisé la coupe des épreuves, et que, plus tard, il n'eut rien à envier à son héroïque devancier.

Débarrassés de celui qu'ils avaient surnommé, par dérision, le *soldat* (glorieux surnom que l'armée entière avait confirmé), les représentants mirent à sa place d'Aoust, leur favori, et les Espagnols purent librement continuer leur retraite.

Cependant le successeur de Dagobert songea à faire quelques captures, et, apprenant que les Espagnols avaient de grands approvisionnements entassés à Elne, il envoya sur ce point, dans la matinée du 30, un millier d'hommes et 60 chevaux, sous le commandement du général Charlet. Celui-ci n'eut, en quelque sorte, qu'à se présenter : Elne lui fut abandonné au sixième coup de canon. Alors s'étant aperçu que, privé de tout moyen de transport et isolé entre Argelès et le camp du Rear, il ne pouvait ni emmener, ni garder ses prises, il se replia sous les murs de Perpignan, le soir même, pour demander à d'Aoust des attelages et des renforts. Quelques heures après, au milieu de la nuit, d'Aoust renvoyait Charlet à Elne, avec tout ce qu'il avait pu se procurer

de voitures, et il le faisait suivre par 2,500 hommes, sous les ordres du général Goguet.

D'un autre côté, et ce même jour 30 septembre, le 3e bataillon des chasseurs de montagne, détaché sur Saint-Ferréol, enlevait ce poste et y prenait ou tuait une cinquantaine d'hommes.

C'est à ces misères que d'Aoust perdit la précieuse journée du 30 septembre. Il passa celle du 1er octobre à attendre des nouvelles de Goguet. Or, celui-ci l'ayant fait prévenir, dans la soirée, qu'il ne voyait plus d'Espagnols nulle part, et que le camp du Rear était évacué, le général en chef s'avisa tout à coup de reprendre le projet de Dagobert. Il mit donc toute son armée en mouvement sur Banyuls-les-Aspres, et envoya à la colonne expéditionnaire d'Elne, l'ordre de passer le Tech et d'aller s'emparer du puig Castell, sur les derrières du Boulou. Mais les Espagnols ne nous avaient pas attendus; et, quand le 2, vers 8 heures du matin, d'Aoust aborda Banyuls-les-Aspres, à la tête de l'armée républicaine; quand, après 6 heures employées pour franchir un espace de deux lieues, le courrier de Perpignan arriva à Elne : eux déjà étaient installés au Boulou. Ils n'avaient eu, d'ailleurs, aucune peine à s'organiser rapidement et sans confusion dans ces lignes qu'ils avaient, par une sage prévoyance, étudiées et fortifiées de longue main.

Cependant, malgré l'attitude calme et décidée des Espagnols, persuadé qu'ils ne faisaient là qu'une halte d'un moment; que c'était une mesure pour protéger leur retraite, une ruse pour cacher leurs véritables intentions; convaincu enfin qu'ils allaient se retirer sous le canon de Bellegarde, d'Aoust ne se préoccupa que des mesures à prendre pour continuer sa poursuite. En conséquence, il porta sa division de gauche en avant de Banyuls, celle de droite, sur le pla del Rey, de l'autre côté de la route, et son avant-garde, revenue d'Elne, dans l'intervalle, sur la route elle-même, à la hauteur du mas La Paille. Les deux armées se trouvaient, de cette manière, à la distance des deux lignes ennemies un jour

de bataille, et presque à portée de fusil. Elles devaient rester trois mois dans cette étrange position!

D'Aoust, qui poussait la prévoyance jusqu'à envoyer un bataillon du côté de Fort-les-Bains, pour recevoir, croyait-il, les clefs d'une place qui devait rester 7 mois encore au pouvoir de l'ennemi, d'Aoust ne songea pas au camp d'Argelès que la garnison de Collioure et lui pouvaient prendre entre deux feux, et forcer à mettre bas les armes. Aussi, grâce à cette impardonnable négligence, les Espagnols en furent quittes, sur ce point, pour trois bouches à feu, un parc à boulets, leurs magasins, et l'ambulance de Saint-Genis où ils abandonnèrent à la générosité française leurs malades et leurs blessés; tant leur évacuation précipitée ressemblait à une fuite, tant il nous eût été facile d'en recueillir d'autres fruits! Encore ces faibles avantages furent-ils dus uniquement à la brigade de Collioure, qui racheta un peu, par son activité, l'indolence du général en chef.

Sorti de Collioure dans la nuit du 2 au 3, à la tête d'environ 600 hommes, le général qui commandait cette brigade, Delattre marcha sur Argelès, y remplaça les Espagnols qui venaient de s'échapper, et les força, le lendemain, à se jeter dans les Albères, pour gagner le camp du Boulou, qu'ils ne purent atteindre que dans la nuit suivante.

Ainsi se termina cette singulière retraite d'une armée victorieuse devant une armée battue.

CAUSES DE LA RETRAITE DES ESPAGNOLS. — On se demande quelle fut la véritable cause de cette étrange détermination. Eh quoi! c'était le lendemain d'un éclatant succès, que Ricardos, le héros de Trouillas, abandonnait tout à coup, comme un vaincu, le champ de bataille où il venait de cueillir son plus beau laurier, celui qui devait illustrer son nom (1)!

Il fut vivement impressionné par l'acharnement de son adversaire dans la journée du 22, par son audace après sa défaite; mais ce qui, sans nul doute, emporta sa décision, ce fu-

(1) Ricardos fut fait comte de Trouillas.

rent les conséquences, auxquelles l'échec de Trouillas ne devait rien changer, de notre victoire de Peyrestortes. En effet, électrisés par ce succès inattendu, nos départements méridionaux, cessant aussitôt de compter leurs sacrifices, venaient de se lever de toutes parts. la route de Narbonne s'était couverte, comme par enchantement, des recrues de la levée en masse; et, en moins de cinq jours, 12,000 réquisitionnaires avaient comblé les vides de nos bataillons décimés.

L'effet de la journée du 22 s'était fait à peine sentir en dehors de l'armée: il avait été effacé, et par la fière attitude du général battu; et par la reprise de Villefranche dont on se racontait à l'envi les romanesques détails; et par la fuite du camp de Prades, à l'apparition des piques de quelques centaines de paysans républicains; enfin, par ces mille vagues rumeurs qui viennent, après un sourire inespéré de la fortune, endormir les craintes, bercer les espérances. Ainsi, c'était: tantôt une armée de 15,000 hommes qui se déployait, disait-on, derrière les Corbières; tantôt le général Custine qui accourait du Nord au secours des Pyrénées avec une armée de 20,000 combattants; comme si la voix publique, plaidant pour l'infortuné vainqueur de Mayence qui, en ce moment même, se débattait contre ses bourreaux, eût voulu leur signaler la place où son sang devait couler.

Quels étaient pourtant, en réalité, ces renforts si pompeusement annoncés, devant lesquels reculaient les soldats victorieux de l'Espagne? De pauvres paysans mêlés aux artisans de nos villes du Midi, qui venaient par troupeaux s'entasser derrière la Gly, recevoir des piques et travailler aux routes, en attendant qu'on pût réunir assez de fusils pour les envoyer apprendre la charge sur un champ de bataille; trop heureux quand ils pouvaient, en s'appropriant quelques lambeaux d'uniforme, garantir leur vie menacée (on se le rappelle) du dernier supplice, lorsqu'ils tombaient aux mains de l'ennemi sans les marques distinctives de leur profession de soldat.

Mais c'est que derrière ces bataillons informes, Ricardos, esprit élevé, avait entrevu la grande nation qui s'armait tout

entière pour son indépendance ; c'est qu'au lumineux bon sens, c'est qu'à la chevaleresque imagination du peuple espagnol, s'était déjà révélée la justice d'une grande et sainte cause, si noblement défendue. Ces sans-culottes de Peyrestortes et de Cerdagne, ces insurgés en guenilles, écrasés à Trouillas, mais non vaincus, c'était donc autre chose que ce qu'avait si dédaigneusement annoncé l'émigration ! C'étaient, on commençait à le reconnaître, les intrépides soldats d'une révolution qui allait changer la face du monde, et l'erreur ou l'imposture, déjà démasquée à Coblentz, venait d'être trahie sur la frontière d'Espagne.

Il y avait un an, à pareille époque, que le roi de Prusse repliait vers le Rhin une armée qui sortait formidable encore des plaines de la Champagne. On sait les motifs de cette retraite fameuse : c'étaient des motifs analogues, le même désappointement du moins, qui ramenaient l'armée espagnole au pied des Pyrénées.

CHAPITRE XVI.

LE CAMP DU BOULOU ASSIÉGÉ.

Commencement d'anarchie dans notre armée. — Description du camp du Boulou. — Nos positions devant ce camp. — Attaque du puig Scingli. — La brigade de Collioure vient s'installer sur la rive doite du Tech. — Position qu'elle aurait dû prendre. — Les Espagnols occupent le pic Saint-Christophe. — Tentative des Français sur le camp des Trompettes. — Ils enveloppent à demi les retranchements espagnols. — La crête des Albères occupée par les deux parties. — Batterie dressée contre Montesquiou ; elle est enlevée. — Batterie en avant de Banyuls contre le camp des Trompettes. — Combat sur la crête des Albères. — Contre-batterie aux Trompettes basses. — Une tentative pour enlever cette contre-batterie échoue. — Conseil de guerre. — Choix d'un nouveau point d'attaque. — Combat nocturne de la batterie du sang. — La lassitude de l'armée met fin aux attaques.

La retraite des Espagnols rendait à l'armée française l'ascendant de la victoire. Toute la ligne de la Tet était libre. Concentré sur le Tech, au pied des monts, l'ennemi semblait n'attendre plus, pour les repasser, qu'un nouvel assaut qui mettrait son honneur à couvert. Encore un effort heureux, et le drapeau tricolore ressaisissait la crête des Pyrénées. L'armée était pleine d'ardeur et d'espérances. Mais elle n'avait plus de chef.

Un malheureux concours de circonstances fatales avait achevé de détruire le prestige déjà si ébranlé du commandement. A quatre jours de distance, une éclatante victoire qu'on attribuait à l'inspiration d'une foule ignorante; et une sanglante défaite manifestement subie par l'impéritie de nos généraux, sous la conduite, et, suivant l'opinion d'un grand nombre, par la faute du plus expérimenté d'entre eux : quel rapprochement! Il fut saisi avec la véhémence des passions du temps, des lieux, de la situation, et dès-lors, c'en fut fait de l'autorité de nos généraux. Un représentant du peuple. Fa-

bre, proclamait l'inutilité du commandement en chef et en demandait publiquement la suppression ; il ne voulait plus que des divisionnaires aux ordres des délégués de la Convention. Un de ses collègues allait plus loin : « A quoi bon des « généraux? s'écriait Guiter, les femmes de nos faubourgs en « savent autant qu'eux. Des calculs, des combinaisons froides, « des tentes, des camps, des redoutes? Mais tout cela est inu- « tile. Les irruptions, l'arme blanche, voilà la seule guerre « qui convienne désormais aux Français, la guerre démocra- « tique. »

Aussi, en moins de quinze jours, l'armée tomba dans une anarchie telle, que tout commandement y devint réellement impossible. De là, cet enchaînement non interrompu de revers et de malheurs que nous allons parcourir jusqu'à la fin de la campagne.

Revenons au camp du Boulou.

CAMP DU BOULOU. — Une série continue de hauteurs, branche détachée des Aspres, accompagne la rive gauche du Tech jusqu'à la grande route, et se prolonge encore au-delà, mais seulement par une succession interrompue d'éminences et quelques plateaux allongés qui se relèvent çà et là jusqu'à la mer. C'est la ligne qui partage les bassins du Tech et du Rear; la ligne que jalonnent Saint-Luc, Tressères, Banyuls-les-Aspres; la ligne enfin qu'il faut occuper, lorsqu'on veut, comme les Espagnols alors, couvrir convenablement, par la rive gauche du Tech, les débouchés de tous les passages qui s'ouvrent entre Céret et les Albères. Mais comme les Espagnols n'avaient pas, pour s'étendre ainsi, les forces nécessaires, ils s'étaient contentés d'occuper, sur cette ligne de partage, le rameau qu'en détache en arrière, dans une direction à peu près parallèle à la branche des Aspres, le profond ravin de la Valmagne. Ce rameau, appelé puig Scingli, s'efface entièrement aux abords de la grande route, et couvre, quoique assez imparfaitement, la petite plaine du Boulou.

C'est dans cette plaine que campait le gros de l'armée espagnole. Le puig Scingli formait le front central de leur camp. La gauche allait s'appuyer à Céret qui se reliait à la tête du

Scingli par quelques petits postes détachés sur les crêtes. La droite, qui courait en plaine, barrait la route, rentrait ensuite sur elle-même, enveloppait la plaine et le village du Boulou, traversait le Tech, bordait quelque temps l'étroite chaussée de la rive droite; puis, aux Trompettes-Basses, par un nouveau crochet sur elle-même, crochet qui faisait face à la petite plaine d'Agouillouse, elle prenait le penchant des Albères et montait se fermer à la belle position de Montesquiou. Le tracé de ces retranchements, auxquels les Espagnols travaillaient depuis le commencement de la campagne, figurait donc un grand arc sous-entendu par le chaînon des Pyrénées qui s'étend de Céret à Montesquiou. Quant au Boulou, qui avait donné son nom au camp, c'est un gros village situé au pied de la rampe qui monte à Bellegarde, sur la rive gauche du Tech, et vers le débouché en plaine de ce torrent.

La suite fera assez connaître les vices de cette position, pleine de lacunes, traversée par un torrent qui, dans ses crues, ne souffre aucun pont de campagne; dont la gorge, enfin, n'avait pour défense que l'âpreté d'une chaîne qui est loin d'être inabordable.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'armée française, forte de 22,000 hommes, était venue, le 2 octobre au matin, c'est-à-dire 24 heures après la retraite des Espagnols, se présenter devant le Boulou. Ses deux divisions, séparées par l'avant-garde qui était à cheval sur la grande route, occupaient : celle de gauche, les buttes en avant de Banyuls-les-Aspres, où s'était fixé le quartier-général; celle de droite, le plà del Rey. Cette dernière ne tarda pas à s'étendre, par la chapelle Saint-Luc, jusqu'à l'hermitage Saint-Ferréol qui fait face à Céret.

Alors commença, contre le camp du Boulou, une série d'attaques bizarres, espèce de siége désordonné, où l'armée française, tournant, impatiente, autour de ces retranchements qu'elle s'attendait à voir abandonner au premier choc, alla, sans plan arrêté, en aveugle, se heurter successivement et briser ses efforts à tous les points de résistance.

SIX JOURS D'ATTAQUES CONSÉCUTIVES. — Cette sorte de siége

commença, le 3 octobre, par une attaque de vive force contre la pièce la plus avancée des lignes de l'ennemi, le puig Scingli. Ce rideau, qui couvre au nord-ouest la plaine du Boulou, nous était indispensable, prétendait-on, *pour compléter les commandements de nos positions sur le camp espagnol.* Quoi qu'il en soit, c'était, de tout le pourtour de ce camp, le seul point à peu près inaccessible de front, attendu que les berges de la Valmagne, creusées par l'érosion des eaux dans un sable argileux, se présentent là, taillées à pic comme des murailles. Mais soit qu'on s'atténuât, soit qu'on méprisât l'obstacle, on ne songea point à le tourner; on voulut le franchir.

Le 3 donc, à la pointe du jour, sous la protection de deux batteries élevées à la hâte, dans la nuit précédente, au mas La Paille et au pla del Rey, la colonne d'attaque, forte de 6,000 hommes, s'avança droit sur le Scingli, jusqu'au bord de la Valmagne, où elle ne manqua pas d'être brusquement arrêtée. Assaillie alors par une grêle d'obus et de bombes, elle dut rétrograder jusque dans un bas-fond, où elle se reforma. Mais là, nos soldats, toujours poursuivis par les projectiles ennemis qui fouillaient toutes les ondulations du terrain, et n'ayant à opposer, à du gros canon retranché, qu'une lointaine et insignifiante fusillade, essuyèrent d'assez fortes pertes. Néanmoins ils restèrent en présence, et le feu continua, de part et d'autre, jusqu'à la nuit.

Sur ces entrefaites, la colonne sortie de Collioure, sous les ordres du général Delattre, poussait devant elle, entre le pied des Albères et le Tech, les Espagnols d'Argelès, qui avaient évacué cette position dans la nuit précédente. Elle parut sur la rive droite, à la hauteur de Banyuls, comme nos troupes revenaient du puig Scingli. D'Aoust, qui voulait réparer son échec, mais en changeant de point d'attaque, saisit l'occasion qui se présentait : il envoya à cette colonne un renfort de deux bataillons, avec l'ordre de s'étendre par sa gauche jusqu'à la crête des Albères, et d'attaquer le camp de Trompettes.

On appelait camp des Trompettes, du nom de deux métairies voisines (les Hautes et Basses-Trompettes), l'angle

saillant que formait la droite des lignes espagnoles, en se retournant des bords du Tech vers Montesquiou. Ce saillant pouvait, à la rigueur, passer pour un point faible. Mais pourquoi aller se heurter aux retranchements, quelque faibles qu'ils fussent, d'un camp dont la gorge était entièrement ouverte? tenter une attaque de front dont le succès ne pouvait rien résoudre, quand on pouvait tout décider par la simple prise de possession d'un point sans défense? Et, en effet, si d'Aoust avait eu l'heureuse inspiration de porter sur la crête des Albères, au pic de Saint-Christophe, tête et clef de ces montagnes, d'où le camp du Boulou se présentait à découvert, de porter, non une poignée d'éclaireurs, mais la masse de la brigade qui, sur les traces de Delattre, arrivait de Collioure avec l'effectif d'une division; et si lui-même eût suivi et appuyé ce mouvement avec le reste de ses troupes : c'en était fait de l'armée espagnole; et la belle manœuvre qui devait, sept mois plus tard, délivrer cette frontière, la manœuvre de Dugommier était accomplie. Mais d'Aoust songeait tout simplement à une attaque sur le camp des Trompettes, et ce n'était que pour la favoriser, qu'il faisait diversion sur la crête des Albères.

Les Espagnols nous prévinrent au pic de Saint-Christophe. Ils passèrent la nuit sous les armes, et comme, à la naissance du jour, le feu reprenait sur toute notre ligne, ne pouvant deviner quelle partie de leur retranchement était sérieusement menacée, ils lancèrent, pour s'éclairer, leur cavalerie en plaine, dans trois directions divergentes.

Une de ces colonnes rencontra, vers deux heures de l'après-midi, l'avant-garde du général Delattre qui marchait sur le camp des Trompettes, et la culbuta, malgré le feu des batteries de Banyuls. Mais Delattre, étant accouru, dispersa cette cavalerie à coups de canon et reprit sa marche sur les Trompettes. Il était secondé par notre artillerie de la rive gauche; néanmoins, il reconnut sur-le-champ qu'il n'était pas en mesure de tenter un assaut, et il se rabattit sur les hauteurs en avant de Villalongue, face à Montesquiou.

L'armée française se trouvait ainsi développée sur une demi-

circonférence de quatre lieues d'étendue, qui embrassait le front et les ailes du camp ennemi, depuis la crête des Albères jusqu'à Saint-Ferréol. C'était évidemment, de toutes les dispositions qu'elle pouvait prendre, la plus vicieuse; mais faut-il s'en étonner? C'était Fabre, un ex-conseiller à la cour des aides de Montpellier, qui dirigeait tout, et nos généraux, bien que chargés de toute la responsabilité, n'avaient d'autre préoccupation que celle de complaire au chef suprême.

Le 5, l'attention des deux partis sembla se reporter sur la crête des Albères; toutefois, on s'en tint là, de part et d'autre, à quelques mouvements symétriques. Ainsi d'Aoust ayant expédié à Delattre quatre bataillons, que Ricardos tenta en vain d'arrêter au passage du Tech, celui-ci envoya exactement quatre bataillons renforcer le poste de Saint-Christophe, qui fut mis ainsi à l'abri de toute insulte. Alors Delattre établit 2,000 hommes en face du pic, presque sous son feu, au lieu dit puig d'en Mitgdie (du Midi); et il fit commencer, en arrière de ce petit camp, la réparation de l'ancien chemin qui parcourait, jusqu'au col de Banyuls, la crête de la chaîne.

Et du haut de ces montagnes, l'aspect de ce camp ouvert à sa gorge, ne fut pour personne un trait de lumière!

Le 6, Delattre reçut l'ordre de se préparer à attaquer Montesquiou. En conséquence, il fit élever aussitôt, contre ce nouveau point d'attaque, une batterie qui devait, selon lui, en assurer l'enlèvement. Mais ce fut cette batterie qui subit le sort que l'on réservait à Montesquiou, car elle n'était pas encore achevée, qu'elle était surprise par une sortie du camp des Trompettes.

Ce camp redevint alors l'objet des préoccupations de d'Aoust, qui, *pour le foudroyer de manière que l'ennemi ne pût plus y tenir,* employa la journée du 7 à mettre en batterie, en avant de Banyuls-les-Aspres; une pièce de 24, une autre de 16, et deux obusiers de 8 pouces.

Dans la soirée du même jour, on put croire, un instant, qu'une action décisive allait enfin couper court à ces misérables chicanes. Vers quatre heures, en effet, le général Castrillo, qui commandait au Saint-Christophe, fondit tout à

coup sur le camp du Mitgdie; mais les défenseurs coururent au devant de l'attaque et la repoussèrent avec tant de vivacité, qu'ils faillirent lui couper la retraite. Ils auraient même peut-être, dans leur élan, emporté le Saint-Christophe que déjà ils commençaient à gravir, si la brigade de Collioure leur eût envoyé à propos quelque renfort. Mais Delattre ne vit, dans ce commencement de succès, qu'une occasion pour reprendre la batterie qu'il avait perdue le matin, et il n'eut rien ensuite de plus pressé que d'en ajouter deux autres sur la même ligne.

Le feu se prolongea jusqu'à 8 heures et demie du soir, et coûta une centaine de morts aux deux partis. Les Espagnols restaient maîtres du Saint-Christophe, et nous, de toute la crête en arrière de ce pic, ainsi que du col Fourcade.

Notre batterie de Banyuls ouvrit son feu le 8, à la pointe du jour. Aussitôt les Espagnols opposèrent, au bord de la rivière, devant les Trompettes basses, une contre-batterie qui fut achevée dans la journée, et armée de 4 pièces de 24 et de 2 mortiers.

La nuit tombée, l'ennemi commit la faute d'abandonner cette contre-batterie à la garde de 60 hommes. Les nôtres, s'en étant aperçus, voulurent profiter de cette imprudence. Déjà même 2,000 d'entre eux étaient arrivés sur les pièces sans avoir été reconnus, et les canonniers espagnols s'enfuyaient sans avoir tiré un seul coup de fusil, quand, frappés tout à coup d'une inexplicable panique, nos soldats se débandèrent ignominieusement, pour ne se rallier qu'au point d'où ils étaient partis.

L'armée ressentit vivement cet affront. Les représentants, furieux, donnèrent des ordres impitoyables : tous les officiers furent rendus personnellement responsables des actes de faiblesse commis sous leurs ordres, et tous les soldats du même bataillon, complices, s'ils ne les dénonçaient, des lâchetés ou même des simples paroles de découragement de leurs camarades. Enfin, nos stériles attaques furent suspendues, et l'on assembla un conseil de guerre.

SIX JOURS D'INACTION. — Ce conseil, après avoir posé en prin-

cipe que la prise de Montesquiou *devait précéder l'occupation des Albères,* décida : « qu'attendu la concentration des Espagnols à leur aile droite et la force de leurs retranchements à Montesquiou, il fallait, pour le moment, renoncer à ce point d'attaque, et frapper à l'improviste à l'autre extrémité du camp, sur le puig Scingli encore, mais en le tournant par les hauteurs de l'ouest. De la conquête de ces hauteurs on se promettait les résultats les plus merveilleux. Ainsi, de là : on brûlait le camp ennemi, on bombardait le Boulou, on coupait les communications entre le quartier-général et le Vallspire ! On commençait aussi à parler d'une expédition sur les côtes de l'Ampurdan, combinée avec une irruption de Dagobert dans les montagnes du Haut-Aragon. Et l'on voyait déjà les Espagnols, attirés aux deux extrémités des Pyrénées orientales, se hâter de dégarnir les environs de Bellegarde qui, naturellement, retombait en nos mains !

Si du moins, à défaut de sagesse dans les conseils, Fabre avait su agir avec cette rapidité qui, parfois à la guerre, supplée à l'opportunité des conceptions ; si, par exemple, pour ce grand coup qu'il voulait frapper sur le Scingli, il n'eût mis que le temps nécessaire, quelques heures, à faire ses dispositions. Mais il fallait encore qu'il se privât des avantages d'une surprise, en remettant à la nuit du 14 au 15 l'exécution de son nouveau projet.

En tête du puig Scingli, un mamelon, d'un faible relief, sert de point de partage entre l'arête qui penche à l'est et un petit plateau qui s'incline en sens contraire. C'était à une redoute établie sur ce mamelon que les Espagnols avaient appuyé la gauche de leur avant-garde qui, comme on sait, couronnait le puig Scingli. Ils en avaient confié la défense à un brave officier de la milice provinciale, au lieutenant-colonel Tarranco.

Ce fut ce point que choisit l'attaque. Cette fois du moins, elle avait montré quelque intelligence, car elle évitait les précipices de la Valmagne et menaçait le point qui était la clef de tous les retranchements ennemis de la rive gauche. Du reste, pour détourner l'attention des Espagnols, nous devions nous

répandre en démonstrations sur tout le pourtour de leur camp.

COMBAT DE LA BATTERIE DU SANG. — Le 14 octobre, à la chute du jour, l'armée française commença, lentement et en silence, à se déployer depuis la crête des Albères jusqu'à Ceret; et ce mouvement terminé, vers 10 heures et demie, à un signal donné, elle enveloppa soudain cette vaste enceinte d'un immense demi-cercle de feux.

La nuit, l'âpreté du terrain, son étendue, rendaient bien difficile le discernement du point véritablement menacé. Toutefois, estimant, à la mollesse des engagements sur ses extrémités, que ce n'était ni du côté de Montesquiou, ni du côté de Céret que l'orage allait fondre, Ricardos organisa une réserve au centre de ses lignes, fit allumer de grands feux à ses avant-postes, et attendit.

A minuit, la colonne d'attaque, forte de 5,000 hommes d'élite, s'élançant brusquement des ravins où elle se tenait cachée, débouche sur la redoute qui a été désignée, l'aborde, et, après une attaque furieuse, longtemps repoussée, l'enlève. Mais ce n'était là que le premier acte du drame sanglant qui s'ouvrait. Les Espagnols reviennent à la charge et pénètrent par les brèches des Français qu'ils chassent. Les Français à leur tour repoussent les Espagnols, et, pendant six heures, c'est un flux et reflux d'assauts qui se succèdent avec une continuité et un acharnement sans exemple. Enfin, les Français, cramponnés à la redoute, semblent l'emporter; mais l'intrépide Tarranco s'arrête fièrement à quelques pas du champ de bataille, avec les braves qui lui restent.

Cependant, un bataillon de 300 gardes vallones, dépêché par Ricardos au bruit de l'attaque, après avoir erré longtemps, arrive sur le terrain, et, sans perdre une minute, s'élance aux retranchements. L'uniforme, le langage de ces nouveaux assaillants, causent une fatale méprise, et par malheur, c'est seulement à une décharge à bout portant que les défenseurs, qui attendaient un renfort, reconnaissent l'ennemi. Ils sont enlevés; mais, comme leurs adversaires tout-à-l'heure, ils s'ar-

rêtent à quelques pas en arrière. Cependant, au point du jour, après une dernière sortie des Espagnols, nos soldats, découragés, se résignent à abandonner cette terrible partie. Le sol était encombré de cadavres parmi lesquels on comptait plus de 150 Français. La plupart de ceux-ci appartenaient à une légion qui arrivait de la Moselle et qui fut à peu près détruite, car, outre ses morts, elle laissait aux mains de l'ennemi son colonel grièvement blessé, 9 officiers et 179 soldats. Presque tous les survivants emportaient une blessure. La perte des Espagnols paraissait encore surpasser la nôtre, et ce furent eux qui donnèrent à ce champ de mort le nom de *batterie du sang,* qu'il a conservé, avec quelques vestiges encore de la terrible redoute.

La lassitude de l'armée française mit enfin un terme à ces inutiles scènes de carnage. Nos batteries reprirent leurs feux, il est vrai, et le continuèrent sans interruption, du matin au soir, jusqu'au 19 ; l'ennemi riposta de son côté, mais tout se borna, de part et d'autre, à une inutile consommation de poudre. (Voir l'état de situation au 15 octobre.)

CHAPITRE XVII.

NOUVELLES EXPÉDITIONS DANS LES MONTAGNES.

Projet de Dagobert sur la manufacture d'armes de Ripoll. — Description du bassin supérieur du Ter. — Dagobert traverse la grande chaîne vers les sources du Ter et aborde cette vallée. — Son arrivée devant Campredon.— Prise de cette ville. — Autre colonne qui marche sur Ribas. — Prise de ce bourg.— Projet d'expédition vers la Seu d'Urgel. — Enlèvement du bourg de Monteilla. — L'expédition de la Seu interrompue. — Conséquences des excursions de Dagobert.

Pendant que l'armée de la plaine s'épuisait en vains et sanglants efforts contre les retranchements du Boulou, Dagobert signalait son retour dans les montagnes par un de ces coups de main qui allaient si bien à son caractère aventureux.

Depuis le commencement de la campagne, il caressait un projet de descente dans la vallée du Ter, projet qui avait pour but de menacer les derrières de l'invasion ; mais comme il n'avait pas les forces suffisantes pour opérer, de cette manière, une diversion bien sérieuse, il voulut mettre au moins à exécution une partie de son plan favori, l'enlèvement de la riche manufacture d'armes de Ripoll.

Ripoll est une petite ville assise sur le Ter, à la jonction des vallées de Campredon et de Ribas. Ces deux derniers points, à leur tour, occupent chacun la fourche de deux affluents supérieurs qui offrent ainsi, pour descendre de la frontière dans le bassin du Ter, quatre couloirs, dont un seul est réputé praticable, celui de l'est, qu'on aborde de la vallée du Tech. Les trois autres, d'une âpreté excessive, correspondent à la Tet ou à la Sègre.

Par l'occupation du Tech dont ils étaient maîtres, les Espa-

gnols croyaient tenir fermée la vallée du Ter, mais leur confiance reposait sur des difficultés de terrain dont leur audacieux adversaire ne tenait aucun compte.

EXPÉDITION DANS LE TER. — En effet, le 4 octobre, Dagobert, débouchant de la Tet par la vallée de Pratz-de-Balaguer, le col de Naufonds et les Sept-Cases, se dirigea sur Campredon. Le général Poinçot devait, en même temps, gagner Ribas par le chemin d'hiver de Puigcerda à Barcelone, c'est-à-dire par le col de Tosas et le village de Planolas. Ripoll était assigné comme rendez-vous aux deux colonnes.

Il fallait défiler sur des rampes d'une raideur excessive, au penchant des précipices, entre deux murailles de rochers, par des détroits où souvent deux hommes ne sauraient marcher de front; enfin, au milieu d'une population soulevée dont les habitudes guerrières confirment encore ce que Vauban disait de leurs ancêtres : « *Gens un peu pendards, aimant naturellement l'escoupetterie et se faisant un grand plaisir de chasser aux hommes.* » Le terrain fut disputé pied à pied. A l'approche des colonnes françaises, le tocsin volait de clochers en clochers, les villages étaient abandonnés, et chaque curé conduisait ses paroissiens dans les montagnes, sur quelque roche escarpée où ils prenaient position, et se joignaient aux *parrots,* douaniers de la ferme du sel, qui, unis contre nous aux contrebandiers, formaient le noyau des soulèvements.

Parti des environs de Mont-Louis à la pointe du jour, Dagobert atteignit Campredon à 4 heures du soir.

Ce poste, autrefois fortifié, mais rasé sous Louis XIV, à la suite d'un siége remarquable, n'était défendu que par un simple mur d'enceinte, comme la plupart des gros bourgs de la Haute-Catalogne.

Après avoir inutilement essayé sur cette muraille l'effet de quatre petites pièces qu'il avait fait traîner jusque-là, et dont deux éclatèrent à la première décharge (ce qui arrivait souvent), Dagobert eut recours à l'intimidation. Il envoya un parlementaire qui revint bientôt apportant la réponse de l'alcade Guttierez, lequel demandait vingt-quatre heures pour consulter le capitaine-général. Dagobert n'accorda que deux

heures et exigea des ôtages. « J'enverrai des balles, » répliqua l'alcade exaspéré. Et en effet, notre second parlementaire fut reçu à coups de fusil. Dagobert alors fit saisir dans un village voisin un notable du pays, qui pénétra dans la ville et y sema une épouvante telle, que la plupart des habitants profitèrent de la nuit pour s'échapper. Cependant les plus audacieux se disposaient à la résistance. Ils avaient à leur tête leur vicaire, l'intrépide Martin Cuffi, qui allait devenir un des plus célèbres chefs de bande de ces contrées.

Le lendemain matin, Dagobert fit avancer ses colonnes. Il eut d'abord à essuyer une vive fusillade, mais toute résistance cessa bientôt, et nos troupes pénétrèrent dans Campredon, qu'elles trouvèrent abandonné. L'accueil fait à notre second parlementaire autorisait des représailles : la ville fut livrée au pillage. Dagobert, forcé, dans ses rapides expéditions, de vivre aux dépens du pays, saisissait sans répugnance les occasions nombreuses que lui fournissait la violence effrénée de ses adversaires, pour ravitailler ses soldats qu'il traitait quelquefois, avouait-il, en enfants gâtés. C'est ainsi que, les voyant chargés de butin et inquiets pour la conservation de leurs prises, il renonça à son expédition de Ripoll et ordonna la retraite. Cette détermination lui était du reste conseillée par des motifs plus sérieux : il était informé qu'il arrivait des renforts aux Espagnols, et qu'il ne pouvait plus compter sur la coopération de la colonne qui marchait parallèlement à la sienne sur Ribas, cette colonne n'étant ni commandée, ni composée comme il l'avait prescrit.

En effet, Poinçot, qui devait conduire ce corps expéditionnaire, étant tombé malade au moment de partir, et le général Marbot, désigné comme supplémentaire, ayant été, sur ces entrefaites, envoyé à Toulon, c'était Voulland, officier dont la bravoure surpassait de beaucoup l'intelligence, qui avait dû marcher. Il n'avait quitté Mont-Louis que le 5, et avec 700 hommes seulement. Trois cents autres, qu'accompagnait le représentant Cassanyes, étaient partis en même temps de Puigcerda. La jonction devait se faire à Dorry. Elle ne put s'effectuer que le lendemain à 8 heures du matin.

Les deux détachements, réunis, marchèrent alors sur Ribas, qu'ils n'abordèrent que dans la soirée; car ils avaient dû se battre à chaque pas avec une bande de parrots qui les avaient suivis sans relâche.

Laissons maintenant un témoin oculaire, le représentant Cassanyes, nous raconter l'enlèvement de Ribas.

« Ribas est dans un fond dominé, d'une part par les mon-
« tagnes (dont nous étions séparés par le torrent) où s'étaient
« arrêtés les parrots, et de l'autre par une butte arrondie, sur-
« montée d'un gros roc qui paraissait inaccessible. Ce poste,
« qui se trouvait sur notre passage, était occupé par 150
« hommes. Avec trois détachements rapidement formés, Voul-
« land, Peleuck et moi au centre, nous l'enlevons à la baïon-
« nette. Nous enlevons de même un second poste à l'entrée
« de Ribas. Il nous faut passer la rivière pour nous mettre à
« l'abri des parrots. Le reste de la colonne est déjà aux portes.
« Peleuck emporte le dernier poste qui arrêtait sa marche.
« Nos soldats font un feu terrible. Nous sommes maîtres de
« la ville; mais les habitants vont rejoindre les parrots, qui
« ne cessent de tirer dans les rues. Le lendemain, au point du
« jour, je reçois une ordonnance de Dagobert qui m'annonce
« qu'il ne peut continuer sa marche sur Ripoll, parce que ses
« soldats s'étaient chargés de butin à Campredon, et *qu'ils*
« *voulaient rentrer pour le déposer*. Il fallut donc se disposer à
« battre en retraite. Les parrots redoublent alors d'audace;
« les balles pleuvent dans le bourg. Pour arrêter ces forcenés,
« on expose quelques femmes dans les rues; ils tirent tou
« jours, quoique prévenus, et une de ces malheureuses est
« blessée près d'un de nos officiers. Alors nos soldats, exas-
« pérés, mettent le feu à quelques maisons. »

Il va sans dire que nos deux colonnes, celle de Campredon comme celle de Ribas, furent reconduites et harcelées jusqu'à la frontière avec un acharnement extrême. L'obstination de la défense n'avait, du reste, que mieux fait ressortir l'ardeur de nos troupes et la confiance qu'elles avaient en leur chef. Dagobert était enchanté. « Les généraux sont malades ou ab-

sents, écrivait-il à la fin de son rapport au ministre, les canons me font faux-bond, mais *ça ira!* »

Le vieux général était infatigable : à peine de retour en Cerdagne, il courait à de nouvelles aventures.

EXPÉDITION DANS LA SÈGRE. — Il méditait depuis quelque temps une pointe sur la Seu d'Urgel; mais pour s'ouvrir l'étroite et longue gorge qui s'étend de Belver à cette place, il fallait d'abord s'emparer d'un gros bourg fermé, appelé Monteilla, qui s'élève sur le penchant des montagnes de la rive gauche de la Sègre, à une lieue et demie en aval de Belver. Monteilla, qui servait habituellement de rendez-vous aux rassemblements de la contrée, venait de recevoir de la Seu d'Urgel, où les Espagnols se renforçaient, 11 à 1,200 hommes, dont quelques centaines gardaient le fond de la vallée au Martinet.

Le 17 octobre, par une nuit sombre, l'ardent général s'achemine vers le Martinet, s'arrête un peu en-deçà du village, range sa troupe en bataille et s'avance seul en reconnaissance. Cassanyes court le rejoindre, et ils vont ensemble se heurter à un factionnaire qui, en déchargeant son arme, sans atteindre personne heureusement, donne aux siens l'alarme, et aux nôtres le signal de l'attaque. Le feu s'engage ainsi de part et d'autre; mais les Espagnols ne le soutiennent pas longtemps, et ils nous abandonnent le terrain, après s'être fait tuer une trentaine d'hommes.

Sans perdre un moment, Dagobert pousse ses têtes de colonnes sur Monteilla. Un grand et profond ravin enveloppe presque entièrement ce poste; nos soldats le contournent sous le feu des défenseurs, qui paraissent disposés à tenir bon. Cependant, quand, au point du jour, le reste de notre division, qui avait pris quelques heures de repos dans le fond de la vallée, parut sur les hauteurs, toute résistance cessa, et nous pénétrâmes dans le bourg abandonné. Malheureusement, Dagobert ne put en empêcher le pillage et l'incendie, ni préserver du même sort quelques villages voisins. Ces désordres, dont le général et le représentant se renvoyèrent

la responsabilité (1), portèrent à la discipline d'assez graves atteintes, pour que Cassanyes se crût obligé de convoquer un conseil de guerre. Dagobert voulait continuer sa marche sur la Seu d'Urgel, qu'il se croyait sûr d'emporter, mais le conseil décida que l'on rentrerait à Belver *pour rétablir la discipline.* A la douleur que le général ressentit de cette blessante décision, on eût dit qu'il pressentait ce que, plus tard, devait coûter à son pays l'achèvement de cette expédition si inopportunément interrompue.

Dagobert était devenu la terreur de ces contrées, le *démon* des Espagnols, car c'était le surnom qu'ils lui avaient donné. Mais les entraves que lui suscitaient encore çà et là les représentants du peuple (bien qu'il fût, en Cerdagne et avec Cassanyes, le moins dépendant de tous nos généraux); l'insuffisance des moyens mis à sa disposition; enfin, il faut le dire, un peu de faiblesse pour ses soldats; toutes ces causes réunies l'empêchaient de donner un but véritablement utile à ses excursions, qui même eurent des conséquences fâcheuses. En effet, non-seulement elles attirèrent, de l'armée de Navarre aux Pyrénées orientales, une division qui vint s'ajouter à celle qui déjà surveillait le Haut-Aragon, mais, avec l'alarme, elles semèrent dans les montagnes les germes d'une insurrection qui alla sans cesse en grandissant et finit par nous déborder.

Les neiges allaient clore la campagne dans ces hautes régions. Du reste, Dagobert, de retour à Mont-Louis, y ayant rencontré le nouveau général en chef, fut par lui ramené à Perpignan, avec la plus grande partie de sa division.

(1) Rendant compte de cette expédition, dans une lettre du 15 octobre, Dagobert s'exprime ainsi : « Le soldat, à qui le représentant Cassanyes a fait « mettre le feu à Ribas, a cru pouvoir faire encore de même. Et, quelque « soin que je me sois donné, je n'ai pu empêcher le pillage et l'incendie. « Toute l'armée et Cassanyes lui-même, rendraient témoignage, s'il en était « besoin, des démarches que j'ai faites pour prévenir ces malheurs. »

Or, voici ce que répond Cassanyes, dans ses Mémoires : « Nos troupes pillèrent Monteilla et la Moline. Dagobert ne disait mot. Je parvins enfin à rap- « peler nos soldats à l'honneur. Le général Dagobert persistant à continuer « sa marche vers la Seu d'Urgel, je convoquai un conseil de guerre qui décida « qu'il fallait rentrer dans nos foyers pour rétablir la discipline. »

CHAPITRE XVIII.

TURREAU GÉNÉRAL EN CHEF.

Arrivée de Turreau. — Avant de prendre le commandement, il va visiter Mont-Louis. — Il ramène à Perpignan Dagobert et sa division. — Manie belliqueuse du représentant Fabre. — Son attitude et ses projets depuis son arrivée aux Pyrénées-Orientales. — Il entasse à Collioure une petite armée dont il fait donner le commandement à Delattre. — Conseil de guerre du 23 octobre, tenu à Banyuls-les-Aspres. — Fabre expose son projet d'invasion dans la Haute-Catalogne. — Opposition de Dagobert. — L'expédition de Roses est résolue. — Lettre de Turreau au ministre de la guerre.

Le successeur officiel de Barbantane, le général Turreau était arrivé, depuis le 11 octobre, aux Pyrénées-Orientales.

Entré fort jeune au service, Turreau avait fait, dans les grades subalternes, la guerre en Amérique. La révolution l'avait surpris capitaine d'infanterie et l'avait envoyé comme adjudant général, à l'armée de la Moselle, ensuite comme général de brigade, en Vendée où il venait de servir avec distinction, et de recevoir une blessure grave qui l'avait un peu retardé.

Il avait 38 ans à peine, de l'ardeur, des talents et de la résolution dans le caractère. Cependant, à son arrivée au quartier général de Banyuls-les-Aspres, le 12 octobre, effrayé de l'état de l'armée, il profita de la négligence des bureaux de la guerre, qui ne lui avaient encore fait parvenir ni son brevet de commandant en chef, ni même celui de général de division, pour se préparer, par une reconnaissance préliminaire des lieux, à l'ingrate et lourde tâche qui lui incombait. « J'étais, dit-il, dans une position à ne hasarder aucune opé-« ration, à ne contredire aucun plan, que je ne fusse parfaite-« ment instruit des localités, du caractère des principaux « agents militaires, des causes de nos succès et de nos revers

« sur cette frontière, des ressources, des besoins de cette « armée. Les fautes les plus légères, les moindres insuccès, « eussent été présentés comme autant de crimes et de trahi- « sons. » Il déclina donc toute responsabilité jusqu'à la réception de sa nomination officielle; laissa le commandement en chef à d'Aoust, auquel, du reste, il était manifeste que les représentants voulaient le continuer; et, après avoir simplement recommandé à ce favori des conventionnels de lui rendre compte de ses projets, il partit pour visiter la frontière, le 15 octobre, le jour même du malheureux combat de *la batterie du sang*.

Arrivé à Mont-Louis, son premier soin, comme aussi son premier acte d'autorité, fut d'envoyer à Dagobert, alors en marche sur Monteilla, et qui s'était, jusque-là, maintenu en Cerdagne dans une sorte d'indépendance, l'ordre de correspondre avec l'état-major général, et de soumettre, dorénavant, toutes ses opérations à l'approbation préalable du général en chef. Il fit plus : au retour de Dagobert à Mont-Louis, appréciant à leur juste valeur son expérience, ses talents, sa parfaite connaissance des lieux, et jugeant sa présence à l'armée principale d'autant plus essentielle, que l'avancement de la saison allait la rendre inutile en Cerdagne, il le ramena, comme nous l'avons dit, à Perpignan.

De là, le 23, les deux généraux se rendirent à Banyuls-les-Aspres où ils étaient impatiemment attendus par les représentants qui, depuis le combat du 15, donnant à leur imagination déréglée un nouveau cours, rêvaient les projets les plus étranges. Il s'agissait, en effet, d'une invasion en Catalogne, de la délivrance du territoire français, *de la reprise de Toulon en Espagne* (1)! Beaux et mystérieux plans de campagne, qui se recommandaient par le nom seul de leur auteur, le représentant Fabre.

Pour le malheur de la cause qui enflammait son zèle, Fabre était dévoré d'une fièvre belliqueuse. A son arrivée aux

(1) Expression dont s'était servi le représentant Fabre et que d'Aoust répétait habituellement, en parlant de l'expédition de Roses.

Pyrénées-Orientales, vers la fin de juin, il s'était installé à Collioure. Là, se considérant comme chef de la brigade qui gardait cette partie de la frontière, il n'avait cessé d'attirer à elle de nouveaux renforts, et de caresser les rêves les plus insensés sur sa destination future. Cependant, comme il lui fallait, à la tête de cette brigade, un homme de confiance, un agent responsable, un général enfin (car Fabre, l'ancien magistrat, était scrupuleux sur les formes), il avait jeté les yeux sur un jeune capitaine du génie qui, depuis le commencement de la campagne, était chef de son arme dans la place de Collioure. Ce jeune homme c'était Delattre. Naguère élève des ponts-et-chaussées, il avait été, à la suite d'un concours, improvisé officier du génie. Il était actif, intelligent et d'un caractère faible, assemblage qui allait parfaitement aux vues de son protecteur. Il fut nommé d'emblée général de brigade.

Le représentant Fabre, en accourant, dans les premiers jours de septembre, à Perpignan qui était à deux doigts de sa perte, avait puissamment contribué, par son zèle et son énergie, à relever le moral de cette place aux abois. Mais ce n'était point la couronne civique du proconsul, c'étaient les lauriers du commandant d'armée, que convoitait l'étrange ambition de cet homme. A Peyrestortes, il n'avait joué qu'un rôle secondaire, tandis que Cassanyes avait brillé au premier rang. Vainement il avait cherché sa revanche à Trouillas, où, on se le rappelle, il suppliait avec tant d'instance son heureux collègue de se tenir à l'écart, *afin que lui aussi eût sa victoire* (1). Du reste, l'affront qu'il avait essuyé dans cette triste circonstance n'avait fait qu'irriter sa soif de vaincre, et, depuis la retraite des Espagnols au Boulou, il était à épier le moment favorable de mettre à exécution un projet, depuis longtemps arrangé dans sa tête, qu'il regardait comme le moyen le plus sûr de contraindre les Espagnols à repasser les Pyrénées, le projet d'une invasion dans la partie orientale de

(1) Fabre voulant avoir sa part de victoire, me supplia de le laisser seul avec Dagobert. (Mémoires de Cassanyes, relation de la bataille de Trouillas.)

la Haute-Catalogne. En attendant, comme nos places de la côte devaient naturellement former la base d'opération de ce mouvement agressif, non-seulement il faisait passer jusque la moitié de nos troupes disponibles à l'effectif de la brigade qu'on n'appelait plus déjà que l'armée de Collioure, mais il entassait dans cette place, il accaparait pour elle d'énormes approvisionnements; ce qui achevait nécessairement d'épuiser nos ressources matérielles déjà si faibles, et d'affamer, de dénuder le reste de nos malheureux soldats.

Tant qu'on s'était bercé de l'espoir de refouler, par une attaque de front, les Espagnols retirés au Boulou, ce projet d'invasion avait été ajourné, mais on y était revenu avec une nouvelle ardeur après la malheureuse tentative du 15 octobre. Ce jour-là même, nous l'avons dit, le nouveau général en chef avait quitté le quartier-général pour aller visiter Mont-Louis; mais à peine fut-il de retour, le 23 (1), qu'on se hâta de convoquer un conseil de guerre où vinrent siéger tous les divisionnaires et les chefs de service de l'armée. Là, Fabre exposa enfin son plan.

Son but était de s'emparer de Roses et de Figuères, et voici les moyens qu'il proposait.

Deux colonnes, de 4,000 hommes chacune, pourvues d'artifices et de batteries incendiaires (6 mortiers et 2 obusiers), devaient partir de Banyuls-sur-Mer et se glisser : l'une, le long du littoral, sur les montagnes qui s'élèvent au sud de la citadelle de Roses; l'autre, le long des Albères, sur la forteresse de Figuères.

La première, embarquant son artillerie sur des tartanes, jusqu'au cap Cerbère, gagnait ce cap en longeant la côte; puis elle s'acheminait, par Llança et la Selva, sur les hauteurs qui plongent la baie de Roses. Alors on *chauffait* fortement la place, et la place se rendait.

La deuxième colonne franchissait la chaîne au col de Ba-

(1) Cette date varie dans les différentes relations. Dagobert, dans sa justification (imprimée à Paris le 20 frimaire), répondant aux accusations des représentants, commence par ces mots : « C'est le 2 brumaire, et non le 6, que s'est tenu le conseil de guerre. » Or le 2 brumaire correspond au 23 octobre.

nyuls, emportait Espolla, occupait Récasens pour assurer sa retraite par le col Fourcade; puis, après avoir *observé ce qui se passait du côté de Bellegarde,* elle allait prendre position sur des éminences qui bordent à l'ouest les remparts de Figuères. Cette forteresse, *chauffée* comme Roses, ne manquait pas, bien entendu, de se rendre aussi. Alors les deux colonnes, réunies vers Castillon, tombaient ensemble, par le col Foureade, sur les derrières du Boulou.

Pour opérer ces miracles, Fabre comptait sur le prosélytisme, sur ses intelligences dans le pays, et, sans doute aussi, sur son axiome de guerre « *que la fortune est pour les fous.* » Rien n'égale, en effet, la folie d'une telle entreprise; de prétendre, avec 8,000 hommes jetés en enfants perdus, sans vivres ni moyens de transports, à travers les plus âpres montagnes, au milieu d'une population hostile et belliqueuse, derrière une armée aguerrie, dont on ne proposait pas même de distraire l'attention par un semblant d'attaque sur son front, de prétendre enlever deux grandes places fortes qui avaient: l'une, avec une escadre à sa disposition, les précédents de deux siéges fameux (1645 et 1693), longtemps soutenus contre une double attaque par terre et par mer; l'autre, vierge encore, un des premiers rangs parmi les plus belles forteresses de l'Europe. Mais on était à une époque où les limites de l'impossible semblaient si reculées !

Dagobert combattit les élucubrations de Fabre avec toute la supériorité d'un homme du métier sur des ignorants en démence, mais aussi avec toute la brusquerie et la causticité de son caractère. Ainsi, Fabre ayant gravement avancé qu'il accorderait une amnistie aux Espagnols, s'ils nous rendaient Bellegarde : « *A votre place, je leur demanderais Barcelone,* » répliqua Dagobert. Quoi qu'il en soit, les amères plaisanteries du général sur la *foi robuste* du représentant, ne servirent qu'à irriter l'orgueil de celui-ci et à précipiter le dénoûment que celui-là voulait empêcher. L'expédition , *qu'à la place de Ricardos, Dagobert eût souhaitée,* fut donc résolue. Seulement, comme Turreau n'approuvait l'expédition « *qu'en tant que, dirigée sur Roses seulement, elle ne serait qu'un coup*

de main dans le but de hâter la retraite des Espagnols, » on renonça pour le moment à la pointe sur Figuères, et l'on apporta par suite quelques modifications de détail à l'expédition de Roses. C'est ainsi qu'il fut décidé que l'on ferait coïncider avec elle une diversion sur Céret, et une fausse attaque sur Montesquiou. Enfin, on répartit les commandements : celui de l'opération principale fut confié à Delattre; la diversion sur Céret échut à Dagobert; et d'Aoust dut rester au quartier-général, pour contenir et distraire le camp du Boulou.

Au sortir de ce conseil, Turreau, voulant mettre à couvert sa responsabilité si étrangement compromise, adressait au ministre de la guerre, cette lettre qui achève de peindre la situation :

« Je me suis fait rendre compte, par le général d'Aoust, « devant les représentants du peuple, de ses projets et de ses « moyens pour opérer une entreprise dont la réussite pût « hâter la retraite des Espagnols. J'ai annoncé que, cette opé- « ration (concertée entre les représentants du peuple et le « général d'Aoust et que j'ai approuvée) étant finie, je me « mettrais à la tête de la grande armée et que j'agirais entiè- « rement par moi-même. Je n'ai pas été peu surpris d'en- « tendre le citoyen Fabre proposer pour cet hiver des con- « quêtes en Espagne. En vain j'ai voulu combattre ce projet, « le citoyen Fabre, aidé de ses collègues, paraît tenir à son « plan. Je vous annonce que je m'opposerai de toutes mes « forces à cette entreprise dangereuse sous tous les rapports. « Mais si les représentants de cette armée s'obstinent à me « faire exécuter leur projet; si, quoique nommé général en chef « de cette armée, je n'y suis qu'un être absolument passif, et « si je n'y puis agir que d'après les idées des autres, je vous prie « en grâce de disposer de moi pour une autre place. Etranger « à l'intrigue, n'ayant d'autre ambition que celle de coopérer « de tous mes moyens au succès de nos armes, je serai tou- « jours satisfait du grade que j'occuperai et du poste qui me « sera confié, pourvu que je puisse être utile. »

CHAPITRE XIX.

EXPÉDITION DE ROSES.

Description des Albères.—Départ de l'expédition. — Prise du col de Banyuls. —Notre centre repoussé à Espolla. —Retraite de notre colonne de droite. — Celle de gauche refoulée sur Coléra. —Nouveau combat à Espolla, et nouvel échec.

La ligne des Pyrénées, entre le Pertus et la mer, présente deux parties qu'il faut distinguer : 1° les Albères; 2° la croupe de la grande chaîne. Les Albères commencent à l'est du Pertus et se prolongent jusqu'au col de Banyuls. C'est un chaînon uniforme, compacte, aux crêtes tendues et sans fléchissements, aux flancs abrupts, profondément ravinés, et couverts d'épaisses forêts. Pour une armée, ces montagnes doivent être considérées comme à peu près infranchissables. La seconde partie, la croupe des Pyrénées, du col de Banyuls à la mer, est un large épatement de ravins et de nervures qui rayonnent en éventail vers tous les points de la côte; en sorte que, traverser la chaîne en longeant le rivage, c'est parcourir le périmètre de l'éventail, c'est-à-dire se jeter dans un dédale de difficultés inextricables. Reste le point intermédiaire, le col de Banyuls, qui s'ouvre entre les Albères et la croupe pyrénéenne, et qu'une armée peut affronter avec quelques chances de succès, comme dans les campagnes de 1675 et 1677. Ce col était, depuis le commencement de la guerre, surveillé par les deux partis : d'un côté, par les braves habitants de Banyuls assistés d'une centaine de soldats ; de l'autre, par un camp d'observation que les Espagnols avaient établi au pied méridional du col, à Espolla, nœud de presque tous les sentiers qui descendent des Albères. Ce camp entretenait un gros avant-poste sur le col et sur ses abords septentrionaux.

Tels étaient les obstacles que, dans le projet du représentant Fabre, nous avions d'abord à surmonter, avant de songer à aborder Roses.

De cet étrange projet, toutefois, on pouvait dégager peut-être une idée raisonnable : celle d'une irruption rapide et concentrée sur Espolla, par le col de Banyuls ; irruption qui eût jeté l'alarme sur les derrières du Boulou et obligé l'ennemi à un retour sérieux. Mais loin de là , on ne songea à modifier le plan du conventionnel que pour opérer des fractionnements nouveaux dans la division expéditionnaire, bien qu'au lieu de 8,000 hommes qu'elle devait compter, elle ne se trouvât pas, au moment du départ, atteindre même l'effectif de six mille combattants.

Cette division, ainsi réduite, fut partagée en trois colonnes de 1,628, 2,326 et 1,948 hommes, sous les ordres des chefs de brigade Raimon, Rampon et Clauzel. Ces colonnes devaient : la première, longer la côte en appuyant la seconde ; celle-ci, se diriger sur le col de Banyuls ; enfin , la troisième , passer par le col Fourcade, et, après avoir observé Bellegarde , se rabattre en aval d'Espolla, au moment où sa voisine du centre exécuterait sur ce poste son attaque de front, qui devait être l'attaque principale.

Les deux premières colonnes quittèrent Collioure le 25, et allèrent s'organiser à Banyuls-sur-Mer, d'où elles repartirent le même jour, à 5 heures du soir. La gauche suivit le chemin de la côte, qui conduit au col de Belistre ; elle devait se diriger, par Llança, la Selva et Cadaquès, sur le fort de *la Trinité* de Roses, mais en réglant sa marche de manière à appuyer la colonne du centre. Celle-ci , remontant le chemin du col de Banyuls, alla bivouaquer à une heure et demie des retranchements espagnols.

Ces retranchements, que gardait, avec 1,400 hommes environ, le général Arias, étaient établis en avant et sur trois avenues septentrionales du col, en sorte qu'ils laissaient derrière eux le faîte de la grande chaîne. Delattre résolut de profiter du vice de cette disposition ; il partagea sa colonne en trois détachements, et ordonna à ceux de droite et de gau-

che de gagner, par des détours, l'intervalle entre les crêtes et les lignes espagnoles, tandis que lui-même, au centre, il aborderait celles-ci de front.

Commencés le 26, une heure avant le jour, ces mouvements ne furent achevés que dix heures après, tant était grande l'âpreté du terrain. Nous traînions 2 pièces de 4, 2 obusiers de 6 pouces et 6 républicaines. Delattre et le représentant Fabre, *attelés à la même bricole,* donnaient l'exemple. Enfin, vers 4 heures du soir, nous fûmes en mesure d'attaquer.

Les Espagnols s'étaient rangés en bataille en avant de leurs retranchements; mais, vivement pressés sur leurs ailes par nos tirailleurs, menacés sur leurs derrières, et bientôt abordés en face par notre détachement du centre qui, sous les ordres du brave Rampon, marchait enseignes déployées, en avant en bataille, ils nous cédèrent quelques avant-postes et se retirèrent dans leurs redoutes. Delattre fit alors hisser son artillerie sur une butte qui plongeait ces ouvrages, mais comme on travaillait encore à l'installation des pièces, la nuit survint, et Arias en profita pour se replier sur Espolla. Nous ne nous aperçûmes de cette retraite que le matin, à la pointe du jour. Alors nous nous remîmes en marche pour gagner le col, pénible ascension qui exigea encore deux heures. Après une longue halte sur la frontière, nous redescendîmes le revers méridional, pour aller bivouaquer à une demi-lieue des crêtes, au lieu dit *la Serra,* où fut établi notre quartier-général. Enfin, le lendemain 28, nous parûmes devant Espolla.

Les abords de ce village sont hérissés de mamelons que les Espagnols avaient couronnés d'autant de redoutes, au centre desquelles était assis leur camp. Comptant sur la coopération de sa colonne de droite, à laquelle il avait, ce jour-là même, donné rendez-vous au-dessous d'Espolla où elle devait intercepter le chemin de Figuères, Delattre s'engagea sans hésiter au milieu des retranchements ennemis. Sa confiance lui valut d'abord quelques succès; mais la colonne qu'il attendait ne paraissant pas, et les défenseurs ayant été, vers 4 heures du

soir, renforcés par trois bataillons, il fut repoussé sur la rampe du col.

Cependant, qu'était devenue notre colonne de droite, à l'absence de laquelle Delattre, naturellement, attribuait son échec?

Partie de Collioure le 26, elle était allée gagner le col de Fourcade; de là, laissant à droite le hameau de Recasens, elle avait occupé et pillé Cantallops; puis elle était venue, dans la soirée du 27, bivouaquer à Vilaortoli. Le 28, elle avait pris, conformément à ses ordres, la direction d'Espolla; mais, intimidée par la rencontre de quelques postes espagnols, elle avait rebroussé chemin et décrit, par le bois de Carbassera, un long détour qui devait la reporter sans coup férir, croyait-elle, au rendez-vous convenu. Cependant ce faux mouvement avait donné aux Espagnols le temps de se débarrasser de Delattre, et d'envoyer à la découverte sur leur gauche. Rencontrée alors par l'ennemi, notre colonne attardée fut mise en désordre, poursuivie, enfin, harcelée avec un acharnement tel, qu'elle resta deux jours sans pouvoir se rouvrir le chemin des crêtes, et eut à subir des pertes énormes, des fatigues inouïes. Sans autres vivres que les glands des forêts, tourmentée par un temps affreux, elle semait les ravins de ses soldats épuisés qu'elle avait la cruelle certitude de ne plus revoir : car l'ordre imprudent et barbare donné à nos troupes de tout ravager dans les Albères, avait exaspéré les habitants de ces montagnes, et ils égorgeaient sans pitié tout ce qui leur tombait sous la main, jusque les blessés.

Tel fut le sort de notre colonne de droite. Quant à celle de gauche, des obstacles insurmontables de terrain, qu'il était du reste bien facile de prévoir, l'ayant condamnée, en dépit de ses vaines instructions, à rester sans communication avec le centre, elle ne put dépasser Llança, et fut même bientôt refoulée jusqu'à Coléra, par une insurrection générale de toute la côte, soulevée, comme nous venons de le dire, par le sac et l'incendie de ses villages.

Une pluie torrentielle, qui tombait sans relâche depuis le départ de Collioure, avait interrompu le transport des vivres

et ajouté les tourments de la faim aux misères de nos soldats.

Tout se réunissait donc pour faire avorter cette fatale expédition; néanmoins, loin d'y renoncer, Fabre passa les deux jours suivants à se faire expédier de Collioure des renforts qui, le 29 au soir, portèrent à 5,000 hommes l'effectif des troupes concentrées à la Serra.

COMBAT D'ESPOLLA. — Le 30, Delattre redescendit sur Espolla, et arrivé, à 9 heures du matin, à portée des lignes espagnoles, il partagea sa colonne en trois détachements : deux pour assaillir chaque flanc de l'ennemi, le troisième pour faire face à son centre.

Jugeant qu'il serait infailliblement emporté s'il nous attendait dans les redoutes éparses où était dispersée sa petite troupe, notre adversaire, le général Arias, se contenta de laisser dans son camp une réserve de 1,400 hommes et alla, avec le reste, se ranger en bataille en avant de ses retranche ments.

Il fut bientôt attaqué. Sa droite, faiblement assaillie, repoussa notre choc, mais sa gauche fut moins heureuse : vivement pressée, elle perdit du terrain et dut bientôt, malgré l'envoi d'un secours tiré de l'autre aile, nous abandonner deux hauteurs si importantes, que, voyant son centre même pris à revers par la chute de ces deux postes, Arias prépara immédiatement sa retraite. Pour l'appuyer, il commença par envoyer 3 pièces de position et son artillerie de montagne sur une butte qui s'élevait en arrière de sa ligne de bataille, entre son camp et le village; puis, avant de commencer son mouvement rétrograde, pour se dégager, il ordonna une charge de cavalerie. Lancée à propos, cette charge comprima aussitôt notre élan. Arias s'en aperçoit, et prenant soudain une résolution vigoureuse, appelle à lui ses 1,400 hommes de réserve et se dispose à recommencer le combat. Au même moment, il apprend que le brigadier Vives, envoyé en toute hâte par Ricardos avec un gros de cavalerie, vient de tomber sur notre gauche. Alors, plus d'hésitation : il fond en masse sur notre droite qui en le débordant s'est isolée, et il ressaisit la victoire. Delattre n'a que le temps de regagner les monta-

gnes, poursuivi par la cavalerie espagnole, qu'au bout d'une demi-heure cependant les âpres découpures du terrain finissent par arrêter. Il laissait sur place une cinquantaine de morts, 62 prisonniers et 3 drapeaux.

Telle fut, de ce côté, la dernière affaire, sinon la clôture de cette triste échauffourée qu'on avait d'avance pompeusement décorée du nom d'expédition de Roses.

CHAPITRE XX.

DIVERSION DE DAGOBERT SUR CÉRET.

Tâche imposée à Dagobert pendant l'expédition de Roses. — Sa marche audacieuse à travers les Aspres. — Il se porte à l'imporoviste au-dessus de Céret. — Les Espagnols, surpris, évacuent Céret.—Dagobert s'arrête. —L'ennemi rentre dans Céret. — Solbeauclair attaque seul la tête du pont; il est repoussé — Dagobert se retire à Palauda.

Sur ces entrefaites, Dagobert remplissait d'assez mauvaise grâce la tâche ingrate qui lui avait été imposée par le conseil de guerre du 23 octobre; tâche qui consistait, avons-nous dit, à faire, pendant l'expédition de Roses, une diversion sur Céret. Cette fausse attaque aurait dû être la véritable; car c'était du côté de Céret que les Espagnols étaient vulnérables; c'était en s'appuyant aux montagnes, où l'audace et l'activité suppléent plus facilement au nombre, où l'on n'avait rien à craindre de la cavalerie qui venait de nous faire échouer devant Espolla, c'était là qu'il fallait frapper. Mais, tentée avec les faibles moyens mis à la disposition de Dagobert, cette diversion devenait presque aussi déraisonnable que l'excursion de l'Ampurdan elle-même. Que pouvaient, en effet, 2,000 hommes jetés au milieu d'une division espagnole, entre trois places fortes, sans communications, sans retraite assurée? Aussi, pour mettre sa responsabilité à couvert, alors surtout que, poursuivi par la haine des représentants Fabre et Gaston, il était hautement signalé par eux « *comme un royaliste, un traître, qui n'épiait que le moment de trahir* (1), le vieux guerrier résolut-il de s'en tenir irrévocablement à la lettre de ses instructions. Or, ces instructions lui prescrivaient de se borner à s'emparer des hauteurs entre la grande

(1) Mémoires de Cassanyes.

chaîne et Céret, et d'attendre là les ordres du quartier-général, pour assaillir à revers l'ennemi que le général Solbeauclair, qui gardait Saint-Ferréol, devait en même temps attaquer de front. Du reste, ces instructions, confusément données au milieu d'un orageux débat, n'étaient rien moins que claires et précises, sauf pourtant l'ordre de gagner les derrières de Céret.

C'était le point délicat, et une opération des plus périlleuses; car il ne s'agissait de rien moins que de tourner, par une marche de flanc, hérissée d'écueils, la gauche des lignes espagnoles que couvraient et l'énorme massif du Canigou et le Fort-les-Bains. Néanmoins, Dagobert s'en tira avec une audace et une habileté admirables, comme s'il eût voulu prouver à ses détracteurs ce dont il était capable, ce qu'il aurait pu faire, si leur haineuse impéritie ne lui avait lié les mains.

MARCHE A TRAVERS LES ASPRES. — Le 28 octobre, vers 9 heures du matin, il sortit de Thuir à la tête de 2,500 hommes, gagna Sainte-Colombe, prit de là à travers les Aspres et se dirigea, par les crêtes, sur Saint-Marsal. Les paysans des environs avaient été requis pour travailler au passage de l'artillerie, mais telle est l'âpreté de ce terrain bouleversé, que les pièces de 4 ne purent arriver jusqu'à Saint-Marsal, et qu'il fallut les abandonner. On laissa également en chemin bon nombre de soldats qui, faute de souliers, durent remettre aux jours suivants l'achèvement de cette pénible traversée.

De Saint-Marsal, Dagobert alla aborder la vallée du Tech à Palauda, où il s'arrêta 48 heures, tant pour rallier ses traînards que pour retrancher ce poste dont il allait se faire un point d'appui. C'est aussi dans le but d'étendre et de fortifier sa base, qu'il fit occuper Mont-Boulou, à la suite d'une rencontre imprévue, où une poignée de soldats, conduits par Cassanyes, ayant dispersé et poursuivi jusque sous la mitraille du Fort-les-Bains un convoi espagnol qui se dirigeait sur ce fort, poussèrent, dans leur élan, jusqu'à Mont-Boulou.

Le 31 (1), à une heure du matin, Dagobert se remit en mar-

(1) Dans les diverses relations de cette diversion sur Céret, toutes les dates

che. Il alla d'abord passer le Tech un peu au-dessus du fort qui ne s'aperçut point de son passage; il gagna ainsi le chemin de la vallée qu'il descendit un moment jusqu'au-dessous de Las Cabanas, pour reconnaître l'ennemi dont il reçut quelques volées de canon; puis, revenant sur ses pas et laissant à Las Cabanas son bataillon de braconniers, il prit à gauche le ravin de Reynes, remonta la branche orientale de cette gorge; enfin, après avoir longé la montagne et culbuté quelques avant-postes, il vint s'arrêter sur les hauteurs d'en Trilles qui commandent Céret au sud-ouest. Toutefois sa droite, favorisée par un petit bois de châtaigniers, continua d'avancer jusqu'à portée de fusil de la ville, où elle acheva de refouler les Espagnols.

DAGOBERT DEVANT CÉRET. — Cette marche audacieuse fut d'abord couronnée d'un plein succès: les Espagnols, déconcertés par l'apparition inattendue d'une division française au-dessus de leurs têtes, se hâtèrent d'évacuer Céret et se retirèrent sur le chemin de Maureillas.

C'était pour Dagobert le moment de se jeter sur le pont de Céret, si, de son côté, notre poste de Saint-Ferréol, que d'Aoust venait de porter subitement à 2,000 hommes, se fût en même temps élancé sur la redoute du Roc-Blanc qui couvrait ce pont, et qui n'était attaquable que par le front opposé à Saint-Ferréol. Dans un premier moment de surprise, 4,000 baïonnettes tombant ensemble, par les deux rives du Tech, sur ce pont découvert, auraient pu l'enlever; et elles eussent pu s'y maintenir : car trois petits ouvrages que, d'après les conseils mêmes de Dagobert, nous venions d'échelonner de Saint-Ferréol vers le Tech, auraient immédiatement rattaché à ce dernier point la redoute conquise. Mais Dagobert n'avait point été prévenu que Solbeauclair était à ses ordres, ni qu'il venait de recevoir des renforts; ses instructions, d'ailleurs, lui enjoignaient d'attendre, pour aller plus loin, les ordres de la division du centre; en sorte qu'il se contenta

sont contradictoires. On s'est arrêté à celles des pièces officielles signées et souvent entièrement écrites de la main de Dagobert. Ces erreurs provenaient sans doute du bouleversement tout récent encore du calendrier.

d'annoncer, par des signaux convenus, sa présence au-dessus de Céret.

Cependant Cassanyes ne peut comprendre cette immobilité du général; mais c'est en vain qu'il le presse, qu'il le supplie, qu'il va même, pour l'entraîner, jusqu'à se jeter de sa personne dans Céret, où il est accueilli avec transports par les habitants, ses compatriotes; Dagobert reste immobile, si bien qu'à la fin, reprenant confiance, les Espagnols rentrent dans la ville d'où le téméraire conventionnel n'a que le temps de s'échapper au milieu d'une grêle de balles. Bientôt même ils débouchent de Céret et vont attaquer notre bataillon de Las Cabanas qu'ils rejettent sur les troupes de Dagobert. Celui-ci, en revanche, envoie débusquer un poste ennemi qui avait conservé sa position à Reynes, et qui est ainsi repoussé dans Céret.

Enfin, vers une heure après midi, Solbeauclair descend de Saint-Ferréol et vient insulter la redoute du Roc-Blanc. Mais le canon des siens n'a pas, pour ébranler l'inflexible Dagobert, plus d'éloquence que les prières et les menaces du représentant. Du reste, le moment d'agir est passé. Sol (1) alors, se voyant seul engagé, regagne l'ermitage, après s'être fait inutilement tuer une soixantaine d'hommes.

La nuit survint. Dagobert fit allumer de grands feux sur toute sa ligne de bataille, pour prévenir d'Aoust qu'il était à attendre des ordres du quartier-général. De leur côté, les Espagnols reçurent du Boulou un renfort de 4,000 hommes et de l'artillerie de gros calibre.

Cette artillerie entra en action dès le lendemain 1er novembre, à la pointe du jour. Elle força notre aile gauche à se replier sur les hauteurs, mais le terrain perdu fut aussitôt repris par les braves grenadiers du Gard, qui, à défaut de cartouches, abordèrent l'ennemi à la baïonnette. Notre centre et notre droite furent également attaqués, mais avec moins de succès encore.

(1) C'est ainsi que, le plus souvent, on appelait par abréviation le général Solbeauclair.

Dagobert se soutint de la sorte toute la journée. Enfin, sur le soir, « *quand il vit que l'inaction de notre armée (qui, contre* « *son ordinaire, ne tira pas, ce jour-là, un seul coup de ca-* « *non!) semblait provoquer l'ennemi à venir l'accabler* (1), » il prit le parti de battre en retraite. Il redescendit donc dans le fond de la vallée, fit un crochet à gauche pour surprendre et piller Arles qu'occupaient les Espagnols, puis il se replia sur Palauda qu'il atteignit à minuit, et où il passa les six premiers jours de novembre dans l'accablement de l'âme et les souffrances du corps.

(1) Lettre justificative de Dagobert, adressée de Paris au président de la Convention, et datée du 18 janvier 1794.

CHAPITRE XXI.

TRISTES SUITES DE L'EXPÉDITION DE ROSES.

Attitude du représentant Gaston. — Turreau reste digne et ferme. — Conduite du général d'Aoust pendant l'expédition de Roses. — On songe à reprendre cette malheureuse expédition. — Conseil de guerre du 12 novembre. — Opposition de Dagobert. — La reprise de l'expédition est résolue. — Dagobert est suspendu. — Clameurs que soulève cette brutale destitution. — Le général se rend à Paris pour soumettre sa conduite au comité de salut public. — Turreau est provisoirement remplacé par d'Aoust. — On renonce enfin à l'expédition de Roses. — Delattre nommé général de division. — Délabrement de l'armée française.

Tandis que nos deux ailes se repliaient devant l'ennemi, la gauche avec la honte d'une défaite, la droite avec la douleur de n'avoir pu saisir la fortune qui s'offrait à elle, notre centre restait dans une inaction déplorable, et de nouvelles scènes d'anarchie affligeaient le quartier-général de Banyuls-les-Aspres.

Là, en effet, malgré la présence de deux généraux en chef, le commandement suprême était absorbé par un troisième personnage, un ex-juge de paix, un marquis de l'ancien régime, qui répondait aux officiers expérimentés, lorsqu'ils lui parlaient des généraux, de leurs pouvoirs, de l'avis du ministre : « *Je ne connais ni généraux, ni pouvoirs particuliers.* « *Quant au ministre, c'est un chien dans un jeu de quilles.* « *Seul ici je dois commander, et l'on m'obéira.* » Tel était le représentant Gaston.

Turreau continuait à demander son changement. En attendant, ferme et digne, il avait pris à tâche d'éclairer le ministre auquel il signalait hardiment et la position intolérable que lui avaient faite les représentants, et l'incapacité des généraux leurs favoris, et les bons, les loyaux services de Dagobert, leur victime, qu'il désignait comme le seul homme ca-

pable de le remplacer. Sa courageuse franchise trouvait bien, çà et là, quelques rares imitateurs dont l'indépendance allait jusqu'à rendre justice au commandant de la division de Cerdagne, jusqu'à émettre quelques doutes sur les talents des ex-nobles qui avaient accaparé la confiance des conventionnels. Tels étaient, entre autres, le citoyen Hardi, agent délégué du comité de salut public, et un jeune général de brigade récemment arrivé aux Pyrénées-Orientales, Augereau, dont le zèle et le patriotisme n'étaient suspects à personne. Mais le plus grand nombre (chose triste à dire), était prosterné au pied des idoles proconsulaires.

En tête de ces derniers, apparaissait d'Aoust. Il se montrait, nécessairement, partisan exalté de l'expédition de Roses dont, selon lui, Delattre n'était que l'avant-garde, et qu'il espérait bien reprendre lui-même, comme général en chef, avec le reste de l'armée. Cependant, il ne savait pas même remplir la tâche si simple qui lui avait été confiée le 23 octobre, celle de tenir en échec, d'observer la position centrale du Boulou, pendant que ses deux collègues agiraient sur les ailes de ce camp débordé.

En effet, le jour même de la seconde affaire d'Espolla, le 30, d'Aoust était prévenu par les Espagnols qui lui enlevaient une batterie au-dessus de Villalongue. Cette batterie, lâchement abandonnée par nos bataillons *de masse,* avait été reprise, il est vrai, avec autant de rapidité que de vigueur, par le général Soulheirac qui remplaçait momentanément Delattre sur la rive droite du Tech. Mais ce vigoureux retour offensif, où l'ennemi avait perdu une centaine de morts et 32 prisonniers, n'avait pas rendu à d'Aoust une attitude plus franche ni plus respectable : car le lendemain, pour toute réponse aux signaux de Dagobert, qui, des hauteurs de Céret, l'interrogeait par ses feux sur une question prévue, il envoyait demander à Turreau des instructions « *pour ce général dont l'armée avait* « *toujours été indépendante,* » affectait-il de dire ; et il laissait les Espagnols du Boulou détacher sur Céret 4,000 hommes et de la grosse artillerie, sans faire un pas, sans tirer un coup de canon, pour retarder leur départ !

Cet empressement de nos adversaires à parer le coup dont Céret était menacé, et le peu de mouvement, au contraire, qu'ils s'étaient donné pour repousser l'attaque d'Espolla, auraient dû éclairer les plus aveugles d'entre nos chefs, et, puisqu'ils s'obstinaient à reprendre leurs aventureux projets d'offensive, les forcer de reconnaître qu'ils n'avaient de chance de réussite qu'en opérant du côté pour lequel l'ennemi avait si clairement trahi ses alarmes, du côté de l'ouest. Là, en effet, il était bien manifeste que la surprise d'un seul point assez mal gardé, du pont de Céret, pouvait, en considération surtout des pluies torrentielles qui continuaient, couper en deux l'armée espagnole et rendre sa position des plus critiques. Mais, loin de reporter sur Céret l'attaque projetée, on proposa, le croira-t-on, de retirer la division qui tenait ce poste en échec, pour la réunir aux troupes de Delattre, et reprendre, du côté opposé, l'invasion de l'Ampurdan. Cependant, la résistance qu'on avait rencontrée à Espolla d'une part, et de l'autre l'éloignement de l'escadre espagnole que le mauvais temps avait poussée au large, inspirèrent l'idée nouvelle de déboucher d'un point unique, d'un point de la côte, de celui où, dans les derniers jours d'octobre, s'était arrêtée notre colonne de gauche, du village de Coléra. De là on comptait reprendre, par Llança et la Selva, la fameuse marche sur la citadelle de Roses.

Ce nouveau plan de campagne, c'étaient Fabre et Gaston, toujours de connivence avec d'Aoust et Delattre, qui, dans des conciliabules tenus secrètement à Collioure, l'avaient élaboré à l'insu et en l'absence de Turreau, resté seul à Banyuls-les-Aspres. A la fin cependant, Turreau fut prévenu, et dès lors, il s'appliqua tout entier à conjurer les nouveaux désastres dont nous menaçaient ces projets insensés. Or, comme il était loin de penser que tant d'aveuglement fût partagé par nos généraux, il concentra tous ses efforts sur un point : obtenir des représentants qu'ils soumissent à un conseil de guerre la question de notre rentrée en Catalogne. Il ne reçut d'abord que des réponses pleines d'aigreur et de menaces, mais sa persistance finit par l'emporter, et un conseil de

guerre fut réuni, le 12 novembre, à Banyuls-les-Aspres. On y posa les deux questions suivantes :

1° Est-il utile de continuer l'expédition de Catalogne? 2° Est-il possible de tirer de l'armée de Banyuls 4 à 5 mille hommes, sans rien compromettre?

Sur 19 officiers généraux dont Turreau recueillit les voix, un seul, est-il besoin de le nommer? se prononça pour la négative, et résuma son avis en s'écriant : « *Si Ricardos sait son métier, il n'en reviendra pas* (de l'expédition) *un seul homme!* » Gaston répondit à Dagobert qu'il était un traître, et la reprise de l'expédition fut résolue.

Dagobert, qui se sentait débordé sans retour par la haine des conventionnels, avait, quelques jours auparavant, demandé au ministre (1) : premièrement, un congé temporaire, *pour se tirer des griffes de ses ennemis ;* en second lieu, *une autre place où il pût verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le service de la république, pourvu qu'il n'y eût ni Fabre ni Gaston.* Fabre et Gaston n'attendirent pas la réponse du ministre : le 17 novembre, ils signèrent un arrêté qui suspendait de ses fonctions le général Dagobert, et lui enjoignait, conformément aux lois, de se retirer à vingt lieues de la frontière.

Cette brutale destitution souleva des clameurs universelles. La Société populaire de Perpignan, elle-même, s'en émut, engagea Dagobert à ne pas s'éloigner, et fit demander aux représentants communication des considérants de leur arrêté. Gaston répondit à la députation : *Allez dire aux rebelles de Perpignan que je leur enverrai* 6,000 *hommes pour les châtier.*

Mais l'irascible représentant n'eut à châtier aucun rebelle, et Dagobert se hâta d'obéir, malgré l'état pitoyable de sa santé qui, depuis son retour des Aspres, ne lui avait permis de sortir qu'une seule fois, le 12, pour se traîner jusqu'au conseil de guerre où sa courageuse opposition devait achever de le perdre. Il se borna à demander l'autorisation d'aller sou-

(1) Lettre de Dagobert au ministre, datée de Palauda, le 6 novembre.

mettre au comité de salut public sa conduite politique et militaire, ce qu'on n'osa lui refuser.

Dagobert fut précédé dans la capitale par d'odieuses récriminations, où le stupide acharnement de ses ennemis allait jusqu'à dénoncer, comme crime d'aristocratie, la vanité si naturelle que ce vieux guerrier, brisé avant l'âge, couvert de blessures, tirait de ses infirmités et de ses nobles cicatrices. Mais, heureusement, il emportait avec lui les regrets publics de tous les vrais soldats. Ces regrets, que, pendant trois mois, les Pyrénées ne cessèrent de renvoyer à Paris, allaient servir de bouclier à cette vénérable tête.

Les vengeances ne s'arrêtèrent pas là. Le général Poinçot avait partagé les travaux de Dagobert; il partagea sa disgrâce, pour avoir osé, au conseil du 12, être un instant de l'avis de son chef, qu'il s'était cependant hâté de renier! Vint ensuite le tour du général Turreau. Le comité, par arrêté du 3 novembre, lui avait donné pour successeur le général Doppet, alors devant Toulon; mais il avait été convenu, et telles étaient aussi les prescriptions du ministre, que Turreau conserverait sa position jusqu'à l'arrivée de son remplaçant. Néanmoins, les représentants prirent, le 22 novembre, un arrêté qui conférait immédiatement le commandement en chef au général d'Aoust, en attendant Doppet.

C'était pourtant la veille de cette nomination, le 21 novembre, que d'Aoust donnait l'ordre de replier en deçà de la frontière les troupes destinées à la nouvelle tentative d'invasion en Catalogne, et qu'il effaçait ainsi jusqu'aux dernières traces de ce rêve si cher aux représentants. A la vérité, les misères de ces troupes, devenues intolérables après 25 jours de bivouac au milieu des rochers et des tempêtes (misères qui nous avaient déjà coûté 3,000 hommes), faisaient craindre une explosion ou une dissolution prochaine. Mais, jusque son incontestable part dans ce désastre, d'Aoust, aux yeux des représentants, rachetait tout par son patriotisme, et surtout par ses élans d'indignation contre « *les muscadins qui avaient osé proposer de suspendre les opérations, de cantonner l'armée !* »

Il fallait aussi récompenser Delattre, lui qui, encore, ne trouvait rien de si beau que l'expédition de Roses, qui n'avait pas assez d'éloges pour l'imagination féconde des représentants : il reçut le grade de général de division. Deux mois plus tard, à la vérité, il recevait le coup de hache du bourreau, tandis qu'à la même époque, le rude adversaire des représentants, Dagobert sauvait sa tête, vengeait son honneur, et, dans une saillie de courageux orgueil, osait demander à la Convention de *le tirer du séjour des mânes, en déclarant qu'il avait bien mérité de la patrie !*

DÉLABREMENT DE L'ARMÉE FRANÇAISE. — Ces tristes événements mirent le comble à l'anarchie qui dévorait notre malheureuse armée et lui portèrent le dernier coup. La désertion organisée en grand ; la pénurie des vivres dont l'arrivage était livré aux hasards de réquisitions faites au jour le jour ; la privation de souliers, de tentes, de paille, dans une saison qui s'avançait ; le manque de munitions (le 24 octobre, il ne restait en réserve que 50,000 cartouches) ; les poudres exposées en plein air, au milieu des champs ; des bataillons tout entiers sans armes ; les chevaux mourant d'inanition (les mieux traités, ceux de l'artillerie, restaient souvent 24 heures sans aucune nourriture) : c'était la situation de tous les jours, on était fatigué de s'en plaindre. Mais le comble de la désolation, c'est que le vertige d'indiscipline et de démagogie qui tournait toutes les têtes, tuait tout espoir pour l'avenir. Fabre avait demandé à Paris *cent bons Jacobins pour évangéliser les Pyrénées-Orientales !* Ces étranges apôtres étaient accourus en foule, et leurs prédications avaient rapidement porté les fruits qu'on pouvait en attendre. Ils infestaient tous les emplois qu'ils multipliaient à leur gré. On ne rencontrait plus qu'officiers généraux, commissaires ordonnateurs, agents supérieurs et extraordinaires du pouvoir exécutif. Les opérations étaient suspendues. On n'avait plus même, au quartier-général, une seule carte de la frontière ! Enfin, les représentants, qui n'avaient pas assez, il paraît, de leurs pouvoirs suprêmes, avaient imaginé d'alterner le service de détail avec les divisionnaires. Néanmoins, l'insatiable député de l'Hérault n'était pas encore

content, et il pressait le comité de déclarer officiellement qu'à l'avenir, « *les généraux ne seraient plus que les lieutenants des délégués de la Convention.* »

L'honneur des chefs foulé aux pieds, le sentiment de la discipline effacé parmi les soldats, ces derniers liens une fois brisés, nous allons voir avec quelle rapidité effrayante allaient disparaître les restes épars du faisceau rompu de la défense.

CHAPITRE XXII.

RICARDOS REPREND L'OFFENSIVE.

Ricardos songe à ses quartiers d'hiver. — Son projet d'une attaque générale. — L'exécution en est suspendue par une tempête. — Situation critique des deux partis. — Belle occasion perdue par nous. — Ricardos reprend son grand projet. — Premiers mouvements de sa gauche, dans les Aspres, pour tourner notre droite.

Ricardos avait besoin de repos ; car les fatigues de cette rude campagne, tant de sanglants combats renouvelés tous les jours, et, par surcroît, une épidémie cruelle, avaient, dans ses rangs comme dans les nôtres, ouvert de larges brèches qu'il fallait réparer. Le moment était donc arrivé pour lui de songer à ses quartiers d'hiver. Mais avant d'en venir là, il fallait qu'il complétât sa base d'opération, la ligne du Tech, dont aucune partie n'était assurée. Et en effet, Saint-Ferréol tenait en échec sa gauche, Villalongue prenait son centre à revers, et nos places du littoral menaçaient sa droite. C'était donc sa ligne tout entière qu'il devait porter en avant. Or, il pouvait exécuter ce mouvement général, ou d'un seul coup, ou successivement. Il se crut assez fort pour entreprendre le tout à la fois, et voici le plan d'ensemble qu'il conçut.

Une belle division de 6,000 Portugais, qui, sous le commandement du général Forbes, arrivait aux Pyrénées ; la division La Union qui occupait Céret, les troupes du Vallspire qui attendaient un renfort déjà parti de la Seu d'Urgel : toutes ces forces devaient se réunir contre notre droite, la déborder par le penchant oriental du Canigou, et la culbuter à Saint-Ferréol.

Cependant, une division du Boulou repassait les Pyrénées, et allait renforcer le général Arias à Espolla. De là, après

s'être partagées en deux colonnes, ces troupes devaient chercher à tourner les deux positions si fausses qu'alors encore nous occupions sur le revers méridional des Pyrénées, la Serra et Coléra. Ces deux postes avaient un point commun et obligé de retraite, Banyuls-sur-Mer ; l'escadre espagnole était chargée d'intercepter ce passage. La petite armée de Delattre se trouvait ainsi coupée de la frontière et forcée de mettre bas les armes. Alors les deux colonnes victorieuses venaient, par la crête des Albères, prendre en flanc notre camp de Villalongue que ceux de Montesquiou devaient, en même temps, attaquer de front.

Cela fait, Ricardos n'avait plus, pour rester seul maître de la rive droite du Tech, qu'à emporter un fortin, Saint-Elme, dont la chute entraînait infailliblement celle de Port-Vendres et de Collioure.

Déjà les mouvements préparatoires de cette attaque générale commençaient : les troupes désignées pour Espolla quittaient le Boulou et repassaient les monts ; La Union envoyait occuper la tour de Batère et, en forçant ainsi, le 21, l'arrière-garde laissée à Palauda par Dagobert à se replier sur Saint-Marsal, il se frayait le chemin des Aspres, quand une tempête comme on n'en avait vue de mémoire d'homme vint fondre sur la contrée et verser, pendant cinq jours consécutifs, des torrents de pluie qui interceptèrent subitement toutes les communications. Le pont de bateaux des Espagnols au Boulou, celui que nous avions établi sur chevalets à Brouilla, furent emportés. Le Tech devint une barrière infranchissable. En même temps, l'autre déversoir des Albères, la plaine de l'Ampurdan se changeait en une vaste nappe d'eau. Les revers mêmes de la grande chaîne n'étaient plus praticables. Enfin, la mer furieuse dispersait l'escadre espagnole dont quatre bâtiments, une frégate, un brick, une goëlette, une bombarde, venaient échouer à la côte.

Ainsi, de part et d'autre, pour l'armée espagnole séparée de Roses et de ses dépôts, comme pour la nôtre que le Rear, si terrible dans ses crues, coupait de Perpignan, tous les arrivages, tous les convois étaient suspendus, en sorte que, pri-

sonniers dans leurs lignes, sans vivres ni fourrages, morcelés par le Tech en quatre tronçons, les deux partis se trouvaient dans une situation des plus critiques. Mais la plus critique encore était celle de nos adversaires.

Une notable portion de leur armée, celle qui campait sur la rive gauche du Tech, n'avait plus, pour communiquer avec le reste, que le pont de Céret. Or, isolé à une des extrémités de leur longue ligne et déjà fortement compromis par les batteries que nous avions disposées en avant de Saint-Ferréol de manière à battre la route du Boulou, ce pont pouvait être assailli par nous sans pouvoir être secouru par eux. En effet, par les plateaux, restés praticables, qui dessinent les Basses-Aspres entre Banyuls et Saint-Ferréol, nous pouvions, en quelques heures, porter sur notre droite le gros de notre centre et de cette masse accabler la tête de pont, tandis que, pour la secourir, les Espagnols étaient obligés de remonter, du Boulou à Céret, les bords du Tech que l'affluence des torrents débordés rendait inaccessibles. Dès-lors, tout ce que l'ennemi avait avancé sur la rive droite était à notre discrétion. C'était donc pour nos représentants, dont l'imagination s'était toujours montrée si féconde, c'était le moment d'une heureuse inspiration, mais elle ne vint ni à eux, ni à nos généraux, et nous restâmes jusqu'au 25 dans une inaction déplorable, qui fut une des plus grandes fautes commises dans cette triste campagne, où l'on en commit pourtant de si lourdes et de si nombreuses.

On sentit bien toutefois, à Banyuls-les-Aspres, qu'il y avait quelque chose à faire, et, dans la journée du 25, on profita d'une éclaircie pour envoyer à Saint-Ferréol quelques renforts avec l'ordre d'achever de rompre, par une attaque de vive force, le chemin de Céret au Boulou, que nos boulets interceptaient déjà à demi ; mais cette attaque se réduisit à une mesquine tentative hasardée par 300 hommes, qu'un peloton de cavalerie espagnole suffit pour dissiper.

C'en était assez, cependant, pour réveiller l'ennemi et fixer son attention sur un danger qui, du reste, n'avait plus cessé de le préoccuper, depuis l'audacieuse apparition de Dagobert

au-dessus de Céret. Aussi Ricardos, qui s'élevait toujours dans les situations critiques, envoya-t-il sur-le-champ à La Union l'ordre d'attaquer Saint-Ferréol, avec injonction de se régler sur le plan primitif d'attaque, c'est-à-dire de prendre Saint-Ferréol à revers, par les montagnes.

En conséquence, La Union, laissant à la garde de Céret et de son pont la division portugaise, remonta avec la sienne la vallée du Tech jusqu'en face de Palauda qu'occupait déjà la tête de son avant-garde ; puis il se mit en devoir de pénétrer dans les Aspres pour déborder Saint-Ferréol et l'attaquer le lendemain 26, à la pointe du jour.

CHAPITRE XXIII.

NOTRE DROITE BATTUE A SAINT-FERRÉOL.

Position de l'ermitage Saint-Ferréol. — Combat et prise de ce poste.—Les Espagnols s'établissent dans les Aspres et assurent leur gauche. — Départ de Turreau. — Arrivée du général Doppet. — Sa présence reste inaperçue.

L'ermitage Saint-Ferréol, qui fait face à Céret à la distance d'une demi-lieue, appartient à un long et large versant qui, des hauteurs d'Oms et de Llauro (groupe central et culminant des Aspres moyennes), descend en pente réglée vers le Tech. Saint-Ferréol est le nœud des principaux chemins qui traversent cette âpre contrée. Ce point important avait été retranché avec quelque soin, en compensation de son éloignement de Saint-Luc où venait aboutir la droite de notre centre, qui se trouvait ainsi séparée de Saint-Ferréol par une lacune de près de 6,000 mètres. En avant, sur une arête qui de l'Ermitage descend vers le Tech, étaient échelonnées trois redoutes, déjà mentionnées, qui prenaient d'écharpe la route de Céret au Boulou et servaient d'avancée à la position. Enfin, en arrière et un peu au-dessus de Saint-Ferréol, une chapelle, la Capella, couvrait le chemin de Llauro où stationnait la réserve. C'était l'ancienne division Dagobert, momentanément commandée par le général de brigade Solbeauclair et forte de 6,000 hommes, qui occupait ces divers postes. Elle formait ainsi l'aile droite de notre armée.

La Union, en cherchant à nous tourner, s'exposait lui-même au danger dont il nous menaçait. En effet, son départ de Céret nous offrait une seconde et excellente occasion de forcer le pont de cette ville; et ce pont, qui, abandonné à des troupes nouvelles et auxiliaires, ne devait pas opposer

une grande résistance, une fois en notre pouvoir, non-seulement Saint-Ferréol était sauvé, mais La Union et tous les Espagnols de la rive gauche du Tech se trouvaient gravement compromis.

Toutefois, il aurait fallu que, mieux servis par nos espions (que nous ne pouvions payer), nous fussions prévenus à temps du départ du général espagnol, et malheureusement, nous ne l'apprîmes que dans la matinée du 26, alors qu'il n'était plus temps de demander à notre centre les renforts nécessaires pour ressaisir la fortune qui venait encore de s'offrir à nous.

Néanmoins, à la nouvelle tardive de ce départ, Solbeauclair, débouchant de ses redoutes avancées, alla se déployer sur les hauteurs qui dominent la route du Boulou, au-dessus des premiers postes de la division portugaise. Cette division, qui se croyait suffisamment couverte par la marche de La Union, se gardait fort mal. Aussi, aux premières décharges, ces timides alliés, prenant l'alarme, refluent en désordre vers le pont. Sol alors, enhardi, descend sur le chemin, s'avance au pas de course et change l'alarme en déroute. Tout fuit, même les défenseurs de la grande redoute du Roc-Blanc que nous occupons aussitôt; et déjà nos baïonnettes serraient aux abords du pont cette foule éperdue, quand soudain paraît La Union. Il avait été retardé par la crue non encore écoulée des torrents, et, au bruit de l'attaque qu'il avait pu entendre, il était revenu sur ses pas.

La partie n'était plus égale. Aussi, s'élancer sur le pont et le dégager, sur la grande redoute et la ressaisir, puis refouler les assaillants sur les hauteurs, fut l'affaire d'un moment.

Les Espagnols étaient harassés, ils portaient le poids des fatigues d'une marche de nuit entreprise par un temps et sur un terrain affreux; mais le danger encouru, l'émotion de leur rapide délivrance, raniment leurs forces, électrisent leur courage, et ils demandent à grands cris à poursuivre les Français jusque dans leurs retranchements. La Union s'empare de ce élan, il profite en même temps de la honte des Portugais, et il lance ensemble ces deux divisions qui avaient, l'une un

brillant début à soutenir, l'autre un sanglant affront à venger.

Les Français étaient rentrés dans leurs postes. Ils opposèrent une vive résistance; mais l'ardeur, la ténacité de leurs adversaires se soutenant jusqu'au bout, après une lutte de quatre heures et demie, et une diversion du Boulou sur les derrières de notre droite, diversion que, de Banyuls, on ne fit rien pour empêcher, nos trois redoutes, puis bientôt Saint-Ferréol lui-même, furent emportés. Les défenseurs se replièrent sur la Capella d'abord, ensuite, la nuit venue, sur Tressères et le pla del Rey.

Nous laissions sur place 8 pièces de canon, une cinquantaine de morts, plusieurs centaines de blessés et un grand nombre de prisonniers.

Cette journée fut pour les Espagnols une des plus brillantes de la campagne. Souvent ils avaient montré autant de bravoure, jamais plus d'entraînement et de rapidité. Leur succès était complet et leur but atteint; car la prise de Saint-Ferréol, en leur ouvrant d'une manière inespérée les Hautes-Aspres qu'ils convoitaient, assurait définitivement leur gauche. Ils se hâtèrent de s'affermir dans leurs nouvelles conquêtes, en sorte que bientôt l'Ermitage, Palauda, Mont-Boulou, et jusque la tour de Batère, qui s'élève sur la croupe orientale du Canigou, à 1,100 mètres au-dessus de la plaine, furent garnis de retranchements et d'artillerie.

DOPPET REMPLACE TURREAU. — Turreau, qui avait eu la douleur d'assister en spectateur impuissant à ce nouvel échec, ne voulut plus prolonger d'une heure son inutile séjour au quartier-général : il partit le jour même de cette triste affaire, en suppliant une fois encore les représentants du peuple « *de* « *sonder enfin les plaies de nos malheureux soldats qu'on sa-* « *crifiait sans pitié, sans espoir, en continuant la campagne.* » Il se croisa à Salces avec son successeur, le général Doppet, qui arriva le surlendemain, 28, à Banyuls-les-Aspres.

Il était difficile de faire un choix plus malheureux (1).

(1) Napoléon, dans ses Mémoires (vol. I, p. 22, 23 et 24, 2e édition), fait un portrait flétrissant de Doppet, qui avait été un instant son chef à Toulon : « Lâche, médecin et méchant, etc... » Doppet a écrit ses Mémoires.

Tour à tour médecin et fade romancier, puis élu lieutenant-colonel de la légion des Allobroges, enfin, bientôt général de division, ce n'était qu'à la violence d'un jacobinisme de déclamateur que ce nouveau chef, qui n'était Français que depuis un an (il était Savoisien d'origine), devait son élévation successive au commandement des armées de Lyon et de Toulon. Son incapacité notoire l'avait fait rapidement exclure de ces postes éminents, où ses courtes apparitions avaient suffi, néanmoins, pour laisser dans tous les services des traces profondes de désordre et de confusion. Mais on n'y regardait pas de si près pour cette frontière. Aux Pyrénées! on envoyait le premier général disponible et on le laissait sans instructions; seulement il avait toujours, dit Doppet dans ses Mémoires, l'ordre implicite de vaincre sous peine de mort.

Doppet essaya bien, en débutant, quelques mesures administratives qui prouvaient sa sollicitude de médecin pour les misères de nos soldats, mais la force manqua au général dans l'exécution. Son impuissance ressortit d'autant plus, que le chef de l'état-major général, le brave et habile Giacomoni, brisé de fatigues, venait de céder sa place à un nouveau venu, au général de brigade de Vergès, ancien officier d'artillerie, ex-noble, qui ne s'était fait remarquer jusque-là que par l'exaltation fébrile de ses opinions politiques, beaucoup trop bruyantes pour être sincères. Vergès était le cinquième (1) et ne fut pas le dernier chef d'état-major de cette malheureuse armée dont ces continuels changements, dans un service où l'esprit de suite a tant d'importance, n'étaient pas la moindre des plaies.

L'arrivée de Doppet resta donc inaperçue, et chaque général en sous-ordre continua d'agir d'après ses inspirations propres, ou plutôt d'après celles du représentant qu'il servait, tout comme s'il n'y avait rien de changé dans le commandement.

(1) Lacué, Gautier-Kervéguen, d'Aoust, Giacomoni, de Verges, Lamer.

CHAPITRE XXIV.

DÉROUTE DE VILLALONGUE.

Positions bizarres de nos trois divisions au commencement de décembre. — Ricardos attend nos fautes. — La division battue à Saint-Ferréol réoccupe Llauro. — La Union est chargé d'enlever ce poste. — Combat de Llauro. — Les Portugais nous chassent de la crête des Albères. — Diversion sur le col de Banyuls. — Projets simultanés des Espagnols sur Villalongue et des Français sur Montesquiou. — La crête des Albères reprise par nous. — Belles dispositions des Espagnols pour l'attaque de Villalongue. — Déroute honteuse. — Ses causes. — Trois généraux sacrifiés. — Dernière proclamation du représentant Fabre.

Les positions de notre armée répondaient à son état de désorganisation intérieure.

La division de gauche, après avoir, en se repliant, le 21 novembre, sur le territoire français, laissé 3,000 hommes à la garde de la frontière en avant de Collioure, était venue se rallier à ceux des siens qui avaient gardé Villalongue pendant l'expédition de Roses. Elle était déployée sur une ligne brisée à angle droit, dont l'une des branches courait horizontalement sur le penchant des Albères, de la Roque à Villalongue, et dont l'autre descendait de ce dernier poste jusqu'au gué de Brouilla. Villalongue, qui formait le saillant de cette ligne, était couverte par cinq batteries dressées contre Montesquiou, sur la crête des profonds ravins qui nous séparaient de ce dernier village. Enfin, notre petit camp du Mitgdie continuait à tenir ses 2,000 hommes isolés sur la crête des Albères; seulement, il venait d'être relié à Villalongue par un détachement établi à mi-côte.

Delattre prêtait son nom à cette division, mais elle était réellement devenue la propriété de Fabre. Elle comptait environ 15,000 hommes, c'est-à-dire, presque la moitié de l'effectif to-

tal de nos troupes disponibles. Aussi se considérait-elle, plus que jamais, comme une armée indépendante. Elle avait ses établissements à part, ses magasins à Collioure, son parc et son hôpital à Saint-Genis; et c'est à peine si un méchant pont de chevalets, jeté, pour l'infanterie seulement, sur le gué incertain de Brouilla, la mettait, quand les crues du Tech le permettaient toutefois, en communication avec une des extrémités de la division du centre qui gardait, en face du Boulou, la rive gauche du torrent.

Cette division centrale, commandée par d'Aoust, était forte de 5,700 combattants. Elle s'étendait de Banyuls-les-Aspres, par le pla del Rey, jusqu'à l'ermitage Saint-Luc.

Enfin, notre division de droite, maintenant aux ordres du général Laterrade, était, depuis sa défaite de Saint-Ferréol, repliée en seconde ligne derrière la précédente, sa gauche à Tressères, son autre extrémité flottant de Saint-Luc à Llauro. (Voir la situation de l'armée au 3 décembre.)

Telles étaient, au commencement de décembre, les positions bizarres de nos trois divisions. Ajoutons qu'elles se trouvaient, de la sorte, tellement rapprochées des Espagnols, qu'à une certaine distance on ne distinguait plus la ligne de séparation des deux partis. Encore, si les dangers de ce rapprochement eussent été atténués pour nous comme ils l'étaient pour les Espagnols, par des retranchements qui méritassent ce nom! Mais c'est en vain qu'un habile ingénieur, le général Lafitte, avait tracé, de Banyuls à Saint-Luc, des lignes aussi simples que bien conçues; nos soldats, malgré l'exemple qu'ils avaient sous les yeux, des incessants travaux de l'ennemi, ne donnèrent pas même à ces ligues, qu'ils appelaient *des précautions de la peur*, assez de consistance, pour que leurs vaines ébauches de retranchements fissent obstacle à la cavalerie qui les traversait au galop.

Ricardos pouvait donc reprendre hardiment, dès le lendemain de sa victoire de Saint-Ferréol, l'exécution si bien commencée de son plan général d'attaque, mais il préféra attendre nos fautes. Du reste, il ne devait pas attendre longtemps, *car il semblait*, écrivait au comité de salut public un agent

envoyé par lui sur les lieux, *qu'un démon entravât nos opérations les plus simples, qu'un enfant eût dirigées.*

COMBAT DE LLAURO. — La première de ces occasions qu'épiait notre adversaire, ce fut notre division de droite qui la lui fournit.

Cette division, battue à Saint-Ferréol, avait reporté au-dessus de Llauro, sur les hauteurs de la Calcine d'où l'on domine toutes les Basses-Aspres, un détachement de 5 à 600 hommes, qui se trouvait ainsi entièrement isolé. Cette imprudence tenta Ricardos, et comme, d'un autre côté, il convoitait depuis longtemps le pla del Rey, ce beau plateau qui paralysait le front de son camp et donnait à notre centre un excellent point d'appui, il ordonna à La Union de marcher sur la Calcine, de l'enlever, et de se rabattre ensuite sur les derrières du pla del Rey qui, en même temps, devait être attaqué de front par les troupes du Boulou.

En conséquence, le 4 décembre, à 5 heures du matin, la division La Union, forte de 8,000 baïonnettes et de 400 chevaux, son chef en tête, se dirigea sur la trouée qui s'ouvrait entre Llauro et Saint-Luc, et vint se déployer face à ce dernier poste.

Saint-Luc n'était point retranché, notre artillerie n'y avait même ni épaulement, ni plate-forme, et nous n'y tenions qu'une poignée d'hommes. Aussi La Union fut-il un moment tenté de commencer par là son attaque. Mais Doppet s'étant hâté d'envoyer sur ce point un renfort imposant, le général espagnol reprit la suite de ses instructions, fit marcher sur la Calcine une colonne de 3,000 hommes et garda le reste pour maintenir Saint-Luc, en attendant que le retour de cette colonne, qui allait avoir bon marché, espérait-il, d'un poste difficile à secourir, lui permît de prendre à revers le pla del Rey.

C'était le général Laterrade qui se trouvait, en ce moment, à la tête de notre détachement de la Calcine. A l'approche de l'ennemi, trop faible pour résister, il se retira dans la direction de Villemolaque où nous avions une réserve, jusqu'à ce que rencontrant une bonne position, il s'en saisit et arrêta les Espagnols. L'arrivée d'un secours lui permit bientôt de

reprendre l'offensive, et il la reprit avec une vigueur telle, que la colonne d'attaque rétrograda à son tour jusqu'à la Calcine.

Cependant les troupes du Boulou, désignées pour attaquer de front le pla del Rey, croyant sans doute que La Union en menaçait déjà les derrières, étaient venues, vers 9 heures, assaillir une batterie basse qui éclairait les abords du plateau; mais, après un commencement de succès, rencontrant une résistance inattendue et se voyant seules engagées, elles reprirent le chemin du Boulou.

Témoin de ce double échec, La Union fit sonner la retraite et ramena sa division à Céret. Seulement, il laissa sur les hauteurs de la Calcine une arrière-garde qui, le lendemain, à la simple apparition de 40 cavaliers conduits par Solbeauclair, abandonna la position.

A ce peu de vigueur que mettait Ricardos à poursuivre sa tentative sur notre centre, il devenait évident que ce n'était point là qu'il voulait frapper. Que lui importaient, en effet, et Llauro, et Saint-Luc, et le pla del Rey, quand notre division de Villalongue était attachée à ses flancs? quand, du haut des Albères où il lui suffisait d'une heure pour se transporter, elle pouvait prendre à dos tout le camp du Boulou? Aussi le général espagnol, qui ne s'était occupé de notre centre que par incident, ne songea-t-il plus qu'à se débarrasser de notre division de gauche, en commençant naturellement par le poste qui occupait les crêtes si menaçantes pour le salut de son armée.

COMBATS SUR LA CRÊTE DES ALBÈRES. — Ce poste, composé, on se le rappelle, de deux bataillons de 1,000 hommes chacun, qui campaient en face du Saint-Christophe, fut attaqué le lendemain même 6 décembre, à la pointe du jour, par une forte colonne portugaise. Nos soldats, sans vivres depuis deux jours, se voyant abandonnés, épuisèrent leurs munitions et se retirèrent sur Villalongue.

Le même jour, à quelques lieues de là, au col de Banyuls-sur-Mer, 6,000 Espagnols, partis d'Espolla, tentaient une attaque qui était à la fois une reconnaissance et une diversion.

Toutefois, ils furent vaillamment repoussés par 1,800 républicains qui gardaient ce passage et que Delattre commandait en personne.

L'ennemi, en appelant notre attention sur le col de Banyuls, avait surtout pour but de nous amener à dégarnir Villalongue qu'il comptait assaillir incessamment; mais il prenait là, en vérité, un détour inutile, car nous courions de nous-mêmes au-devant de ses plus chers désirs.

En effet, au moment où Ricardos se décidait à attaquer Villalongue, notre division de gauche, par une malheureuse coïncidence, choisissait le jour même du général espagnol, c'est-à-dire le lendemain 7 décembre, la même heure, la pointe du jour, pour attaquer Montesquiou; attaque pour laquelle tout ce que cette division comptait de troupes de quelque consistance devait, dans la soirée même, évacuer Villalongue et se porter en avant. Il n'allait rester, pour la garde de notre camp si fortement menacé, qu'une masse confuse de recrues qu'on ne pouvait appeler du nom de soldats.

Doppet, qui ignorait les projets des siens, apprit ceux de Ricardos par des prisonniers espagnols. Il se hâta d'en donner avis à la division de Villalongue; mais, comme de coutume, on ne tint aucun compte de son avertissement, et nos mouvements préparatoires commencèrent dès l'entrée de la nuit.

Dix bataillons d'élite avaient été désignés pour l'attaque de Montesquiou. Déjà ils allaient, à la faveur des ténèbres, prendre position en avant, quand un incident inattendu vint encore aggraver les périls de notre situation. Maîtres de la crête des Albères, les Portugais, pour célébrer leur succès du matin, avaient allumé de grands feux à la place même où, depuis deux mois, nos soldats de la plaine étaient habitués à voir briller la flamme d'un bivouac français. Cette bravade souleva dans le camp de Villalongue quelques rassemblements tumultueux, les harangues de Cassanyes firent le reste, et l'imprudente ardeur du général Bernède enlevant les plus braves, trois heures après, ceux-ci étaient à la place des Portugais.

C'est ainsi que, jusqu'au dernier soldat, chacun là se livrait

à ses propres inspirations. Si encore cette diversion si inopportune, qui nous enlevait cinq bataillons de nos meilleures troupes, nous eût fait ajourner nos projets sur Montesquiou! mais elle ne fit qu'exalter nos espérances, et des cinq bataillons restant, quatre se portèrent, sous la conduite du général Raimond, en avant de notre batterie supérieure qui était la plus rapprochée de Montesquiou; un seul, un bataillon de grenadiers, fut chargé de la garde du camp et placé dans sa partie inférieure, au lieu dit *pointe de la butte de la plaine*, qui était le point le plus exposé.

SURPRISE DE VILLALONGUE. — Cependant les Espagnols achevaient, en face de nous, leurs dernières dispositions. Chargé de l'attaque, le général Curten avait formé quatre colonnes : la première, à droite, pour tomber sur la Roque par le penchant des Albères; la deuxième, au centre, pour enlever nos batteries; la troisième, pour assaillir Villalongue; la quatrième, pour emporter la pointe de la butte de la plaine. Les distances à parcourir étaient fort inégales; mais Curten a calculé le temps, mesuré l'espace, il a tout prévu : sa cavalerie se tient prête à déboucher en plaine; son infanterie ne doit ni brûler une amorce, ni s'arrêter pour piller; enfin, en cas d'échec, pour soutenir la retraite, le prudent général improvise, dans la soirée même, en face de Villalongue, deux batteries de position derrière lesquelles il se hâte d'installer et d'abriter sa réserve.

La nuit qui était fort sombre, et la profondeur des ravins qui déchirent le sol entre les deux villages, favorisèrent les étranges manœuvres des deux partis. Quoi de plus étrange, en effet, que de voir, concentrés sur un terrain d'une lieue à peine d'étendue, 3,000 Français d'une part, 5,000 Espagnols de l'autre, s'avancer furtivement dans les ténèbres, à l'insu les uns des autres, des Français du moins; se croiser sans se rencontrer; puis aller se coucher ventre à terre, à quelques centaines de pas de leur but respectif, et attendre ainsi que le jour vienne donner le signal d'une attaque où chaque parti se flatte de surprendre son adversaire?

Les Espagnols furent les plus alertes, et le succès dépassa

les espérances qu'ils avaient le droit de fonder sur leurs belles dispositions. Ce fut comme un coup de théâtre : à 6 heures moins un quart, une décharge générale des batteries de Montesquiou donne le signal, et sept minutes après, tout est enlevé, batteries, camp, Villalongue et la Roque. Les grenadiers de la butte firent seuls quelque résistance. Quant aux bataillons aventurés du côté de Montesquiou, l'aspect de la colonne de la Roque déjà déroulée sur le flanc des Albères, qui leur coupait le chemin de Collioure, et la brusque irruption en plaine de la cavalerie qui courait intercepter le passage du Tech, suffirent pour les entraîner. La déroute fut donc générale, et si les escadrons espagnols fussent arrivés à temps au gué de Brouilla vers lequel se précipitait toute cette foule éperdue, c'en était fait des 10,400 hommes que nous avions entassés autour de Villalongue. Mais l'ennemi, comme étourdi de la rapidité de sa victoire, commit la faute de s'arrêter tout à coup, et de rester toute la journée en bataille sur le terrain qu'il venait de conquérir comme par enchantement.

Cette faute exceptée, Curten avait déployé une grande intelligence et obtenu un succès dont l'éloge, du reste, ne saurait être mieux résumé que par les chiffres comparés des pertes : 48 hommes d'une part, 1,210 de l'autre, dont 760 prisonniers. Nous perdions, en outre : 34 bouches à feu (1), 38 caissons, 5,700 projectiles, 2,000 fusils, 2 drapeaux et l'ambulance de Saint-Genis où 28 malades furent égorgés.

Notre poste de la crête des Albères eut le bonheur d'échapper, grâce au représentant Cassanyes qui, au moment de la débâcle, courut guider sa retraite dans ces montagnes dont les détours lui étaient familiers.

Complétement étranger à tout ce qui venait de se passer, Doppet, au bruit de la fusillade, se porta, avec quatre ordonnances seulement, à la découverte, sur la gauche de Banyuls-les-Aspres; et on le vit bientôt accourir vers Palau où il apprit,

(1) Deux pièces de 16, deux de 8, douze de 4, deux obusiers, deux mortiers; quatorze républicaines, le tout en fort mauvais état.

par des femmes qui fuyaient éperdues, la déroute de la moitié de son armée. Il assista au ralliement de 7 à 8,000 hommes qu'on parvint à reformer, tant bien que mal, entre Elne et Argelès, et qui furent immédiatement dirigés par ordre du représentant Fabre, partie sur Collioure, partie sur le col de Banyuls.

On constata que, par suite de cette honteuse déroute, l'armée française se trouvait réduite à un effectif disponible de 20,000 hommes dont 10,000 seulement avaient des fusils. Encore la moitié de ces fusils, avouent nos rapports, étaient-ils hors de service, *les uns sans chien, d'autres sans batterie, un grand nombre sans baïonnette !*

Tels étaient pourtant les fruits des doctrines qui, depuis six mois, avaient envahi cette malheureuse division : 10,000 hommes emportés derrière des retranchements où ils avaient eu deux mois pour se fortifier, emportés par moins de 5,000, au premier souffle, en quelques minutes !

Voici, du reste, en quels termes un agent du pouvoir exécutif, qui se distinguait par la modération de ses rapports, signalait au ministre de la guerre les causes de cette ignominieuse déroute :

« La perte de Villalongue est due à l'indigne conduite de « nos chefs, à l'ambition qui les dévore, à l'inhumanité qu'ils « montrent à l'égard des soldats, au mépris qu'ils font d'être « et de vivre parmi eux; cherchant, la nuit, les endroits écar- « tés pour ne pas coucher au camp; le jour, se promenant « ou cherchant à faire leur cour à leurs supérieurs. Ils sont « presque tous des ex-nobles. Il semble que cette armée soit « proscrite, infectée qu'elle est par ces ci-devant. Change-les, « citoyen ministre, envoie-nous des sans-culottes et des trou- « pes, mais, autant que possible, point de *masse*; ou bien il « faudrait les changer de départements, et les habiller, car les « autres bataillons se moquent de leurs habits de toile. Si tu « voyais comme ces pauvres volontaires sont mal menés, tu « en serais inconsolable ! Doppet seul leur parle avec dou- « ceur; tous les autres n'ont pour eux qu'orgueil et dureté.

« Les représentants sont cause de beaucoup de malheurs.

« Fabre et Gaston sont deux ci-devant des départements voi-
« sins : ils ont beaucoup de monde à placer. »

Oui, les représentants étaient cause de bien des maux; mais il fallait faire aussi la part du malheur des temps, qui nous forçaient de jeter sans cesse à cette frontière abandonnée des masses de recrues de tous âges, de toutes conditions, au milieu desquels la véritable armée avait fini par disparaître. Et cependant, c'étaient les chefs seuls de ce troupeau d'hommes que l'on accusait toujours! Il est vrai que beaucoup, ceux principalement qui étaient compromis par leurs antécédents et leur naissance (et ils s'étaient réfugiés de préférence dans cette armée lointaine où ils espéraient échapper plus facilement aux vengeances des proscripteurs), il est vrai que ceux-là surtout se courbaient à l'envi sous cet esprit désorganisateur que soufflaient les proconsuls et leurs apôtres; tandis que les officiers qui sortaient des derniers rangs de notre ancienne armée, moins préoccupés de s'affranchir de soupçons qui ne pouvaient guère les atteindre, se montraient moins obséquieux, plus sévères. Malheureusement, ces derniers étaient ici en petit nombre.

Sous le coup du nouvel affront qui venait de s'ajouter à tant d'autres, Doppet dénonça immédiatement tous les ex-nobles de son armée. Il reçut, le lendemain même 8 décembre, des représentants du peuple, pour en faire usage à son gré, un arrêté qui destituait en masse *tous les ci-devant, pour être remplacés par les sans-culottes éclairés et vertueux;* mais comme il fallait d'abord trouver ceux-ci, le général en chef se borna pour le moment à sacrifier trois généraux de brigade : de Vergès, qui ne tarda pas à périr sur l'échafaud; de Bernède, qui fut, à quelques semaines de là, guillotiné au milieu du camp de l'Union, par la femme du bourreau; enfin, Raimond, la victime déjà désignée de l'expédition de Roses, qui alla mourir de chagrin dans les prisons de Perpignan. D'Aoust même, et jusque Delattre *qui était né pourtant,* écrivait-il*, au sein de la sans-culotterie,* furent suspendus. Toutefois, on les réintégra presque immédiatement; leur tour n'était pas arrivé.

Fabre seul ne désespérait point encore; pourtant il jeta le cri de détresse :

« Les satellites du tyran s'avancent, disait sa dernière pro-
« clamation. Levez-vous donc et partez! Vous n'avez point de
« fusils, mais vous avez des piques, des faux, des haches.
« Q'importe l'instrument, pourvu qu'il porte la mort! »

Mais le dernier terme de l'épuisement était atteint, et l'issue de cette triste campagne irrévocablement fixée.

CHAPITRE XXV.

NOTRE GAUCHE CULBUTÉE AU COL DE BANYULS.

Nouveau théâtre d'opération. — Description de la croupe des Pyrénées orientales. — Nœud de las Daines. — Bassin de nos places maritimes. — Position qu'eût dû prendre la défense. — La frontière en avant de Banyuls. — Dispositions de la défense dans cette partie. — Ricardos dégarnit son camp de Villalongne pour porter la masse de ses forces sur le col de Banyuls. – Dispositions des Espagnols. — Attaque et prise du col. — Déroute des Français. — Conduite héroïque des habitants de Banyuls. — Mollesse des Espagnols après leur succès.

Pour compléter sa base d'opération et asseoir ses quartiers d'hiver, il ne manquait plus à Ricardos que nos trois places de la côte; mais il ne pouvait les prendre corps à corps avant de s'être rendu maître du massif de montagnes auquel ces places sont adossées, et où venaient de se développer toutes les forces disponibles de la division de Collioure.

Ce massif n'est autre chose que la croupe des Pyrénées orientales. C'est un large épâtement formé par le déploiement de plusieurs branches qui, d'un nœud commun, du Saillfore, rayonnent en éventail vers tous les points de la côte. Trois de ces branches, les seules que nous ayons à considérer, appartiennent au territoire français; ce sont : l'arète qui marque la frontière, ensuite deux contre-forts septentrionaux qui ont leurs directions marquées par les tours de Madeloch et de la Massane.

La branche intermédiaire de cette patte d'oie, celle de Madeloch, après avoir subi, au pied même de la tour, une forte dépression qu'on désigne sous le nom de col de Mollo, se relève immédiatement et se trifurque à son tour, au puig de las Daines, nouveau nœud d'un nouvel embranchement, sur lequel il faut un instant fixer notre attention.

De las Daines, en effet, partent trois rameaux qui encadrent deux petits bassins accolés, au débouché desquels se présentent sur la plage, Port-Vendres et Collioure. Le for Saint-Elme occupe la pointe de la croupe du rameau intermédiaire. Le rameau de droite (en regardant la mer) va, par le puig Lagrange, au nord-est, se prolonger en longue arète jusqu'à la pointe de Biarre. Le rameau de gauche décrit au nord-ouest, par le pic Taillefer, une courbe dont la convexité regarde la côte; puis il vient, par le puig Oriol, se terminer à la mer aux hauteurs de las Forcas ou de la Justice qui plongent Collioure. Port-Vendres, Saint-Elme et Collioure se trouvent donc ainsi enveloppés par une ligne demi-circulaire de montagnes qui dessine, au milieu du large épâtement de la croupe pyrénéenne, un bassin à part, bassin à deux compartiments, dont la clef commune est le puig de las Daines.

La défense, en raison de son état d'infériorité et de faiblesse, devait évidemment se borner à garder les parties accessibles des crêtes de cet hémicycle; car, l'ennemi occupant les bords du Tech, non-seulement il était parfaitement inutile de se préoccuper de la frontière en avant de Banyuls-sur-Mer, mais il y avait, à prendre ce parti, flagrante et inexcusable imprudence. En effet, qui pouvait empêcher les Espagnols, maîtres de la chaîne des Albères, de venir, le long de ces montagnes, s'interposer entre les défenseurs du col de Banyuls et les places de la côte? Et alors, que devenaient ces défenseurs?

Mais ces considérations, tout frappantes qu'elles étaient, ne pouvaient prévaloir contre les scrupules insensés de ces mêmes hommes qui, souvent téméraires jusqu'à la folie dans leurs extravagants projets d'agression, se montraient timides jusqu'à la pusillanimité devant la crainte, qu'ils avaient fini par ressentir eux-mêmes à force de la semer autour d'eux, la crainte de passer pour des traîtres s'ils abandonnaient sans combattre le moindre lambeau du territoire de la république. Ils s'obstinèrent donc, en dépit de tout, à disputer la frontière en avant de Banyuls.

Cette portion de frontière commence au Saillfore et se termine à la mer. Elle se divise en deux parties essentiellement distinctes. La première, du Saillfore à la tour de Caroitg, comprend tous les cols praticables de ces parages; elle se présente sous la forme d'une courbe rentrante, presque demi-circulaire, qui enveloppe la tête du bassin de Banyuls. La seconde, de la tour à la côte, semblable à une haute muraille en ligne droite, n'a que de rares dentelures pouvant tout au plus donner passage à des partis isolés. Il ne s'agissait que de la première de ces deux portions de frontière, la seule menacée.

La division commandée par Delattre s'était répandue sur la demi-circonférence qui enveloppe la tête du bassin de Banyuls. Elle occupait, de l'est à l'ouest : le col del Sourou, au pied de la tour de Caroitg; le puig de la Calme; le col de Banyuls; le puig del Barret; le pla de las Eras; les hauteurs de la Capella; enfin, le col intérieur de Vallaury (*vallis auri*). La gauche observait Llança où les Espagnols avaient posté 900 hommes. Le centre gardait le passage del Torn (du contour) et le col de Banyuls, qui, l'un et l'autre, étaient fortement retranchés. Enfin, la droite surveillait la tête du petit bassin des Abeilles, et se retournait en potence face aux gorges de la Massane et du Ravaner, qui débouchent dans la plaine d'Argelès. Ce crochet était la seule précaution prise contre l'éventualité d'un mouvement tournant que l'ennemi, dont il ne faut jamais escompter les fautes, était si naturellement amené à entreprendre de ce côté. Du reste, point de liaison entre ces divers postes isolés, point de réserve, point de centre de ralliement. Enfin, c'est à peine si la moitié des 11,000 hommes qui restaient de la division de Collioure, avait pu être portée sur cette première ligne (1), l'autre moitié s'étant trouvée absorbée par les garnisons, le camp de la Justice, les postes en arrière et les non-valeurs.

Ricardos résolut de profiter de la consternation où la dé-

(1) Delattre réduit ce nombre à 4,000 hommes (Voir son Mémoire justificatif), mais nous avons acquis la preuve que ce chiffre est trop faible de près de moitié.

route de Villalongue avait jeté notre centre, pour dégarnir momentanément son camp du Boulou, et opérer avec le plus de forces possible contre le col de Banyuls. C'était une détermination audacieuse et habile, mais elle fut exécutée avec autant de timidité que de maladresse.

En effet, au lieu d'aborder directement la corde de l'arc sur lequel les défenseurs du col avaient eu l'imprudence de s'avancer, au lieu de les couper ainsi de Collioure, manœuvre qui eût entraîné la chute immédiate de toute cette partie de la frontière, Ricardos prit la détermination bizarre de repasser les monts, de faire un long circuit pour aller affronter une position qu'il lui était si facile de prendre à revers. Il abandonnait ainsi la certitude d'un résultat décisif, pour les chances incertaines d'une entreprise dont le succès même était à peine un premier pas vers son but. Car, à supposer qu'il forçât le col, il ne faisait que refouler ses adversaires sur le terrain qu'ils eussent dû occuper tout d'abord. On ne pouvait méconnaître aussi complétement les plus simples règles de l'art.

DÉROUTE DU COL DE BANYULS. — Quoi qu'il en soit, le 12 décembre, Curten, chargé encore de cette nouvelle expédition, sortit avec 6,000 hommes d'élite du camp de Villalongue, franchit les Pyrénées en ligne droite, et, après une marche de vingt heures par des chemins affreux, atteignit Espolla où il employa la journée du lendemain à reposer ses soldats, à reconnaître l'ennemi, et à combiner son attaque.

Il commença par envoyer à Llança 500 hommes qui, réunis aux 900 déjà établis sur ce point, devaient, le jour de la bataille, se porter sur les hauteurs de Caroitg et prendre à revers la gauche de la défense. Puis, le 14 au soir, il forma sa petite armée, forte de 10 à 12 mille combattants, en six colonnes d'attaque : la première, à l'extrême gauche, pour marcher sur le col del Sourou ; les deux suivantes pour aborder le puig de la Calme ; les quatrième et cinquième pour assaillir de front et tourner à la fois le col de Banyuls qui était hérissé d'artillerie ; enfin la sixième pour s'emparer de Notre-Dame-des-Abeilles et de la tête du Ravaner (Ravenel).

A six heures du soir, ces six colonnes s'ébranlèrent, et le lendemain matin 15 décembre, à 7 heures, l'action s'engagea sur toute la ligne.

Elle tourna d'abord à notre avantage, grâce à la supériorité de notre artillerie qui n'était contre-battue que par quelques pièces de petit calibre hissées à grand'peine par les Espagnols sur les hauteurs opposées à notre ligne. Le col de Banyuls et le puig de la Calme, dont les feux se croisaient, faisaient surtout bonne contenance. Nos autres postes, notre droite exceptée qui allait faiblissant, arrêtaient également les minces colonnes qu'elles avaient en tête. Comprenant alors la faute qu'il avait commise en disséminant ses forces outre mesure, Curten réunit son centre à sa gauche. Aussitôt tout change de face; les colonnes, massées, enlèvent le pla de las Eras, et, du même élan, le puig Barret, puis bientôt le col de Banyuls lui-même.

Alors la déroute devient générale. Les fuyards se précipitent dans le bassin de Banyuls et courent se réfugier sur la crête de Biarre, au-dessus de Port-Vendres. Heureusement l'ennemi, toujours immobile dans la victoire, rebuté d'ailleurs par l'âpreté des lieux, ne tarda pas à renoncer à la poursuite. Il rallia ses colonnes entre les hauteurs de la Capella et celles de Vallaury, où il était arrivé sans coup férir.

Nous laissions sur le terrain 23 pièces de canon, 300 prisonniers et 200 morts ou blessés.

Dans cette honteuse déroute, ce furent des paysans qui sauvèrent l'honneur de nos armes. Le poste important du puig de la Calme qui, le 6, s'était un instant laissé surprendre, avait été confié depuis et sur leur demande, comme le plus périlleux, aux habitants de Banyuls, intrépides montagnards dont le courage, éprouvé par les dangers de la pêche et de la contrebande, avait suffi, jusqu'à la funeste expédition de Roses, pour garder cette partie de la frontière. On leur avait adjoint un bataillon de réquisitionnaires.

Le torrent des fuyards se précipitait des crêtes dans le fond de la vallée. Seuls immobiles au milieu de la débâcle qui entraînait jusqu'à leurs auxiliaires, sans autre assistance

que celle de leurs femmes et de leurs enfants qui portaient les cartouches et chargeaient les armes, ces braves gens osent résister à une armée triomphante qui vient de toutes parts s'amonceler autour du rocher qu'ils défendent. On les somme de se rendre : « *Les républicains ne se rendent jamais, ils savent mourir* » répond leur maire. Enfin ils lâchent prise, mais c'est pour se ruer en désespérés sur les Espagnols qui descendaient dans leur village. Ceux-ci étaient précédés d'un trompette chargé d'offrir une capitulation à ce qui pouvait rester dans la commune de cette population intrépide; mais comme si, ce jour-là, l'autorité militaire dût épuiser la coupe des humiliations, ce fut Delattre qui reçut le parlementaire à la mairie, pendant que l'officier municipal dont il occupait la place, faisait si dignement sur le champ de bataille les honneurs de la sienne. Cette sommation, qui fut pour Delattre le signal de la retraite, eût été comme un hommage spontanément rendu au courage des Banyulens, si les Espagnols n'avaient eu la faiblesse de se venger de l'héroïsme des enfants sur quelques vieillards qui avaient refusé d'abandonner leurs toits.

Les débris de cette glorieuse troupe ne voulurent plus rentrer dans leurs foyers souillés par la présence de l'ennemi; ils se répandirent dans l'armée où ils devinrent de précieux guides, jusqu'à l'époque, qui approchait, où il leur fut donné de se venger, et de recevoir la récompense d'un dévouement qui nous transporte aux plus beaux jours des temps antiques.

L'ennemi, avec plus de vigueur, eût pu investir immédiatement nos places de la côte; mais il se contenta de jeter dans les gorges de la Massane quelques troupes qui allèrent inquiéter un moment les communications entre Collioure et la plaine, pendant que 900 hommes d'infanterie et 500 chevaux qui, dès quatre heures du matin, s'étaient portés de Villalongue sur Palau, s'avançaient jusqu'à Argelès.

Ce poste était gardé par 800 hommes. A l'approche de l'ennemi, ils se divisèrent : les uns se portèrent à l'enceinte, les autres coururent s'enfermer dans une redoute élevée sur

une éminence en dehors du bourg. Cette redoute, après une résistance assez vigoureuse, fut abandonnée, et ses défenseurs furent ramassés par la cavalerie. Le bourg suivit l'exemple de la redoute. Les Espagnols y pénétrèrent, firent sauter un magasin à poudre établi dans une tour de l'enceinte, puis ils se retirèrent au camp de Villalongue avec 331 prisonniers et 3 drapeaux, sans plus songer à Argelès où nous renvoyâmes bientôt une petite garnison de 150 hommes.

CHAPITRE XXVI.

RETOUR OFFENSIF SUR VILLALONGUE.

Conseil de guerre du 8 décembre. — Préparatifs de retraite. — Inaction de notre centre pendant la déroute du col de Banyuls. — Ordre insensé du comité de salut public. — Surprise du camp de Villalongue par les Français.

Cependant que faisait, en face du Boulou, en face de ce camp que l'ennemi dégarnissait pour nous accabler au col de Banyuls, notre division du centre?

Le lendemain de la déroute de Villalongue, le 8 décembre, un conseil de guerre s'était assemblé à Banyuls-les-Aspres, et il avait été décidé : « qu'on renoncerait pour quelque temps à toute attaque; qu'on retirerait l'artillerie engagée dans les retranchements pour la réunir en parc sous Banyuls, au bord de la grande route; enfin, que le quartier-général serait reporté à Perpignan. »

C'était un commencement de retraite. Elle était déjà bien compromise, surtout pour l'artillerie qui, presque entièrement démontée, en était réduite à suppléer au travail des chevaux par des compagnies *de traîneurs* attelés aux pièces. Mais il fallait donner à la division de Collioure, qui occupait encore la frontière en avant de Banyuls, le temps de se replier sur nos places de la côte. On attendit donc les événements de la gauche.

Le départ de Curten pour Espolla enlevait au camp du Boulou 6,000 hommes d'élite. C'était le moment ou jamais de chercher à réparer le désastre de Villalongue. Mais, accablé par son impuissance, Doppet, pendant qu'on écrasait son lieutenant, se bornait à recommander aux siens « *d'at-* « *tendre ses ordres, de n'attaquer ni par principe de vanité, ni*

« *comme pour l'éclipser, ou pour prouver qu'on pouvait se* « *passer de lui.* »

On ne daigna pas même informer ce triste chef du désastre de son aile gauche, et ce furent encore des fuyards qui le lui apprirent. Il apprit presque en même temps la rentrée au Boulou de la colonne victorieuse de Curten, et une autre nouvelle qui dut lui donner le vertige : l'ordre de réduire son armée, y compris les garnisons, à 15,000 hommes, et de faire immédiatement partir tout le reste pour Toulon ! On répondit au comité : « Votre décret est désastreux, mais n'importe, nous avons une foi aveugle, nous obéirons. » Et la retraite fut immédiatement résolue.

Cet ordre insensé n'était point exécutable; toutefois, pris au sérieux par Doppet, il inspira à ce général une idée heureuse, celle de préluder à la retraite par un mouvement offensif sur Villalongue.

Cette idée de porter au-delà d'une rivière le centre d'une armée battue, et de lui faire assaillir des positions redoutables, la veille d'une retraite générale dont l'issue était fort problématique, cette idée audacieuse plut aux représentants; ils l'approuvèrent, mais ils se gardèrent bien d'en confier l'exécution à son auteur. Elle fut remise à d'Aoust qui, du reste, n'avait pas un instant cessé de remplir les fonctions dont on ne laissait que le vain titre à celui qu'on appelait général en chef. Cependant, comme la présence de celui-ci aurait pu gêner, on lui donna, pour l'éloigner, une petite colonne à la tête de laquelle il devait aller à Elne passer le Tech, et attendre là que son lieutenant l'autorisât, par des signaux convenus, à se rabattre du côté de Villalongue.

DEUXIÈME COMBAT DE VILLALONGUE. — D'Aoust se mit en marche le 18, à dix heures du soir. Il avait avec lui 2,000 hommes d'infanterie et 115 chevaux. Le Tech n'étant point guéable pour les gens de pied, les cavaliers prirent les fantassins en croupe, une centaine de chevaux ou mulets leur vinrent en aide, et, à cinq heures du matin, le passage était effectué.

D'Aoust alors forma deux colonnes qui devaient prendre,

l'une au-dessus, l'autre au-dessous de Villalongue, et attaquer, la première, aux ordres de Laterrade, les batteries supérieures du penchant des Albères, qui couvraient les abords de Montesquiou; la seconde, général Sauret, notre ancien camp dont l'ennemi avait considérablement augmenté les retranchements.

L'avant-garde de Laterrade, commandée par le brave capitaine Lannes, du 2e bataillon du Gers, donna la première; elle culbuta successivement trois avant-postes, et, soutenue bientôt par la colonne qu'elle précédait, se mit en devoir d'attaquer les retranchements espagnols. Mais Laterrade, après deux tentatives inutiles, que signalèrent cependant des traits de la plus éclatante bravoure, rebuté par l'âpreté du terrain et par une artillerie formidable qu'il ne pouvait contre-battre, dut se borner à empêcher l'ennemi qu'il avait en face de contrarier l'attaque de notre colonne de droite.

Celle-ci, dirigée par d'Aoust en personne, marchait sur l'ancien camp français que les Espagnols avaient ouvert du côté de Montesquiou, comptant là sur les feux de leur seconde ligne et sur l'escarpement du terrain. Attaquée de front par les grenadiers du régiment de Champagne, la partie inférieure du camp (la pointe de la butte de la plaine) fut d'abord emportée, mais comme elle était soumise aux feux de la partie haute, nous ne pûmes nous y maintenir. Ce fut alors que deux officiers supérieurs, déjà célèbres par leur bravoure, les chefs de brigade Guieu et Banel, se jetant à la tête de 200 hommes d'élite, coururent gagner, par un détour, la gorge des retranchements. Aborder cette gorge et l'enlever fut l'affaire de quelques minutes. Un moment après, le camp, envahi de toutes parts, était à nous. Les défenseurs, Portugais la plupart, eurent la faiblesse de jeter leurs armes et, suivant nos rapports, de recourir à de honteuses supplications, de tomber aux genoux des vainqueurs. Ceux-ci furent impitoyables : ils ne firent que 63 prisonniers et passèrent le reste, 500 hommes, dit-on, par les armes. Quinze pièces de canon, que les Portugais n'avaient pas eu le temps d'enclouer, venaient de tomber aux mains de nos soldats; ils s'en servi-

rent pour disperser la cavalerie espagnole qui accourait un peu tard au secours des siens.

Cependant, comme le camp du Boulou, que cette brusque attaque avait d'abord déconcerté, s'ébranlait enfin pour secourir Villalongue, d'Aoust, qui avait atteint son but, car il avait assez fait pour relever le moral de ses soldats, jugea prudent de ne pas pousser plus loin ses avantages. Il envoya chercher le renfort de chevaux et mulets qui lui avait servi à passer le Tech, fit atteler et emmener 19 bouches à feu (1) et abandonna le reste de ses prises à nos soldats qui, pieds nus la plupart et les vêtements en lambeaux, se partagèrent avec joie 5,000 paires de souliers et la toile de quelques centaines de tentes; puis il exécuta sa retraite en bon ordre. A deux heures de l'après-midi, il avait repassé le Tech sans être inquiété et avec une perte presque insignifiante, 4 morts et 55 blessés.

Sur ces entrefaites, Doppet, en observation à la hauteur d'Elne, passait et repassait le Tech, attendant avec impatience les signaux de d'Aoust. Enfin, las d'attendre et n'entendant plus le bruit du combat, il se replia sur le quartier-général où il reçut les excuses de son subordonné qui, allégua-t-il, avait perdu au commencement de l'action les fusées destinées à servir de signal.

Cette humiliation fut la dernière : succombant à la peine et à une fièvre ardente, ce fantôme de général en chef se fit, le soir même, transporter à Perpignan. Il venait d'être atteint par l'épidémie qui, dans cette désastreuse fin de campagne, devait nous enlever 10,000 hommes, 4 officiers généraux et le commissaire ordonnateur en chef.

Cette journée fut une éclaircie au milieu d'une longue suite de mauvais jours. Elle rendit un peu de vigueur à nos malheureux soldats et leur donna la force de supporter les funestes nouvelles du lendemain.

(1) Seize pièces de canon, deux obusiers et deux mortiers. Ces bouches à feu, par lesquelles on avait remplacé celles qui nous avaient été enlevées le 17, étaient toutes neuves.

CHAPITRE XXVII.

PRISE DE NOS PLACES DE LA COTE.

Description de St-Elme ; — de Port-Vendres ; — de Collioure ; — Camp de la Justice. — Dispositions de la défense ;—de l'attaque. — Combat et prise de Port-Vendres.—Trahison du fort St-Elme. —Collioure abandonné capitule. — Mort du représentant Fabre.

Saint-Elme, petit fort étoilé, tout-à-fait à l'abri d'une attaque de vive force, s'élève sur le penchant vers la mer de la croupe du contre-fort qui sépare les bassins de Port-Vendres et de Collioure. Il plonge les deux ports à une distance et sous une inclinaison que le canon peut atteindre sans peine. C'est la clef de la position.

Port-Vendres, assis au pied de l'arête de Biarre, entièrement ouvert du côté de la campagne, possède à peine les batteries suffisantes pour défendre l'entrée de son port.

Collioure est fermé et pourvu d'ouvrages extérieurs. Sa fortification consiste en une enceinte bastionnée, reliant deux forts situés au bord de la mer et aux deux extrémités de la ville : le Château et le Miradoux. Le Château, construction du moyen âge, touche au port. Le Miradoux, d'un tracé moderne, s'élève sur une éminence déjà détachée de la place, dominant la plage, mais immédiatement plongée par les hauteurs de las Forcas, qu'éclairent deux redoutes en maçonnerie et une tour. De là jusqu'au puig Oriol, une série de retranchements de campagne couronnait les hauteurs. L'ensemble de ces ouvrages, permanents et passagers, composait le camp *de la Justice*, qui avait été établi au début des hostilités pour faire face à la plaine envahie (1).

(1) Une des principales raisons qui déterminèrent Ricardos à déboucher sur

Cette ligne de hauteurs qui, du pla de las Forcas, va en montant par le puig Oriol jusqu'au puig de las Daines, pour redescendre par le puig Lagrange jusqu'à la pointe de Biarre, figure une enceinte demi-circulaire de montagnes qui embrasse à la fois Collioure, Saint-Elme et Port-Vendres. Elle se divisait naturellement, au point de vue de la défense, en trois parties distinctes : 1° la partie occidentale, de la mer au puig Oriol, que bordait et gardait le camp de la Justice; 2° la partie intermédiaire, d'Oriol à las Daines, qu'on avait considérée comme suffisamment protégée par son âpreté même; 3° la partie orientale, de las Daines à la Vigie, qui forme l'arête de Biarre sur laquelle s'étaient retirés les débris de notre division culbutée au col de Banyuls.

Cette arête, vive, échancrée seulement par trois petits cols, et bordée d'escarpements, constituait une ligne de défense assez solide en elle-même; malheureusement elle pouvait être tournée par sa droite, c'est-à-dire par la forte dépression qui s'ouvre entre les puigs de Lagrange et de las Daines. Le premier soin de Delattre devait donc être de rétablir l'équilibre en fortifiant sa droite. Mais il ne s'était préoccupé que de sa gauche qui couvrait immédiatement Port-Vendres, quartier-général de Fabre. Ainsi, le protégé du représentant (qui du reste ne cessait, depuis quelques jours, d'offrir sa démission), n'avait mis de soin qu'à organiser la défense de l'arête de Biarre. Là, des retranchements en pierre sèche (qui subsistent encore en partie), barraient les trois passages; un parapet continu se développait le long des crêtes; une grande redoute occupait la pointe vers la mer; et le tout, bien garni d'artillerie, était confié aux meilleures troupes disponibles, à trois bataillons de l'Ariége, du Montblanc et du 70e régiment. Au contraire, la trouée dangereuse, la percée (appelée par extension col de Mollo) entre las Daines et le puig Lagrange, en un mot, le point essentiel à garder était abandonné à deux faibles bataillons de masse déployés en travers du col, derrière un mince retranchement, ou entassés

nos places maritimes par le col de Banyuls, au lieu de les aborder directement, fut la crainte de se heurter au camp de la Justice.

sur le puig Lagrange, dans une redoute sans consistance.

Toutefois, les Espagnols semblaient disposés à aborder notre ligne directement, par les chemins ordinaires de Banyuls à Port-Vendres; et peut-être qu'ici, comme en tant d'autres circonstances, le vice de nos malheureuses dispositions leur aurait échappé, sans la perfide clairvoyance des émigrés dont la haine vigilante avait sans cesse les yeux ouverts sur nos fautes. Un de ces cruels ennemis, du nom de Pons, ancien ingénieur attaché à la place de Perpignan, connaissant parfaitement ce pays qui était le sien, signala à Ricardos le point vulnérable de notre ligne de défense et le détermina à porter son principal effort sur le col de Mollo.

COMBAT ET PRISE DE PORT-VENDRES. — Le général La Cuesta fut chargé de l'exécution de ce plan. Il divisa ses forces en quatre colonnes : les trois premières pour aborder la crête, la quatrième pour assaillir le col. Puis il descendit des hauteurs de Banyuls-sur-Mer, et le 20 décembre, à 8 heures du matin, il débouchait en face de nos positions.

La Cuesta trouva les Français rangés en bataille derrière leurs retranchements, avec trois bataillons déployés en dehors, deux en avant de leur gauche, le troisième en avant de leur droite. Son premier mouvement fut de rejeter ce dernier sur les deux autres, afin de découvrir le col; et il refoula toute cette avant-garde du côté de la mer. L'attaque parut ainsi peser de ce dernier côté. Delattre, qui, loin d'être sur ses gardes, se disposait, en ce moment même, à quitter sa division et à partir pour Perpignan (1), tant il jugeait sa position désespérée, Delattre, arrivant à la hâte sur le champ de bataille, surpris, donna dans le piége : il attira vers sa gauche de nouvelles forces. Ce renfort acheva de décider l'avantage que lui donnait déjà, sur ce point, l'escarpement des revers, ses retranchements, et la bonne position de son artillerie;

(1) « La veille du 30 frimaire (20 décembre) je demandai à Fabre, dit Delat-
« tre dans ses Mémoires, de m'accorder enfin une démission que je sollicitais
« depuis quelque temps, et il convient que je partirais pour Mont-Louis. Le
« lendemain, je devais me rendre à Perpignan, etc... »

succès d'une heure qui, naturellement, ne fit qu'entretenir ses illusions.

Cependant le général Castrillo, qui commandait la gauche des Espagnols, s'avance au pas de charge sur le col de Mollo, renverse du premier choc les deux bataillons de masse qui le barraient, franchit le défilé et replie notre droite sur notre centre. Celui-ci, qui recevait déjà en face le choc de la colonne Solano, découvert en flanc, pressé de toutes parts, cède à son tour. La gauche seule, malgré les feux d'une petite flottille qui la prend à revers, continue à se maintenir; mais sa résistance, loin de rétablir le combat, compromet par son succès même la retraite devenue déjà inévitable, qui pouvait encore se faire avec ordre, et que quelques minutes perdues allaient changer en déroute. En effet, la réserve espagnole, tombant alors sur cette gauche, s'empare de quelques pièces avancées qui regardaient les anses Paullics, les tourne contre la redoute de la pointe de Biarre dont le représentant Fabre maintenait encore les défenseurs, et fait, d'une première décharge, sauter le magasin de cette redoute et les servants de sa batterie. Ce fut le coup de grâce. La retraite alors se fit pêle-mêle dans le bassin de Port-Vendres, et devint bientôt une débandale générale.

La Cuesta, avec une vivacité peu ordinaire aux généraux espagnols, confie à sa gauche la garde des positions qu'il vient d'enlever; puis il pousse son centre, le général Solano, sur Saint-Elme, et sa droite sur les rochers qui plongent Port-Vendres. Ces deux places avaient été prises par les fuyards pour point de ralliement; mais Saint-Elme fermait sa porte, et Port-Vendres, enveloppé de toutes parts, écrasé des hauteurs, et directement abordé par un détachement qui avait contourné la falaise pour assaillir les batteries de la côte, Port-Vendres succombait, malgré les efforts désespérés de quelques braves qui, réfugiés avec Fabre dans le chétif réduit de la presqu'île, essayaient en vain de retarder de quelques minutes les progrès des assaillants.

La foule alors se précipite à travers les rochers et reflue vers Collioure dont elle encombre bientôt les abords. Les

moins démoralisés s'arrêtent sous ses murs et s'entassent dans son faubourg; les autres s'enfuient jusqu'au camp de la Justice.

TRAHISON DE SAINT-ELME. — Cependant Saint-Elme paraissant faire bonne contenance, on veut s'en faire un dernier point d'appui. La municipalité de Collioure d'un côté, Delattre et Ramel de l'autre, ramènent les fuyards dans le faubourg. On reprend courage, on se rallie, la charge bat et l'on escalade le rocher de Saint-Elme. Quelques boulets partis des remparts viennent effleurer les rangs, mais on croit à une méprise et l'on continuait à avancer, quand tout à coup la mitraille dénonce une infâme trahison : les Espagnols étaient maîtres du fort. En un clin-d'œil nos soldats se dispersent dans le plus affreux désordre. Alors tout Saint-Elme tonne sur Collioure.

PRISE DE COLLIOURE. — A cette dernière épreuve, la ville, la garnison, sont saisies d'effroi : on enfonce les portes, on s'enfuit vers le camp; en sorte que cette malheureuse place, dont une partie de la population arbore déjà le drapeau blanc, n'a plus bientôt pour défenseurs qu'une poignée de soldats consternés, quelques officiers inconnus, et cinq intrépides conseillers municipaux dont les noms méritent d'être conservés : Comes, maire de la commune, le procureur Bernède, Py, Colom et Nomdedeu.

Ardemment secondé par ces braves citoyens, le gouverneur Manneville essaye de sauver le château. Mais c'est en vain qu'il épuise près de ceux qui l'entourent, prières, menaces, supplications; ses efforts désespérés n'aboutissent qu'à retenir dans les chemins couverts une soixantaine d'hommes; encore, quelques instants après, les palissades sont forcées et tout a disparu. Il restait une lueur d'espoir : des commissaires de la commune étaient partis pour le camp, chercher du secours. Mais ils reviennent bientôt, rapportant « qu'ils « ont trouvé sur les hauteurs de la Justice, à une demi-lieue « du champ de bataille, Delattre immobile, muet, comme « glacé de stupeur, contemplant, appuyé sur son sabre, le « désastre de ses troupes; qu'il est resté sourd à leurs exhor-

« tations ; qu'au surplus, c'est à peine s'il a conservé 600 hom-
« mes (1). » Tout était donc perdu, et il ne pouvait plus être question que de capituler.

A quatre heures et demie du soir, arrive une première sommation ; Manneville la repousse. La nuit survient. Groupés

(1) Voici quelques fragments du Mémoire justificatif (imprimé) que Delattre écrivit à la Conciergerie, quelques jours avant son jugement et son supplice. Nous en avons extrait tout ce qui tend à justifier personnellement l'infortuné général, qui fut plus à plaindre encore qu'à blâmer.

« Je disposais tout pour mon départ, lorsque le citoyen Siméon Py, officier municipal, vint m'annoncer qu'il avait entendu tirer le canon du fort Biarre. La même chose me fut confirmée par mon domestique... Je partis quelques instants après... et après des ordres donnés... j'arrivai sur le plateau de Port-Vendres vers 8 h. 3/4. Je m'aperçois bientôt du désordre qui commençait à régner... Pour arrêter les fuyards, je fis fermer les grilles du passage, mais elles furent bientôt forcées. Je me portai alors en dehors, je fis barrer le chemin, je forçai tous les volontaires armés à monter vers St-Elme ; je m'y portai moi-même ; j'y trouvai le général Ramel accablé de fatigues.

« Nous fîmes, Ramel et moi, de longs et pénibles efforts pour rallier les volontaires. Nous ralliâmes quelques détachements, nous les rangeâmes en bataille le long des retranchements naturels qui se prolongent jusqu'au fort St-Elme. Je recommandai au général Ramel, qui avait repris ses forces, de se porter vers le fort, d'y faire entrer des troupes pour occuper les palissades. Je laissai le commandement des autres détachements aux chefs de brigade Léra et Rampon, et je me portai sur le chemin de Collioure pour arrêter les fuyards. Ils étaient déjà, en grande partie, au delà de cette ville. Je fis barrer la route par quelques gendarmes et un détachement de piquiers, mais ils fuyaient par les hauteurs. Je revins avec une centaine d'hommes armés ; nous nous avançâmes près des barrières de Port-Vendres ; mais une grêle de balles partant des hauteurs nous obligea à nous replier sur celles du Moulin qui défendent l'approche de Collioure. Je vins prendre un nouveau renfort que je conduisis de la même manière. C'est dans cette marche que j'eus mon cheval blessé. Obligé de courir à pied, j'engageai tous ceux que je rencontrai avec des armes, à se porter sur les hauteurs, mais la déroute fut complète. Je me portai alors sur le plateau du camp retranché où j'apercevais beaucoup de volontaires ; j'y fis conduire les autres. Je les disposais par détachements qui se débandaient presque aussitôt, lorsque le maire de Collioure, accompagné de trois officiers municipaux, me joignit en me disant : « Général, ralliez-vous les troupes ?—Que fais-je donc ? lui répondis-je »... Ils m'aidèrent à rallier les plus éloignés et je m'avançai avec une centaine d'hommes vers le plateau dominant Collioure, où je les fis mettre en bataille en face de l'ennemi, et j'ordonnai un feu de file qui mit l'épouvante parmi l'Espagnol qui était déjà en grand nombre dans le faubourg... Je conduisis la colonne jusqu'au delà du Moulin ; je la remis sous les ordres du général Ramel ; je vins prendre une nouvelle colonne et je la conduisis vers le fort St-Elme... »

Après le récit de la trahison de St-Elme, Delattre reprend :

« Je me portai vers le plateau du camp retranché où je fis placer, le long des palissades, les cinq ou six cents volontaires qui s'y trouvaient. Il était 5 heures du soir. J'appris que trois officiers espagnols demandaient une entre-

autour de Saint-Elme, les Espagnols envoient deux nouveaux parlementaires annoncer que la ville va être réduite en cendres, si elle ne capitule sur-le-champ. Et, pour appuyer ces menaces incendiaires, trois bataillons, précédés de torches enflammées, descendent la montagne et s'approchent des remparts. Ce lugubre appareil redouble l'épouvante. Les bruits de trahison remplissent l'air : les défenseurs des forts ont trahi, dit-on, et encloué leurs pièces! Delattre est en fuite! dix bâtiments de guerre, qui croisent devant le port, vont foudroyer la ville! Les parlementaires se succèdent toute la nuit. Enfin Manneville, débordé, fait répondre à Solano qu'il peut venir, que la garnison a déserté, mais qu'il trouvera les officiers à leur poste. Douze officiers, en effet, étaient restés au château, avec pareil nombre de piquiers et cinq artilleurs.

La commune, dont l'admirable fermeté ne s'était pas un instant démentie (1), courut au rempart de la rade, tirer, en signe de protestation, sur les Espagnols entassés dans le faubourg, les derniers coups de fusil; puis elle se jeta dans une barque avec son drapeau, et gagna Perpignan où s'était déjà réfugiée, en longeant la côte, une partie des fuyards. Le reste courait vers Elne qui allait devenir son centre de ralliement.

vue... J'ordonne de les faire conduire près de moi (au Fort-Carré.) Aussitôt que la municipalité et le conseil de la commune furent entrés, je demandai à un officier de s'expliquer. »

Suit le récit de l'entrevue qui n'eut aucun résultat. Delattre continue :

« Vers dix heures du soir, Léra et Borelly me rapportent que nous n'avions plus au camp qu'environ 200 hommes, etc., et je vis avec douleur qu'il fallait faire une retraite précipitée. »

« Sur les 11 heures, nous nous mîmes en route pour Argelès. Je fis rassembler la garnison qui était d'environ 150 hommes. Nous arrivâmes, non sans peine, à Elne, sur les 3 heures du matin. Nous entendîmes, pendant la marche, un coup de canon que nous apprîmes être le signal de l'entrée des Espagnols à Collioure. »

(1) En tête de ces braves, il faut citer le maire Vincent Comes et François Py de Cosprons. Ce dernier, qui, quelques jours auparavant, malade, avait quitté son lit pour aller, avec soixante habitants de son hameau, ses parents ou ses serviteurs, se poster au col Formigou où il fit bientôt reculer 1,500 Espagnols, Py n'ayant pas voulu fuir après la chute de Collioure, alla s'enterrer dans les cavernes de ses terres. Dénoncé par une de ses parentes, il fut découvert, et mourut en captivité, victime d'odieux traitements et martyr de son patriotisme.

Le puig Oriol fut le dernier point évacué, et les derniers coups de canon y furent tirés, chargés de cailloux, par le capitaine Maraudel. Les braves auxquels était confié ce poste, fidèles au glorieux souvenir qu'il rappelait, passèrent la nuit cernés de toutes parts par l'armée espagnole; et ce ne fut qu'à cinq heures du matin, quand le jour allait trahir leur petit nombre, qu'ils profitèrent des dernières ombres du crépuscule pour se retirer.

Quelques heures après, les Espagnols prenaient possession de Collioure et de ses forts. Ils y trouvèrent 88 bouches à feu, des magasins qui abondaient en approvisionnements de toutes sortes, un hôpital complet et quelques bâtiments mouillés dans le port et chargés de farine.

Le faible Delattre fut envoyé à Paris acquitter le fatal tribut des généraux malheureux (1). Son chef d'état-major, l'adjudant-général Ramel (2), eut aussi la tête tranchée, avec cette différence pourtant, qu'il fallut reconstituer trois fois le conseil de guerre chargé de le condamner à mort, et que son supplice dut être dérobé à l'indignation de ses soldats et consommé à l'écart. Ces infortunés payèrent pour l'infâme Dufaux, cet aventurier, ce maître de danse, ce gendarme ignominieusement chassé de son corps, à qui l'on avait confié Saint-Elme et qui l'avait vendu (3). Il échappa au supplice

(1) Le 2 nivôse (22 décembre), je réclamai auprès du général espagnol mes papiers qu'on avait laissés à Collioure et dont on ne me rapporta que quelques feuilles. Le 3, je fus mis en état d'arrestation par le comité de surveillance départemental, séant à Perpignan; les scellés furent mis sur mes papiers; le 8, on m'annonçait une prompte liberté, lorsqu'on vint me signifier l'arrêté qui me traduisait au tribunal révolutionnaire. Mes papiers furent inventoriés dans la journée et je demandai à partir dès le lendemain. J'arrivai enfin à Paris, le 25, et je fus conduit à la Conciergerie où je suis détenu. (*Delattre à ses concitoyens :* titre de son mémoire justificatif.)

(2) Ramel, frère aîné du général qui fut assassiné à Toulouse, était un jeune homme de 32 ans, ex-constituant modéré. Il était poursuivi par la haine de Jean-Bon St-André dont il avait été le concurrent aux élections. Cette haine causa, dit-on, sa perte.

(3) Ce marché fut nié par les Espagnols, mais personne, en France, ne le révoqua en doute. L'émigré Pons paraît en avoir été l'entremetteur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il reste de ce dernier (archives du dépôt de la guerre) une lettre écrite d'Argelès, en date du 4 juin et adressée au gouverneur de Collioure Valette, lettre qui offrait à celui-ci 50 à 60 mille francs pour le fort St-Elme. Il paraît qu'il fut vendu beaucoup plus cher, et l'on parla de trois millions.

des traîtres en passant à l'ennemi, mais un décret national voua sa mémoire à l'exécration publique.

Parmi les 150 morts que nous laissions sur le terrain, on retrouva, non loin de Port-Vendres et quelques jours après la bataille, un cadavre dont la tête était percée d'une balle et le tronc haché de coups de sabre : c'était le corps du représentant Fabre qui avait noblement expié ses fautes par une mort glorieuse au milieu de la mêlée (1). Sa mémoire fut traitée par les siens comme ses restes mortels par l'ennemi. En effet, ainsi qu'on pouvait le prévoir, les autres coupables, ceux qui, par leurs basses adulations, avaient tant contribué à exalter la tête volcanique du fougueux proconsul, rejetèrent à l'envi sur ce muet cadavre toutes les causes de nos malheurs. Nous ne voulons point réhabiliter les actes de cette fiévreuse dictature à laquelle, Dieu merci, nous n'avons point épargné notre blâme. Mais, en présence de l'acharnement honteux de ces posthumes accusateurs, l'histoire n'a-t-elle pas le droit d'émettre quelques doutes sur l'équité de la part faite à cette mémoire si lâchement surchargée d'outrages? *Il y a de grands coupables,* se hâtait d'écrire au comité, sous la première impression de ce désastre, un représentant qui cependant n'avait rien à reprocher à son collègue : *on ne sait ce qu'est devenu Fabre!* Ce fut la seule calomnie que le mort put démentir.

(1) Fabre fut le premier conventionnel qui eut l'honneur de mourir les armes à la main pour la république. Le 23 nivôse suivant, Robespierre, au nom du comité de salut public, prononça son éloge funèbre à la Convention qui décerna les honneurs du Panthéon à ce *représentant fidèle à la cause du peuple et mort en combattant pour la patrie.*

CHAPITRE XXVIII.

RETRAITE DE NOTRE CENTRE SOUS PERPIGNAN.

Le commandant de notre division du centre, d'Aoust est nommé, pour la quatrième fois, général en chef par intérim. —Evacuation de l'artillerie et diversion. — La retraite sous Perpignan commence.—Dernier combat.— Nos troupes se retirent au camp de l'Union.

Au départ de Doppet, le 19, d'Aoust avait repris officiellement et pour la quatrième fois le titre de général en chef. C'était bien, au reste, à lui que revenait de droit la tâche désespérante de clore une campagne aux malheurs de laquelle il avait, par ses faiblesses et ses fautes, si largement participé. Il allait bientôt fermer aussi la marche funèbre de cette longue suite de généraux, ses infortunés compagnons d'armes, qui déjà se pressaient sur la route de l'échafaud.

Le 20, à la pointe du jour, il fit commencer l'évacuation sous Perpignan de la grosse artillerie.

Dans le cours de la matinée, pendant que la Cuesta refoulait la division Delattre dans le bassin de Port-Vendres, il essaya, du côté de Saint-Genis, une sorte de diversion qui n'eut aucun résultat.

Il fut un peu plus heureux dans la soirée, quand, les fuyards de Collioure commençant à s'écouler le long de la mer sur Perpignan, il lança les hussards de Berchini sur quelques escadrons espagnols qui hasardaient une pointe vers le gué d'Ortaffa et qui furent ainsi vigoureusement ramenés.

Le 21, à une heure après minuit, la division prit subitement les armes et se déploya en bataille dans ses lignes: elle venait d'apprendre le dénouement des désastres de la côte. Il n'y avait plus un moment à perdre : le Boulou s'ébranlait, les vainqueurs de Collioure se montraient du côté d'Argelès;

en un mot, tout annonçait que l'ennemi allait nous pousser la baïonnette dans les reins, nous déborder. Immédiatement donc, les derniers ordres furent donnés pour commencer la retraite. Mais nous n'avions pas encore fait un mouvement, que nous étions assaillis de toutes parts : au centre, par 6,000 hommes aux ordres de las Amarillas; à droite, par la division portugaise; à gauche, par la cavalerie espagnole qui traversait le Tech à Brouilla et courait barrer la route au passage du Rear.

Peu s'en fallut que cette brusque attaque n'achevât d'anéantir les débris de notre malheureuse armée. Bientôt, en effet, Sauret devant le pla del Rey, Laterrade vers la grande route, perdaient deux batteries d'avant-garde; notre gauche, vivement pressée, était dans la plus grande confusion; et la terreur s'emparant de nos jeunes soldats, des bataillons entiers allaient, à la débandade, donner tête baissée au milieu des escadrons espagnols qui avaient tourné sur nos derrières par Saint-Jean-de-la-Seille et interceptaient la grande route. Mais la vigoureuse résistance de Pérignon autour de Saint-Luc ayant tout à coup paralysé l'élan des Portugais, Ricardos, toujours prompt à s'alarmer, envoya à las Amarillas l'ordre de faire halte.

Ce temps d'arrêt, brusquement communiqué à toute la ligne ennemie, nous sauva, car il permit à nos généraux de reprendre l'offensive : à Pérignon d'abord vers Saint-Luc, puis à Sauret au centre, et bientôt à Laterrade qui formait notre aile gauche. L'Espagnol, d'ailleurs, rétablissait lui-même nos affaires, en laissant ses escadrons, massés sur la grande route vers les hauteurs du Rear, refouler et nous renvoyer nos bataillons en fuite par cette ligne. Ce fut ainsi, en effet, que Sauret et Laterrade se trouvèrent bientôt assez forts pour ressaisir leurs positions perdues. Le général Bethencourt fit le reste avec les hussards de Berchini : par des prodiges de valeur, il parvint à dégager la route de Perpignan et à balayer les abords du Rear; en sorte que, vers 4 heures du soir, nous pûmes commencer notre retraite. Elle continua en bon ordre, sous la protection du général Pérignon qui

formait l'arrière-garde. Enfin, à 7 heures, toute la division d'Aoust, moins 500 hommes tués ou hors de combat, 200 prisonniers et 23 pièces de canon qu'elle laissait sur le champ de bataille, s'entassait pêle-mêle dans le camp de l'Union, avec les débris que Delattre y jetait d'un autre côté.

En effet, Delattre, après s'être retiré, dans la nuit précédente, avec 300 hommes environ, sur Argelès, puis sur Elne, avait fini par recueillir 3,000 fuyards, lesquels il était ensuite parvenu, non sans peine ni péril, en réglant sa retraite sur celle de notre centre, à ramener au camp de l'Union.

Le lendemain, on attendait, sous les murs que ce camp rempli de fuyards ne pouvait plus défendre, les Espagnols victorieux. Il était si naturel, en effet, de penser qu'ils allaient couronner la campagne par le siége de notre dernier point de refuge, d'une place consternée, aux abois! Mais une nouvelle qui arriva sur ces entrefaites, la reprise de Toulon, sauva Perpignan.

CHAPITRE XXIX.

CONCLUSION.

Adresse de la Convention à l'armée des Pyrénées orientales. — Gloire de cette armée vaincue. — Des représentants du peuple dans nos armées révolutionnaires. — Leur rôle aux Pyrénées orientales. — Comment les Espagnols entendaient la guerre d'invasion. — Comment la défensive fut par nous comprise. — Ce qui ressort de l'étude de cette première campagne.

C'était au moment où la reprise de Toulon soulevait dans toute la France des transports de joie et d'espérance, que se terminait ainsi, par un enchaînement de revers, la désastreuse campagne que nous venons de raconter. Seule des quatorze armées qui avaient soutenu cette lutte gigantesque de 1793, l'armée des Pyrénées orientales se retirait vaincue. Aussi eut-elle à subir le châtiment, alors si redouté, du blâme national, une adresse flétrissante de la Convention :

« L'esclave espagnol et l'Anglais, en fuyant nos rivages, por-« tent la honte sur les mers ; et vous, au pied de rochers inac-« cessibles, vous fuyez devant les ignares soldats du tyran de « Madrid ! Vous laisserez donc les Pyrénées sans gloire, au « milieu des succès qui couronnent nos armes ! »

Non, elles n'étaient pas sans gloire, les Pyrénées, et nos malheureux soldats auraient pu relever la tête, et, à ces maîtres si durs pour leur infortune, montrer la trace de leur sang sur tous les points du sol envahi. « Vous nous avez délaissés, avaient-ils encore le droit de leur répondre, et quand, importunés par nos cris de détresse, vous sembliez nous prendre en commisération, les hommes envoyés par vous pour sonder nos plaies, que nous apportaient-ils? L'anarchie! l'anarchie qui engloutissait tous nos efforts; l'anarchie qui, du commandement en chef, avait fait une proie incessamment disputée et douze fois prise et reprise en neuf mois! Car il

excitait encore la brigue et l'envie, le sinistre héritage de ces chefs d'un jour que vos agents officiels ne se fatiguaient pas de livrer au tribunal révolutionnaire, ou qu'ils faisaient décapiter au milieu des camps, sous les yeux des soldats, et, pour combler la flétrissure, par la femme du bourreau ! »

La constance, la ténacité dans les revers, ont aussi leur gloire, et jamais ces vertus, si souvent contestées à notre nation, ne se révélèrent avec autant d'ensemble et de grandeur, que dans ce douloureux épisode de nos guerres républicaines.

Abandonnés à eux-mêmes au milieu des angoisses d'une invasion contre laquelle le gouvernement n'avait rien su préparer, nos populations méridionales avaient su, elles, tirer de leurs entrailles une armée qui, à force de sacrifices, avait fini par combler le gouffre; car, après tout, l'invasion espagnole restait enchaînée au pied des Pyrénées.

Gloire donc à ces indomptables vaincus qui, terrassés sans cesse, se relevaient toujours; à ces généreux fanatiques dont la foi aveugle demeura inébranlable sous les coups les plus accablants, et qui, pour leur sainte cause, surent braver ce qui est plus difficile que la mort, la honte des défaites, l'humiliation continue du drapeau !

DES REPRÉSENTANTS DU PEUPLE AUX ARMÉES. — Des chefs ou des soldats, il serait difficile de dire quels furent ceux qui supportèrent avec le plus d'abnégation le poids de cette terrible campagne. Mais ce qu'on peut hardiment affirmer, c'est qu'en tête de ceux qui acceptèrent sans détour la responsabilité la plus effrayante, qui coururent au devant d'elle, apparaissent les représentants du peuple.

La présence de ces hommes aux premiers rangs de nos armées révolutionnaires, a soulevé une réprobation à peu près unanime. Mais sur cette question encore brûlante, l'impartial jugement de l'histoire a-t-il prononcé son dernier mot?

Quel spectacle offraient alors nos armées? D'une part, des chefs, ou improvisés et encore sans poids, ou violemment arrachés aux sévères et jalouses habitudes de toute leur

vie, pleins des regrets du passé, sans confiance dans l'avenir, éperdus enfin, comme des pilotes surpris par la tempête dans des parages inconnus; de l'autre, des masses confuses, impatientes, qui venaient chaque jour, recrues de la veille, agiter dans nos camps les idées subversives d'une société dont tous les liens étaient rompus. Le moyen de coordonner de tels éléments? de faire, du jour au lendemain, dans ces camps où trônait l'anarchie, prédominer la voix de l'autorité, de la discipline? La voix seule de la passion était à la hauteur du tumulte, et seule encore, l'épreuve d'une longue année de revers pouvait démontrer l'impuissance de l'enthousiasme sans la discipline. Mais enfin, pour traverser ces premiers et inévitables moments de confusion, l'enthousiasme était, à défaut de discipline, la seule langue que comprenait la foule; et cette parole inconnue à nos hommes de guerre, c'était à d'autres, c'était aux législateurs de la religion nouvelle, de l'annoncer.

Cette tâche fut, en effet, une de celles qu'accomplirent les représentants que la Convention envoya aux armées, y porter son souffle et sa toute-puissance.

L'histoire a relevé avec justice, quoique avec amertume, les incontestables maux causés par ces mandataires d'un pouvoir sans frein, comme il était sans précédent. Ces maux, dont la cause était saisissante et les effets terribles, ont frappé tous les yeux, ont laissé des impressions ineffaçables, ont fondé les premiers arrêts de l'opinion. Mais le bien qui s'est placé à côté du mal, le bien qui, par sa nature, est toujours moins retentissant; ces mille ébauches d'organisation desquelles seules pouvaient sortir ce que, même dans les temps de calme, on n'improvise jamais, l'ordre et la lumière; les prodiges accomplis pour créer et entretenir quatorze armées; ce feu d'apôtre si ardemment propagé, dans une crise où la tiédeur était mortelle; tous ces efforts si ingrats, qui laissent derrière eux si peu de traces, en a-t-on tenu compte aux représentants du peuple? En un mot, l'histoire, en compensation de l'éclat jeté par elle sur de grandes fautes, a-t-elle fait ressortir tous ces immenses travaux accomplis dans l'ombre

pour le salut commun, cette loi suprême dont il n'est guère permis, quand on en a accepté les bienfaits, de maudire les exigences souvent impitoyables.

LES REPRÉSENTANTS AUX PYRÉNÉES ORIENTALES. — C'est aux Pyrénées orientales, et pendant cette première campagne surtout, qu'il faut suivre, dans les camps, les délégués de la Convention. C'est, de tous ceux qu'on peut citer, l'exemple le plus propre à faire ressortir cette alternative de bien et de mal qui leur est imputable : exemple si frappant, qu'il saisit les contemporains eux-mêmes et fut invoqué le premier, quand, l'hiver étant venu suspendre les hostilités, la Convention, dans une discussion étincelante d'idées neuves, passa en revue les fautes de la campagne qui finissait, et les remèdes proposés pour celle qui allait s'ouvrir (1).

Aux Pyrénées, l'action gouvernementale pouvait-elle, sans un rouage intermédiaire, s'exercer active, incessante, en connaissance de cause? Non, séparée de la capitale par le Midi en feu, cette frontière lointaine échappait au centre d'action, et l'autorité souveraine devait s'y faire représenter.

Ceux qu'elle chargea de cette mission usèrent d'abord de leurs pouvoirs discrétionnaires pour improviser un noyau de résistance. Ce fut là leur gloire. Mais comment empêcher que l'ardeur qui dévorait ces hommes, dont l'exaltation n'avait d'égale que l'inexpérience, ne les emportât bientôt au delà du but de leur mission, but que la Convention, au milieu de ses orages, n'avait pas eu le temps de bien définir (2)?

Ils s'ingérèrent donc dans la conduite des opérations militaires. Quelques succès, dus à d'heureuses, mais fugitives inspirations, semblèrent d'abord justifier leur audace; puis l'impéritie de la plupart de nos hommes spéciaux, la faiblesse ou l'insuffisance de leur caractère, allaient comme à souhait au-devant des illusions de ces étranges conducteurs d'armées. De là leurs déplorables écarts. Alors, le sang de 40,000 sol-

(1) Voir le rapport de Dubois-Crancé sur l'organisation de l'armée; du même (13 frimaire) sur l'embrigadement; de Barrère (6 frimaire) sur les opérations du comité de salut public dans la campagne de 1793.

(2) Voir la loi du 30 avril 1793.

dats, dont l'ardeur et l'enthousiasme ne calculaient point, fut sacrifié à la folle présomption de ces hommes qu'on vit, tour à tour administrateurs et généraux, s'arroger le droit de commander aux obstacles, aux éléments mêmes. Alors, l'imagination volcanique de Fabre enfanta ses désastreux projets ; alors, l'impatience révolutionnaire imagina la *guerre démocratique, l'irruption, l'arme blanche ;* et les hommes de savoir, d'expérience, cédèrent la place aux ignorants qui, n'ayant que leur foi, seuls espéraient encore ! Spectacle déchirant, mais rempli de hautes leçons pour qui, aux étincelles de ce chaos, sait entrevoir l'apparence d'une phase toute nouvelle dans l'art de la guerre, d'une révolution que précipitaient les extravagances mêmes de ces novateurs qui n'avaient point de passé ! C'est ainsi qu'il en est souvent dans les arts : lorsque les anciens maîtres se déconsidèrent, de la foule qui encombre un instant la lice déshonorée, s'élève quelque grande pensée qui fait la loi nouvelle.

CONDUITE DE L'ATTAQUE ET DE LA DÉFENSE. — Cependant, si de ces chocs désordonnés jaillit à la fin, pour notre salut, la lumière d'un ordre nouveau, ce fut grâce à ce que nos adversaires se traînaient, eux, dans l'ornière d'une routine frappée d'impuissance. Les Espagnols n'avaient aucune habitude de la guerre d'invasion, et, comme leurs ancêtres aux seizième et dix-septième siècles, ils ne savaient que la guerre de postes, cette guerre où l'on combattait éternellement pour l'attaque et la défense d'une ligne, où l'on couvrait tout ce que l'on dépassait, où l'on regardait à faire un pas dans la crainte de se compromettre. Ricardos, toutefois, avait, en plusieurs circonstances, déployé des talents incontestables, mais accompagnés d'une lenteur si grande, qu'elle finit par impatienter même la cour indécise du timide Charles IV. Cette indolence tenait d'abord à la nature, aux 66 ans et à la santé délabrée du général, ensuite, murmuraient quelques officiers de son entourage, *aux idées philosophiques* qu'il avait puisées à notre école, idées qui, selon eux, inspiraient à leur chef de la méfiance pour ses propres forces, en même temps qu'une sorte de *respect singulier* pour ses adversaires. Ce respect, qui, sans

nul doute, devait contraster avec la présomptueuse confiance dont l'état-major de Ricardos donna depuis tant de témoignages malheureux, c'était tout simplement une certaine modération dont ce noble vieillard produisit, surtout dans ses succès, des preuves manifestes; modération qui lui était inspirée, nonobstant le sentiment national, par une juste appréciation de l'issue de la lutte engagée.

Quoi qu'il en soit, si les Espagnols commirent des fautes nombreuses, sur ce point nous ne laissâmes, en quelque sorte, échapper aucune occasion de surpasser nos adversaires. N'avions-nous pas, en effet, dès nos premiers pas, rejeté le principe même de la défensive qui convenait à ce théâtre, la guerre de montagne? Nous établir au centre des montagnes, sur le flanc et les derrières de l'ennemi; choisir et fortifier successivement, à mesure qu'il avançait, une suite de bons postes, pour l'y provoquer et tenir sans cesse en échec sa ligne d'opération; n'aller jamais, qu'en cas de nécessité absolue et après avoir épuisé la ressource des manœuvres, nous heurter à aucune position retranchée: c'est ce que nous avions à faire, et c'est précisément le contraire que nous fîmes.

En vain donc chercherait-on, soit d'une part, soit de l'autre, dans cette campagne, quelques-unes de ces grandes combinaisons dignes de servir de modèles pour une guerre à soutenir ou à engager aux Pyrénées orientales. Mais si les plans conçus, si les faits accomplis nous présentent, dans leur ensemble, plus de fautes à éviter que d'exemples à suivre, leurs détails n'en sont pas moins pleins d'enseignements du plus vif intérêt. Que de fois même ils embarrassent, ils désarment la critique, lorsqu'on les envisage de leur véritable point de vue, lorsqu'on se reporte aux indicibles péripéties de ces temps de tourmente et de confusion!

Nous venons d'assister à une lutte corps à corps, désordonnée, plus féconde en émotions dramatiques qu'en leçons de l'art. Maintenant, c'est une guerre que nous allons raconter.

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1793.

ÉTATS DE SITUATION

de l'Armée des Pyrénées orientales

AUX DIFFÉRENTES ÉPOQUES DE LA CAMPAGNE

DE 1793.

Nota : Nous laissons ces *Etats de situation* sous leur forme irrégulière, afin de donner une idée plus exacte de l'état des choses.

1er MAI.

TROUPES ACTIVES.

Volontaires	8,500
Troupes de ligne	2,000
Gendarmes ou gardes nationaux à cheval	300
Total des troupes actives.	10,800

Pièces de canon. 20

GARNISONS DE PLACES FORTES ET POSTES GARDÉS.

Perpignan	4,161
Collioure	1,753
Port-Vendres	1,259
Banyuls-sur-Mer	160
A reporter.	7,333

Report.	7,333
Bellegarde	1,045
Fort-les-Bains	344
Pratz de Mollo	252
Mont-Louis	1,986
Villefranche	230
Prades	17
Leucate	82
Total des troupes immobilisées.	10,289

GÉNÉRAUX DE DIVISION.

Schawembourg, Gimis, Grandpré, Mondredon.

GÉNÉRAUX DE BRIGADE.

Sahuguet, Menu, Lachapelle, Labadie, Gué, Lemoine, de Fregeville.

1er JUIN.

TROUPES ACTIVES.

Avant-garde commandée par le chef de brigade Bethencourt	1,652
1re Brigade (de droite), chef de brigade Sauret	4,045
2e Brigade (de gauche), chef de brigade Laterrade	4,023
Camp de la Justice (sous Perpignan)	748
Camp du Moulin (sous Perpignan)	725
Camp de la porte de Canet (sous Perpignan)	550
Canonniers sous toute la ligne	325
Cavalerie	477
Total des forces actives.	12,545

5 AOUT.

TROUPES ACTIVES.

Camp de l'Union (Infanterie)	12,000
— (cavalerie)	400
D'Olette à Perpignan	4,000
Brigade de Collioure	3,274
Dans les Corbières	4,000
A Mont-Louis	1,600
Total.	25,274

110 canons, 3 obusiers.

Nota : L'armée espagnole comptait, à la même époque :

Fantassins	30,000
Cavaliers	6,000
Canons (de 8 à 24)	150
Obusiers	21

1er SEPTEMBRE.

TROUPES ACTIVES.

	Troupes à pied.	Cavalerie.
Avant-garde du camp de l'Union,	2,445	287
Camp de l'Union	4,716	»
Division de Salces	2,509	691
Brigade de Collioure	3,062	»
Division de Mont-Louis	2,314	»
Totaux partiels.	15,046	978
Total des troupes disponibles.	16,024	

GARNISONS.

Perpignan	2,486
Salces	295
Leucate	53
Total.	2,834

Nota : L'armée avait perdu, depuis le 1er mai, par la désertion, environ 9,000 hommes.

15 SEPTEMBRE.

TROUPES DISPONIBLES.

Infanterie.	18,302
Cavalerie.	1,518
Personnel de l'artillerie	811
Total des forces actives.	20,631

GARNISONS.

Infanterie.	9,613
Cavalerie.	78
Personnel de l'artillerie	417
Total des troupes immobilisées.	10,108

TOTAL GÉNÉRAL . 30,739

15 OCTOBRE.

TROUPES ACTIVES.

	Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie.
Avant-garde au mas La Paille. .	7,311	30	»
Division Goguet au pla del Rey.	5,897	303	»
Camp de Villalongue	6,508	503	»
Réserve sous Banyuls-les-Aspres	7,476	433	»
Camp de l'Union.	2,183	»	»
A Banyuls-sur-Mer	93	24	»
Division Dagobert en Cerdagne.	4,106	86	»
Artilleurs aux différents camps .	»	»	1,347
Cavalerie volante, houlands flanqueurs	»	92	»
Totaux.	33,574	1,521	1,347

Total de l'armée active. 36,442

GARNISONS.

	Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie.
Perpignan	2,713	96	165
Mont-Louis	572	»	»
Collioure	270	»	48
Salces	628	10	»
Totaux.	4,183	106	213

Total des garnisons. 4,502

TOTAL GÉNÉRAL : 40,944

3 DÉCEMBRE.

TROUPES ACTIVES.

Avant-garde au mas La Paille	5,508
Camp du pla del Rey	4,184
Camp de Villalongue	10,945
Réserve sous Banyuls-les-Aspres	1,029
Division de Collioure	4,551
Division de gauche	6,068
Camp de l'Union	2,283
Cavalerie	1,269
Personnel de l'artillerie	1,300
Total des forces actives.	37,339

GARNISONS.

Perpignan	3,158
Id. (cavalerie)	160
Id. (artillerie)	93
Collioure	1,515
Mont-Louis et Villefranche	1,112
Salces, Leucate et Agde	4,724
Total des garnisons.	11,462

GÉNÉRAUX EN CHEF (*par ordre de date*).

Servan (remplacé). — De la Houlière (s'est tué). — Champron. — Grandpré. — De Flers (guillotiné). — Puget de Barbantane (destitué et condamné à mort, mais sauvé par le 9 thermidor). — D'Aoust. — Dagobert (suspendu). — D'Aoust. — Turreau (remplacé sur sa demande). — D'Aoust. — Doppet (remplacé pour cause de maladie). — D'Aoust (guillotiné).

CHEFS DE L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Lacuée. — Gautier-Kerveguen. — D'Aoust. — Giacomoni. — De Vergès. — Lamer.

GÉNÉRAUX DE DIVISION (*par ordre alphabétique*).

Les généraux en chef (moins Champron). — Delattre. — Giacomoni. — Gimis. — Goguet. — Mondredon. — Schawembourg.

GÉNÉRAUX DE BRIGADE.

D'Arbonneau. — Argenvilliers. — Augereau. — Bellon. — Bernède. — Bethencourt. — Boiscouteau. — Cavray. — Champron. — Dugua. — Duvignau. — De Frégeville. — Gautier-Kerveguen. — Gué. — Labadie. — Lachapelle. — Lafitte. — Lamartillère. — Lamer. — Lasalcette. — Laterrade. — Lemoine. — Marbot. — Massias. — Mathias. — Menu. — Nucé. — Pérignon. — Poinçot. — Ramel. — Sahuguet. — Sauret. — Solbeauclair. — Souleirac. — Soulié. — Voulland. — Willot.

ADJUDANTS GÉNÉRAUX CHEFS DE BRIGADE.

Anteserre. — Banel. — Boissière. — Chabal. — Grézieux. — Goui d'Arcis. — Jouye. — Labarrière. — Lenteric. — Mélinet. — Quesnel. — Rampon. — Raymond.

ADJUDANTS GÉNÉRAUX CHEFS DE BATAILLON.

Baude aîné. — Bonnet. — Causse. — Causson. — Clauzel. — Clément. — Jouffre. — Pontis. — Savary.

ADJOINTS AUX ADJUDANTS GÉNÉRAUX.

Baude cadet. — Bessières. — Boileau. — David. — Dupré. — Fortin. — Guérin. — Lacuée. — Lannes. — Marrast. — Mayer. — Robert. — Saint-Laurent. — Salles. — Salomon.

NOTES TOPOGRAPHIQUES

POUR SERVIR

A l'intelligence des campagnes de la révolution française

DANS LES PYRÉNÉES ORIENTALES

1793-1794-1795

Nota. — Ces notes sont destinées à coordonner et à compléter les descriptions topographiques que notre relation ne pouvait présenter ni dans un ordre rationnel, ni sans de nombreuses lacunes. C'est un cadre où les cases déjà connues de l'échiquier des Pyrénées orientales auront leurs places marquées par des renvois au texte, et où seront intercalées celles de ces cases qui, n'ayant point été parcourues par les armées dont nous racontons la lutte, n'ont pu être décrites; en sorte que cet appendice formera un tableau du théâtre de la guerre, sinon complet, du moins facile à compléter.

Ce travail de raccordement et d'ensemble nous a paru indispensable pour l'intelligence d'une guerre de montagne, qui est, avant tout, essentiellement liée au terrain.

NOTES TOPOGRAPHIQUES.

LES PYRÉNÉES. — LEUR DIVISION.

§ I.

LES PYRÉNÉES.

Les Pyrénées doivent leur relief principal à un phénomène qui a soulevé la formation crétacée et le massif central (parallèlement à la direction O. 18° N. à E. 18° S.); mais elles portent l'empreinte de six autres phénomènes de dislocation (1) qui ont agi à différentes époques et avec plus ou moins d'intensité. C'est pour cette raison que cette chaîne, qui paraît si simple dans son ensemble, offre tant de sinuosités et d'inflexions. Et en effet, si l'on en trace la crête sur une carte, il en ressort une ligne brisée, composée de plusieurs parties

(1) Ces systèmes, dont quatre ont précédé le principal, et un l'a suivi, sont :

1° Le système « Westmoreland », qui a relevé l'étage inférieur du terrain de transition. Sa direction est S. 21° O. à N. 21° E.

2° Le système « Ballon des Vosges » qui a déterminé les inflexions de l'étage supérieur du terrain de transition. Direction : O. 15° N. à E. 15° S.

3° Le système « Côte d'Or », qui a donné la direction aux couches du terrain jurassique. Direction : O. 46° S. à E. 40° N.

4° Le système « mont Viso » qui a redressé en quelques points les assises inférieures du terrain crétacé. Direction : S.-S.-E. à N.-N.-O.

5° Le système « des Pyrénées », qui a soulevé le massif central, c'est-à-dire la formation crétacée, parallèlement à la direction O. 18° E. à E. 18° S.

6° Le système « des Ophytes », qui a disloqué, postérieurement, les deux flancs de la chaîne.

(Durocher, *Annales des mines*, tome VI (1844), page 56.)

dont la direction correspond aux principales lignes de soulèvement qui ont tourmenté cette zône de l'écorce terrestre.

Aux points de brisure de ces lignes correspondent aussi les pics culminants, les nœuds des plus puissants contre-forts, les têtes des vallées principales.

C'est entre les sources du gâve de Pau et celles de la Garonne que la chaîne atteint sa plus grande hauteur, 3,400 mètres, hauteur un peu supérieure à la limite, sous cette latitude, des neiges perpétuelles.

De cette masse centrale, la ligne faîtière va en s'abaissant vers les deux mers, mais non d'une manière symétrique : la dégradation est uniforme vers l'Océan ; du côté opposé, au contraire, elle n'est régulière que jusqu'à *l'œil* de l'Ariége où s'opère un relèvement subit qui se soutient assez longtemps, et ne retombe qu'avec une lenteur extrême aux approches de la Méditerranée.

La crête des Pyrénées est plutôt jalonnée que continue. Elle saute incessamment d'un pic à un autre, et ce qui constitue la compacité de cette chaîne serrée, difficile à franchir, que cependant les Arabes appelaient *montagnes des ports*, c'est, non la juxtaposition des pointes, mais l'enlacement des bases de ces pics, bases tellement développées, que l'épaisseur de la chaîne, de douze lieues en moyenne, va parfois jusqu'à trente.

Le versant méridional est plus roide que le septentrional. C'est aussi du côté de l'Espagne que l'on rencontre les plus grands contre-forts.

Ceux-ci se détachent de part et d'autre, à angles droits dans les parties centrales, à angles aigus, regardant symétriquement les deux mers, aux extrémités.

Ainsi, au centre les vallées debout sur la chaîne, et aux extrémités les vallées latérales qui avoisinent les grands affaissements, et par suite, les passages les plus fréquentés.

On sait qu'aujourd'hui encore les deux seules grandes communications de France en Espagne sont les chaussées de Bayonne et de Perpignan. L'intervalle est loin, toutefois, d'opposer au percement de routes nouvelles des obstacles insurmontables, et l'on travaille à réunir par trois voies carrossables : 1° Pau à Jaca, par Urdos ; 2° Toulouse à Saragosse, par les vallées d'Aure et de Gestain ; 3° enfin, Ax à Puigcerda.

§ II.

DIVISION DE LA CHAINE.

Envisagée au point de vue de la topographie militaire, la chaîne pyrénéenne se divise en deux parties à peu près égales, que réunit une sorte d'anneau, ou plutôt un de ces vastes cirques comme en produit souvent, dans les hautes montagnes, le croisement de plusieurs systèmes géologiques.

Ce cirque, enclavé dans l'épaisseur même de la grande chaîne, est le berceau de la Garonne.

Il s'appuie, à droite et à gauche, à deux pics énormes, la Maladetta et le mont Vallier.

La Maladetta (3,404^{m}), dernier grand soulèvement du centre de la chaîne, est la tête des Pyrénées occidentales qui se terminent à l'Océan, et dont nous n'aurons point à nous occuper.

Le mont Vallier (2,833^{m}), est la tête des Pyrénées orientales qui vont tomber dans la Méditerranée au cap Creu.

Ce sont celles-là que nous allons décrire, en commençant par l'anneau qui les relie aux Pyrénées occidentales.

Nous commencerons donc par la vallée d'Aran.

Nous détaillerons ensuite le corps même de la chaîne orientale, en nous attachant à sa crête.

Puis nous décrirons, l'un après l'autre, ses deux versants, en parcourant successivement chacune de leurs vallées jusqu'aux points où elles sortent de la sphère d'activité des montagnes.

Ce premier volume ne contiendra que le versant septentrional.

Le versant opposé, théâtre de l'invasion française en 1794 et 1795, aura naturellement sa place à la suite de la relation de ces deux campagnes, dans le deuxième volume.

VALLÉE D'ARAN.

§ I.

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE.

Le cirque qui relie les deux moitiés de la ligne pyrénéenne, la Maladetta au mont Vallier, figure les 3/4 d'une circonférence de 30 kilomètres de diamètre et de 80 de développement. Il est couronné par une suite de pics granitiques dont la hauteur varie de 2,700 à 2,800 mètres et dépasse 3,000 sur quelques points. L'arc qui, de la Maladetta au mont Vallier, s'arrondit vers le sud, est le plus élevé; c'est la continuation de la grande chaîne. L'arc opposé, au contraire, est formé de rochers du second ordre, au travers desquels s'échappent par une fissure les eaux du cirque.

Ces eaux sont celles de la Garonne, et la gorge qui sillonne le fond du cirque, est la vallée d'Aran.

Cette vallée, qui est espagnole, appartient donc hydrographiquement au versant français.

Elle a la forme de la plupart des hautes vallées qui s'ouvrent dans d'épais massifs, la forme dite *en chapelet*. C'est une suite d'évasements et d'étranglements répétés un nombre de fois plus ou moins considérable, une cascade de bassins presque horizontaux, communiquant entre eux par des détroits à pentes rapides.

Des bois couronnant les crêtes, des prairies sur les versants, des hameaux étagés sur les paliers inférieurs des montagnes, quelques villages et un bourg, le chef-lieu de la contrée, Viella, assis dans les élargissements du défilé, au bord du torrent, dont chaque rive a pour bordure une étroite bande de terres cultivables : tel est l'aspect de la vallée.

C'est au-dessous de Viella que se manifeste surtout la disposition en chapelet. On remarque, entre autres élargissements, ceux de Bessot et de Lez.

La Garonne aborde notre territoire au pont du roi Réné, dit pont

del Rey; toutefois, ce n'est qu'à Saint-Béat qu'elle franchit l'enceinte du cirque.

Toutes les communications de la contrée sont difficiles. La moins mauvaise est naturellement celle qui remonte la Garonne, du pont del Rey à Viella. Ce chemin est praticable aux petits attelages. Le trajet est de huit heures. Au-dessus de Viella, on ne rencontre plus que d'ardus sentiers aboutissant à des ports plus ou moins difficiles.

Ces ports, au nombre de neuf, sont, en allant de l'ouest à l'est :

1° LE PORT DE VENASQUE.. — C'est le plus fréquenté. On le gagne de la vallée d'Aran par les Bordes et le pont de la Pique; mais il appartient de droit à la vallée de Bagnères-de-Luchon qu'il ouvre en tête. Du reste, ces deux vallées adjacentes communiquent par un col facile, le Portillon (*voir* plus bas), qui les rend solidaires l'une de l'autre et militairement inséparables.

2° PORT DE LA PICARDE. — Assez rude, mais peu dangereux. De Castel-Léon (qui a longtemps donné son nom à la vallée d'Aran) en aval de Viella, on atteint ce port en remontant la rivière d'Artigue de Lin, et l'on vient aboutir à Venasque.

3° TORO D'EN HAUT.—Assez sûr. Point de départ, Viella; d'arrivée, Venasque. Pour monter à ce port, on prend la berge gauche du vallon qui débouche sur la rive gauche de la Garonne, un peu en amont de Viella.

4° TORO D'EN BAS. — Moins sûr que le précédent. Mêmes aboutissants.

5° PORT DE VIELLA.—Plus fréquenté que les trois précédents et les deux suivants. Mêmes aboutissants.

6° PORT DE RIOUS OU DE RIEUX. — Encombré de neiges jusqu'en août. Point de départ, Arties, ou Tredos, (à 2 h. 1/2 au-dessus de Viella); d'arrivée, Venasque.

7° PORT DE CALDAS.— Couvert de neiges jusqu'en septembre. Point de départ, Tredos; d'arrivée, Castell de Tor, au débouché de la vallée de Boy dans celle de Riva Gorzana.

De Tredos on peut gagner directement Boy par un passage intermédiaire entre le précédent et le suivant.

8° PORT DE PALLAS OU DE LAS BUENAS AGUAS. — Point de départ, Tredos; d'arrivée, les bords de la Nuguera Pallaresa, entre Esterry et Escalo. Les rampes qui aboutissent à ce col ne dépassent pas le vingtième. Elles sont tracées sur les flancs herbeux de la montagne de Rude, et il ne faudrait pas un mois de travail aux habitants du pays pour les rendre carrossables.

C'est la voie la plus directe pour aller de Viella à la Seu d'Urgel. Le trajet est de vingt heures.

9° PORT DE MONGARRY. — Beaucoup moins bon que le précédent. Il traverse la montagne où la Garonne d'une part, la Nuguera Pallaresa de l'autre, prennent leur source. Point de départ, Tredos; d'arrivée, Mongarry. L'ascension est rude. On descend d'abord dans la petite plaine de Beret d'où l'on gagne successivement, en suivant la Nuguera Pallaresa : Mongarry; Arreu, qui a donné son nom à cette partie haute de la vallée ; le château de Valencia démoli par nous sous Louis XIV; Esterry, qui serait le meilleur point à occuper pour couvrir à l'est, comme ferait Venasque à l'ouest, la facile conquête de la vallée d'Aran; le pied de la rampe du col de Pallas; Escalo; Llavorsi; enfin le Pallas et la conque de Tremps, plaines renommées, dans ces hautes montagnes, pour leur fertilité relative et qui ne sont pas sans importance militaire. (*Voir* au 2e vol. la description du revers méridional des Pyrénées.)

Tels sont les ports qui servent à pénétrer de la vallée d'Aran dans le Haut-Aragon.

Quant aux passages qui nous ouvrent cette vallée, ils sont moins nombreux, mais beaucoup plus commodes. On en compte quatre, savoir :

1° LE PORTILLON. — C'est un col facile, dont les deux rampes sont tracées sur une terre meuble, parsemée de bois et de prairies. Un ancien poste fortifié, la tour de Castel-Viel, marque le pied de la rampe qui s'élève de la vallée de Luchon. On descend dans celle d'Aran au hameau de Bos. De Luchon à Bos, il y a trois heures de marche.

2° LE PONT DEL REY. — C'est la trouée de la Garonne par où passe le chemin de France.

Un peu à l'est de cette brèche, on rencontre quelques dépressions par lesquelles on peut atteindre les hauteurs au-dessus de Canejan et tourner ainsi le pont del Rey.

3° PORT DE LA HOURQUETTE.—Peu fréquenté, quoique peu difficile. Il met la vallée d'Aran en communication avec notre belle vallée de Castillon, que ferme Saint-Girons, ce point qui relie si bien la Garonne à l'Ariége.

4° PORT D'ORLES. — Comme le précédent.

Une vallée ainsi fermée à l'Espagne et ouverte à la France doit être pour celle-ci, quand la guerre éclate aux Pyrénées, une conquête facile, l'affaire d'une simple marche.

C'est ce qui est arrivé en 1793, nonobstant notre désespérante infé-

riorité sur cette frontière. Ce coup de main et les événements qui l'ont suivi n'ont pas eu grand retentissement. Quoi qu'il en soit, comme en 1793 et 1794, la vallée d'Aran relevait des Pyrénées orientales, nous allons en rapporter succinctement l'invasion, puis l'occupation pendant ces deux premières campagnes.

---

§ II.

INVASION ET OCCUPATION.

(VOIR PAGE 27.)

Vingt-quatre jours après la déclaration de guerre, le 31 mars 1793, le général Sahuguet, commandant une brigade de 3,000 hommes, ayant confié son avant-garde à l'adjudant Fonteneille, déboucha de la vallée de Castillon sur celle d'Aran et vint, en suivant des chemins détournés, surprendre les hauteurs au-dessus de Canejan, que les Espagnols, qui attendaient les Français par le pont del Rey, gardaient à peine. Canejan fut évacué. De là, Sahuguet courut s'emparer de Bessot et remonta sans obstacle la Garonne jusqu'à Viella, dont l'ennemi essaya un instant, mais en vain, de disputer le pont.

Cependant une seconde colonne (qui comptait dans ses rangs Latour-d'Auvergne) remontait la vallée de Bagnères-de-Luchon et allait occuper le Portillon.

Le soir, toute la vallée d'Aran était à nous. Nous avions perdu deux hommes.

Quel but nous étions-nous proposé? Le seul auquel, dans l'état des choses, il nous était raisonnablement permis de prétendre, c'était de couvrir, en occupant les sources de ce fleuve, le bassin de la Garonne. Or, ce but était-il atteint par la conquête de la vallée d'Aran? Cette vallée n'est pas défendable par elle-même, et pour la garder, il eût fallu aller occuper, sur le revers méridional, les deux points où se croisent presque tous les passages en arrière, Venasque et Esterry. Mais nous étions évidemment trop faibles pour prendre une attitude défensive aussi hardie. Quitter notre territoire était donc une faute, quand surtout nous pouvions, appuyés à Saint-Bertrand et soutenus en arrière par Montrejeau et Saint-Girons, tenir en respect les Espagnols, qui, d'ailleurs, ne songeaient point à faire du berceau de la Garonne une place d'armes contre nous. Quelques bataillons de

volontaires eussent alors suffi, et nous aurions eu une brigade de plus dans le Roussillon, où Dagobert allait avoir à lutter contre l'armée espagnole avec 5,000 combattants!

Quoi qu'il en soit, Sahuguet éparpilla tout son monde autour de Viella, à la descente des ports sur lesquels l'ennemi s'était retiré. Voici, au reste, les dispositions qu'il adopta et auxquelles nous nous obstinâmes, pendant deux ans, à ne rien changer.

En tête de la vallée, une redoute au hameau de Garros et un avant-poste retranché à Arties, surveillèrent l'embranchement des chemins qui viennent tomber à Tredos, en aval d'Arties. Au centre, Viella, dominé, n'était point tenable; on se contenta d'y placer le quartier-général, en couvrant ses abords par 4 pièces de canon.

Le camp principal fut établi à mille toises au nord de Viella, sur la rive droite de la Garonne, au plateau de Villac. Ce plateau, qui se présente comme un palier au tiers de la hauteur d'une énorme montagne, n'est abordable que du fond de la vallée. On y installa 1,000 hommes et 8 pièces de 4.

Plus en aval, au débouché de la rivière d'Artigue de Lin, en avant des Bordes, un autre camp, de moindre importance, couvert par un avant-poste à Artigue, donnait la main à 400 hommes qui gardaient la vallée de Luchon en aval du pont de la Pique, au pied de la rampe du port de Venasque. Ces 400 hommes étaient soutenus en arrière par la tour de Castel-Viel, gardée elle-même par 200 volontaires et 2 pièces de montagne.

Comme nous dispersés, mais sur les crêtes, au-dessus de nos têtes, les Espagnols avaient établi cinq petits camps : le premier, vers l'ouest, à l'hôstal de Venasque; le deuxième, sur le port de Viella; le troisième, au port de Pallas; le quatrième, à l'hôstal *de las Buenas Aguas;* enfin, le cinquième, entre Montgarry et Esterry, au pont del Pin. Ces deux derniers étaient destinés à couvrir le Pallas.

Cinq mois durant, les deux partis restèrent immobiles dans ces positions. Seulement, des ports de Rious et de Viella, les Espagnols inquiétaient sans cesse les petits convois que nous amenaient les habitants de la contrée, lesquels, par sympathie autant que par nécessité, s'étaient franchement déclarés pour nous.

Impatienté de ces continuelles attaques, Sahuguet se décida enfin à dégager les ports, et il les assaillit à l'improviste dans la nuit du 3 au 4 septembre. Les Espagnols furent refoulés sur le versant méridional.

Un mois plus tard, apprenant que Dagobert opérait dans la Sègre, vers la Seu d'Urgel, Sahuguet entreprit une expédition sur Esterry.

D'Esterry à la Seu, par Castellbo et Santa-Crux, on ne compte que vingt heures de marche, le chemin est passable, et une jonction inattendue entre la brigade d'Aran et la division de la Sègre aurait pu produire un effet qui eût retenti jusqu'au Boulou.

Mais, pour une telle entreprise, il fallait des souliers et des armes, et de sa brigade de 3,000 hommes, Sahuguet ne put tirer que 600 soldats en état de marcher et de combattre.

Parti de Viella, il mit quinze heures à gagner Esterry, où il surprit un rassemblement considérable. De là, il poussa jusqu'à Escalo et fit un détachement sur Llavorsi. Mais la vive résistance qu'il avait partout rencontrée le détermina à regagner la frontière, tant pour s'épargner une retraite périlleuse, que pour mettre en sûreté des prises dont ses malheureux soldats avaient le plus grand besoin.

Là se termina, pour la vallée d'Aran, la campagne de 1793.

Au printemps suivant, Sahuguet fut remplacé par le général Solbeauclair.

Les Espagnols avaient reparu avec de l'artillerie aux ports de Viella et de Rious. Ils couvraient aussi l'entrée du val de Boy. Enfin, ils occupaient, aux sources de la Pallaresa, le pont del Pin, d'où ils surveillaient Montgarry que nous pouvions trop aisément surprendre, des ports de Salau, d'Aulus et d'Aula, pour qu'ils le gardassent immédiatement.

La première pensée du nouveau général, qui avait vingt lieues de frontière à garder avec 600 fusils, fut de se concentrer sur le plateau de Villac; mais les sociétés populaires du voisinage, criant aussitôt à la trahison, le forcèrent, non-seulement à respecter, mais à approuver officiellement les mauvaises dispositions que lui avait léguées son prédécesseur.

Solbeauclair eut donc les mains liées et resta immobile. Une fois pourtant, il sortit de son inaction. Ce fut le 17 messidor. Touché, comme Sahuguet, du dénûment de ses soldats, il fondit du port de Pallas sur Llavorsi, qui fut pillé de nouveau et rendit encore en butin la charge de 50 mulets.

Au commencement de 1795, la vallée d'Aran, réduite par la désertion à 1,700 défenseurs, passa sous le commandement du général Martin. Cet officier débuta par envoyer au ministre de la guerre un tableau si affligeant de la situation de sa brigade, que le gouvernement la mit immédiatement sous la dépendance de l'armée des Pyrénées occidentales, sur laquelle il concentrait alors toute sa sollicitude.

DESCRIPTION DE LA CRÊTE DES PYRÉNÉES ORIENTALES.

§ I.

DIVISION EN DEUX MOITIÉS.

La crête des Pyrénées orientales peut être considérée, en général, malgré ses sinuosités partielles, comme suivant une ligne droite brisée vers son centre, à la hauteur de Mont-Louis, sous un angle de 165°, qui s'ouvre au N.-N.-E.

De là une première division, qui se trouve, du reste, parfaitement justifiée au point de vue de la topographie spéciale dont nous sommes préoccupés; car, militairement parlant, ces deux moitiés sont profondément distinctes.

La première, du mont Vallier à Mont-Louis, bien que les Pyrénées soient là déjà en pleine décroissance, la première présente partout une grande élévation, une épaisseur considérable (1) et d'énormes contre-forts transversaux qui encombrent les abords des deux versants. Elle est impraticable aux armées.

La deuxième, de Mont-Louis à la Méditerranée, comprend bien ainsi, dans sa structure, quelques chaînons du premier ordre, mais les sources de l'Ariége passées, l'affaissement recommence d'une manière définitive, les fléchissements se prononcent de plus en plus; enfin, les contre-forts, en s'inclinant d'abord, puis en se tournant franchement vers l'est, donnent naissance à des vallées latérales, à des plaines même, qui dégagent le pied de la chaîne. C'est la partie militaire.

Maintenant, si nous observons plus attentivement la soudure de ces deux moitiés des Pyrénées orientales, nous constatons qu'elles ne

(1) C'est l'épaisseur des Pyrénées qui rend leur traversée difficile, plus difficile même que celle des Alpes, dont cependant l'élévation est supérieure d'un tiers environ. Une foule de lacs favorisent en outre les abords des Alpes. Dans les Pyrénées, rien de semblable.

s'aboutent point, mais qu'elles se raccordent par une petite ligne rebroussée du N.-O. au S.-E., ligne dont Mont-Louis occupe le milieu.

Les deux articulations de ce crochet sont marquées: celle du N.-O. par un massif au centre duquel s'élève le puig Peyric (2,780^{m}), celle du S.-E. par un second massif que signale le puig Mal (2,909^{m}).

Ainsi, les deux grandes parties dont se composent les Pyrénées orientales, s'étendent :

La première, du mont Vallier au puig Peyric ;

La seconde, du puig Mal à la Méditerranée ;

Le puig Peyric et le puig Mal se trouvant reliés par le crochet que nous appellerons *la soudure* de Mont-Louis. (*Voir* pages 30 et 31.)

---

§ II.

PREMIÈRE MOITIÉ.

(DU MONT VALLIER AU PUIG PEYRIC).

Cette portion de frontière faisant face, sur le versant méridional, à trois contrées distinctes, 1° au Haut-Aragon, 2° au pays neutre d'Andorre, 3° à la vallée de Carol qui débouche entre les deux Cerdagnes dont l'une appartient à la France et l'autre à l'Espagne, nous la diviserons en trois chaînons que nous appellerons *fronts;* car la première désignation entraîne une idée de similitude qui serait fausse ici, tandis que la seconde a l'avantage de rappeler que la chaîne frontière, telle que nous l'envisageons, est une sorte d'immense ligne fortifiée, décomposable, comme toute pièce de fortification, en éléments, en fronts, dont le tracé, les dimensions, les propriétés particulières, présentent souvent d'énormes différences.

Ainsi, la première moitié des Pyrénées orientales sera subdivisée en trois fronts que nous allons parcourir :

1° Le Front d'Aragon ; 2° le front d'Andorre ; 3° le front de Carol.

Ajoutons que, pour dégager les généralités des détails et mieux faire ressortir les unes et les autres, nous avons rassemblé dans un paragraphe à part, sous forme de liste numérotée, la description succincte de tous les passages des Pyrénées orientales qui méritent d'être signalés.

1° *Front d'Aragon.* — Il s'étend du mont Vallier à la pointe d'Auzat, qui est une saillie très-prononcée vers le sud de la ligne frontière.

Ce front fait face : d'une part, au bassin du Salat et à l'affluent de l'Ariége le plus avancé vers l'ouest, le torrent d'Auzat ; de l'autre, à la Nuguera Pallaresa qui va se jeter dans la Sègre. (*Voir* plus bas, puis aux notes topographiques du 2e vol. la description de ces différentes vallées.)

Il compte cinq ports fréquentés. (*Voir* ci-après la liste des passages, nos 1, 2, 3, 4 et 5.)

2° *Front d'Andorre.* — Il va de la pointe d'Auzat aux montagnes de Framiquel et de la Mène, d'où descend l'Ariége.

Il fait face, d'une part au bassin de l'Ariége, de l'autre à la vallée d'Andorre.

Un peu moins élevé que le précédent, ce front compte douze ports que l'on peut diviser en quatre groupes correspondants aux vallées d'Auzat, de Siguier, d'Aston et d'Ax, toutes tributaires de l'Ariége. Point commun de départ, Tarascon ; d'arrivée, Andorre.

Le groupe d'Auzat comprend, dans notre liste, les nos 6, 7 et 8.

Le groupe de Siguier, le n° 9.

Le groupe d'Aston les nos 10, 11, 12, 13 et 14 (ils méritent à peine d'être mentionnés).

Le groupe de l'Ariége, les nos 15, 16 et 17.

3° *Front de Carol.* — Il commence avec le grand relèvement des Pyrénées orientales, à ces montagnes de Framiquel et de la Mène qui marquent la tête de la dislocation ou du soulèvement par lequel tout le reste de la chaîne, jusqu'à la Méditerranée, a été redressé parallèlement aux Alpes maritimes, dont la formation date de la même époque. Ce front se termine au puig Peyric.

Il n'occupe donc, en quelque sorte, qu'un point sur la chaîne. Aussi ne présente-t-il qu'un seul passage, le Puig Moren (n° 18) ; mais ce passage est un des plus remarquables de ces montagnes, attendu que, par l'Ariége, le Carol et la Sègre, il met la Garonne en communication directe avec l'Ebre. (*Voir* pages 32, 113 et 114.) Une route le traversera bientôt.

Le Puig Moren excepté, l'histoire militaire des Pyrénées orientales ne présente aucun cas d'entreprise sérieuse hasardée à travers l'âpre partie de la chaîne que nous venons de parcourir, et on pourrait lui appliquer ces paroles de Vauban : « que si on avait l'inquiétude de fermer tous les détroits des Pyrénées par où des partis pourraient entrer dans le royaume, il faudrait fortifier plus de cent cinquante

cols, ce qui ferait une entreprise à peu près aussi belle que celle de mettre en ports de mer toutes les côtes de France. »

---

§ III.

SOUDURE DE MONT-LOUIS.

(DU PUIG PEYRIC AU PUIG MAL.)

Dans le cours des 26 kilomètres qui séparent le puig Peyric du puig Mal, la crête subit un affaissement qui n'est pas moins prononcé que son brusque changement de direction. Elle prend là, en effet, la forme d'une sorte de *chaînette* dont le point d'inflexion est à 1,300 mètres au-dessous de ses deux points d'attache. Cette inflexion s'appelle *col de la Perche* (n° 19). C'est ce col que garde Mont-Louis.

Ce point, centre des Pyrénées de l'est, en est aussi une des stations les plus remarquables, et comme nœud de contre-forts, et comme origine de vallées.

En effet, le massif qui s'élève au N.-O. de cette place, est le nœud des Corbières qui, d'abord perpendiculaires à la chaîne, ne tardent pas à se retourner à l'orient pour aller dans cette direction envelopper au nord, jusqu'à la côte, la plaine du Roussillon. Egalement, le massif du S. E. projette vers l'Espagne un contre-fort plus puissant encore que les Corbières, qui forme jusqu'à l'Ebre la lisière occidentale de la Catalogne. En sorte que le Roussillon et la Catalogne sont, pour ainsi dire, des provinces isolées, et séparées du territoire dont elles relèvent par deux longues branches de montagnes qui partent précisément des deux massifs de Mont-Louis.

De ces deux massifs descendent aussi cinq grands cours d'eau, savoir :

Intérieurement : la Tet qui arrose le Roussillon ; la Sègre qui, après avoir longé la Catalogne à l'occident, va déboucher dans l'Ebre.

Extérieurement : l'Ariége et l'Aude au nord ; le Ter (vallée de Ribas) au sud.

De ces cinq grandes vallées, une seule est tributaire de l'Océan, celle de l'Ariége. Les quatre autres, groupées deux à deux, ont entre

elles ce rapport : que la Tet et la Sègre sont deux rampes adossées au même col de la Perche, et que l'Aude et le Ter (dont le val de Ribas n'est que la branche occidentale) coulent symétriquement au pied et à l'extérieur des deux contre-forts qui forment l'encadrement du Roussillon et de l'Ampurdan.

---

§ IV.

SECONDE MOITIÉ.

(DU PUIG MAL A LA MÉDITERRANÉE.)

La seconde moitié des Pyrénées orientales commence par un chaînon dont la hauteur se soutient entre 2 et 3,000 mètres, et au pied septentrional duquel coule la Haute-Tet. Cependant, passé le nœud d'où se détache le contre-fort que termine le Canigou, la crête subit un affaissement considérable qui correspond au Haut-Tech. Suit la région des grands passages où cet affaissement atteint, au Pertus, son maximum. La chaîne remonte ensuite aux Albères. Enfin, vient la croupe qui se termine à la côte.

De là, pour cette seconde moitié des Pyrénées orientales, une subdivision en cinq fronts :

Les fronts 1° de la Haute-Tet ; 2° du Haut-Tech ou du Vallspire ; 3° du Pertus ; 4° des Albères ; 5° de la Croupe.

Passons-les en revue successivement.

1° *Front de la Haute-Tet.* — Sa crête va, du puig Mal (2,909 m) par le puig Naufonds qui n'est guère moins élevé que le précédent, par la coume (cime) des Gords (2,900 m), enfin, par les hauteurs qui plongent le col Jegane (2,796 m), se terminer au pic de Costabone (2,421 m) d'où se détache le Canigou.

Les inflexions sont rares et légères, et l'on ne rencontre sur ce front que trois cols fréquentés (les nos 20, 21 et 22), dont les abords sont au moins aussi difficiles que la traversée même. Le meilleur est le col de Mantet.

Ils vont aboutir, le premier à Nuria, les deux autres aux Sept-Cases, qui sont, sur deux branches différentes du Ter, des nœuds importants de communication.

2° *Front du Haut-Tech ou du Vallspire.* — Descendue des som-

mités de Costabone, la crête ne tarde pas à offrir un long plateau qui s'étend l'espace d'un myriamètre environ, jusqu'aux hauteurs de la Manère; puis, sautant au nord, brusquement aussi elle se relève au pic de la Lentille; enfin, reprenant bientôt sa direction à l'est, elle poursuit, en déclinant progressivement et sans à-coup, jusqu'aux montagnes des Salines, qui sont encore fort élevées.

Du pic de Costabone se détache vers le N.-E., et par conséquent, sous un angle très-aigu avec la direction de la chaîne, un éperon court, mais énorme, qui est terminé par le Canigou (2,785^{m}). L'angle comprend le Vallspire, dont le Tech est le déversoir.

La charpente est moins simple sur le versant opposé, car les contreforts y dessinent trois vallées distinctes, les vallées du Ter oriental (vallée de Campredon), de la Fluvia et de la Muga.

Cette dissemblance est toute à l'avantage du territoire français.

Le front du Vallspire ne compte pas moins de 11 cols (n°s 23-33). Celui des Aires est, sans comparaison, le plus facile et le plus fréquenté.

Ces 11 passages ont le pied de leurs rampes sur le Tech, entre La Preste et Arles. Ils aboutissent : les quatre premiers, à Mollo, sur le Ter ; les deux suivants, à Bajet, sur une branche de la Fluvia ; les cinq derniers, dans le bassin de la Muga, à Saint-Laurent ou à Massanet.

Les montagnes des Salines, qui terminent ce front, sont à peu près impénétrables, mais on peut longer leur revers méridional.

3° *Front du Pertus.* — Après les Salines, la chaîne tombe brusquement, et alors commence la région des grands passages. Celle-ci s'annonce par un plateau légèrement ondulé, de 5 à 6 kilomètres d'étendue; puis, à moins d'une lieue en deçà de Bellegarde, s'ouvre la grande brêche des Pyrénées orientales.

On compte sur ce front neuf passages (n° 34-42).

Les deux premiers, échelonnés sur le penchant oriental des Salines, méritent à peine d'être cités. Puis viennent : d'abord quatre légères dépressions d'une crête partout franchissable ; ensuite le col Portell ; enfin, au fond de la grande trouée, à droite et à gauche du cône isolé que couronne Bellegarde, le col de Panissas qui était le passage des anciens, et le col du Pertus par où passe, depuis des siècles, la route de Perpignan à Barcelone.

Cette région des passages fait face : d'une part aux Aspres, ce qui donne à celles-ci leur importance militaire; de l'autre, à une série de contre-forts qui accompagnent jusqu'à leur rencontre avec la grande route, les affluents supérieurs de la Muga.

4° *Front des Albères.* — Du Pertus, la crête remonte immédiatement au pic Saint-Christophe, qui forme la tête des Albères, dont le Saillfore marque l'autre extrémité. Le Saillfore est la pointe de la croupe des Pyrénées orientales.

Les Albères se composent de deux parties bien distinctes et à peu près égales : la première (à l'ouest), bifurquée ; la seconde, rectiligne. Le pic Nioulous, centre et point culminant de ce chaînon, marque l'angle de la fourche. La route de France soutend cet angle qui s'ouvre ainsi dans la grande brèche du Pertus. (*Voir* pages 190 et suivantes.)

Les deux branches de la bifurcation commencent : la première, celle du nord, un peu au sud du Boulou, par une gradation de plateaux étagés que couronne le Saint-Christophe ; la seconde, en face de Bellegarde, par un relèvement brusque. C'est sur cette dernière branche qu'est tracée la frontière. Le secteur intercepté forme une espèce de plan accidenté qu'on nomme pla de l'Arc.

Au pic Nioulous, les deux branches, réunies, s'avancent régulièrement vers le Saillfore.

Les passages qui traversent les Albères se divisent naturellement en deux classes : ceux de la partie bifurquée, ceux de la partie rectiligne du chaînon.

Les premiers sont au nombre de cinq (n°s 43-47) pour la branche nord de la fourche, et de deux (48 et 49) pour la branche méridionale. Ces derniers, c'est-à-dire les cols de Fourcade et de Fourcadell, sont, avec la grande route, les issues du pla de l'Arc où viennent tomber les autres. Le col Fourcade, notablement plus bas et plus fréquenté que son voisin, a figuré dans la campagne de 1793 (***Expédition de Roses***), et joué un rôle important dans l'invasion de la Catalogne, en 1794. (*Voir* le blocus de Bellegarde, vol. 2.)

Les passages de la seconde partie sont au nombre de 13 (n° 50-62). Du reste, ils diffèrent peu les uns des autres, et ils sont à peine praticables aux chevaux. On les gagne en s'élevant de La Roque ou de Lavall ; Espolla est leur point commun d'arrivée.

C'est par un de ces cols, probablement celui de Carbassera, que passait la voie romaine qui réunissait Illiberis (Elne) à la florissante cité d'Ampurias. Cette voie s'engageait dans le massif des Albères par la vallée de Saint-Martin-de-Montbram. Le col, de 300 mètres moins élevé que le Pertus, était gardé par le château de Vulturaria (page 9).

Immédiatement après Carbassera, viennent quatre cols que l'on

confond souvent sous le nom de Massane, nom de l'antique tour qui, comme une sentinelle perdue sur une roche isolée, semble toujours surveiller le nœud des chemins qui se croisent encore à ses pieds. C'est par là que Philippe-le-Hardi exécuta son célèbre passage (page 11).

Les vingt cols des Albères sont reliés par trois chemins dirigés dans le sens de la chaîne : un qui en couronne la crête, les deux autres qui serpentent sur chacun de ses flancs.

Le premier, aujourd'hui presque effacé, ouvre entre Bellegarde et Collioure, par le pla de l'Arc et les revers du Saillfore, une communication dont on a fait, à la guerre, un assez fréquent usage (page 61). La montée, la descente, et les contours qu'il faut décrire pour éviter le pic Nioulous, offrent seuls quelques difficultés.

Les deux autres chemins latéraux, bien plus âpres, sont tracés : celui du penchant nord, par Montesquiou et La Roque ; celui du sud, par Recasens, Cantallops et Espolla.

5° *Front de la Croupe.* — Comme la plupart des croupes des hautes montagnes, celle des Pyrénées orientales présente, avec des reliefs considérables, une assez grande complication. C'est un épanouissement un peu confus de branches, de rameaux, de ramilles, qui, déployés en éventail vers la mer, encombrent tout l'espace que laisserait entre elle et le littoral une ligne passant par Roses, le Saillfore et Collioure.

C'est du Saillfore que rayonnent au S.-E., au N.-N.-E. et au N.-O. les trois principales branches de cet éventail.

1° La première est la suite de la grande chaîne qui perd au Saillfore son orientation. Cette branche-mère, en effet, se dirige au S.-E., parcourt ainsi sept kilomètres environ, puis, tournant plus franchement encore au sud, et cessant, à ce second point d'inflexion, de marquer la limite des deux Etats, s'enfonce dans le territoire espagnol. Là, après une course de cinq lieues, elle se replie définitivement à l'est et va, avec cette nouvelle direction, crouler plutôt que s'affaisser dans la mer au cap Creu (de la Croix, *prononcez* Créou). Ce cap est la pointe extrême des Pyrénées orientales.

La frontière est reprise par un rameau qui se détache du nœud où la grande chaîne entre en Espagne. Ce rameau marche d'abord au N.-E, mais à peine a-t-il fait deux kilomètres, qu'il rebrousse à l'est et va droit aboutir au cap Cerbère. Ce cap marque donc le point de séparation des côtes française et espagnole.

Ainsi la frontière, embrassée dans son ensemble depuis le Saillfore

jusqu'à la mer, se compose de deux parties : 1° d'une courbe très-largement ouverte, qui enveloppe à demi la tête du bassin de Banyuls et comprend les principaux cols de ces parages, notamment celui de Banyuls, le plus important de tous (*Voir* les n°s 63-68); 2° d'une ligne droite, tendue vers l'est, qui n'est que très-faiblement ébréchée par les deux petits cols de los Frayles et de Belistre (n°s 69 et 70).

Ajoutons que le point de rebroussement de ces deux lignes, courbe et droite, lance au N.-E. un contre-fort secondaire qui dessine une gorge au pied même de l'extrême frontière et se termine au cap de la Vieille.

2° La seconde branche que projette le Saillfore, celle du N.-N.-E., arrivée à la hauteur de la tour de Madeloch, s'y bifurque en deux rameaux.

Le premier, après s'être fortement incliné à l'est, se redresse vers le nord et va, séparant les bassins de Banyuls et de Cosprons, expirer au sud des anses Pollies.

Le second, après avoir subi au pied de la tour de Madeloch un grand affaissement, serpente dans l'alignement du nord, par le pic Taillfer, jusqu'au puig de las Daines qui devient le nœud d'une trifurcation très-importante, car les trois nervures de cette patte-d'oie interceptent les bassins de Port-Vendres et de Collioure que partage l'éperon de Saint-Elme. Nous avons décrit ailleurs ce nœud de las Daines. (*Voir* pages 227, 237 et 238, et, dans le deuxième volume, le chapitre : *Reprise des places de la côte.*)

3° La troisième branche que pousse le Saillfore, au N.-O., a peu d'importance; elle se dirige sur la tour de la Massane, entre le torrent de ce nom et le Ravenel, puis tombe bientôt devant la plaine d'Argelès.

Pour résumer, supposons qu'on veuille, en longeant la côte, pénétrer de l'Ampurdan en Roussillon, et énumérons la série des rayons de l'éventail du Saillfore et de ses appendices qu'il faudra traverser :

1° La continuation de la grande chaîne sur le territoire espagnol;
2° La ligne frontière au pied de laquelle court la gorge de Cerbère;
3° L'arête que termine le cap Vieille qui couvre Banyuls;
4° La branche de Madeloch, qui aboutit vers les anses Pollies.
5° L'arète de Biarre, entre le val de Crosprons et Port-Vendres.
6° L'éperon de Saint-Elme;
7° L'arète qui sépare le bassin de Collioure du Roussillon.

---

§ V.

LISTE DES PRINCIPAUX COLS DES PYRÉNÉES ORIENTALES.

1. PORT D'AULA. — Difficile aux mulets. Point de départ, Seix, sur le Salat; d'arrivée, Mongarry.

2. PORT DE SALAU. — C'est le moins mauvais de ceux qui versent dans le Salat. Point de départ, Seix; d'arrivée, Arreu.

3. PORT D'AULUS. — C'est le plus mauvais de ceux qui versent dans le Salat. Point de départ, Seix et Aulus; d'arrivée, Tabascani.

4. PORT DE TABASCANI. — Plus praticable que le précédent. On y arrive de France par plusieurs gorges; celle d'Artigue est préférée. Point de départ, Auzat; d'arrivée, Tabascani. Trajet, 8 heures.

5. PORT DE BOET. — Les bêtes de somme chargées y passent. Point de départ, Auzat; d'arrivée, Arreu. Trajet, 9 heures.

6. PORT D'AUZAT. — Moins mauvais que les deux suivants. Point de départ, Auzat; d'arrivée, Ordino (vallée d'Andorre). La montée d'Auzat au col est de 12 heures.

7. PORT DE CAROSSAN. — Moins exposé aux neiges que le précédent et le suivant. C'est le meilleur dans l'arrière-saison. Il est à 8 heures d'Auzat. Point d'arrivée, Serrat (vallée d'Andorre).

8. PORT DE VIDESSOS OU DU RAT. — Pour les piétons seulement. Il est à 6 heures d'Auzat et à une demi-journée d'Andorre.

9. PORT DE SIGUIER. — Des hommes à pied peuvent seuls passer. On y arrive de Siguier, par le fond de la vallée ou par le chemin des crêtes de la rive droite. Trajet de Siguier à Andorrre, une grande journée.

10. PORT DE SOLANET. 11. — DE COUME DORÉE.	Impraticables à des montures; très-peu fréquentés; vont de la vallée d'Aston dans celle de l'Ordino, à Serrat (Andorre).
12. PORT DE RANSOL. 13. — DE FONTAGENTE. 14. PAS D'INCLA.	Impraticables à des montures; vont de la vallée d'Aston aboutir sur la Haute-Balire, entre Canillo et Saldeou (Andorre).

15. PORT DE SALDEOU OU DE MERINGUE. — C'est le meilleur et le plus fréquenté de tous ceux qui servent à pénétrer dans l'Andorre. Il est praticable aux chevaux. On y passe une partie de l'année. Point de départ, L'Hospitalet, sur l'Ariége; d'arrivée, Saldeou, sur la Balire.

16. PORTELL BLANQUE. — Il n'est guère praticable que pour des hommes à pied. Mêmes aboutissants que le précédent.

17. PORT DE FRAMIQUEL. — Mauvais sentier d'exploitation où l'on hasarde quelquefois des mulets. Mêmes aboutissants.

18. COL DU PUIG MOREN. — Ce col, un des plus élevés de la chaîne, est une vaste pelouse qui s'allonge d'environ deux lieues vers le sud-ouest, mais qu'on traverse en une demi-heure. Pendant la saison des neiges (1), il sera toujours impraticable aux voitures et souvent même aux piétons, qui, du reste, par le plus mauvais temps, attendent rarement quatre jours sans pouvoir passer.

19. COL DE LA PERCHE (2). —(*Voir* de la page 113 à la page 120.)

20. COL DE NAUFONDS.— Mauvais, bordé de précipices. On y monte : de Pratz-de-Balaguer, par l'âpre gorge de Carença ou par la vallée de Fontpedrouse. On descend : soit à Nuria, sur le Freiser (vallée de Ribas) ; soit aux Sept-Cases, sur le Ter (vallée de Campredon).

21. COL DE JEGANE. — Un peu moins rude que le précédent. Point de départ, Tu-es-entre-Vall ; d'arrivée, les Sept-Cases.

22. COLS DE MANTET ET DE MADONE. — Ces deux cols viennent à la suite l'un de l'autre ; celui de Mantet est intérieur, et c'est par le col de Madone que l'on franchit la frontière. Ils peuvent donner passage à des gens à pied. Point de départ, Py, qu'on gagne, soit d'Olette, soit plus commodément de Cornelia ; d'arrivée, les Sept-Cases. De Py à Mantet le chemin est passable.

23. COL DE PRÉGUND. — Contourne le flanc oriental du pic de Costabone. Il est très-rude. On l'atteint, soit de la vallée de la Tet par le Camagre, soit plus facilement de la Preste, vers les sources du Tech. Son point d'arrivée est Mollo, sur le Riutort, affluent du Ter.

24. COL DES AIRES ou plutôt DES ERES. — Traverse, dans sa partie la plus abordable, le grand plateau qui couronne la chaîne à cette hauteur, et met Pratz de Mollo en communication avec Campredon.

(1) Les neiges qui commencent dans les premiers jours d'octobre, quoique très-abondantes, seraient rarement pour les hommes à pied un obstacle sérieux, les mulets mêmes ne discontinueraient pas de passer sur leur croûte durcie par la gelée, si les vents ne soulevaient habituellement, sur ces hauteurs, des tourbillons furieux qui, en s'engouffrant dans les fonds, produisent aux abords du col des brouillards épais comme la nuit. Ces tempêtes sont les fléaux les plus redoutés du passage des grandes montagnes, et c'est à elles, bien plus qu'à l'abondance des neiges, qu'on doit attribuer les sinistres qui viennent, chaque hiver, affliger ces tristes régions.

(2) Cette appellation de « la Perche » qu'on retrouve fréquemment dans tous les pays de montagnes, annonce sûrement l'abondance des neiges dont sont encombrés ces passages qu'il a fallu jalonner de perches destinées à servir de guides pendant l'hiver.

Il a été fréquenté dans toutes les guerres qui ont eu pour théâtre les Pyrénées orientales (1).

25. COL DE VERNADELL.—Beaucoup moins commode que le précédent, mais néanmoins, passable. De ce col, d'ailleurs, on peut gagner celui des Aires, en suivant le plateau des crêtes.

Point de départ, N. D. de Corall, station remarquable; d'arrivée, Mollo.

26. COL DE MALREM. — Peu fréquenté. C'est le plus oriental de ceux qui versent dans le Ter.

27 COL DE COLLIT.
28 — DE FALGUR.
} Peu fréquentés. Point de départ commun, La Manère. Ces cols versent dans la vallée de Bajet, l'un des principaux affluents de la Fluvia.

29. COL DE VILLAROJA. — Plus fréquenté que les deux précédents. Point de départ, Saint-Laurent de Cerda; d'arrivée, soit Villaroja (vallée de Bajet), soit Saint-Laurent de la Muga, par Carbonils et Albanya.

30. COL DES ORTS. — Point de départ, Coustouge; d'arrivée, Saint-Laurent de la Muga, par Na Sa del Fau. C'est le chemin suivi en brumaire 1794, par une brigade française qui mit dix-huit heures pour exécuter ce trajet, en livrant, chemin faisant, trois combats.

31. COL DE COUSTOUGE OU DE LA CREU. — Point de départ, Coustouge; d'arrivée, Massanet. C'est le col qui, en 1793, a donné passage à la première colonne d'invasion. (*Voir* page 36.)

32. COL DU PLA DE LA CREU. — Mêmes aboutissants que le précédent. De là, en longeant le revers méridional, on peut gagner le col del Faitg.

33. COL DEL FAITG.—Point de départ, Arles; d'arrivée, Massanet. (*Voir* pages 36 et 37.) Une colonne espagnole, qui voulait, le 17 avril 1793, prendre ce col, s'est vue forcée de rétrograder.

(1) Une de ces opérations, racontée dans les Mémoires du duc de Noailles (tome Ier, pages 130 et 132), contient des détails intéressants. C'était le 18 mai 1689. Le duc allait assiéger Campredon : « Depuis trois heures du matin jusqu'au soir, lui fait dire le rédacteur de ses Mémoires, l'abbé Millot (Paris, 1777), nous ne fîmes faire que trois lieues à 12 pièces et à 2 mortiers, malgré 1,200 mulets et bêtes de somme qu'un vent impétueux, accompagné de grêle et de neige, jetait parfois dans les ravins. En certains endroits, le gros canon ne faisait par jour que cent vingt pas, si bien qu'il resta en route et que le petit équipage seul atteignit Campredon. »

En 1691, il y eut un autre passage remarquable, celui du vice-roi de la Catalogne, qui parut devant Pratz de Mollo avec du canon.

Enfin, dans les guerres de la révolution, ce col a servi fréquemment aux deux partis.

34 COL DE LA NEIGE.
35 — DE LA BIQUE.

Scabreux passages de contrebandiers, échelonnés sur le penchant oriental du massif des Salines.

36. COL DE LAS ILLAS. — Tracé sur un plateau ouvert et facile, que la culture commence même à envahir. Il n'a de pénible que ses abords sur les deux versants, abords que l'on pourrait adoucir. De ce col aux suivants, la crête est d'un parcours facile. (*Voir* p. 36 et 37.)

37. COL DE LA CROIX DE MALREM.
38. — DU PLA DE FERRÉOL.
39. — DE L'ESTAGNOL.

Légères dépressions d'une crête aplatie et partout franchissable.

40. COL PORTELL. — (*Voir* pages 31 et 40.)

C'est par ce col que se sont opérés tous les grands mouvements des deux invasions, en 1793, 1795 et 1795. La route du Portell avait même fini par devenir meilleure que celle de Bellegarde, qui, il est vrai, avait été coupée en plusieurs endroits par les Espagnols.

41. COL DE PANISSAS.—(*Voir* pages 59 et 60.) Ce passage est abandonné depuis longtemps. On le gagnait par les Ecluses basse et haute. Il est plus ouvert que le Pertus, mais aussi plus élevé de 50 mètres.

42. COL DU PERTUS. — (*Voir* pages 59 et 60.) C'est celui par lequel passe la grande route de Perpignan à Bayonne.

43. COL DU ROSSIGNOL.
44. — DE LA CROIX DES SIGNAUX.

S'ouvrent sur la branche septentrionale de la fourche des Albères, à l'ouest du pic Saint-Christophe.

45. COL SAINT-CHRISTOPHE.
46. — DE LLINAS.
47. COUILLADE (petit col) DE SAINT-JEAN.

Appartiennent à la même branche des Albères, mais sont situés à l'est du pic Saint-Christophe, et tombent à Saint-Martin ou à Saint-Jean, au fond du pla de l'Arc.

48. COL FOURCADE. — Il s'ouvre à l'opposé des précédents, sur la branche méridionale de la fourche. Quoique élevé de 900 mètres, c'est le plus praticable de tous ceux de ce front. Il ne présente quelque difficulté qu'à l'origine de sa rampe, vers Saint-Martin. Sur le revers opposé, il est entretenu par l'exploitation des belles forêts de Récasens. Il a été pratiqué par l'artillerie, en 1794.

49. COL FOURCADELL. — Voisin du précédent, sur la même branche des Albères. Plus élevé et beaucoup moins commode.

50. COL DE LA TEINERÈDE.
51. — DE PREGUND.
52. — DEL FAITG.
53. — DE LORRY.
54. — DE L'AMENTE.

Le premier est le moins mauvais de la série. Point de départ commun, Laroque; d'arrivée, Récasens ou Espolla.

55. — DE L'ESTAQUE.
56. — DE LA VALL.
57. — DES ÉMIGRANS.
58. — DE CARBASSERA.

Point de départ, Lavall ; d'arrivée, Espolla.

59. COL D'EN TARRES.
60. — DEL PAL.
61. — D'ALBRET.
62. — DE LAS ERAS.

C'est d'Argelès ou de Collioure, par le Ravenel ou par la vallée de Consolation, puis par Vallbone et le passage intérieur de Banderolle, que l'on monte à ces cols. Ce sont ceux que l'on confond sous le nom de Massane. Point d'arrivée, Espolla, soit par Corbéra, soit par Saint-Genis, si du col del Pal on se prolonge jusqu'à celui d'en Tarrès.

63. COL DU PLA DE LAS ERAS. — C'est le passage qui fait face à l'importante position de Notre-Dame-des-Abeilles, d'où l'on gagne la tête du Ravenel par le col intérieur de Vallaury. (*Voir* page 228.)

64. COL DE BANYULS. — La montée est difficile ; elle est pratiquée en grande partie dans le lit encombré du torrent de Banyuls. La descente, beaucoup plus commode, est, à la rigueur, carossable (1).

65. COL DEL TORN. — Il sert à communiquer de San-Marco à la villa d'Amont.

66. COL DE JOURDA.
67. — DU PLA DEL RAZ.

Peu fréquentés.

68. COL DEL SOUROU. — Pour aller de Banyuls à Coléra. Moins mauvais que les deux précédents et que le suivant. C'est ce col et celui de los Frayles que gardait la tour de Caroitg.

69. COL DE LOS FRAYLES. — Plus court chemin de Banyuls à Coléra. Mauvais ; ses abords sont très-accidentés. Attaqué en 1794 par les Espagnols qui furent rejetés dans la mer. (*Voir* au 2e volume la bataille de Saint-Laurent-de-la-Muga.)

70. COL DE BELISTRE. — C'est la trouée par laquelle passe le chemin qui longe la côte. Il est plus difficile par ses abords que par lui-même. C'est le dernier.

(1) En 1675, Bellegarde et le col Portell étaient au pouvoir des Espagnols. Chargé de ressaisir la crête des Pyrénées, le maréchal de Schœmberg débouche par le col de Banyuls et court chercher, sous les murs de Gironne, les clefs de Bellegarde. Quelques années après, le duc de Noailles, battant en retraite, choisit, on ne sait trop pourquoi, le col de Banyuls pour repasser les monts. Il faillit payer cher cette bizarre imprudence, car, prévenu à Espolla par les Espagnols, ce ne fut qu'après six heures d'un combat acharné qu'il parvint à se frayer le chemin du col. (*Voir* les chapitres XIX et XXI.)

DESCRIPTION DU VERSANT SEPTENTRIONAL.

---

§ Ier.

DIVISION.

Les Corbières, ce grand contre-fort qui, du massif N.-O. de Mont-Louis, s'avance d'abord vers le nord, puis tourne à l'est et va, en enveloppant le Roussillon, tomber dans la Méditerranée à la pointe de Leucate, les Corbières partagent le versant nord des Pyrénées orientales en deux régions distinctes :

1o La région des vallées transversales ; 2o celle des vallées parallèles à la chaîne.

La première comprend les bassins du Salat et de l'Ariége, qui sont tributaires de la Garonne, et la vallée de l'Aude qui, malgré la direction orientale de la seconde partie de son cours, pour nous qui ne considérons que la première, n'en est pas moins une vallée transversale.

La seconde région a pour déversoir commun la plaine du Roussillon qui reçoit ainsi la Gly, la Tet, les eaux des Aspres et le Tech.

Nous allons parcourir ces deux groupes par vallée successive, en intercalant entre eux la chaîne qui les sépare, les Corbières.

---

§ II.

VALLÉES TRANSVERSALES.

VALLÉE DU SALAT. — Le Salat, ligne sans importance militaire (pages 274 et 281), embrasse par ses nombreux affluents, qui conver-

gent vers Saint-Girons (1), tout l'espace compris entre le berceau de la Garonne et le bassin de l'Ariége.

VALLÉE DE L'ARIÉGE. — L'Ariége a pour bassin de réception (2)

(1) C'est la forme ordinaire des vallées *de déchirement* : elles présentent, dans leurs parties supérieures, de vastes cirques sillonnés par une multitude de crevasses qui, de tous les points de l'horizon, descendent vers un centre commun. Parmi ces crevasses, il en est toujours une plus considérable ou plus inclinée que les autres, qui reçoit les eaux de tout le cirque, et devient, par suite, son canal d'écoulement. Ces rayons divergents ressemblent à l'éclat d'une vitre brisée. L'éruption centrale est attestée par le relèvement des couches vers le centre de l'amphithéâtre. Ces vallées de déchirement offrent, en général, des escarpements rapides sur lesquels on aperçoit des tranches de couches fracturées, et où des angles saillants d'un côté correspondent souvent à des angles rentrants de l'autre.

(2) Le cours d'un torrent se divise en trois parties : 1° le bassin de réception ; 2° le canal d'écoulement ; 3° le lit de déjection.

Le *bassin de réception* est un entonnoir plus ou moins vaste, béant vers le ciel, qui réunit toutes les eaux des montagnes d'alentour. Il est terminé par un goulot qui commence le canal d'écoulement.

Le *canal d'écoulement* est un long couloir aux berges abruptes et minées par le pied. C'est là que le terrain affouille. La nature, la consistance de ses rives, permettent de deviner l'encombrement qu'il va bientôt produire.

A l'extrémité du canal d'écoulement, il est un point, quelquefois un développement d'une certaine étendue, où il n'y a ni affouillement, ni dépôt. Là seulement les berges sont correctement et invariablement dessinées.

Le *lit de déjection*, qui suit immédiatement, se présente sous la forme d'un monticule très-aplati, conique, placé à la sortie de la gorge, et accolé à la montagne comme un contre-fort. Ces lits de déjection s'étendent souvent sur une très-large surface dont le profil est convexe vers le ciel. C'est sur l'arête supérieure de ce cône que coule ordinairement le torrent ; aussi le voit-on, à la moindre crue, se déverser à droite et à gauche, changer de lit et exhausser ses nouvelles rives, pour recommencer bientôt ses divagations.

On remarque que ces divagations se portent plus particulièrement vers les obstacles résistants, comme les saillies de rocher, les escarpements, les ouvrages d'art. Sur ce point, les eaux se maintiennent invinciblement et forment des gouffres. Elles se réfléchissent ensuite sur la rive opposée.

Il faut avoir assisté aux épouvantables ravages d'un torrrent pour s'en faire une idée exacte. Ainsi, tel mince filet, souvent à sec pendant la belle saison, peut, dans un moment donné, à la suite d'un violent orage par exemple, débiter plus d'eau que la Seine en étiage. Ajoutons que les fissures nombreuses dont la surface des rochers est criblée, donnant immédiatement prise à l'action des eaux, on voit des blocs de toutes dimensions, de 15 mètres cubes parfois, arrachés aux berges et emportés par le courant, dont ils centuplent les effets destructeurs, en raison de leur masse et de la vitesse qu'ils acquièrent. De là, d'immenses ravins creusés tout à coup sur des pentes jadis unies, et une énorme accumulation de débris sur les parties du terrain où la vitesse a successivement diminué. (Extrait de l'ouvrage de Surell intitulé : *Etudes sur les Torrents.*)

On conçoit alors qu'il y ait, dans une guerre de montagnes, quelques précautions à prendre pour le passage des torrents.

Ainsi, il n'y a que deux points où une route traverse un torrent sans avoir à

l'enceinte qui s'arrondit entre les montagnes du Framiquel et de la Mène, le puig Moren et le massif N.-O. de Mont-Louis (pages 274 et 282). Sa source, proprement dite, est un petit lac (appelé *œil* de l'Ariége) situé au fond de la Soulane (1) d'Andorre, entre le Framiquel et le puig Moren, sur un terrain en litige entre les bergers andorrans et les Ariégeois.

Le goulot du bassin de réception touche à l'Hospitalet, premier village à la descente du puig Moren. Le torrent parcourt ensuite le long corridor qui précède Mérens, traverse ce village, franchit le remarquable défilé connu sous le nom de *Troisième Baserque* (page 115), et gagne bientôt la petite ville d'Ax.

Ax est un nœud important de communication, car là viennent se précipiter dans l'Ariége deux torrents, l'Orlu et l'Ascou, qui ouvrent trois débouchés vers l'Aude. (*Voir* la vallée de l'Aude, page 289.)

D'Ax, l'Ariége descend successivement : à Luzenac, d'où l'on peut encore se porter sur l'Aude à Quillan, par le col de Marmare (page 290); à Cabannes, confluent de la vallée d'Aston; à Tarascon, petite ville un peu en amont de laquelle aboutissent, avec la vallée de Vicdessos (laquelle a déjà reçu celle de Siguier), les derniers chemins qui viennent de l'Andorre (pages 274, 281 et 282); à Foix; à Cintegabelle où elle devient navigable; enfin à Pinsaguel où elle se jette dans la Garonne, à deux lieues au-dessus de Toulouse.

Cette ligne a servi aux Français, en 1719, pour envahir la Sègre, et aux Espagnols, qui l'avaient à peine abordée en 1793 (page 115),

en redouter les effets : 1° le point où le torrent sort de son canal d'écoulement, c'est-à-dire l'intersection des déblais et des remblais, 2° l'extrémité du lit de déjection, le point où le torrent se jette dans une rivière.

Pour l'établissement des ponts, la difficulté est de maintenir l'eau entre les culées. Or, on peut y parvenir par de simples ouvrages de campagne, en établissant, soit des digues en travers et en ailes dirigées vers l'amont, soit des épis se renvoyant le courant par réflexion.

Dans les ponts en bois, on dresse les contre-fiches au-dessus du tablier. Celui-ci est simplement posé sans clous ni chevilles, afin de pouvoir être promptement démonté lorsqu'une crue est imminente. Ces crues arrivent à peu près à jour fixe quand c'est de la fonte des neiges qu'elles proviennent, et quand c'est des orages, on a souvent le temps de prendre ses précautions.

(1) *Soulane* est un nom commun qui, en Catalan, signifie revers sud d'une montagne. Le revers nord s'appelle *Bac*. Il est à remarquer qu'en pays de montagnes, les désignations de lieux renferment souvent un renseignement topographique précieux. C'est ainsi par exemple, que les noms de lieux suivants : Ille, Llosa, la Calcine, Puigcerda, Rivesaltes, Valltortas, font immédiatement connaître que ces centres de population s'élèvent sur un terrain entouré d'eau, ardoisier, calcaire, sur une hauteur, sur les bords escarpés d'une rivière, dans une vallée tortueuse.

pour piller impunément Ax et Tarascon, en 1811 et 1812, alors que nos armées remplissaient l'Europe et allaient marcher sur Moscou.

VALLÉE DE L'AUDE. — L'Aude prend sa source dans une des anfractuosités du massif N.-O. de Mont-Louis, et tombe immédiatement dans le Capsir qui peut être considéré comme le berceau de cette vallée.

Le Capsir est une conque de quatre lieues de diamètre, élevée de 1,560 mètres au-dessus de la mer, et couverte de belles forêts. C'est comme une oasis au milieu des arides rochers qui l'entourent. On y entre par une longue pelouse légèrement concave, sorte de vallon de plissement appelée col de la Quillane, que l'on gagne de Mont-Louis par la Llagonne, et quelquefois aussi de Livia par Egat, Odello, Fontromeo et Palauma.

L'Aude cotoye le Capsir au sud et à l'est, et poursuit au nord; puis, en face du nœud où le grand contre-fort qui a jusque-là accompagné sa rive droite, tourne à l'est pour former les Corbières, il décrit de gauche à droite un grand lacet et arrose ainsi le Donezan.

Le Donezan est un pays nu, tout sillonné de ravines, tout hérissé de rochers, dont cependant les crêtes, considérablement affaissées, sont accessibles.

Le torrent reprend ensuite, au confluent de la Guette (rive droite), son orientation septentrionale; passe sous le hameau d'Axat qui est le point de son cours le plus rapproché du bassin de la Gly; reçoit à gauche le Rebenti qui vient droit de l'ouest; enfin, va, par Pierre-Lisse, se dégager à Quillan des hautes montagnes.

Il laisse dans l'angle nord-ouest qu'il forme avec le Rebenti, une de ces plaines comme on en rencontre souvent en pays de montagnes entre deux grands contre-forts parallèles, la plaine de Sault, qui a 20,000 mètres de longueur, sur environ 4,000 de largeur dans le sens de la vallée.

Aucune des communications de cette âpre contrée n'est praticable aux voitures. La moins mauvaise est le chemin de Mont-Louis à Quillan par la Llagonne, Formiguères dans le Capsir, le col des Aires qui est l'issue la plus commode pour sortir de la Conque, Quérigut dans le Donezan, et l'Hostalnau dans la plaine de Sault, où commence une route. C'est par cette voie, réparée à la hâte, qu'en 1793, on a complété l'armement de Mont-Louis (*Voir* page 117). — Ce chemin appartient tout entier à la rive gauche dont, au reste, il s'écarte notablement. Un second chemin, plus rude et qui suit l'Aude de plus près, mais la rive droite le plus souvent, passe par Caudiés-en-Conflans, Puigvalador, Roquefort et Quillan.

Les communications latérales, toutes fort rudes, le sont toutefois d'autant moins, qu'elles s'éloignent davantage de la source de l'Aude.

Celles de gauche sont :

1° Le sentier qui d'Ax remonte l'Orlu, pénètre par le col de Castillon dans le Capsir, et aboutit à Puigvalador.

2° L'ancienne route stratégique commencée par Vauban en 1680, réparée en 1719, puis abandonnée, laquelle, du même point de départ, d'Ax, par le torrent d'Ascou et le col de Palliers, gagne à Rouze le chemin de l'Aude (rive gauche), et met ainsi l'Ariége à huit heures de marche de Mont-Louis.

3° Le chemin qui, toujours d'Ax et par l'Ascou encore, puis par le col de Pradel, va rejoindre à l'Hostalnau la route de Quillan.

4° Enfin le chemin qui, partant de Luzenac en aval d'Ax, franchit le col de Marmare et aboutit au même embranchement de l'Hostalnau. Cette dernière voie est plus longue que la précédente de trois heures, et il n'en faut que douze, par cette dernière, pour se porter de Mont-Louis dans l'Ariége.

Les communications de droite sont :

1° Les rampes, à peine praticables aux gens de pied, qui, d'Olette, remontant soit la gorge des Cabrils, soit celle d'Evols, se réunissent ensuite pour pénétrer par le col de la Creu dans le Capsir où le point d'arrivée est encore Puigvalador.

2° Le défilé d'Axat qui débouche sur la Boulezane, au pied du col Saint-Louis, vers Puiglaurens, d'où l'on gagne à Caudiés la route de Perpignan.

Ce défilé d'Axat est, non comme le col Saint-Louis, une inflexion, mais bien une crevasse, une fente des Corbières, au point où cette chaîne tourne brusquement vers l'est. Une route de Caudiés à Axat, qui serait continuée le long du Rebenti, mettrait Perpignan à 22 lieues de l'Ariége, à 14 de l'Aude, et à 16 de la petite ville de Quillan.

Cette ville, à l'embranchement de la route du col Saint-Louis et de celle de Foix qui doit suivre jusqu'à Bayonne le pied des Pyrénées (1),

(1) L'allure du versant septentrional nous permet de serrer par une route, voire même par un canal, le pied des Pyrénées, tandis que les Espagnols ne sauraient avoir une communication latérale plus rapprochée de la frontière que la chaussée de Sarragosse à Barcelone. Cette différence tient à ce que le relèvement des couches tertiaires du pied de notre versant a relié celui-ci avec le terrain en avant, par une ceinture de collines étagées et raccordées en pente douce ; en sorte qu'à partir du tiers de la demi-profondeur de la chaîne, la partie essentiellement montagneuse fait place à des hauteurs aux formes ar-

est industrieuse, abondante en bois qui lui arrivent par le flottage, entourée de nombreuses scieries, à proximité des belles forges de l'Ariége; en un mot, Quillan remplirait, au besoin, le rôle d'une excellente place de dépôt.

L'Aude coule ensuite au nord jusqu'à Carcassonne, puis tourne à l'est pour baigner jusqu'à la Méditerranée le pied des Corbières. Mais nous n'avons point à nous occuper de cette seconde partie de son cours.

---

§ 1!!.

LES CORBIÈRES.

Les Corbières, qui enveloppent tout ce qui nous reste à parcourir du versant septentrional et en forment un bassin à part, se détachent du massif N.-O. de Mont-Louis, au point même où l'Aude prend sa source, du flanc oriental du pic Carlitte. Comme l'Aude, elles commencent par s'avancer vers le nord l'espace d'environ sept lieues; puis, au rocher de l'Escalès, à la latitude de Quérigut, elles lancent à l'est une première branche. Elles poursuivent au nord, et à trois lieues et demie de l'Escalès, d'une montagne que couvre la belle forêt de Fange, en face de Pierre-Lisse, elles dirigent vers l'est une seconde branche. Le corps de la chaîne continue toujours, mais dès-lors inclinant vers l'ouest, il trace, avant de prendre à son tour l'orientation de ses deux branches, une sorte de ligne de raccordement par le col Saint-Louis et le pic de Bugarach d'où, enfin, il va, perpendiculairement à la première partie de son cours, tomber dans la Méditerranée à la pointe de Leucate. C'est à partir de ces points d'inflexion qu'on donne à la chaîne que nous considérons le nom de Corbières.

Les Corbières se composent donc de trois bandes étagées et à peu près parallèles.

La première, celle qui part de l'Escalès, d'abord serrée, compacte, court ainsi au-dessus de Mosset et de Molitg jusqu'à Montalba; là elle dégénère en une série de pics détachés, comme Belestat,

rondies, sans crêtes aiguës, sans arêtes saillantes, et à des plateaux qui descendent en terrasses presque horizontales : dispositions toutes favorables à la circulation.

Caladroit, Force-Réale; enfin elle expire dans la plaine à Peyrestortes (page 92). Cette première bande forme la berge droite de la Tet.

La seconde a pour jalons, après la forêt de Fange, les rochers au-dessus du pont de la Fou, la tour de Tautavel et le château d'Opols.

La troisième, qui peut être considérée comme partant du même point que la seconde, subit d'abord, dans sa courbe de raccordement, au col Saint-Louis, une forte dépression; mais elle remonte aussitôt à Bugarach (1.500 m), passe au nord du château de Queribus et va former par sa croupe, que borde l'étang de Leucate, le défilé de Salces ou de Fitou. C'est la ligne faîtière des Corbières, la ligne de partage entre l'Aude et la plaine du Roussillon.

Du reste, il ne faut point attacher à ces désignations de lignes, de bandes, une idée de continuité régulière: l'allure de ces montagnes est indécise, confuse; les vallées ne se présentent ni parallèlement, ni perpendiculairement aux crêtes; elles sont, au contraire, obliques, tourmentées, faisant sans cesse irruption d'un couloir à l'autre.

Les routes qui traversent les Corbières sont au nombre de deux: 1° la route de Narbonne, qui passe entre la croupe et l'étang de Leucate et qui, avant que cet étang se retirât, était assez bien défendue par le château de Salces (1); 2° la route du col Saint-Louis, qui, à l'époque de la révolution, s'arrêtait à Caudiés. Une troisième route a été projetée de Caudiés à Quillan par le défilé d'Axat. On peut aussi traverser les Corbières en prenant à Estagel un affluent de la Gly, le Verdouble, que l'on remonte par Vingrau et Tuchan, d'où il est facile de gagner directement Carcassonne.

(1) Le château de Salces avait été primitivement bâti sur la croupe même des Corbières, et il était assez considérable, si l'on en juge par les 29 pièces de canon qui le défendaient en 1496, quand il fut attaqué par nous et emporté à la suite d'une des premières applications de l'art des mines dont l'histoire fasse mention. Démoli par les vainqueurs, ce château fut reconstruit par les Espagnols qui, voulant serrer le défilé de plus près, l'établirent en plaine, dans son emplacement actuel. Ce nouveau poste, attaqué sept ans plus tard, fit bonne contenance, et ce fut, cette fois, notre forteresse de Leucate qui succomba. Dans les guerres qui suivirent, ces deux forts devinrent les points de mire des deux partis qui se disputaient le Roussillon. Ainsi, en 1634, le maréchal de Schœmberg battit les Espagnols sous les murs de Leucate qu'ils assiégeaient; et, en 1639, Condé s'empara de Salces dont la chute fit tomber Opols, Estagel, Rivesaltes, et nous ouvrit les Corbières, que, trois ans après, la prise de Perpignan enclavait dans notre territoire.

En 1793, Leucate était tombé en ruines, et son étang, en se retirant peu à peu, avait élargi le défilé et presque annulé l'effet du château de Salces, devenu, d'ailleurs, tellement insalubre, qu'il avait été abandonné. Réoccupé à la hâte au moment du péril, ce château n'était pas en état de lutter un instant contre les vices de sa position.

Les Corbières sont généralement arides, decharnées, étalant partout à nu un calcaire blanchâtre dont l'aspect désolé contraste avec les vives et riantes couleurs de la plaine du Roussillon. Elles rivalisent en élévation et dépassent en profondeur la chaîne pyrénéenne qui lui fait face. On sait qu'elles ont longtemps servi de limite entre la France et l'Espagne, et qu'elles furent, aux seizième et dix-septième siècles, pendant cent cinquante ans, disputées avec un acharnement qui n'a pas été égalé, il s'en faut de beaucoup, pour la défense de la nouvelle frontière. L'habitant des Corbières se ressent un peu de la rudesse de ses montagnes, et il a toujours, à la guerre, une vigueur peu commune à mettre au service d'un courage éprouvé (page 104).

— —

§ IV.

VALLÉES LATÉRALES OU BASSIN DU ROUSSILLON.

VALLÉE SUPÉRIEURE DE LA GLY. — La Gly est le déversoir de toutes les eaux du versant méridional des Corbières. Elle descend du pic de Bugarach, principal jalon de la ligne faîtière de ces montagnes ; s'ouvre violemment une brèche à travers leur seconde bande, au pont de la Fou ; puis serpente dans les montagnes jusqu'à Espira, où elle entre en plaine pour se décharger bientôt dans la mer, après un parcours de six myriamètres.

Pourvue d'un large bassin de réception, la Gly, guéable à peu près partout, est sujette à des inondations fréquentes, subites, et fort dangereuses.

Ses principaux affluents sont, la Boulesane et le torrent de Sournia à droite, la rivière de Maury et le Verdouble à gauche.

La Boulesane conflue avec la Gly un peu au-dessus de Saint-Paul, et ouvre, par ses sources, un premier débouché vers l'Aude (*Voir* cette vallée), et un second vers la Tet, lequel traverse Montfort, le col de Farrera, Mosset, Molitg et vient aboutir à Prades (pages 105, 106 et 107).

Par le torrent de Sournia, on gagne aussi la Tet à Montalba, en face du col Ternère (page 93).

Les deux affluents de gauche se réunissent à Estagel, qui est également à portée de Salces et du col de Saint-Louis. La route de ce col

emprunte la vallée de Maury jusqu'à la Boulesane, et le Verdouble, nous venons de le dire, est l'embouchure du passage de Tuchan.

VALLÉE DE LA HAUTE-TET. — La Tet prend sa source à une lieue au-dessus de Mont-Louis (page 113), débouche en plaine au col Ternère, et va, après un parcours total de 27 lieues et une chute de 1,600 mètres, se jeter dans la mer entre Sainte-Marie et Canet.

Le col de la Perche, que défend Mont-Louis, ouvre en tête la gorge de la Tet (pages 114, 116, 117 et 120).

Jusqu'à Olette, le torrent roule au fond d'un affreux précipice, entre deux immenses escarpements dont l'un, celui de gauche, est continu, sans brèche, et l'autre, celui de droite, présente seulement çà et là quelques ouvertures.

A partir d'Olette jusqu'à Ternère, c'est, au contraire, la berge droite qui cesse d'être franchissable et la gauche qui se laisse pénétrer. A gauche, en effet, les montagnes s'affaissent peu à peu, serrent le torrent de moins près, et se déploient sous la forme étagée d'un amphithéâtre que sillonne une multitude de ravines. Le couloir de la Tet prend, du reste, dans cette seconde partie, qui a reçu le nom de Conflans, la forme ordinaire des vallées en chapelet (pages 91 et 92).

C'est un des défilés de ce chapelet que barre Villefranche (pages 95 et 96). Le col Ternère en est le dernier. (P. 94 et au 2e vol. chap. II.)

Nous avons examiné (vallées de l'Aude et de la Gly) les passages latéraux qui viennent déboucher sur la rive gauche de la Tet ; et ceux de la droite, qui sont compris entre Mont-Louis et Villefranche et qui montent tous vers la frontière, nous les avons décrits avec la grande chaîne (pages 276 et 283).

Le dernier de ces passages, un peu en amont de Villefranche, celui qu'ouvre le val de Sahor, permet de se porter indifféremment dans le Ter ou dans le Tech. Il faut d'abord atteindre l'arête qui rattache à la grande chaîne le massif du Canigou, l'arête de la Roja, que le chemin de Sahor aborde au Camagre. Là, en se prolongeant à droite, on peut gagner le flanc oriental du pic de Costabone et descendre par le col de Prégund (page 283) dans la vallée du Ter (1). Mais le Camagre sert plus habituellement à se porter dans le Vallspire que l'on accoste à la Preste.

En aval de Villefranche, tout contre les remparts, débouche le vallon du Vernet par lequel on gagne une seconde dépression de l'arête

(1) Ce passage a été exécuté en 1689, avec 6,600 hommes et du canon, par le duc de Noailles qui n'employa pas moins de sept jours pour porter sa colonne de Villefranche à Campredon. Le 30 floréal 1794, le général Charlet, forcé à Campredon, rentra à Villefranche par la même voie (2e v. *Expédition de Ripoll*).

de la Roja, le pla Guillem, d'où l'on se dirige sur Pratz de Mollo (pages 55, 56 et 57).

En continuant à descendre la Tet, il faut, avant de trouver une nouvelle issue à droite, dépasser le Canigou et arriver jusqu'à la hauteur de la tour de Batère. Alors on tombe dans le système des Aspres.

LES ASPRES.—Les Aspres occupent, avec le Canigou dont déjà elles sont comme le soubassement, tout l'intervalle qui s'étend de la Tet au Tech. Elles présentent, comme nous l'avons déjà dit (pages 45 et 46), un amas confus de montagnes de tous les ordres qui, néanmoins, suivent une sorte d'enchaînement que nous allons décrire.

Du Canigou se détache, dans la direction de la tour de Batère, un énorme contre-fort qui s'ouvre bientôt en trois branches, lesquelles vont :

La première, au nord, par Belpuig, Prunet et Candell, former sur la Tet le col Ternère ;

La deuxième, au sud, resserrer le Tech vers Palauda ;

La troisième, à l'est, aboutir au-dessus du village d'Oms.

Ces trois branches embrassent les *Hautes-Aspres*.

La branche intermédiaire se partage, à l'ouest d'Oms, en deux puissants rameaux qui se prolongent indéfiniment dans la direction de l'est, en suivant, l'un la Tet, l'autre le Tech.

Le premier, à la hauteur de Sainte-Colombe-de-Thuir, le second, à la Calcine, s'affaissent tout à coup. Là s'arrête le second étage des Aspres que nous appellerons les *Aspres moyennes*.

La suite de la bifurcation ci-dessus comprend les *Basses-Aspres*.

Les Hautes-Aspres ont trop d'âpreté, trop d'élévation pour constituer un terrain militaire (page 214). Celui-ci ne commence qu'avec les Aspres moyennes, à la hauteur du village d'Oms.

Oms, point de départ des deux rameaux qui interceptent tout le reste des Aspres, occupe la tête des deux torrents, le Rear et la Cantarana, qui dégorgent l'intérieur de ce pâté de montagnes. C'est un centre de communication. C'est aussi le nœud d'un contre-fort qui va, par la butte Verte, rencontrer le Tech à la chapelle Saint-Paul.

D'un anneau du chaînon qui réunit Oms à la Calcine, du Mouscaillou, s'élance également vers le Tech un second contre-fort qui se dirige sur Saint-Ferréol. La butte appelée Calcine domine toutes les Basses-Aspres qui, de cette belle position, semblent se confondre avec la plaine. Le village de Llauro, au pied de la Calcine, est le point de croisement de plusieurs chemins qui viennent de Thuir par Sainte-Colombe, pour descendre par Saint-Ferréol à Céret. (*Voir* pages 212

et 218; et dans le 2e volume, le chapitre : *Diversion dans les Aspres.*)

Les nervures qui constituent les Basses-Aspres ne sont plus que des filets échappés d'une cascade de montagnes. C'est une succession d'arêtes étroites, de plateaux allongés, de langues de terre tantôt resserrées, tantôt élargies, que bordent, que déchirent en tous sens une multitude de ravins dont les berges, creusées par l'évasion des eaux dans un sable argileux, se présentent souvent taillées à pic comme des murailles. (*Voir* pages 169, 171, 175 et 218). La presqu'île du Rear (pages 47 et 48) fait naturellement partie des Basses-Aspres qui ne s'effacent, pour ainsi dire, que sur la côte même.

Tel est ce terrain militaire si remarquable, ce théâtre des Aspres dont, en 1793, le seul de nos généraux qui réunissait à l'expérience de la guerre une parfaite connaissance du pays, Dagobert, ne pouvait détacher ses yeux ; où, dès l'ouverture de la campagne, il nous montrait notre salut ; où, comme premier acte de son commandement en chef, il voulait manœuvrer pour couper dans ses racines la ligne d'invasion ; où, vaincu à Trouillas parce qu'on l'avait rivé à la plaine, il courait, sous le canon de l'armée victorieuse, chercher un premier abri ; où, le lendemain de sa défaite, il reportait la moitié de son armée, acharnement qui détermina, on se le rappelle, la retraite au Boulou des vainqueurs ; par où enfin plus tard, alors qu'il était sacrifié, il venait, avec une poignée d'hommes, tourner la gauche du camp espagnol, comme pour confondre, par ce coup d'audace, les hommes dont l'ombrageuse impéritie avait enchaîné son essor vers les Aspres. Du reste, tant d'efforts ne furent point perdus, et l'on verra bientôt que cette marche audacieuse de Dagobert à travers les Aspres frappa tellement les Espagnols que, bien qu'ayant envahi, bien qu'occupant fortement ce terrain sans la possession duquel ils ne se croyaient plus en sûreté, la crainte d'être tournés par leur gauche ne les quitta plus, et les plongea dans une erreur qui ne devait pas tarder à causer leur perte.

VALLEE DU HAUT-TECH. — C'est une gorge étroite, profonde, sillonnée transversalement par une multitude de petits cours d'eau qui y entretiennent une végétation animée, dont l'effet contraste avec l'aspect aride et chauve de la plupart des hautes vallées pyrénéennes.

Nous avons, du reste, peu de chose à ajouter à la reconnaissance de cette gorge tant de fois parcourue dans la campagne de 1793, et dont nous venons d'ailleurs, dans ces notes, de décrire les deux berges, celle de gauche en traitant de la vallée de la Haute-Tet et des Aspres (*Voir* ci-dessus), celle de droite en détaillant (pages 276, 283.

284 et 285), le front du Haut-Tech. (*Voir* aussi pages 35, 36, 37 ; et dans le 2e vol. les chapitres : ***Suites de la bataille du Boulou ; Stagnation autour de Bellegarde ; Bataille de Saint-Laurent de la Muga ; — de Figuères.***)

Egalement, nous avons eu occasion de signaler les points importants qui occupent le fond de la vallée : Pratz de Mollo (pages 54, 55 et 56) ; Fort-les-Bains (pages 38, 57, 58) ; Palauda (page 197) ; Céret (pages 38, 39, 40 et 198) ; enfin le Boulou (pages 169 et 170), débouché du Tech dans la plaine où nous avons déjà amené la Tet et la Gly, et qu'il nous reste à décrire.

PLAINE DU ROUSSILLON. — Nous connaissons les montagnes qui l'entourent : les Albères et la croupe des Pyrénées au sud, le Canigou et les Aspres à l'ouest, les Corbières au nord. La côte forme le diamètre de cet hémicycle qui, toutefois, est légèrement aplati, car il a dix lieues dans le sens de la Tet, sur douze mesurées parallèlement au rivage.

La France n'a pas, sous un plus beau ciel, une terre plus féconde, plus variée. Au pied d'un immense amphithéâtre couronné de cimes abruptes, dont les versants décharnés annoncent partout la décomposition et le passage des torrents dévastateurs, apparaît d'abord une espèce d'avant-plaine tourmentée, houleuse, inculte : ce sont les *Aspres*. Puis vient une campagne entièrement ouverte, largement arrosée, couverte d'abondantes récoltes et de belles forêts d'oliviers, parsemée de petites villes, de bourgs, de villages riches et populeux, avec Perpignan (pages 125, 126 et 132) au centre : ce sont les terres arrosables, les ***Rivrales*** et le ***Rigatiu***. Enfin, une vaste plage s'étend unie comme la mer et va se confondre avec elle : c'est la Salanque (page 184) et la côte.

La désignation d'Aspres ne s'applique pas seulement aux montagnes qui forment le soubassement du Canigou : on donne également ce nom à toutes les terres élevées de la plaine qui, privées d'eau, restent incultes, ensevelies sous leurs sombres *garrigues*. Ces terrains, où l'on rencontre toutes les positions militaires de la contrée, ne sont, du reste, que les derniers rameaux des Aspres proprement dites, que l'on suit : le long de la Tet, par Terrats, Ponteilla (pages 153 et 154), Canohes (pages 83 et 84), le Serrat d'en Vaqué (pages 67 et 68), et le plateau qui court de Perpignan à Canet ; et d'autre part, le long du Tech, par Tressères, Banyuls-les-Aspres (pages 169 et 170), Elne, jusqu'à l'étang de Saint-Nazaire.

Les Rivrales sont les terrains qui bordent les rivières. Aux larges

bandes de sable que celles-ci tracent dans la plaine, on devine des inondations fréquentes, et des barrières momentanément infranchissables. Ces accidents passagers se manifestent au printemps, quand les neiges fondent, également à la suite des orages de l'été, mais surtout vers la fin de l'automne. Les crues de cette dernière saison sont les plus terribles (page 209). Les eaux peuvent alors s'élever jusqu'à 5 mètres au-dessus de l'étiage et faire disparaître les parties basses de la plaine sous une vaste nappe d'eau où souvent la Tet et la Gly sont confondues. C'est à une de ces inondations que Perpignan dut son salut sous Charles-Quint : le Dauphin de France, qui attaquait la place, n'eut que le temps d'en lever le siége.

Le Rigatiu comprend toutes les terres arrosées artificiellement. Elles occupent une grande étendue ; car la plaine est découpée en tout sens par une multitude de canaux dont l'œil peut de loin saisir les contours, à la richesse de la végétation qui les accompagne. La Tet alimente le plus grand nombre de ces canaux. Les deux principaux, ceux de Thuir et de Perpignan, partent d'Ille (qui doit son nom aux filets d'eau qui l'enveloppent), ne tardent pas à se réunir, et coulent ensemble, sous le nom de *Las Canals*, vers Perpignan qu'ils abreuvent. Les dérivations du Tech ont peu d'importance, si ce n'est en amont d'Elne où elles sont assez considérables. Celles de la Gly, toutes parallèles à cette rivière, ont leurs points de départ ou d'arrivée vers Rivesaltes.

La Salanque est la terre basse qui touche à la plage. C'est une conquête assez récente de l'industrie sur les marais salants qui couvraient au moyen âge cette partie de la plaine. Des étangs parsemés çà et là témoignent encore de son état d'autrefois. Beaucoup sont desséchés ; mais ils se reformeraient promptement, pour la plupart, sans les tranchées d'écoulement qui les dégorgent dans la Méditerranée. Quelques-uns de ceux qui persistent occupent une assez grande étendue, et ne sont séparés de la mer que par d'étroites langues de sable qui disparaissent dans les mauvais temps.

LA COTE. — Depuis les dernières anses formées par les rochers de la Provence jusqu'à celles que le Roussillon doit à la croupe des Pyrénées, plus de 60 lieues de sables bordent la côte. Cette uniformité n'est troublée que par la chute des Corbières qui, du milieu de ces plats-bords, fait tout à coup surgir la pointe de Leucate.

Ce promontoire présente, à droite et à gauche, deux mouillages remarquables, la Haute et la Basse-Franqui. La Haute-Franqui peut abriter des vaisseaux du plus grand tonnage.

De là à l'embouchure du Tech, la plage, redevenue sablonneuse, se prolonge en pente douce fort avant sous les eaux; en sorte que, même de simples frégates qui voudraient protéger un débarquement sur ce point du littoral, ne pourraient approcher à bonne portée de canon.

On rencontre dans cet intervalle: l'ancien château Saint-Ange qui défendait, presque en face de Salces, l'extrémité méridionale de l'étang de Leucate; le mouillage de Saint-Laurent de la Salanque vers l'embouchure de la Gly; celui de Sainte-Marie, près de la bouche de la Tet; enfin, les étangs de Sainte-Nazaire et de Saint-Cyprien, qui correspondent à des bas-fonds dangereux.

Du reste, toute cette plage se couvre momentanément de défenses naturelles. En effet, dans les gros temps accompagnés de pluies, les eaux des rivières, refoulées par les vagues, inondent le littoral et se maintiennent immobiles pendant plusieurs jours, formant ainsi, sur une vaste étendue, des étangs passagers.

C'est un peu au nord de Coltioure que finissent les sables et commencent les rochers de la croupe des Pyrénées orientales.

Collioure n'est, à proprement parler, qu'un mouillage: les plus fortes sondes de son port donnent à peine 6 mètres, et ce port ne peut guère recevoir que des bâtiments de 50 à 60 tonneaux. Sa surface est d'environ 5 hectares. Les vents du N.-O. sont les seuls qui n'y causent aucun trouble.

Port-Vendres, que de grands travaux viennent de transformer, ne pouvait, naguère encore, contenir que deux ou trois vaisseaux sur leurs ancres.

L'entrée du port est difficile à cause des vents du nord et du nord-ouest, presque constants dans ces parages; mais sa tenue est bonne, sa reconnaissance facile, et par les vents du sud-est, toute croisière qui essayerait de le bloquer, serait infailliblement jetée à la côte. (*Voir*, 1° pour Collioure et Port-Vendres, les pages 73, 74, 227, 237 et suivantes, et, dans le 2e volume, le chapitre: *Reprise des places de la côte;* 2° pour la côte, page 54, et, au 2e volume, le chapitre II de la campagne de 1795.)

ERRATA.

Page	3,	ligne	12 (avant-propos), années, *lisez :* armées.
—	8,	—	24, qui couronne, *lisez :* que couronne.
—	10,	—	23, Colbières, *lisez :* Corbières.
—	11,	—	36, Massané, *lisez :* Massane.
—	12,	—	1, ces débris, *lisez :* ses débris.
—	14,	—	13, de révolution, *lisez :* de dévolution.
—	14,	—	» (note), Puygarda, *lisez :* Puigcerda.
—	21,	—	24, débandade où, *lisez :* débandade, où,
—	52,	—	1, (Sommaire), ligue, *lisez :* ligne.
—	68,	—	25, Sorrat, *lisez :* Serrat.
—	95,	—	6, Le signal fut, *lisez :* le signal est.
—	140,	—	35, du chemin, *lisez :* des chemins.
—	217,	—	29, ligue, *lisez :* ligne.
—	240,	—	16, Paullics, *lisez :* Pollies.
—	240,	—	22, débandale, *lisez :* débandade.
—	256,	—	23, sous, *lisez :* sur.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

CAMPAGNE DE 1793.

PREMIÈRE PARTIE. — MARCHE PROGRESSIVE DE L'INVASION.

CHAPITRES.

NOTES TOPOGRAPHIQUES.

FIN DE LA TABLE.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DC 220 .1 F4 1861 t.1
Fervel, Joseph Napoleon
Campagnes de la Revolution française